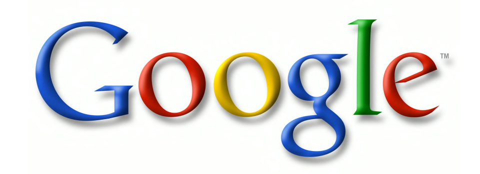
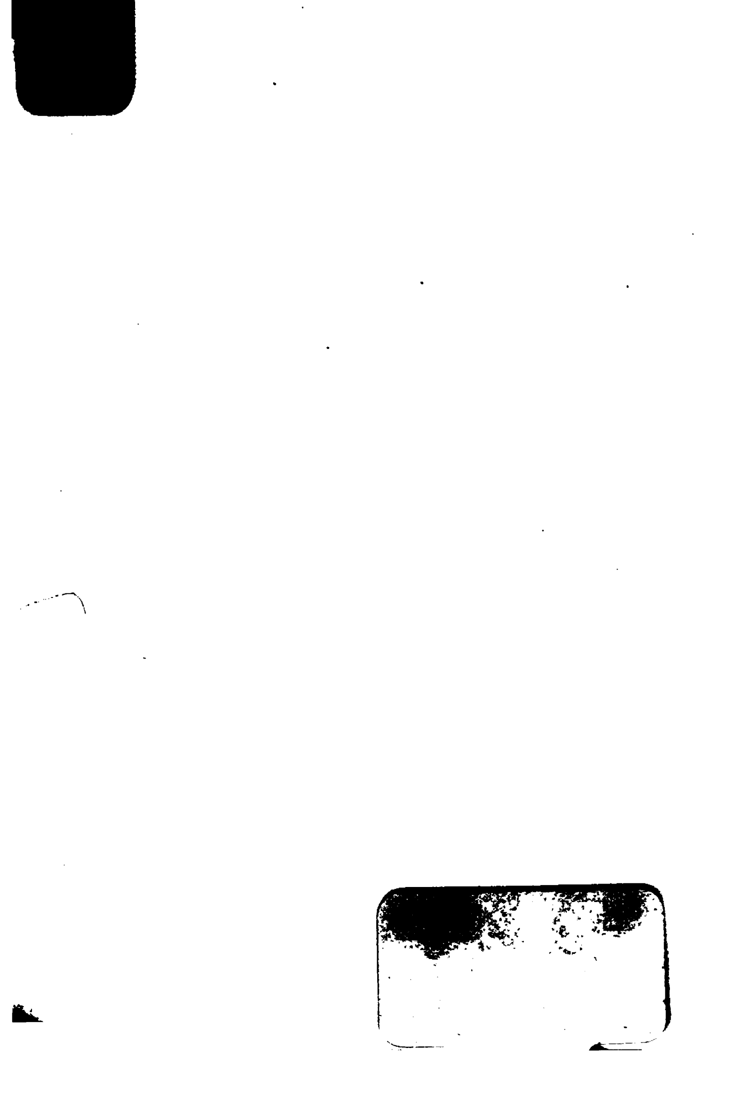




Raphaël et Gambrinus

OU

L'ART DANS LA BRASSERIE

IL A ÉTÉ TIRÉ POUR LES AMATEURS:

30 exemplaires numérotés et signés sur papier des manufactures impériales du Japon.

DU MÊME AUTEUR :

LES MŒURS ET LA CARICATURE EN ALLEMAGNE, EN AUTRICHE, EN SUISSE, 1 vol. gr. in-8°, illustré de plus de 325 planches dans le texte et hors texte, en noir et en couleur, 2e édition. (Restent cent exemplaires seulement) . . . . . . 25 fr.

Pour paraître en Octobre 1886 :

LA FEMME EN ALLEMAGNE, 1 vol. illustré de nombreuses compositions. (Premier volume d'une série sur la Femme.)

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY



RAPHAËL

ET

GAMBRINUS

OU

L'Art dans la Brasserie

PAR

JOHN GRAND-CARTERET

FRONTISPICE DE MARCELLIN DESBOUTIN

ILLUSTRATIONS

DE PILLE, G. JEANNIOT, DANTAN, FÉLIX RÉGAMEY, MARS, JULES ADELINE,
AUGUSTE VIOLLIER, COLL-TOC, FERNAND FAU.

PARIS
LOUIS WESTHAUSSER, ÉDITEUR
40, RUE DES SAINTS-PÈRES, 40

1886

SUR L'ORIGINE DU LIVRE

ET

SUR SON ILLUSTRATION

A la mémoire de mon vieil Ami
LUCIEN DUBOIS
CE LIVRE EST DÉDIÉ

Raphaël et Gambrinus *est né un soir, à la brasserie du* Plus Grand Bock — *il y a bientôt deux ans — en face des pochades si amusantes de l'ex-clown Faverot, qui occupent, ici, la place à laquelle elles ont droit.*

Il est le fruit de plusieurs visites faites alors aux brasseries décorées par deux amis, presque deux frères, s'inquiétant aussi peu des personnalités tapageuses que des chevalières du bock — population habituelle de ces établissements — mais aimant à deviser art et philosophie.

L'auteur et son compagnon — celui-là même auquel le livre est dédié — ont étudié toutes les transformations

subies par la décoration des établissements publics, depuis le jour où Parvillée — un de ceux qui ont le plus fait pour l'art industriel — a remis en honneur la céramique; ensemble ils ont déploré cette maladie du travestissement — mardi-gras du costume et de l'architecture — qui nous réserve, sans doute, encore plus d'une exagération; ensemble, ils ont pensé qu'il y aurait certainement quelque intérêt à mettre sous les yeux du public les décorations, sérieuses ou fantaisistes, de la brasserie germanique.

De toutes ces idées est sorti le livre actuel, dont l'apparition a été quelque peu retardée par les difficultés de l'illustration.

Le volume devant être, autant que possible, à la portée de tous, il fallait renoncer à la reproduction par des procédés chromiques.

Or, la grosse question était de savoir si des dessins monochromes rendraient suffisamment le caractère, la fantaisie, de compositions pleines d'intentions, mais, malheureusement, d'une exécution souvent bien imparfaite et n'ayant, en somme, quelque esprit que par cette couleur même qu'on leur enlevait.

Sur ce point les gens du métier verront qu'avec le procédé, en grisant ou en recourant au pointillé, nous avons obtenu

plus d'un heureux effet. Toutefois, pour jeter par-ci par-là une note plus gaie, quelques planches ont été coloriées au patron.

Mais je tiens à attirer l'attention de mes lecteurs sur le double caractère que présente l'illustration de ce volume, à la fois documentaire et ornementale.

Un seul pouvait l'habiller dignement, c'était Pille le peintre attitré, en quelque sorte, et toujours spirituel, des cabarets, dont on admirera, en même temps, la taverne moyen âge; un seul pouvait l'orner d'un frontispice magistral, c'était Desboutin, le pointe-séchiste, dont les œuvres gravées sont pour l'amateur une rare bonne fortune. Un cabaret japonais — accouplement étrange — appelait forcément la plume si fine, si précise, de Félix Régamey, tandis que le bar anglais et la taverne flamande devaient trouver dans Mars leur traducteur le plus fidèle. Jules Adeline, le fécond et gracieux illustrateur, a bien voulu dessiner pour moi le cabaret des Soleils *de Rouen, et les caves de Suisse, aux foudres immenses, au savant fouillis artistique, sont l'œuvre d'un jeune peintre genevois, plein d'avenir, Aug. Viollier.*

La partie plus particulièrement documentaire de l'illustration a été exécutée par Coll-Toc, le caricaturiste dont le talent se montre, ici, sous un jour nouveau, et Fernand Fau,

l'ancien dessinateur de la Vie Moderne. *L'un, porté surtout vers le côté décoratif, a orné ses compositions de sujets rentrant dans l'esprit même de la brasserie; l'autre, d'un dessin plus large, d'une conception plus artistique, a su donner à ses planches un cachet particulier.*

Entrant dans le domaine de la fantaisie, j'ai voulu aussi, esquisser quelques établissements qui seront peut-être les brasseries de demain, et que le crayon de Coll-Toc a interprétés avec verve. La Brasserie de la Caricature, *la* Brasserie de la Silhouette, *sorties de notre cerveau, verront certainement le jour avant qu'il soit longtemps.*

Quoique le volume ne comportât nullement la photographie des publics, j'ai pensé, cependant, qu'il serait intéressant de voir la brasserie sous ses trois principaux aspects: français, alsacien, allemand. Jeanniot, qui excelle dans la peinture des types, a croqué de main de maître un intérieur parisien. Pour Strasbourg, j'ai reproduit une peinture représentant l'estaminet Piton avant 1870. Pour l'Allemagne, je me suis servi d'une composition au lavis du peintre Horstig, publiée dans le très artistique journal le Deutsche illustrirte Zeitung, *et donnant l'intérieur d'une brasserie munichoise récemment construite à Berlin.*

Du reste, si j'en excepte les décorations de la Stadt Ulm, *la monumentale brasserie de Francfort, dont les dessins ont*

été exécutés par l'artiste-décorateur lui-même, et quelques intérieurs strasbourgeois dus à un collectionneur-amateur alsacien, M. Ad. Seyboth, toute l'illustration de la partie allemande a été faite d'après des photographies ou d'autres documents déjà existants.

Je dois encore les plus vifs remerciements aux peintres Dantan et Adolphe Guillon, qui m'ont donné la possibilité de reproduire quelques tableaux d'établissements, aujourd'hui disparus, le café de Fleurus et le café Laffitte, célèbres dans les fastes artistiques, tandis que M. Ferdinand Reiber, l'auteur des Etudes gambrinales, *a bien voulu me fournir de nombreux renseignements sur les brasseries de Strasbourg.*

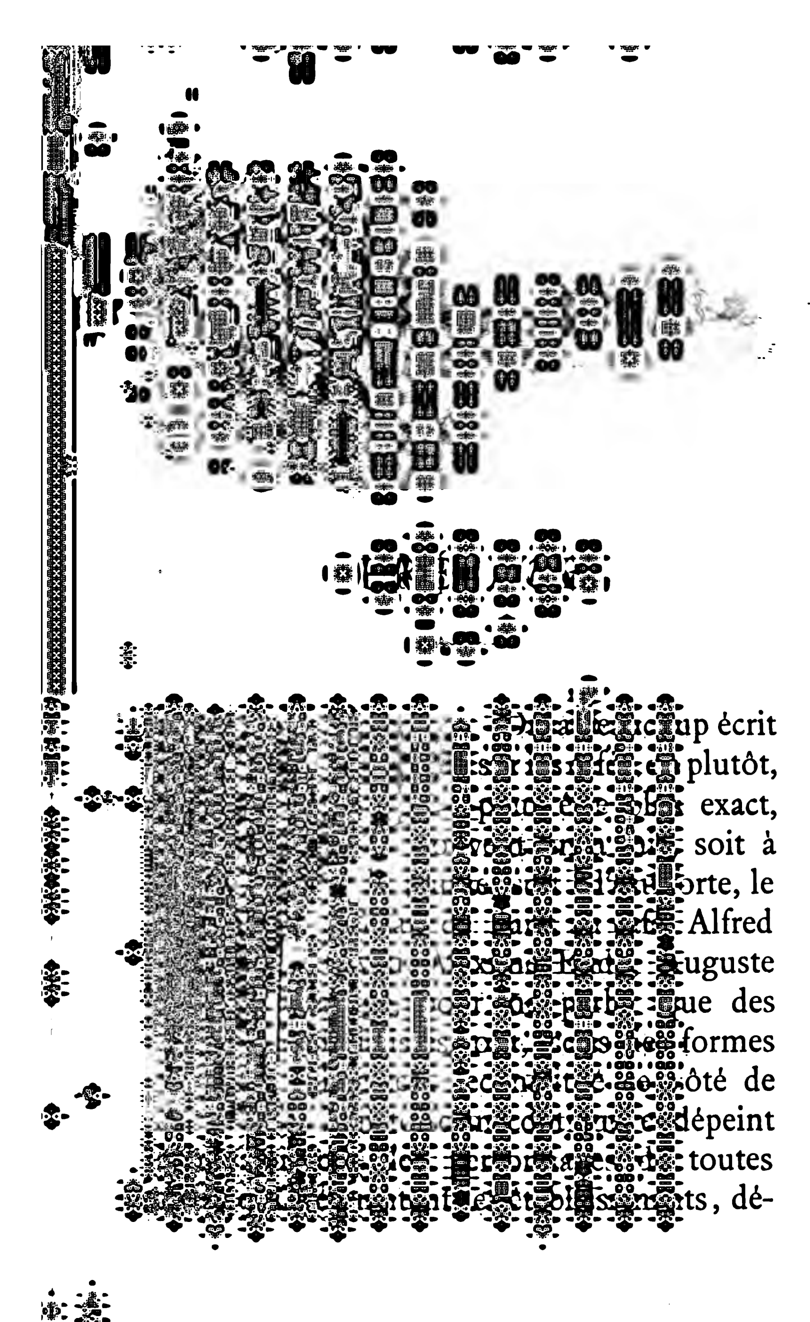
Quant aux curieuses décorations de bars américains, elles m'ont été communiquées par M. Félix Régamey, qui a rapporté de ses nombreux voyages au delà des mers tant de choses intéressantes.

Enfin, collectionneur moi-même, j'ai pensé satisfaire mes confrères en collections, en reproduisant ici, à titre documentaire, tout ce qui, de près ou de loin, tient à la curiosité gambrinale, c'est-à-dire, affiches, prospectus, invitations, cartes de menus, chopes, brocs, robinets, et tout ce qui présente, plus ou moins, un certain intérêt décoratif.

Ce sont là pour l'histoire de la brasserie, pour ce côté des mœurs intimes dans le dernier quart du siècle, autant de documents qui, sans cela, risqueraient fort de ne jamais tomber sous les yeux de nos arrière-petits-fils.

J. GRAND-CARTERET.

Paris, en mars 1886.



up écrit
plutôt,
exact,
soit à
orte, le
Alfred
uguste
ue des
formes
ôté de
dépeint
toutes
ts, dé-

corés, suivant leur importance, des noms de café, cabaret, caboulot, cave, caveau, taverne, brasserie, estaminet, buvette, pinte, buffet, prunot, et autres synonymes, plus ou moins admis par l'Académie.

Grâce aux hommes de lettres, aux artistes, qui sont censés venir y brasser des idées, et qui souvent s'y occupent de choses fort étrangères aux arts et aux lettres, les uns n'ont pas hésité à faire du café un des principaux centres de l'esprit parisien, tandis que les autres, ne voyant dans les journalistes qui y élisent domicile que des débineurs et des impuissants, se sont violemment élevés contre ces parlottes et ces boîtes à cancannage de la bohême littéraire.

Pour ma part, je ne me prononcerai dans aucun sens : d'abord, parce que cette question est étrangère au but du volume, ensuite parce que ce sont là affaires de tempérament, d'âge, d'habitudes.

Mais qu'on aime ou qu'on n'aime pas le café, qu'il soit utile au développement des idées, ou qu'il lui soit funeste, peu importe.

De tout temps on y est allé... plus ou moins; de tout temps, des gens... de plus ou moins d'esprit s'y sont rencontrés; il était donc intéressant, une fois, de chercher à établir la physionomie des cafés, celle du local, toujours négligée, et non celle des types, déjà si souvent tracée.

Delvau a bien, par-ci par-là, quand il s'agissait d'un établissement excentrique, esquissé à grands traits l'aspect de quelques débits de boissons, mais à son époque le genre café régnait presque sans partage, la brasserie n'était qu'une exception et, surtout, le mouvement qui pousse les modernes vers la couleur, vers la décoration, n'avait pas encore pris naissance.

Pour ceux qui, comme moi, cherchent dans toute chose, dans toute manifestation humaine, le document pouvant servir à l'histoire des mœurs ou des idées, ce mouvement est à étudier parce qu'il est absolument caractéristique.

C'est pourquoi, laissant de côté le peuple toujours si mélangé, toujours à peu près

identique, des établissements où se débitent café, bière, absinthe et liqueurs; ne m'inquiétant des cabaretiers à la mode du jour, des gens de plume ou de pinceau, que lorsqu'ils se présenteront comme ouvriers de l'idée nouvelle, j'intitule hardiment mon volume : *Raphaël et Gambrinus*, c'est-à-dire l'*Art dans la Brasserie.*

Quelque singulière que puisse paraître la chose, quelque bizarre que soit cet accouplement, l'art, sous sa triple forme, architecturale, picturale et décorative, prend, en effet, possession de la taverne, du local à bière. Raphaël, quittant les hauteurs académiques, entre chez Gambrinus et met ses pinceaux au service du roi flamand.

Si ceux qui, les premiers, ont eu l'initiative de ces brasseries décorées, emplissent leurs poches, de par la curiosité publique... tant mieux pour eux; si ceux qui président à la décoration de ces cabarets d'un moyen âge, souvent bien de fantaisie, se croient, dès à présent, des maîtres, pouvant, la chope en main, mépriser anciens et mo-

dernes... tant pis pour eux. Là n'est point l'affaire.

Au reste, celui qui ne verrait là-dedans qu'une habile spéculation de commerçants avisés, et qu'une fumisterie de jeunes rapins, se tromperait étrangement. Sciemment ou non, les patrons de ces établissements et les artistes du quartier se font les interprètes du mouvement très particulier à notre époque qui, insensiblement, pousse l'art vers toutes les applications aux choses de la vie usuelle, qui le conduit, aujourd'hui, à la brasserie, qui, demain, le fera orner de ses riches polychromies les façades des maisons et les vastes salles des gares, reconstruites avec goût, dans un style plus conforme à nos besoins esthétiques.

Or, à ce point de vue — très spécial, je veux bien le reconnaître, mais intéressant quand même, — les brasseries sont un peu la maison de celui qui n'a pas d'intérieur. Salles-omnibus, elles peuvent donc égayer leurs murs par des décorations, conçues dans un esprit particulier, qui soient pour les habi-

tués, c'est-à-dire pour leurs habitants quotidiens, ce que sont, pour nous, les tableaux, les tentures, les céramiques du *home*, d'agréables compagnons qu'on retrouve avec un plaisir toujours nouveau.

Si les brasseries décorées ne font pas l'éducation des masses, — soutenir le contraire serait une thèse passablement paradoxale, — elles peuvent contribuer à développer le goût et le sentiment de l'ornementation chez les gens déjà susceptibles de quelque étincelle artistique. Loin de fulminer contre elles, les moralistes devraient les prendre sous leur protection, car, si les femmes y affluent, comme dans n'importe quel établissement public, elles valent mieux que les caboulots où de modernes Hébés, servantes attitrées, poussent à toutes sortes de consommations plus ou moins frelatées.

J'engage fort leurs patrons, qu'aucune innovation n'effraye, si excentrique soit-elle, à instituer des jours payants pour les bourgeoises timides ayant encore un certain décorum à garder et pour les familles de gâteuses à car-

reaux, en rupture d'Angleterre. Cela ferait recette et, qui sait, deviendrait peut-être aussi couru que les samedis de l'Opéra-Comique.

Mais en attendant l'âge d'or, souvent promis, où tout, tous et toutes, seront ou si vertueux ou si corrompus que les jeunes filles elles-mêmes pourront aller consommer dans les *Chat noir*, les *Lapin*, les *Grenouille en goguette* et autres *Truie qui file* de l'avenir, j'ai pensé qu'il était intéressant de fixer par la plume, et surtout par le crayon, les excentricités de la décoration, les productions échevelées des cerveaux travaillés par la maladie de la couleur et, souvent aussi, par les gauloiseries du pinceau.

Pas plus que notre littérature, notre art moderne n'est bégueule, mais en se démocratisant, en voulant parler aux masses, en se faisant peuple, en un mot, il a eu le grand tort d'abandonner l'esprit de la bonne compagnie. Là où des décorateurs du XVIIIe siècle se fussent montrés légers, polissons, pleins de sous-entendus fripons ; là où des élèves de Gavarni eussent mis en pratique le fameux

axiome du peintre de la lorette : *Canaille tant qu'on voudra, mauvais genre jamais;* eux se sont montrés rudes et souvent sales à plaisir, par principe, par esprit de protestation antiacadémique, relevant d'emblée tous les cotillons de l'art, comme les jeunes gens qui, dans leur fougue antireligieuse, se déclarent athées pour faire la nique aux hommes sages et réfléchis.

Il y a, je le sais, dans cet ordre d'idées, des brasseries de toutes espèces, il en est qui, décorées avec goût, sobrement, sans rien de trop criard, ont eu pour but, comme je le faisais entrevoir tout à l'heure, de distraire, d'égayer le consommateur; celles-là appartiennent à l'aristocratie du genre; d'autres, arrangées de bric et de broc, représentent, si on le veut bien, la classe moyenne; enfin viennent les véritables cabarets artistiques et littéraires, et, pour descendre jusqu'au dernier échelon de l'échelle gambrinale, les brasseries des boulevards extérieurs, où les décorations sont à la hauteur intellectuelle et morale des individus des deux sexes qui les fréquentent.

On peut ranger dans la catégorie qu'on voudra les *monteurs* et *montreurs* d'établissements excentriques chez qui la maladie de la pompe, du décor extérieur, de la couleur, a été poussée jusqu'au point de costumer sous toutes les formes de malheureux garçons qui jouent ainsi au personnage, sans s'apercevoir que, souvent, leur visage glabre et canaille jure étrangement avec la livrée dont on les a revêtus.

Imitant les artistes aux tendances anti-académiques, ces personnages ont cherché, avant tout, à tourner en ridicule certains hommes et certaines institutions : mais si les Lacédémoniens, en grisant des Ilotes, pensaient pouvoir inspirer à leurs enfants l'horreur de l'ivresse, je doute fort que les garçons de café costumés en fonctionnaires, en garde-chiourmes, en souverains, inspirent au public l'horreur de quoi que ce soit. Ayons le courage d'appeler les choses par leur nom : ce sont là des fumisteries d'atelier, des polissonneries de gamin de Paris, quand ce ne sont pas des réclames, des tire-l'œil en vue d'al-

lécher le bon public. Et si une chose est regrettable pour ceux qui, comme moi, soutiennent la thèse de l'art populaire, c'est de voir ce *costumage* politique, et par conséquent bête, des garçons — je ne parle pas des costumes pittoresques qui cadrent avec l'ensemble d'une décoration — dans des établissements où tout a été bien compris, où les ornements sont sobres et de bon goût, où l'industrie moderne a prêté un utile et précieux concours.

Oui certes, la brasserie peut être décorée, comme toute salle où le public est appelé à se rendre, où il va, soit pour consommer, soit pour assister à un spectacle quelconque, mais au moins faudrait-il que cela eût lieu avec intelligence, avec une parfaite entente du sujet, comme quelques propriétaires, ici, en avaient d'abord donné l'exemple, comme on peut le voir dans maint établissement d'outre-Rhin.

Je le dis bien haut, — dussé-je blesser ceux qui introduisent le patriotisme là où il n'a rien à faire, — les brasseries d'Allemagne, dont quelques-unes ont été construites par les

architectes des palais et des théâtres royaux, doivent nous servir de modèles, tant pour leur magnificence, leurs proportions spacieuses, leur parfaite entente des styles, que pour la façon amusante et curieusement drolatique dont elles ont été égayées, pour ne pas dire illustrées.

Il y a là un ensemble bien étudié, bien exécuté, où tout a été mis en œuvre pour concourir à l'effet cherché, depuis le vitrail, les boiseries, les grands poêles ornés, jusqu'aux plus petits détails de l'intérieur, jusqu'aux moindres accessoires du service.

Or, ce qu'il faut reprocher à ceux qui, en France, se sont essayés dans cette voie, c'est justement de ne pas posséder la note exacte de la décoration : ou ils pontifient, même en faisant les pochades les plus abracadabrantes, ou ils se laissent aller à cette érotomanie qui, pour eux, est synonyme d'indépendance de l'art.

Et pourtant, il est parmi les jeunes formés à l'école de l'humour plus d'un peintre qui aurait les qualités voulues pour entreprendre

de la belle et bonne peinture décorative, sans trop de fantaisie nuageuse, et sans borner son horizon aux gens ou aux scènes du ruisseau.

J'appelle de tous mes vœux un tel artiste.

Qu'il se mette courageusement à l'œuvre, celui-là; qu'il laisse courir librement sa fantaisie sur les murs nus d'une brasserie; qu'il nous prouve, enfin, que l'étude, l'observation, la pointe fine et railleuse sont encore des qualités éminemment françaises!

Le rire, le rire franc, large et fécond, n'a rien à faire avec la maladie de l'étrange qui nous étreint, avec la pornographie qui menace de nous engloutir.

Dans toutes les manifestations publiques de l'art, qu'il s'agisse d'un palais, d'une gare de chemin de fer, d'un hôtel de ville ou d'un débit de boissons, un peuple montre toujours quelque chose des sentiments qui l'animent.

Cela est si vrai, que la brasserie alsacienne n'est point la brasserie allemande, que la

taverne flamande n'est point la cave suisse, que le bar américain n'est point le bar anglais, que la bodega espagnole n'est point le slaa-tiuntjes hollandais. Partout on rencontre le local à boire, mais partout aussi, sa physionomie diffère.

Or, si la brasserie n'est pas entrée dans nos mœurs, je veux dire si les gens de la bonne bourgeoisie ne s'y rendent pas en famille, comme cela se pratique en Allemagne, elle n'est pourtant pas peuplée que de filles et de souteneurs, comme on pourrait le croire à la vue de certaines peintures.

L'*at home*, autrefois si dédaigné de tous, commence, il est vrai, à avoir pour nous des charmes inconnus, depuis que la rue est livrée à la fange du ruisseau. C'est aujourd'hui, surtout, que Maxime Rude pourrait faire un chapitre sur ceux qui ne vont pas au café.

Mais quand bien même il en serait ainsi, il reste encore la jeunesse, la jeunesse bruyante et tapageuse de toutes les écoles, de toutes les professions, dont les visées sont plus hautes, plus nobles.

Pourquoi donc restreindre ainsi la décoration des établissements publics à la dernière des classes sociales ?

Public qui fréquentes les brasseries plus ou moins bien famées de Paris, public qui vas aux ouvertures de cabarets excentriques comme à une première d'une espèce croustillante, public, éternel gogo qui demandes, sans cesse, des amusements nouveaux, public qui aspires après l'*Abbaye de Thélèmes* en attendant la *Brasserie de la Carte transparente*, public qui t'élèves bien haut contre tous les scandales et qui les entretiens par tes pièces de cent sous, n'ouvre pas ce livre : ... il n'est point fait pour toi.

C'est une étude vécue, chaude et colorée, sur un des côtés les plus typiques de l'ornementation, c'est en quelque sorte la psychologie de la décoration, la caractéristique, par la brasserie, de ces deux tempéraments si différents : le tempérament gaulois, le tempérament germanique. Que viendrais-tu donc chercher ici, toi qui considère les ordures d'un pinceau en goguette comme autant d'éclairs

de génie, toi qui ne vois dans la brasserie que les nullités qui y trônent — ce sont tes hommes célèbres — et les filles qui y servent, — ce sont tes déesses.

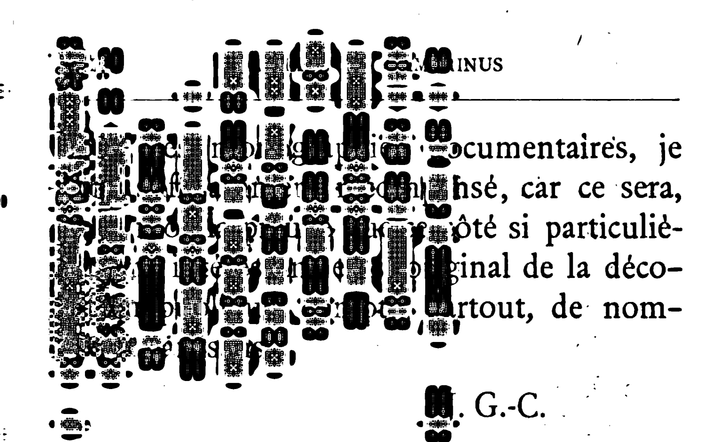
Que, si par hasard, tu veux passer outre, tu seras doublement déçu, car l'image elle-même, sans être prude ou bégueule, a cependant rejeté loin d'elle tout ce qui était sottement et salement obscène.

Donc, tu ne me liras pas et tu feras bien, toi qui proclamerais volontiers cet axiome :

La brasserie sera pornographique ou elle ne sera pas.

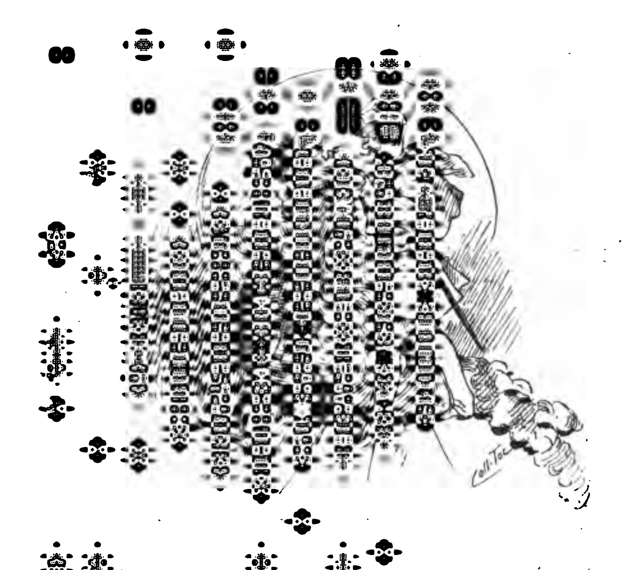
Tu ne me liras pas, parce que, en me feuilletant, sous les galeries de l'Odéon, suivant la mode du jour, tu n'apercevrais, au travers de mes pages, rien de suffisamment croustillant, piquant, faisandé, pour satisfaire à ton goût de la littérature... avancée.

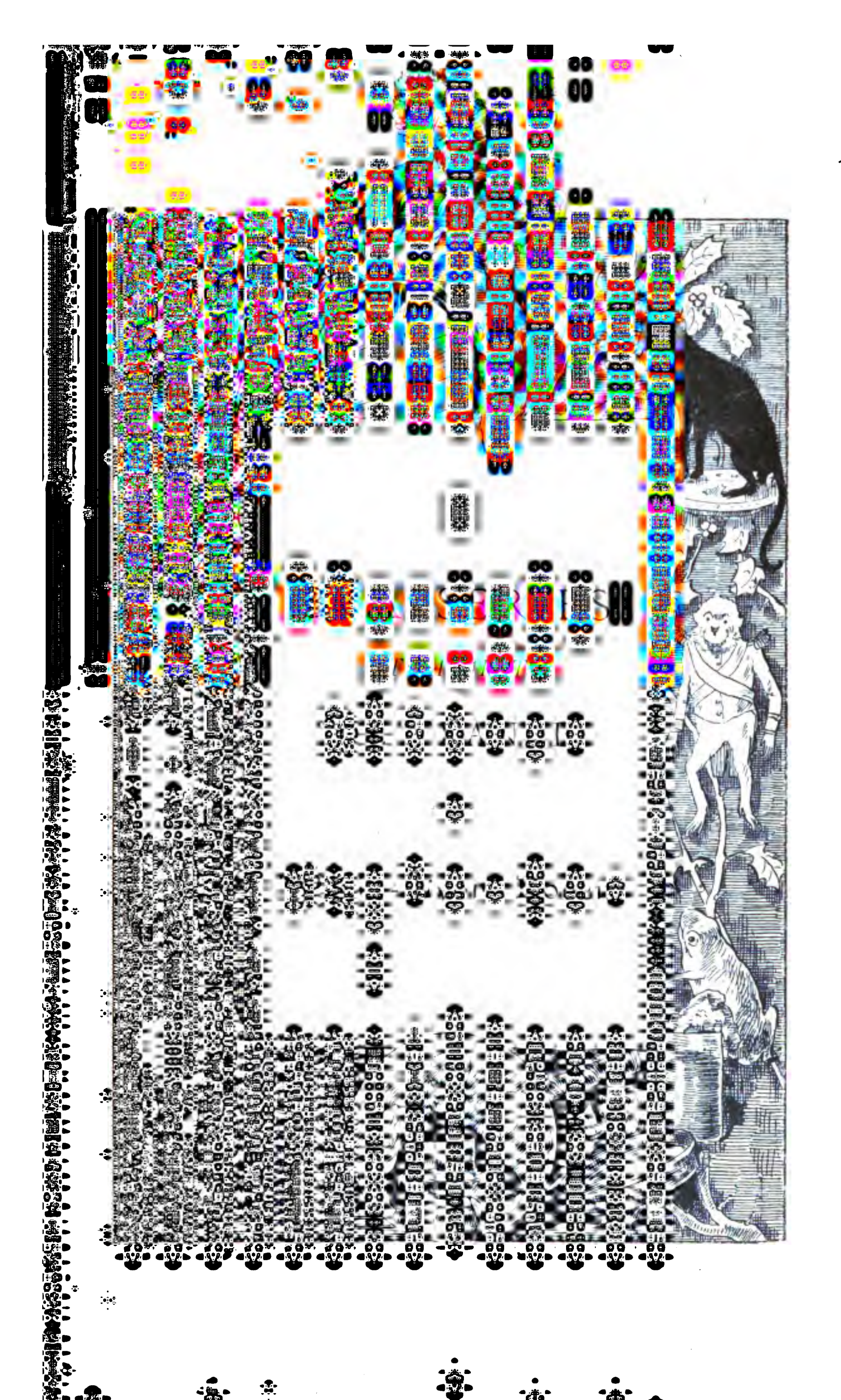
Mais que m'importe? — Si ceux qui aiment encore les études faites à un point de vue plus élevé, lisent sans fatigue et jusqu'au

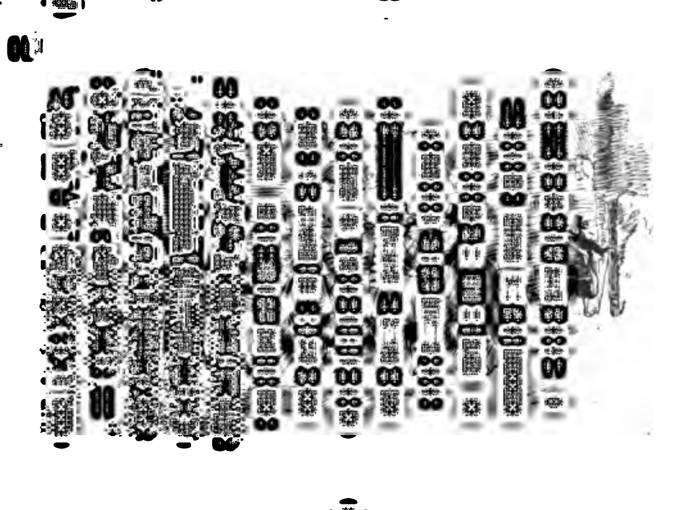


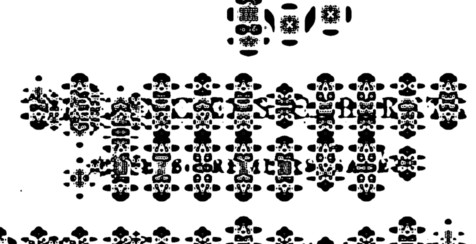
…ocumentaires, je
…nsé, car ce sera,
…ôté si particuliè-
…ginal de la déco-
…artout, de nom-

. G.-C.



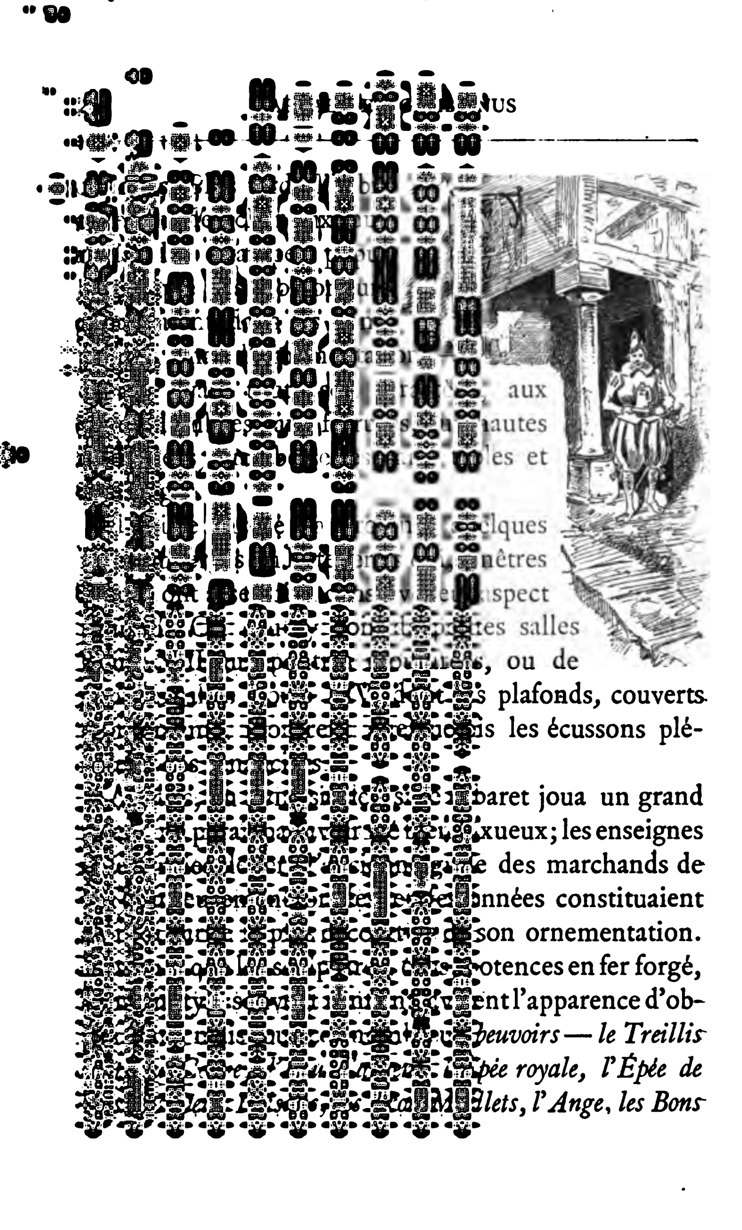






[illegible]

[illegible] ret de la
[illegible] battre.
[illegible] aut degré
[illegible] rien d'ex-
[illegible] ne fussent
[illegible] perait fort
[illegible] uel : il ne
[illegible] s bien de
[illegible] nts quel-

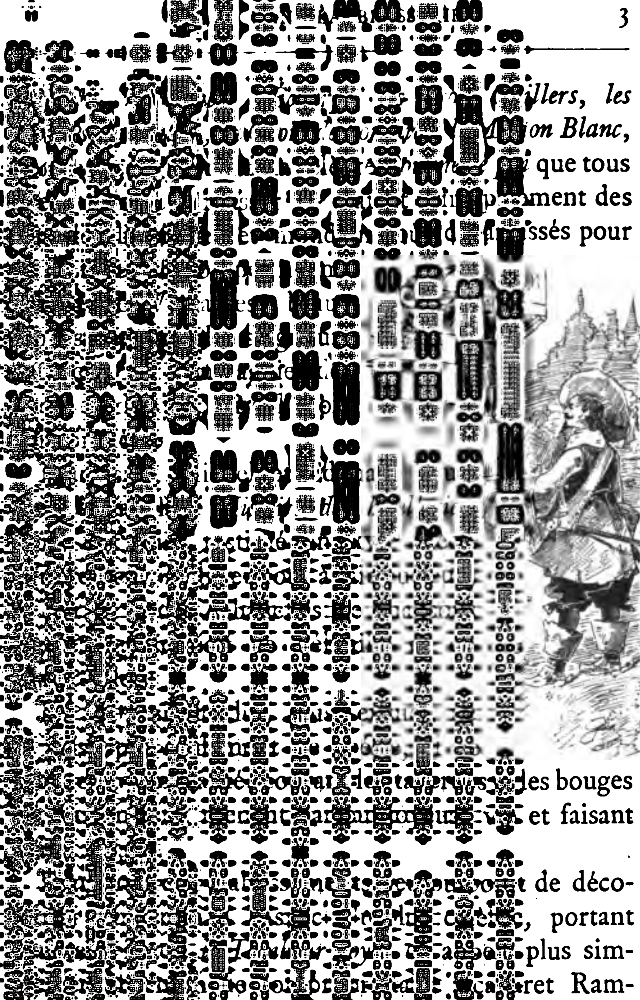


aux
autes
les et

elques
nêtres
spect
tes salles
s, ou de
s plafonds, couverts
les écussons plé-

baret joua un grand
xueux; les enseignes
e des marchands de
nnées constituaient
son ornementation.
otences en fer forgé,
ent l'apparence d'ob-
beuvoirs — le Treillis
pée royale, l'Épée de
lets, l'Ange, les Bons

...illers, les
...on Blanc,
... que tous
... ment des
... ssés pour



... des bouges
... et faisant

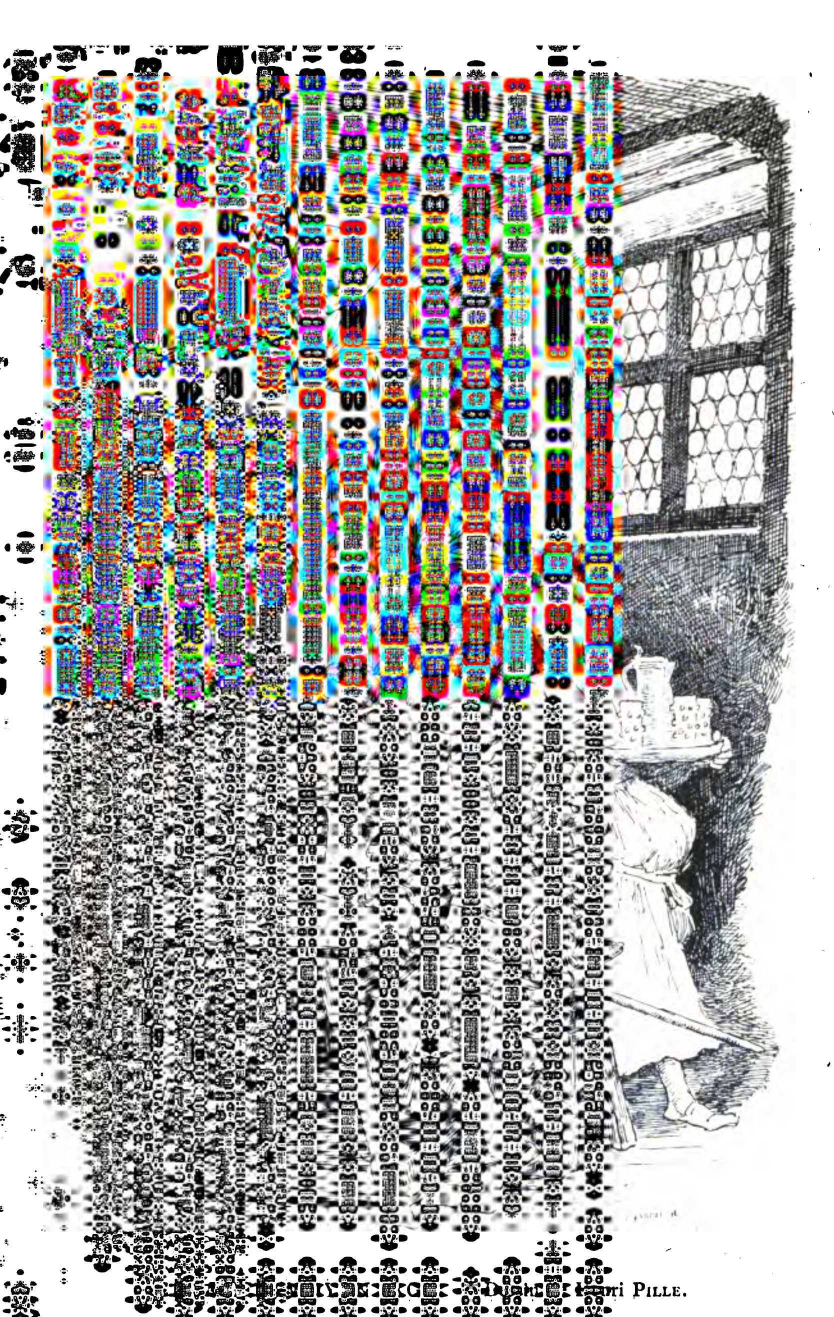
... t de déco-
... , portant
... plus sim-
... ret Ram-
... les murs

duquel on voyait Ramponneau, lui-même, à califourchon sur une tonne, dans une posture de Silène, puis les portraits de Mlle Camargo, la célèbre danseuse, et de M. Belhumeur, sergent aux gardes. Un rébus, *Mon oye fait tout*, complète cette ornementation quelque peu rudimentaire. Les garçons, il est vrai, étaient coiffés de bonnets en pain de sucre faits de papier de diverses couleurs; costume peu coûteux, qui devait rester classique.

Mais avant la fin du siècle, une concurrence allait naître au cabaret, avec le café dont le premier fut ouvert rue Saint-André-des-Arts par un Levantin nommé Etienne. Le café, lui, repoussait toute enseigne extérieure et était orné intérieurement de glaces et de tables de marbre.

Sous le premier Empire, le style du café devint très particulier avec ses bronzes dorés, ses lustres en cristal, ses guéridons en granit et en acajou, ses larges tables en noyer à pieds de biche et à dessus en marbre rouge. Les souvenirs de l'antiquité et des campagnes d'Égypte influèrent même sur lui : les immenses colonnades dont on n'avait eu, jusqu'alors, qu'une idée imparfaite, prirent place dans l'architecture des salles comme dans celle des façades, et les cafés rivalisèrent à qui aurait le plus de colonnes.

On sait ce qu'étaient ceux du Palais-Royal : tous les étrangers de passage à Paris vantaient leur magnificence et leurs riches décorations, personnages mytho-



[illegible] Henri Pille.

logiques ou vues de villes, tandis que les estampes de l'époque nous montrent les belles limonadières siégeant sur leurs vastes comptoirs au ventre rebondissant, ornés d'allégories ou de figurines.

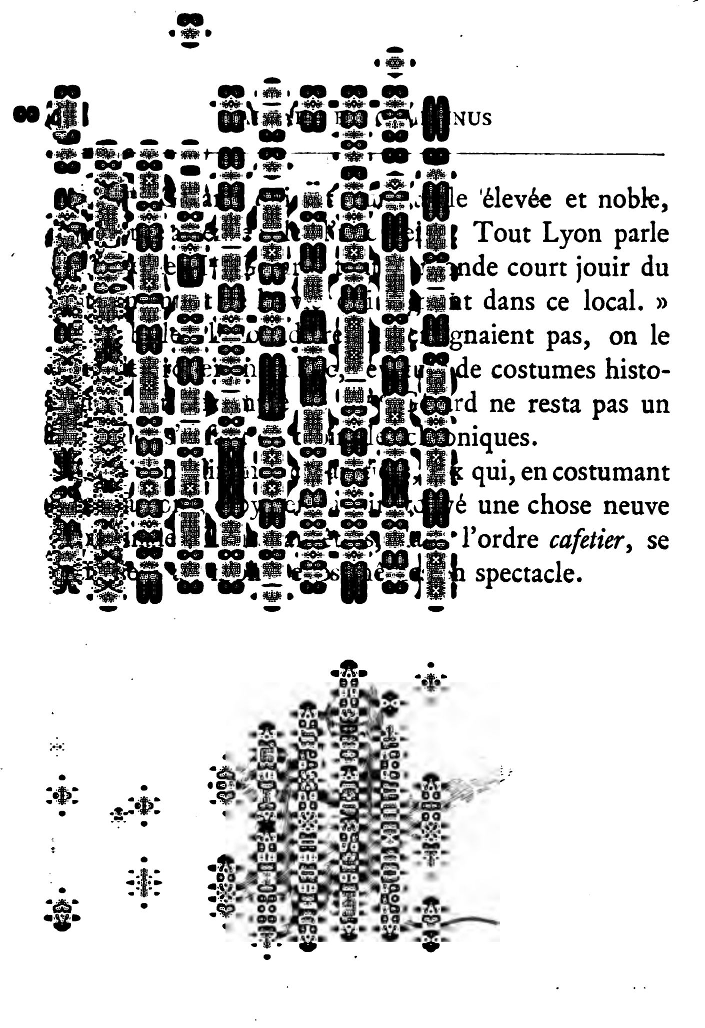
A partir de 1820, le goût des peintures se généralisa. Le café de la Régence vit se détacher sur ses murs des médaillons portant les noms de Philidor, Lulli, La Bourdonnais, Deschapelles ; le café Procope s'offrit, dans son salon du rez-de-chaussée, les portraits de Voltaire, de d'Alembert, de Piron, de J.-J. Rousseau, de Mirabeau ; le café de Foy remit à neuf ses plafonds, comme le café de la Rotonde, dont les festons et les astragales étaient dus au pinceau de Séchan et de Dieterle, les deux habiles décorateurs.

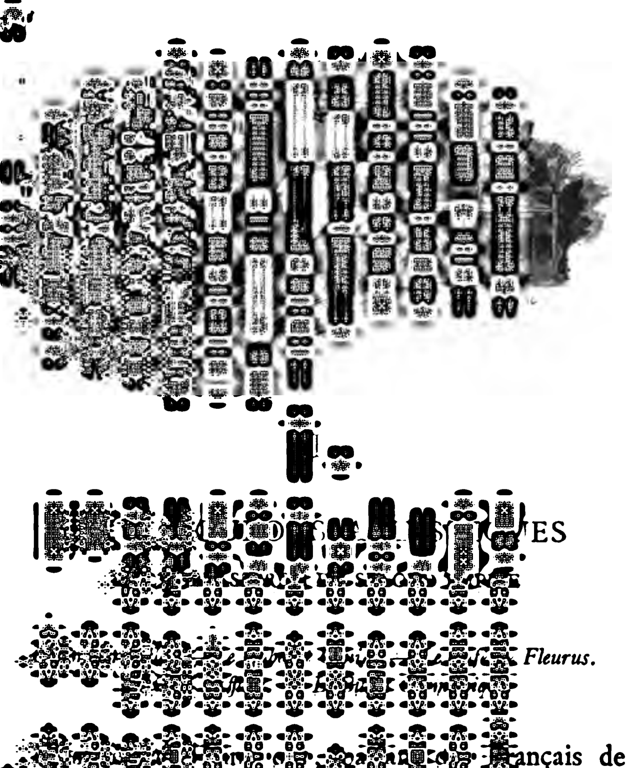
Sous Louis-Philippe, le café conserve son aspect froid et sévère, les médaillons sont la seule décoration permise. Signalons toutefois, avant d'aller plus loin, une intéressante innovation mise en pratique vers 1840 par les propriétaires du café du Pavillon à Lyon. Voici ce qu'on lit, en effet, dans les réclames de l'époque :

« Une idée neuve, originale, a surgi dans la tête de M[me] Gérard qui, prenant tous les soirs le costume des nobles dames de l'ancienne Cour et la coiffure poudrée du temps, entourée de laquais à livrée rouge et de jeunes pages, assise sur un trône éclairé aux bougies, a le privilège d'attirer une foule compacte qui nécessite d'avoir des fonctionnaires à sa porte pour contenir le public trop nombreux qui se presse pour entrer.

[illegible] le élevée et noble, [illegible] Tout Lyon parle [illegible] nde court jouir du [illegible] nt dans ce local. » [illegible] gnaient pas, on le [illegible] de costumes histo- [illegible] rd ne resta pas un [illegible] niques.

[illegible] x qui, en costumant [illegible] vé une chose neuve [illegible] l'ordre *cafetier*, se [illegible] n spectacle.





ES

Fleurus.

... français de ... bière et ... du jeu de ... ière nous ... duite sans ... ieu Gam- ... lui fallut ... ste.

... café aux ... tout son

faux clinquant — plafonds peints aux éternels Amours nageant dans un ciel bleu, ou aux Neptunes armés de l'inévitable trident, moulures, colonnes surchargées d'ornements et habillées de velours, lustres aux vastes proportions, glaces immenses, — le second Empire donnait naissance aux brasseries et aux tavernes artistiques.

C'est à cette époque, également, que se répandait le café-estaminet, dont le *Mazarin* et surtout le *Grand Café Parisien* avec sa belle conception architecturale, furent la plus brillante incarnation.

Mais revenons aux premières brasseries et tavernes artistiques, décorées, alors, du nom moins pompeux de *Caboulots*, nom qui, avant d'obtenir droit de cité dans l'argot parisien, appartenait tout simplement au patois franc-comtois et servait à désigner un *trou*, un lieu de sordide et mesquine apparence.

Une des nombreuses et curieuses petites plaquettes de l'époque, *Ces Dames*, publiée en 1860, raconte ainsi les commencements du caboulot :

« A son origine, c'était un cercle familier de jeunes gens qui se réunissaient pour causer librement politique ou littérature.

« Le maître de l'établissement, qui prenait part lui-même aux réunions et quelquefois les présidait, ne cherchait pas la fortune. Il se contentait d'une clientèle peu nombreuse, à laquelle il fournissait, pour un prix modique, un local simple et de bonnes consommations.

« C'était au beau temps de la Bohème ; — de cette Bohème dont Mürger nous a raconté l'histoire, — qui avait conservé le patrimoine de l'intelligence et qui nourrissait l'espérance de prendre rang dans le monde artistique.

« De futurs hommes de lettres, des peintres, des sculpteurs, quelques étudiants, composaient ces réunions, dont on peut chercher dans le café Momus une lointaine image. Les murs des anciens caboulots sont ornés de dessins originaux, quelques-uns sont dus aux crayons d'hommes qui ont aujourd'hui un nom distingué comme on peut le voir au café Génin, rue Vavin, et au caboulot de la rue des Cordiers. »

Telle est donc l'origine du caboulot artistique qu'il ne faut point confondre avec le café littéraire. Il est contemporain du caboulot à femmes, mais des établissements comme la *Rapine fantastique, la Jeunesse, l'Ile de Calypso, la Puce, la Fourmi, le Caveau*, n'ont que faire ici, tandis que les cénacles artistiques du quartier Notre-Dame-des-Champs sont les premières tentatives, encore informes, il est vrai, de la brasserie décorée.

Une remarque qui a bien son importance. Le caboulot artistique n'a que ses quatre murs, il sera orné par les habitués eux-mêmes qui veulent opposer luxe à luxe, décoration à décoration. La pochade du rapin s'insurge contre les dorures et les ciels à tant le mètre : originale, spontanée, excentrique, abracadabrante même, elle introduit d'emblée l'art dans la brasserie :

5

c'est la *beuverie* annotée par les illustrations murales, faite pour les intimes, les invités, et non destinée aux regards profanes des philistins. Ce qu'on exécute c'est pour soi, pour son plaisir; on ne veut pas en faire montre et, encore moins, en tirer quelque profit. L'art du caboulot est essentiellement intime et désintéressé. Il ne va pas au public et le public ne vient pas à lui. Profonde différence entre ces premières manifestations artistiques et les décorations actuelles, exécutées pour être vues, avec l'intention bien arrêtée de faire hurler le bourgeois et, surtout, d'encaisser force monnaie. Les bohèmes du second Empire étaient des croyants : ceux d'aujourd'hui sont des spéculateurs en excentricités, qui savent que Paris aime toutes les boîtes à surprise, toutes les extravagances.

On se souvient certainement que Balzac avait eu l'idée d'ouvrir, sur le boulevard Montmartre, une boutique avec cette enseigne resplendissante :

HONORÉ DE BALZAC, ÉPICIER.

Si le grand romancier était encore de ce monde, plus de cent spéculateurs de l'espèce susnommée se seraient disputés la mise à exécution de son projet.

Bref, pour ne pas empiéter sur l'époque actuelle, les artistes de la génération qui nous occupe eussent tous volontiers empoigné l'échelle du peintre en bâtiment et exécuté au plafond des pochades, de la même façon

qu'Horace Vernet peignit son hirondelle au café de Foy[1].

Ce mouvement de la bohème artistique commença avec le caboulot de la rue des Cordiers, ouvert en 1852, et où se griffonnait le journal *la Bohème,* puis vinrent le café Génin, cet étrange cabaret en planches de la rue Vavin, et la brasserie de la rue Hautefeuille, — la première qui ait arboré le nom de la spécialité gambrinale, — connue aussi sous le nom de *Andler-Keller* (Cave Andler). Si l'on en excepte les Alsaciens, qui avaient une préférence marquée pour cette dernière, où la fontaine de bière ne tarissait jamais, où l'âcre odeur de la fumée et du houblon régnait comme en plein Strasbourg, le public de ces deux établissements se composait des mêmes éléments : de la bohème littéraire et des rapins-réalistes. Alfred Delvau, Pierre Dupont, Gustave Mathieu en étaient, tout comme Courbet, Barillot ou Léopold Flameng.

La rue des Cordiers, avec ses vieilles et sales maisons, n'était pas seulement une des rues les plus typiques de l'ancien quartier Latin, c'était encore la dernière per-

[1] Tout le monde connaît l'histoire de cette hirondelle devenue légendaire, et qui fut assez vite remplacée par l'œuvre d'un barbouilleur quelconque. Un soir que les peintres en bâtiment se mettaient en devoir de laver le plafond du café, Horace Vernet grimpa sur une échelle, muni d'un pot de couleur et d'un pinceau et, en peu de temps, une demi-douzaine d'oiseaux ornaient le plafond de l'établissement.

sonnification de la bohème. Jules Sandeau, Georges Sand, Henry Mürger n'y avaient-ils pas habité ?

Le caboulot qui s'y trouvait, appelé vulgairement l'établissement du *père Armand*, n'était autre que le célèbre *Cochon fidèle*. Là, régnaient l'amitié, la joie, la gaieté, le sans façon. S'il faut en croire les auteurs d'une petite plaquette, assez rare aujourd'hui, on n'y pérorait qu'en chansons ; les murs seuls y parlaient, montrant comment on vivait autrefois au quartier latin et comment on vivait mieux ailleurs.

J'emprunte, du reste, à MM. Edgar Monteil et Paul Tailliar, les écrivains de la brochure que je viens de citer, — parue en 1866, alors que la pioche allait abattre les dernières tavernes intéressantes du quartier, — tous les renseignements relatifs aux peintures du *Cochon fidèle* :

« La taverne du *Cochon* est le véritable musée de la Bohème. Qui ne s'est extasié devant les types d'étudiants et d'artistes, peints avec toute la perfection que M. *Saint-Louis* sait mettre à conduire son pinceau ! Chaque personnage est charmant dans son tableau de *la Chaumière*, y compris le municipal, gardien de l'ordre et des mœurs, alors comme aujourd'hui, dont la figure contraste avec les minois joyeux et l'expression des physionomies intelligentes des danseurs.

« Mentionnons, sans nous y arrêter, un *Chiffonnier et une Chiffonnière*, tranchés dans le vif par le même

Saint-Louis; une *Kermesse bretonne* et différents paysages de mérite, pour admirer sur un panneau au fond de la taverne, un moine à figure enluminée, élevant sa chope à la hauteur de ses lèvres sensuelles, tandis que son culot fume sur la table et que son compagnon boit dans une autre chope placée à terre : on reconnaît *Saint Antoine et son fidèle Cochon*.

« C'est l'œuvre d'*Arnould* que nous sommes heureux d'appeler notre ami, car il nous a précédés dans la vie de bohème, dont il a battu tous les sentiers et nous aimons à pleurer ensemble ses anciens amis : *Gérard de Nerval*, *Mürger*, *Hégésippe Moreau*.

« Il a, du reste, éternisé cette amitié en burinant, dans un ovale du mur de la seconde salle, les traits des grands hommes que nous venons de nommer, auxquels il associe *Musset*, *V. Hugo*, *Georges Sand*, *Théophile Gautier*, *Dupont*, *Béranger* et *Lachambaudie*.

« On doit encore à *Arnould*, une vue de nuit de la rue de la Vieille-Lanterne, qui nous rappelle le drame affreux de la mort de Gérard de Nerval.

« Signalons, en félicitant l'auteur, *M. Rossi*, jeune peintre de beaucoup d'avenir, la charge de l'*étudiant D****, en contemplation devant la femme de ses rêves, vertu fragile et déshabillée.

« Nous passons à une scène de cabaret, *une Orgie*, sans contredit le meilleur tableau de l'établissement. Des étudiants de dixième année, dans un beau négligé, fumant la bouffarde française, trinquent avec une

femme échevelée, montée sur une table (encore du Saint-Louis).»

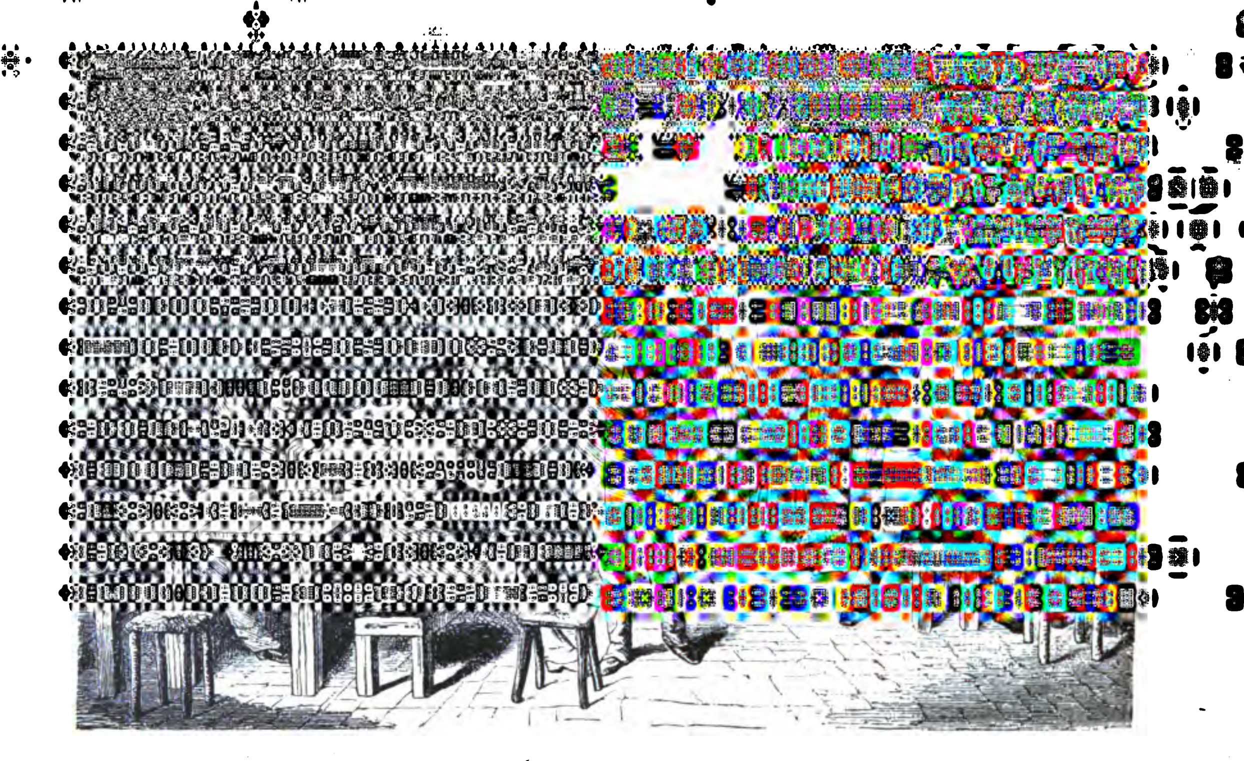
A cette description fort exacte, je n'ajouterai rien si ce n'est que le *Cochon fidèle* fut la véritable maison de la bohème, le père Armand, bon gros vivant, ayant aidé plus d'une fois de sa bourse les malheureux pressés par la faim.

Et maintenant au tour du cabaret Génin.

Encore peu connu, quoique déjà artiste d'une grande valeur, Flameng eut, le premier, l'idée d'improviser une décoration pour ce caboulot et il orna l'un des murs d'une peinture qui fit tant de bruit que ce fut, pendant longtemps, pour venir la voir, un véritable pèlerinage. Dès lors, des centaines d'artistes se succédèrent chez le père Génin, apportant tous, connus ou inconnus, le concours de leur verve et de leur originalité.

Mais ici, laissons parler Delvau qui fut un des habitués de chez Génin. Or, voici comment il s'exprime sur ce caboulot célèbre dans son *Histoire des Cafés et Cabarets*, illustrée, on le sait, de quelques petites ravissantes compositions par Courbet, Rops et Léopold Flameng :

« Après Génin, ce qu'il y a de plus curieux dans son cabaret, ce sont ses quatre murs — tout un musée !... Il y a cinq ans ils étaient blancs comme l'âme d'une vierge qui n'a pas encore lu de romans ; aujourd'hui, ils sont littéralement couverts de décora-



LE CABARET GÉNIN EN 1856. — D'après une gravure de « l'Illustration ».

tions... Il y a là-dessus et là-dedans un fouillis de masques, une *olla podrida* de bras, de jambes, de torses, de nez, de barbes, de pipes, à n'en plus finir et à ne plus s'y reconnaître.

« Ici est le portrait de Génin — orné du cigare, de la calotte, du gilet, du sourire et du calembour que vous savez. Là est le museau noir de son chien — du grand César, du vrai César...

« Plus loin est le mufle rose de cette pauvre Gipsy, une enfant de l'amour et du hasard, une petite bohémienne du pavé de Paris...

« Puis encore, çà et là, des *facies* d'habitués, — les uns pittoresques, les autres grotesques, — depuis le Prudhomme du voisinage, avec son col exorbitant et ses lunettes impossibles, jusqu'au voyou qui tire la langue à ceux qui le regardent.

« Il y a aussi ce que l'on pourrait appeler les grandes toiles de cette exposition permanente. D'abord deux vigoureux dessins de Pierre Bisson — un élève de Decamps, qui fait de la bonne photographie. L'un de ces dessins est une marine assez bravement exécutée, dont le seul tort est de pécher contre le vocabulaire des matelots. Le pendant à ce dessin est un paysage un peu ravagé, d'un ton croûte de pain brûlé, — avec des effets pittoresques obtenus en égratignant çà et là le mur d'une façon habile. De loin, — ça ressemble à un petit tableau de Casenave... D'un peu plus loin, encore, — cela ressemble à un Joseph Ver-

net... Mais de tout près, — cela ressemble à un Pierre Bisson...

« La plupart des portraits et des charges qui couvrent les murailles sont de Bouchez qui, — à cause de son nom, sans doute, — imite Boucher, comme M. Emile Wattier cherche à imiter Watteau. Il y a là, — de lui, — de petites esquisses à la sanguine qui ne manquent ni d'esprit, ni de grâce.

« Je ne veux pas oublier les fruits et les natures mortes d'Auguste Jean, — un peintre sur porcelaine qui ferait bien de peindre sur toile. Ce qu'il a peint là — sur un pan de mur du cabaret Génin — rappelle un peu la manière de Van Spaendonck. C'est un peu froid cependant. On devine aisément que c'est d'un artiste qui a l'habitude de faire cuire sa peinture...

« Je ne veux pas non plus oublier les dessins *flamands* de Léopold Flameng — un jeune artiste qui a le diable au ventre, et qui pourrait bien avoir d'ici à quelque temps la réputation de Gustave Doré...

« Léopold Flameng se plaît à reproduire sur le papier, sur le cuivre, ou sur la toile, ces Silènes opaques et rubiconds, flanqués de chair et gabionnés de lard, dont le ventre a autant d'étages que le menton, — et ces femmes énormes, gargamellesques, que Sainte-Beuve appelle « les Sirènes poissonneuses et charnues de Rubens ».

« Flameng affectionne aussi les scènes populaires. Il est moins gai que Pigal, — mais il est plus profond...

Le cabaret Génin lui a fourni plus d'un type : il lui en fournira d'autres encore. »

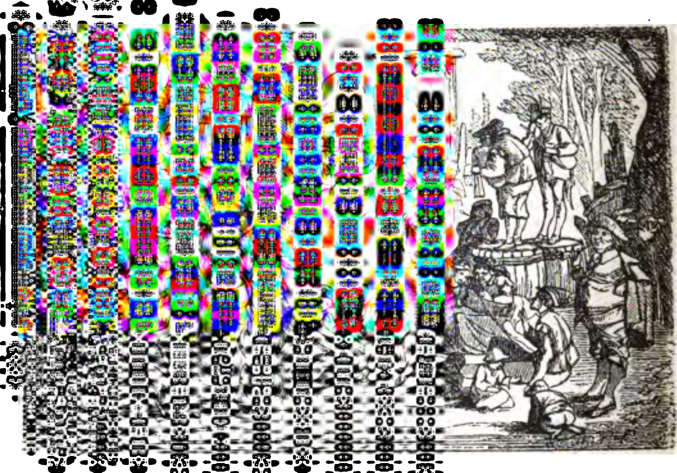
Après la mort du *père Génin*, que suivit peu de jours après, dans la tombe, celle qui, sous le nom de madame Génin, n'était autre que *Nana Lassave*, l'ancienne maîtresse de *Fieschi*, le caboulot qu'on n'appelait plus que : *le Temple de l'Humanité* perdit la plus grande partie de son ancienne clientèle.

L'humidité des murs avait déjà abîmé plus d'un dessin, tel que le fameux *perroquet penché sur une chope*; mais il convient de signaler quelques autres pochades que Delvau ne mentionne pas dans son volume : une *scène du cabaret de la Pomme de pin*, dûe au pinceau de Flameng, une vue du *Grand Châtelet*, une composition ayant toute la facture d'un Daumier : *Auvergnats jouant pour l'honneur et la conchommation*; *En route pour la gloire !* dessin de Beyle, représentant un chiffonnier emportant dans sa hotte un confrère ivre-mort, tandis qu'il soutient un camarade pochard et qu'un môme, à moitié gris, suit en titubant; un invalide buvant un canon : *Faut ben r'mettre un peu d'huile dans c'te vieille lampe*, pour reproduire textuellement la légende de son auteur, Gilbert Randon.

Et ce n'est pas tout !

On y voyait encore tout un fouillis de maisons moyen âge, une vue de l'inévitable Tour de Nesle, une composition représentant des Gardes françaises contant fleurette à des fillettes et, enfin, une taverne

[illegible] e brasserie au mi-
[illegible] pots cassés et de
[illegible] s.



[illegible] ar et Génin [1].

[illegible] ritable caboulot ar- [illegible] reurs, de bohèmes [illegible] dont l'espèce tend [illegible] sement et habitués, [illegible] lant encore les *bou-* [illegible] sque, une couleur, [illegible] d'hui.

[illegible] 6, que nous emprun- [illegible]

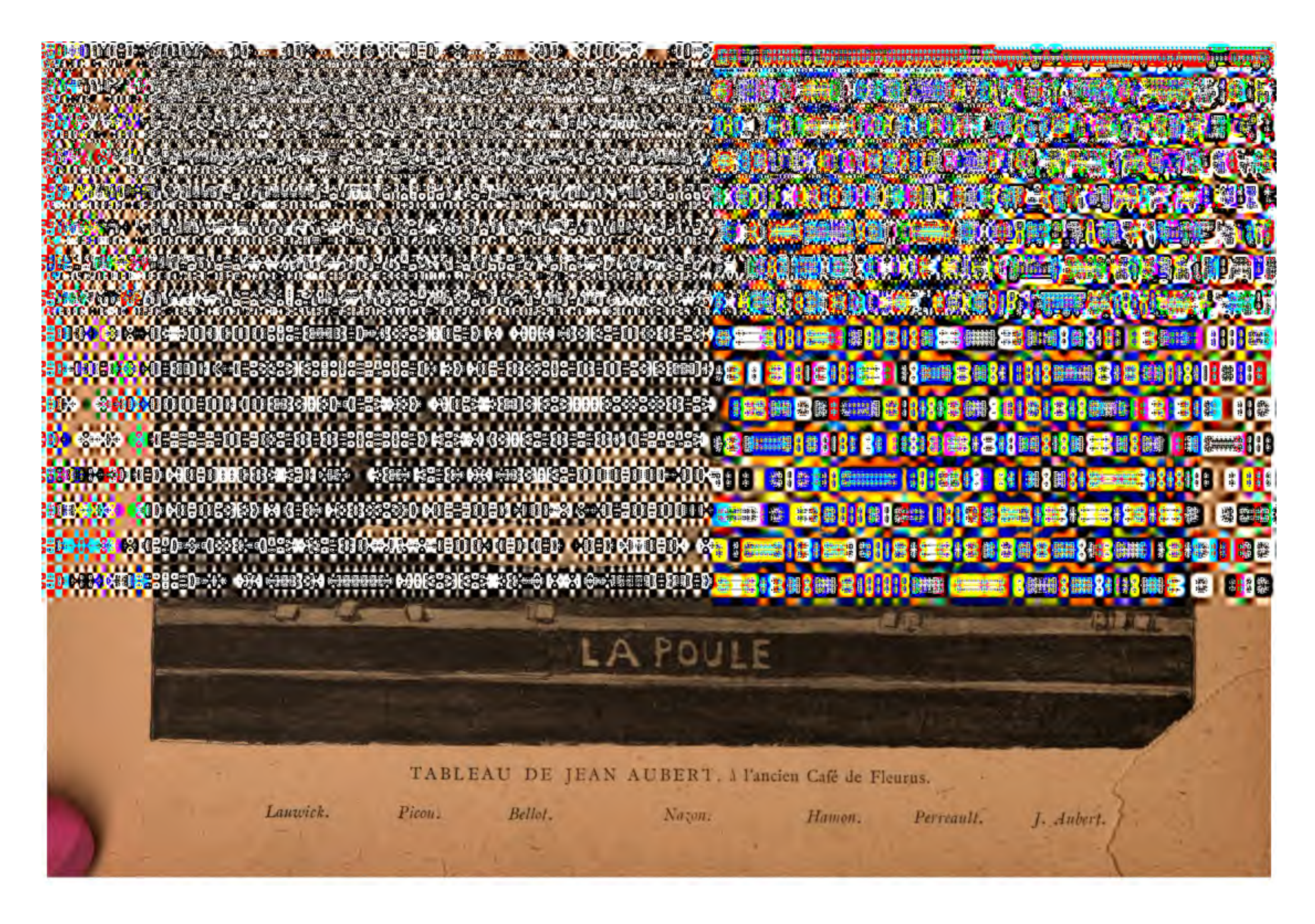


TABLEAU DE JEAN AUBERT, à l'ancien Café de Fleurus.

Lauwick. *Picou.* *Bellot.* *Nazon.* *Hamon.* *Perreault.* *J. Aubert.*

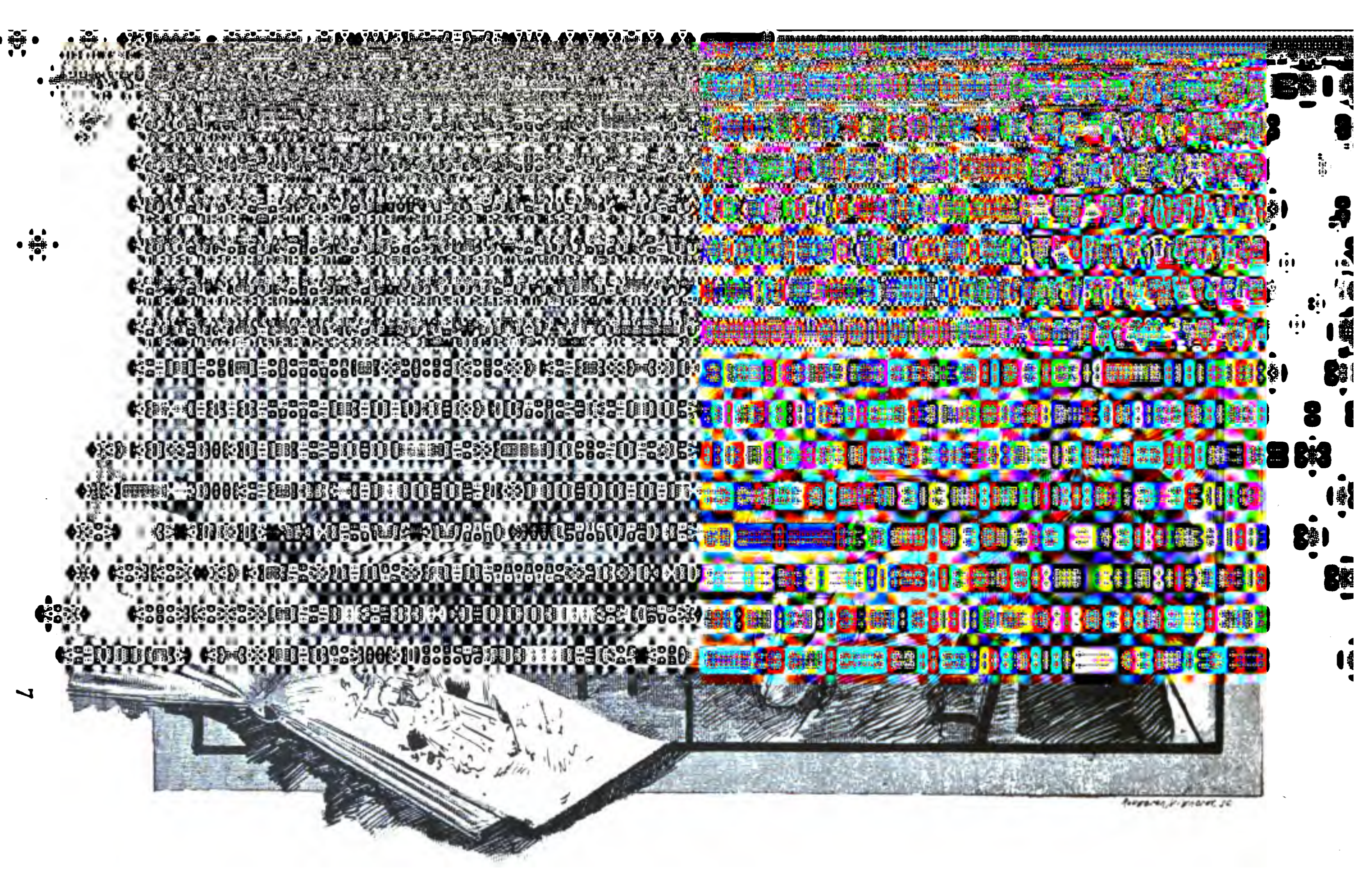
De la même époque, date un établissement qui a brillé avec plus d'éclat dans les fastes artistiques, le café de Fleurus, situé au coin de la rue de Fleurus et de la rue Vavin, donnant sur le Luxembourg, en face l'ancien théâtre de Bobino.

Là, se réunissait, dans la salle du fond, tout un groupe d'artistes, élèves, pour la plupart, de l'atelier Delaroche, devenu, par la suite, l'atelier Gleyre. C'étaient Toulmouche, Hamon, Gérôme, Brion le dessinateur, Eugène Lambert, depuis, le peintre attitré de la race féline, Picou, un paysagiste, les dessinateurs Gluck et Yan'Dargent, Mélin, Jean Aubert, prix de Rome pour la gravure qui s'était mis alors au paysage, Schutzenberger le peintre alsacien, Mazerolles le décorateur, les paysagistes Français, Harpignies, C. Busson, Hanoteau, Corot, Jean Achard, Adolphe Guillon, Antiq, Blin, Nazon. On y voyait encore, plus ou moins régulièrement, les frères Breton, les frères Gérusez, dont l'un devint, on le sait, le dessinateur Crafty, Stephan Baron et les statuaires Bartholdy, Perrault, Chabeaud, Truphème.

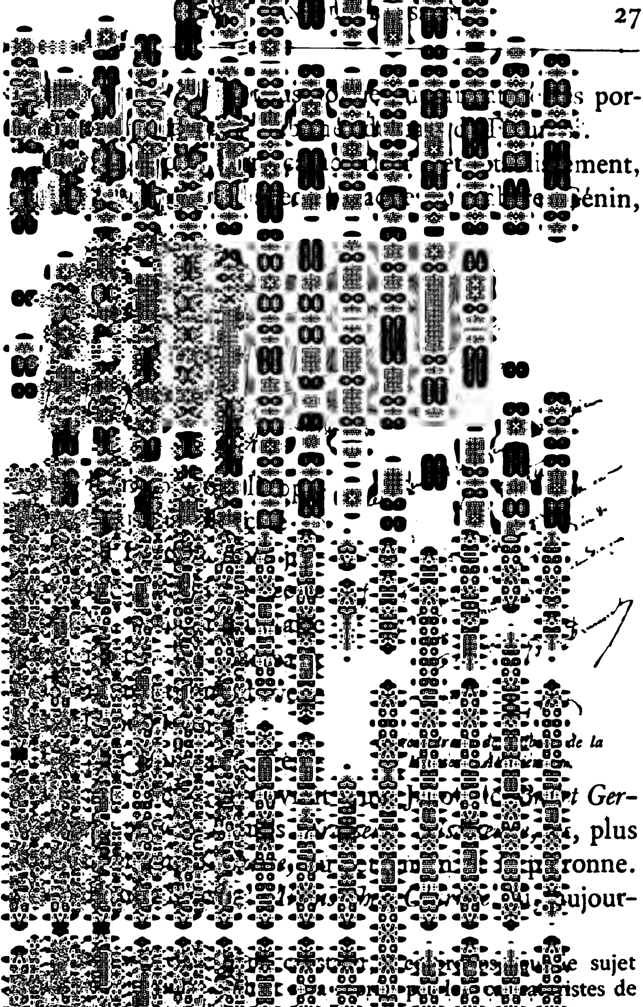
Autant de *Hors Concours* et même des membres de l'Institut, parmi ceux qui vivent encore à l'heure actuelle.

Une telle réunion de peintres ne pouvait, assurément, habiter un café sans y laisser des traces de son passage. Aussi la salle du fond, où se réunissaient nos artistes, cherchant l'isolement avec la simplicité

[illegible] bientôt couverte
[illegible] rit essentiellement
[illegible] stes avait donné
[illegible] e tout entier : on
[illegible] ait des panneaux
[illegible] rot, Achard, Na-
[illegible] Blin, Harpignies,
[illegible] ais, Hanoteau, et,
[illegible] assez curieuse, un
[illegible] ge d'Orient, par
[illegible] oldi, signé *Hasen-*
[illegible] (bec de lièvre).
[illegible] venaient : de Me-
[illegible] es chiens de chasse,
[illegible] dans lequel ce
[illegible] re excellait tout par-
[illegible] èrement ; de Brion,
[illegible] uveur de bière te-
[illegible] sa chope en main ;
[illegible] luck, une bataille
[illegible] ermann ; d'Eugène
[illegible] ne ; de Hamon, un
[illegible] r, un peu enfumé,
[illegible] *la terre ;* enfin, de
[illegible] ue sur un billard.
[illegible] sautant à la corde,
[illegible] de décoration, ce
[illegible] e charge d'atelier,



BRASSERIE ALSACIENNE. — Dessin de Coll-Toc.

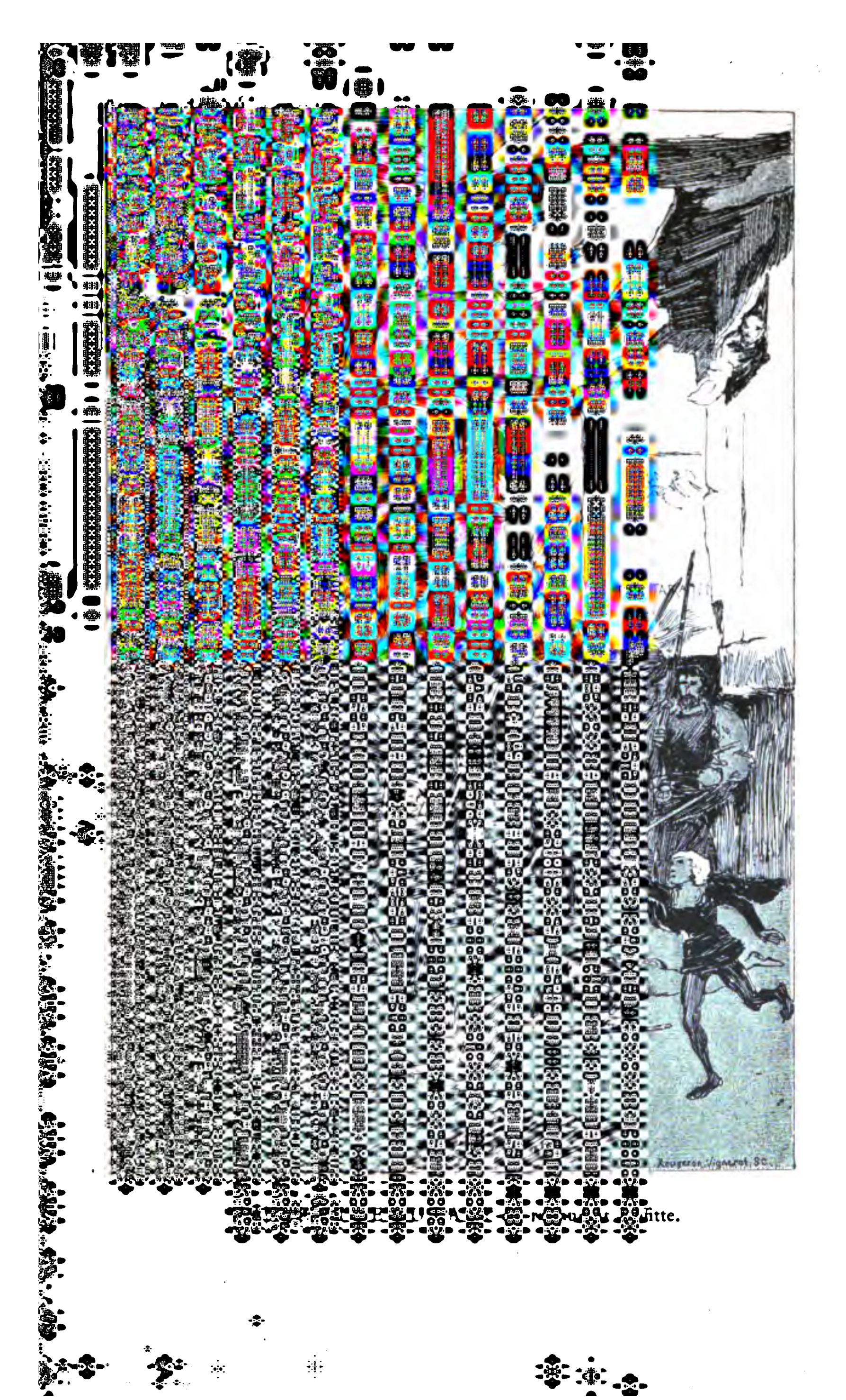


d'hui, le public n'y est plus ce qu'il était, autrefois; si les peintres ne sont plus les seuls maîtres et seigneurs du lieu, l'aspect de l'ensemble ne s'est point modifié. Non seulement les murs de la petite salle carrée donnant sur la rue sont couverts, comme jadis, de toiles signées de noms connus, Feyen-Perrin, Emile Breton, Eugène Perrin, mais encore des nouveaux, des célèbres de demain, sont venus s'ajouter aux anciens. La plus remarquée de ces pochades est la grande parodie de la Cène, auteur Feyen-Perrin, réprésentant — véritable blasphème d'artiste en belle humeur — le Christ en buveur de bière, les apôtres en goguette, la Madeleine en batifoleuse.

Mais artistes et poètes ne se sont pas contentés des quatre murs, il leur a fallu encore, pour épandre leur verve, leur soif de couleur et d'incohérence — toutes maladies de jeunesse qui passent bien trop vite — un album où les dessins aux légendes ultra-fantaisistes, coudoient les autographes de maîtres.

Encore un établissement jadis célèbre et qui, maintenant, figure parmi les disparus, le café-restaurant Laffitte, rue Saint-Benoît puis rue Taranne, où venaient Gérôme, Boulanger, Hamon, Gallimard, Du Paty, Dantan, Harpignies, Decaen, Cormon, Feyen-Perrin, Poirson, Picou; où se trouvaient également des peintures et des charges signées de ces différents noms.

Lui aussi, quelques années après la guerre, vit ses



[illegible] itte.

tableaux dispersés aux quatre vents des enchères, et les amateurs se les disputer chaudement. Si les vélocipédistes de Dantan sont un morceau amusant, l'esquisse de Du Paty, — la rue Taranne au moyen âge — est certainement une des bonnes compositions de ce peintre.

Partout où se trouvaient des colonies d'artistes, on était toujours sûr de rencontrer quelque café décoré. C'est ainsi que rue du Cherche-Midi, des tableaux de Defeaux ornèrent les murs d'un estaminet.

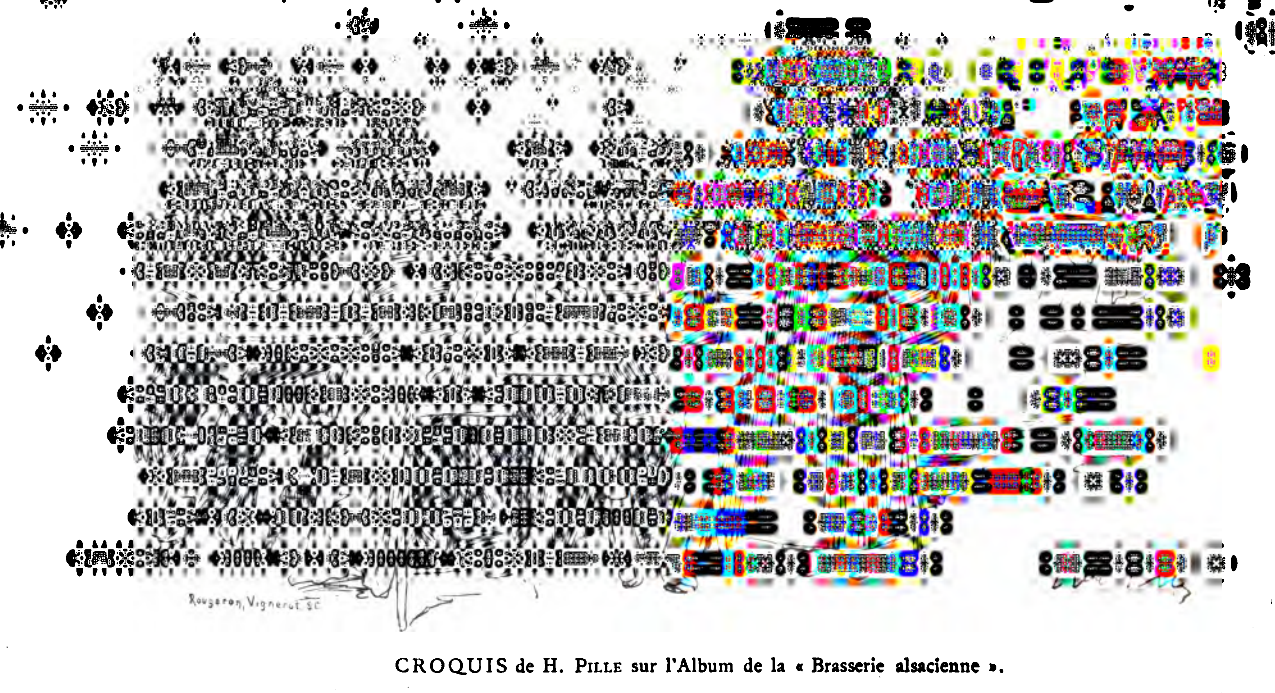
Une chose a lieu de surprendre, c'est que Courbet, l'hôte assidu des brasseries, le client de chez Andler et de Mlle Louise — prononcez *Luisse* — n'ait laissé aucune trace de son passage dans ces divers établissements. Cela paraît surtout extraordinaire quand on sait que, comme Kaulbach, avec le marc de café, il aimait à dessiner sur la table de la brasserie, avec la bière prise en plongeant le poing dans sa cannette.

Le mouvement artistique se trouvait, en quelque sorte, localisé de l'autre côté de l'eau, le quartier Latin jouissant encore, à cette époque, d'une influence incontestée. — Cependant, des coins plus ou moins célèbres s'étaient ouverts sur la rive droite, fréquentés surtout par des hommes de lettres; rue Croix-des-Petits-Champs, la brasserie Muller tenue par un cousin du célèbre auteur de la *Mionnette;* rue Bréda, le cabaret Dinochau, où la charge du patron, ce fameux *restaurateur des lettres*, se pavanait sur la muraille, fusinée par Carjat, sous la forme d'une bouteille, avec la

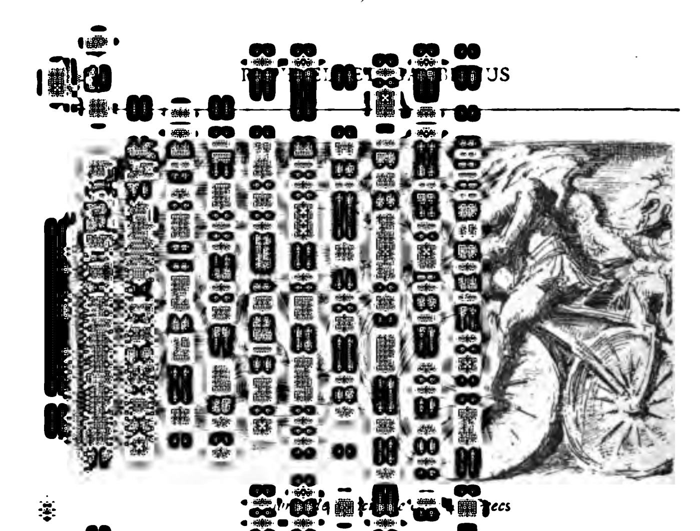
légende : *Eh bien ! quand la débouche-t-on?*; boulevard des Poissonniers, le cabaret Krautheimer dont le mur du fond, peint à fresque, représentait le Rhin avec une scène à la Auerbach, sur la rive droite : une famille de bons bourgeois festinant joyeusement sous une tonnelle couverte de pampre et de houblon.

Au reste, la décoration semblait être alors un besoin, dans les cafés corrects comme dans les caboulots les plus infimes. Tandis qu'au café Talma l'on voyait, toujours à la même place, le portrait du célèbre acteur; tandis que les cabinets particuliers de Hill's Taverne portaient sur le haut de leur porte les portraits des grands hommes, des grands poètes, anglais, espagnols, français, allemands, italiens, — singulière idée pour le public qui les fréquente — la *Laiterie du Paradoxe* essayait d'égayer ses murs par de vulgaires Epinals qui ne semblaient pas s'amuser outre mesure dans leurs cadres en bois peint, et le cabaret du *Lapin blanc* cachait la saleté et la misère des siens sous des images appropriées au lieu : scènes des *Mystères de Paris*, charges de journaux populaires, portraits de représentants du peuple, et même, le buste de Brutus avec des lunettes et un chapeau de jardinier.

Dans les brasseries affluant, de toutes parts, depuis l'exposition de 1867, qui introduisit dans la consommation parisienne les bières de Vienne, trônait — surtout dans les petites brasseries, — un Gambrinus quelconque en bois peint ou en chromolithographie,



CROQUIS de H. Pille sur l'Album de la « Brasserie alsacienne ».



[illegible]ecs

[illegible]ement planté sur [illegible]nctif de l'établis- [illegible]n peut s'exprimer [illegible]

[illegible]us entrions dans [illegible]baret, la brasserie, [illegible]s enluminures, les [illegible]e, en un mot, et [illegible]e.

[illegible]étails, la fantaisie [illegible] sortir de Paris, [illegible]ay-aux-Roses, au [illegible]les pintes de Mar- [illegible] les murs dispa- [illegible]leurs fantaisistes, [illegible]tte étude dont le



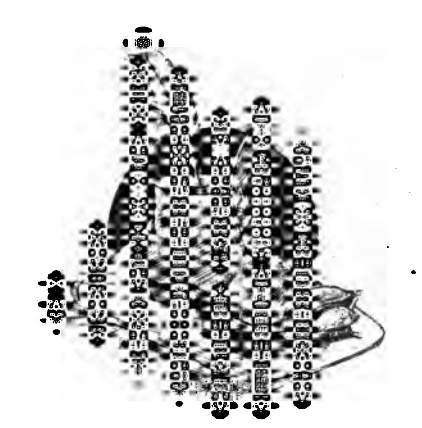
[illegible] des éta-
[illegible] richement
[illegible] montées par
[illegible] ceux des
[illegible]

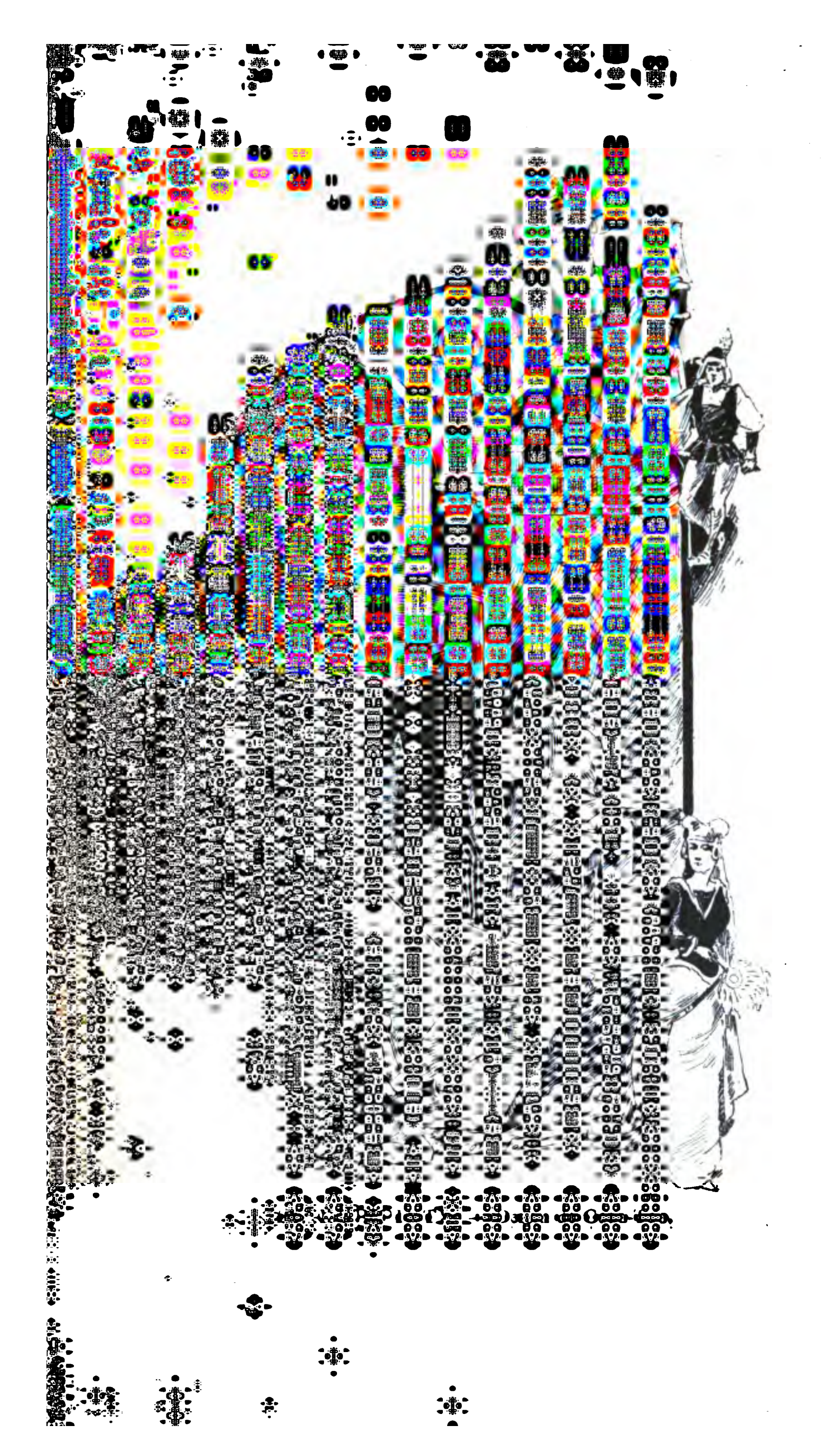
[illegible] tableaux de
[illegible] ge, ou tout
[illegible] du père
[illegible] se décora-
[illegible] caricatures
[illegible] s fréquen-
[illegible] itable rôle
[illegible] cette fan-

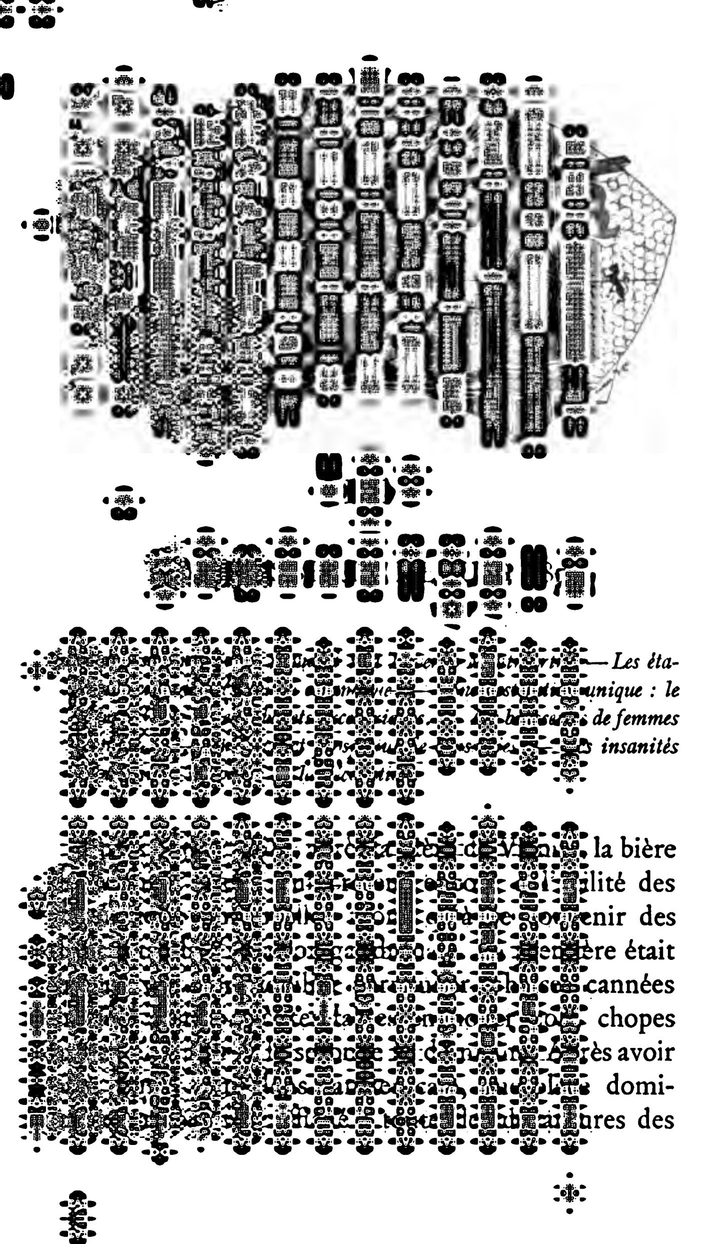
[illegible] né Ménard,
[illegible] publié chez

[illegible] cela; le bourgeoi- [illegible]

[illegible] er non sans peine, [illegible] tifs ayant été ven- [illegible] ce sur leurs murs [illegible] les descriptions. [illegible] l'art indépendant [illegible] peuvent être con- [illegible] véritables curiosités.

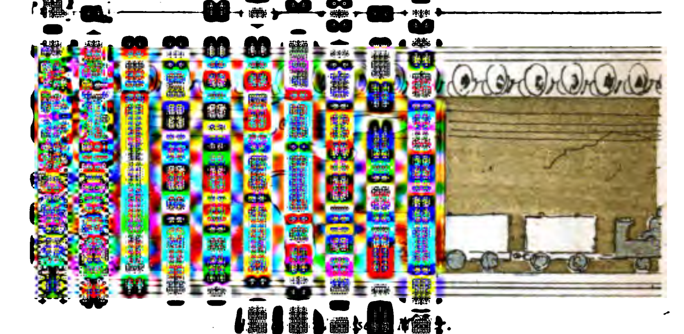






[illegible] — *Les éta-* [illegible] *unique : le* [illegible] *de femmes* [illegible] *insanités* [illegible]

[illegible] la bière [illegible] lité des [illegible] enir des [illegible] ère était [illegible] cannées [illegible] chopes [illegible] rès avoir [illegible] domi- [illegible] ures des



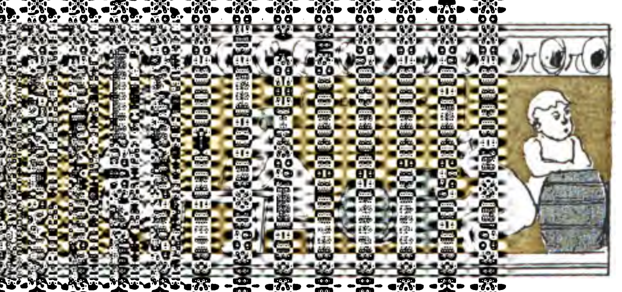
: *Bière de Munich,* anderoles de calicot *arrivé* ; après avoir u tonneau mis en alle aux murs nus, ux, la brasserie, — ardiment les grands historiées, les revê- es décoratives.



ller.



s à l'en- moyen r forgé. aux exté- sujet de *La ville de* n champ quatre en- seigne de



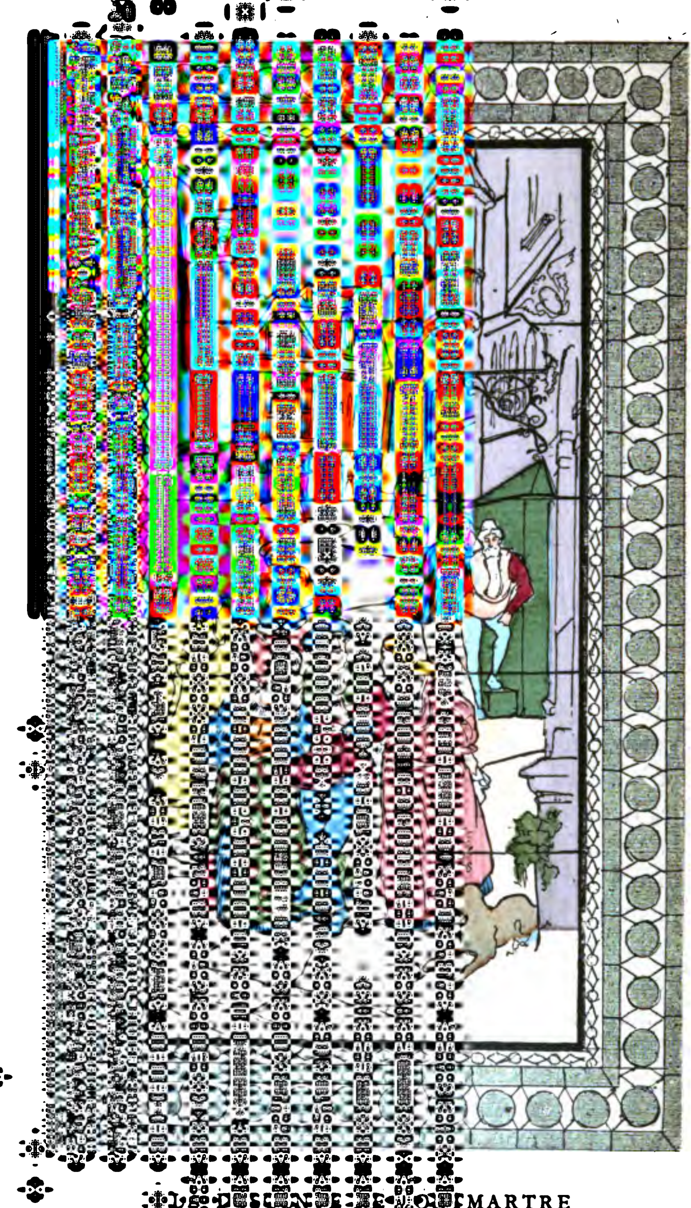
après la guerre
ère de Strasbourg,
ne perd jamais

fois une certaine
artistique plus ou
un Gambrinus la
n, ou un petit
sur une immense
ersonnages taillés
ints — souvent
bleau richement
entant sous des
ntes la brasserie
bière aux clients,
ement d'importa-
e. On peut voir
e-Nouvelle, dans
issements, de gen-
ises, des amours
rsonnifiant en une
si cela est d'un
musant et le tout
boiseries.
ès 1878 : d'une
sur fond blanc,
de velours rouge,
nt à se transfor-

mer pour lutter contre l'invasion gambrinale; d'autre part, la brasserie, différente comme aspect, comme genre de décoration, mais également sans style bien défini.

C'est à ce moment que s'ouvrit, au haut de la rue des Martyrs, *la Grande Pinte* se disant *taverne Henri IV*, et boulevard Sébastopol, la *Brasserie Flamande*. Le mouvement était donné, et comme d'emblée le public y vint en foule, il se développa rapidement.

Ces aménagements artistiques de salles à boire, ces restitutions historiques, plus ou moins fidèles, plus ou moins heureuses, sont encore un nouveau triomphe à enregistrer à l'actif du dieu Bibelot, ce dieu tout-puissant de notre modernité tourmentée, qui a soif de style et de couleur, peut-être parce qu'elle ne possède ni styles, ni couleur. C'est, en effet, le bibelot et le tableautin, venant de partout, et revêtant toutes les formes, qui se sont introduits en maîtres dans la brasserie. Boiseries mates, tentures, vitres plombées, meubles d'ancien style, en noyer, tels furent les éléments principaux de ces établissements d'une nouvelle espèce qui allaient amener la fabrication sur une grande échelle d'objets de contrebande destinés à l'ornementation; fabrique de vieux-neuf où figurent les étains gravés de la veille à la date de 1721, et les assiettes à fleurs, Rouen, Moustiers, Nevers, à la douzaine, sur commande.



LA DESCENTE DE MONTMARTRE

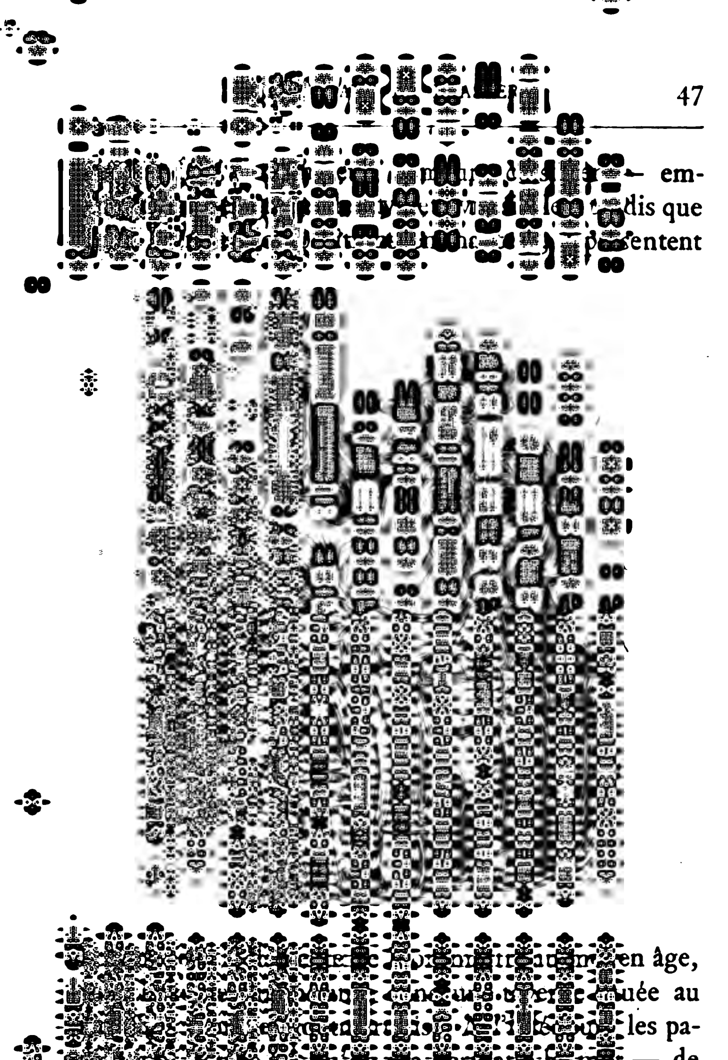
([illegible] Montmartre.)

[illegible] MORTE
[illegible]

Ce genre de brasseries que beaucoup de personnes, dans leur ignorance des styles, prennent pour des tavernes allemandes s'est, en quelques années, répandu dans tous les quartiers et la vitre plombée, oubliée par les générations précédentes, est presque redevenue à la mode. Il est vrai qu'à notre époque, on gâte les plus jolies choses, en voulant les copier, en sorte que, bientôt, l'on vit apparaître, en son lieu et place, de simples verres de couleurs, ou, ce qui est pire encore, ces affreuses imitations de vitraux qui n'imitent rien du tout. *Brasserie Flamande*, *Grande Pinte, Taverne Montmartre, Coq d'Or, Coq Rouge, Lyon Rouge*, tout cela a été aménagé d'après les mêmes principes et se ressemble, en somme, plus ou moins. Ici sont des faïences, là sont des panneaux peints ; ici sont des boiseries, et des tapisseries ; là, les murs utilisés comme exposition offrent au client un choix de peintures plus ou moins intéressantes ; ici les vitraux sont classiques ; là, dessinés par un jeune peintre très moderne, ils présentent une conception plus hardie.

Située en plein Paris vivant, la *Taverne Montmartre* est certainement la plus artistique de ces brasseries. Avec sa grande lanterne Louis XIII, avec ses vitraux, avec son enseigne courant le long des boiseries en lettres gothiques et dorées, comme s'il s'agissait d'un vieux missel, la devanture a l'aspect sobre et sévère. Les vitraux, dessinés et mis en plomb par M. Jules Avenet, reproduisent sous forme de médaillons, des

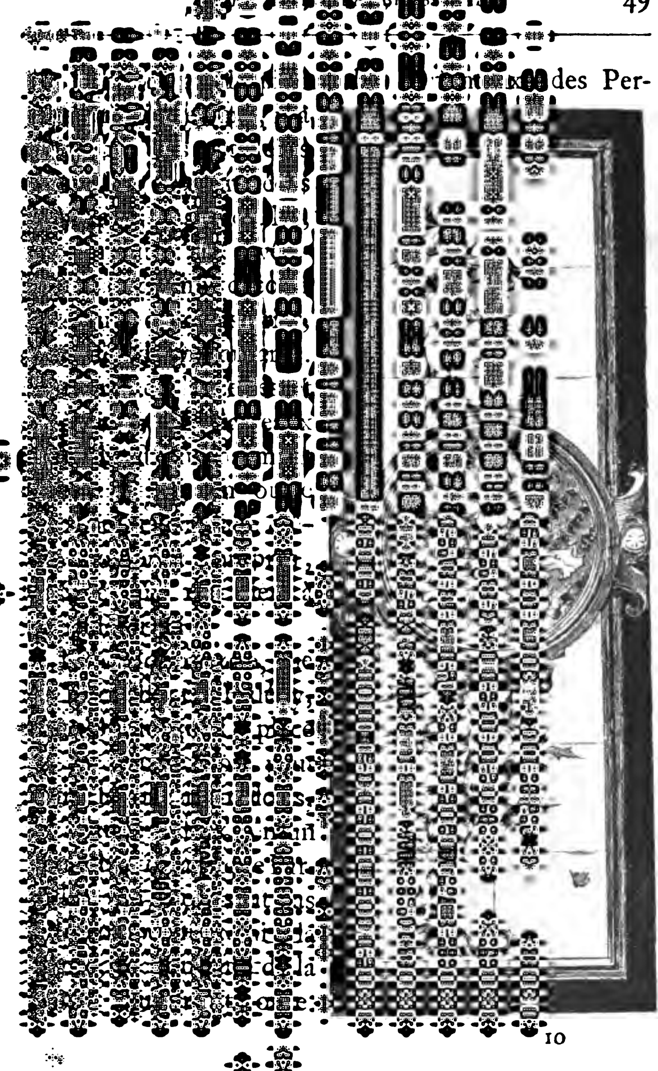
… em-
… dis que
… présentent



… en âge,
… uée au
… les pa-
… — de
… tères aux

dessins naïfs montrant des oiseaux plus grands que les arbres, et des personnages qui, vu leur taille, n'ont certainement pas dû sortir des maisons placées derrière eux. Entre les panneaux en bois qui les entourent et le plafond aux poutres apparentes, égayé par un léger filet d'or, ces tapisseries font grand effet. Sur les panneaux, d'élégantes petites glaces à biseau, au cadre à fines colonnettes. Tables, chaises en cuir imitant le Cordoue, buffet, dressoirs, comptoirs, tout est dans le même style. Le grand comptoir, vrai chef-d'œuvre d'ébénisterie moderne, méritait, à ce titre, de prendre place ici. Et pour égayer, pour jeter une note plus chaude, plus brillante, sur cet ensemble quelque peu sombre, la céramique a été très habilement mêlée à l'ornemention générale : deux grandes plaques en faïence, cuites d'une seule pièce, représentent, l'une un bon Gambrinus flamand, à cheval sur un tonneau, la haute et mince chope belge à la main, l'autre une copie de la fameuse *Schützenlisle* de Fritz August Kaulbach, servante de brasserie munichoise, populaire dans toute l'Allemagne.

Ceci m'amène naturellement à la céramique et au rôle important qu'elle paraît appelée à jouer dans l'aménagement intérieur des établissements publics. Longtemps délaissé, cet art a repris quelque faveur depuis que nos architectes ont bien voulu accorder une petite place à la décoration. Parvillée, je l'ai dit en commençant, est celui qui a le plus fait pour le remettre

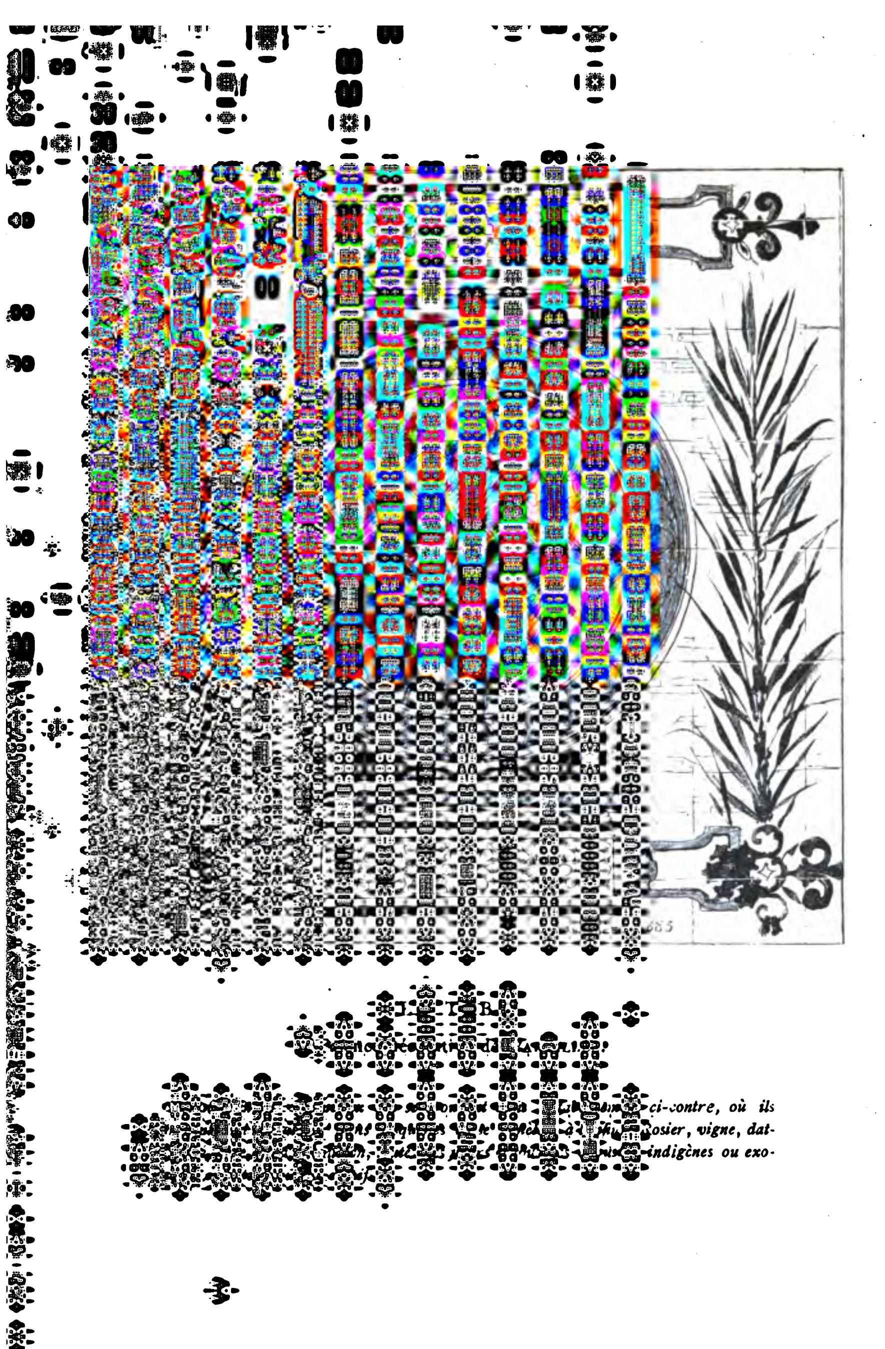


CATELAIN









ci-contre, où ils

Rosier, vigne, dat-

indigènes ou exo-

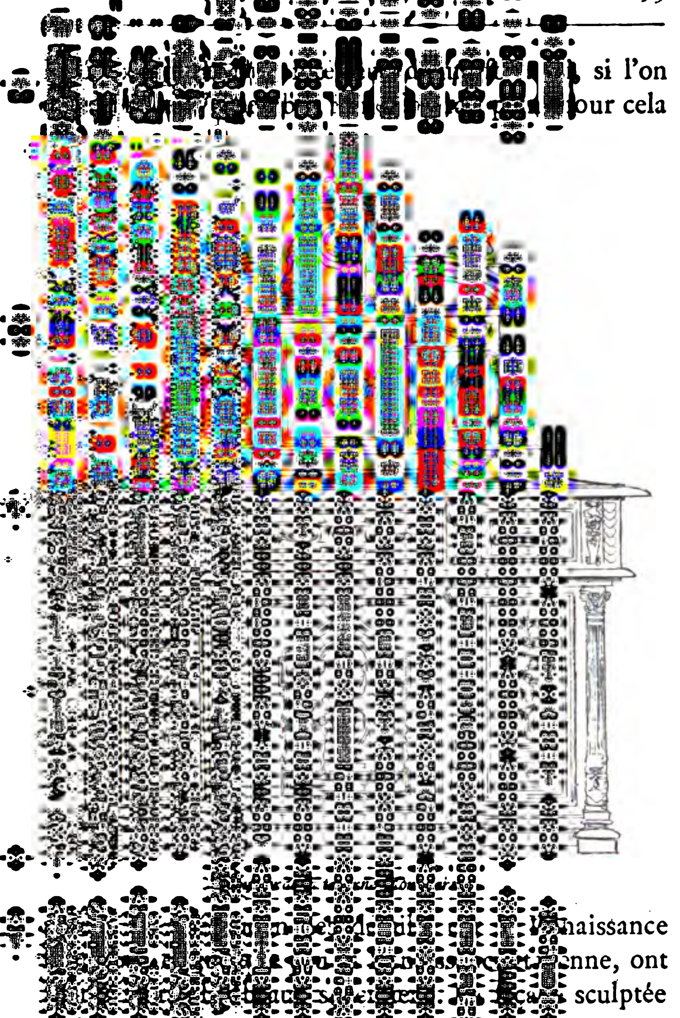
mentale ! Mais que de choses, dans ce domaine, quand on a la plante et la fleur : les grands panneaux de chez Catelain, représentant le tabac, le café, la vigne, le thé, — médaillons ronds entourés de plantes montantes — nous montrent ce qu'on peut ainsi obtenir.

Voilà donc une série d'établissements dans lesquels la céramique, employée comme revêtement et comme carrelage, occupe, à la satisfaction générale, la plus grande place ; mais ornement simple et de bon goût, elle ne devait pas suffire aux tendances actuelles, portées vers les excentricités en tous genres.

Tandis que la génération précédente avait été travaillée de la maladie du moyen âge, dans la littérature et dans le costume, notre époque cherchait en effet, depuis longtemps, un moyen de donner libre cours à sa fantaisie dans l'ordre architectural et décoratif. Après ces premiers essais de taverne, vint donc une restitution complète de l'ancienne hôtellerie, entreprise par un homme réunissant les deux qualités nécessaires pour toute affaire de ce genre, la fortune et le goût : je veux parler de M. Régnard propriétaire d'un des plus anciens hôtels de Paris, qui avait déjà contribué quelque peu à la création de la *Grande Pinte*.

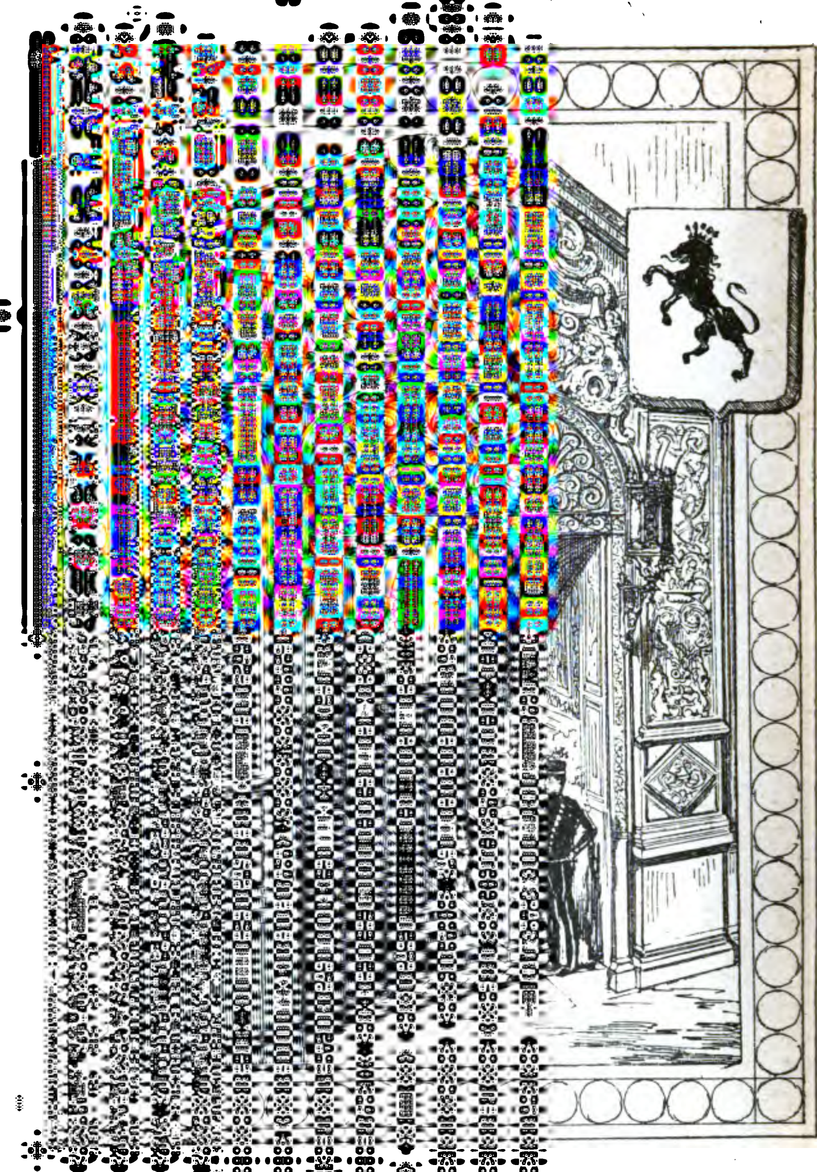
Ici, nous nous trouvons vis-à-vis d'une œuvre réellement artistique, conduite avec intelligence, dans l'intention bien arrêtée de produire un petit bijou de décoration qui ne fut pas seulement la restitution d'un ancien cabaret français, mais qui put encore donner

… si l'on
… our cela

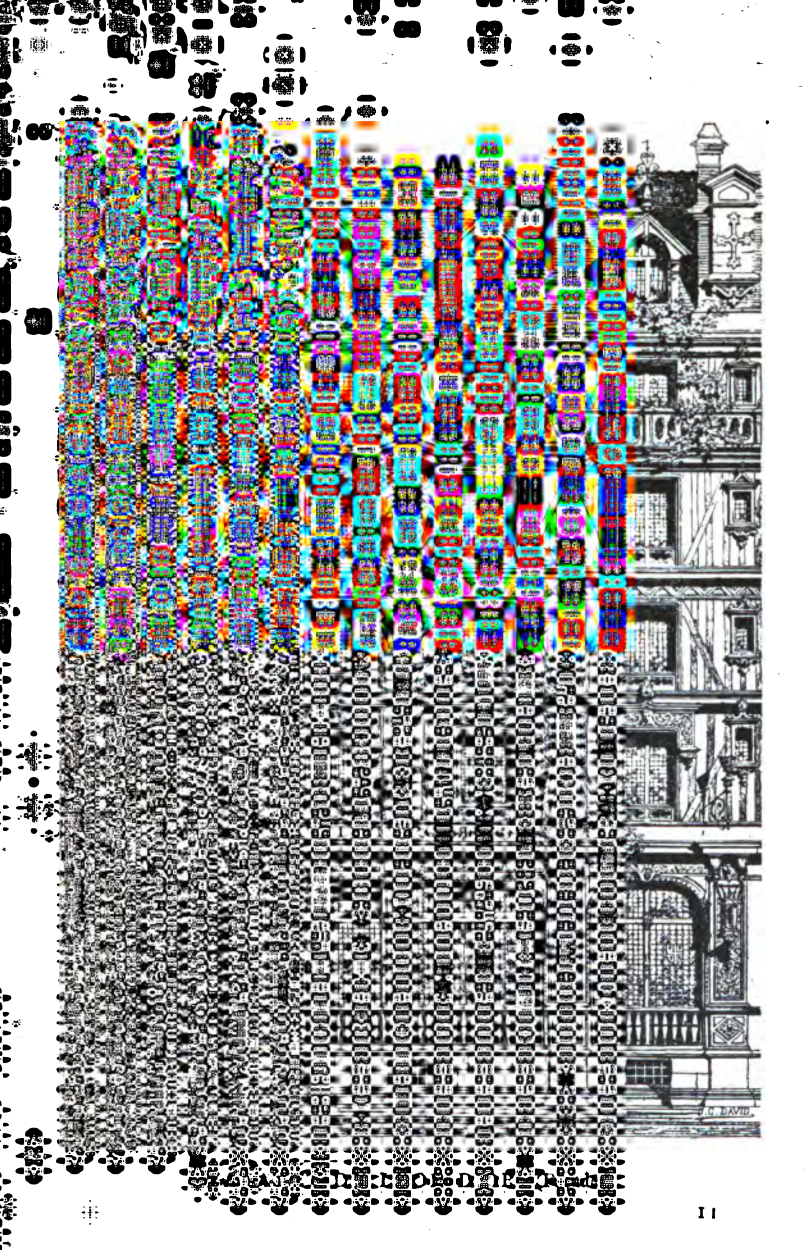


… naissance
… enne, ont
… sculptée

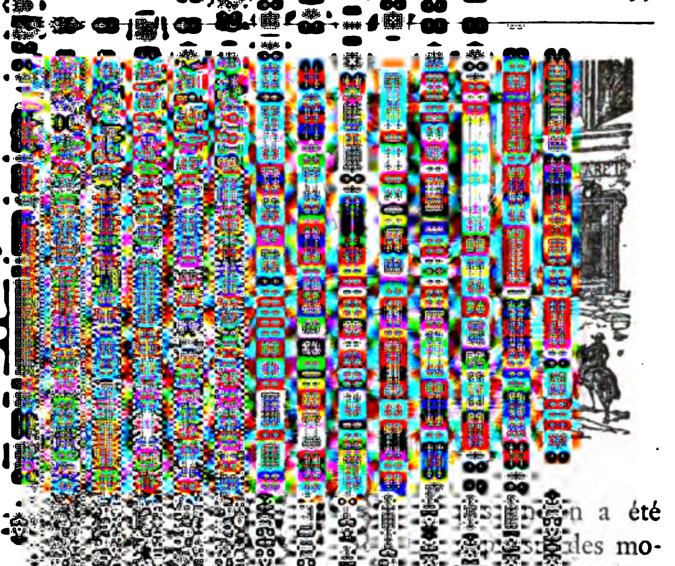
[illegible] le Henri II : la de-
[illegible] portique rappellent
[illegible] maison de la rue
[illegible] uite en 1836, et
[illegible] baies aux vitraux
[illegible] sont entourées de
[illegible] i constituent autant
[illegible] de la sculpture sur
[illegible] aux lanternes, co-
[illegible] s du palais Doria à
[illegible] font grand effet. A
[illegible] les styles ont été un
[illegible] s, on ne saurait s'en
[illegible] alier à rampes sculp-
[illegible] du vieux château
[illegible] s apparentes, tapis-
[illegible] ages de haute sta-
[illegible] essoirs aux ferrures
[illegible] nés, c'est en somme
[illegible] e. Tout ce qui n'est



[illegible] étail de la porte.)



II



… a été
… des mo-
… runtés à
… célèbres;
… et pour
… linge,
… l'ameu-
… eur, on
… âge, et
… ont fait
… dessins
… *on d'Or*.
… ertaines
… mauvais
… as cessé,

depuis lors, d'attirer les curieux. On peut dire qu'il a doté Paris d'un établissement qui lui manquait, surtout si l'on tient compte des magnifiques hôtelleries que l'étranger, la Russie, l'Allemagne et la Suisse principalement, nous offrent dans cet ordre d'idées. L'hôtel des Trois Rois à Bâle, l'hôtel de la chute du Rhin à Laufen, avec leurs peintures décoratives, leurs boiseries sculptées, leurs meubles anciens, appartiennent, en effet, aux plus beaux spécimens qui se puissent voir en Europe.

Ainsi, tandis que les brasseries ornées de tapisseries ou de céramique représentaient le style flamand et l'un des côtés les plus personnels de l'art industriel français, le *Lyon d'Or* et la *Grande Pinte* ouvraient la voie aux restitutions anciennes. A la brasserie d'origine germanique, on opposa alors le cabaret français, cabaret de lettres et de peinture à la bière, puis la vieille auberge de province, normande ou bretonne. Cabaret et auberge, malgré leur vernis artistique et littéraire, furent et sont restés avant tout une spéculation de premier ordre, ce qu'on appelle en argot boursicotier, un placement de père de famille. Des... artistes, des... acteurs, des... auteurs dramatiques, des... tout ce qu'on voudra, imitant le seigneur féodal qui vendait sur ses terres à *pot renversé*, se firent... *mastroquets*, et poussèrent la condescendance jusqu'à se montrer, eux-mêmes, en personne à leur clientèle; jusqu'à servir, comme le dernier des limonadiers, des *blondes*, des *brunes*, des *élé-*

gants, des *confortables*[1], au bon bourgeois flatté de tant d'aménité et de tant de simplicité.

La bière est exécrable quoique... venant de *Montmerte*; les consommations sont frelatées... peu importe ! Le cabaret n'est-il pas fréquenté par tous ceux qui se sont sacrés grands hommes en petit comité secret ; il est si littéraire, si artistique, si musical ! On y entend réciter des vers tellement profonds qu'il faut être un initié pour y comprendre quelque chose ; on y admire de la peinture tellement intentionnelle qu'on peut croire le dessin oublié dans la poche de son auteur, et on y tape si vigoureusement le chaudron avec les refrains macabres ou orduriers que le gros public se figure avoir entendu du Baudelaire (*sic*).

O naïf bourgeois, salue le nouveau dieu du jour, la *Fumisterie*, cette franc-maçonnerie des gentilshommes-cabaretiers, qui bat la grosse caisse sur le dos de Raphaël et cherche, chaque jour, quelque nouveau truc pour vider ton escarcelle.

Après l'appeau artistico-incohérent allant du *Chat Noir* au *Cabaret des Assassins*, « l'une des choses les plus stupéfiantes de Paris — je copie textuellement l'annonce que j'ai sous les yeux — où gentilshommes et bourgeois allaient boire des vins extraordinaires accompagnés de mets bizarres, sur le cadavre de l'amiral

[1] Noms qui ont été donnés au bock, ces dernières années, dans plusieurs brasseries.

[illegible] appeau artistico-
[illegible] es tavernes genre
[illegible] ux plus ou moins
[illegible]

[illegible] n siècle pratique,
[illegible] considérés comme
[illegible] mot d'ordre est :
[illegible] on spécula, par
[illegible] es, on ridiculisa,
[illegible] ce qui n'avait pas
[illegible] hes sociales. En
[illegible] *hélèmes*, défendue,
[illegible] on peut voir au
[illegible] le cabaret ayant
[illegible] auvaises peintures
[illegible] ersonnifiés par des
[illegible] é la chromolitho-
[illegible]

[illegible] ou reconnus par
[illegible] al, fut toléré dans
[illegible] uotidienne devint
[illegible] tion.

[illegible] tumée apparaissait
[illegible] ncarnation dont il
[illegible]

[illegible] mmes en costumes
[illegible] plusieurs reprises
[illegible] époques d'Exposi-

[illegible] phibées, [illegible] ent per- [illegible] s paraît [illegible] iers qui [illegible] le. Rue

[illegible] OT

[illegible] LA REINE

[illegible] A la [illegible] rasserie [illegible] Turgot [illegible] parlo lou [illegible] ou, on jogo [illegible] manillo

[illegible] oures lous [illegible] cous bènes [illegible] à la [illegible] rasserie [illegible] rgot, on ye [illegible] pla et on [illegible] s'y amuso [illegible] pla.

[illegible] sans rivale

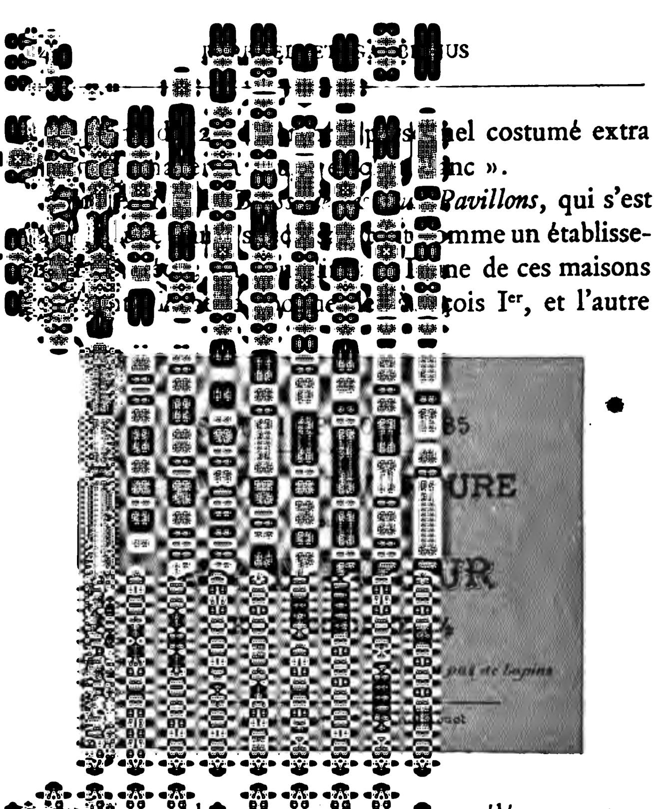
[illegible] RS [illegible] OIGNON

[illegible] *serie des* [illegible] *rie de la* [illegible] hon, où [illegible] Prenons

[illegible], située [illegible] e, je lis :

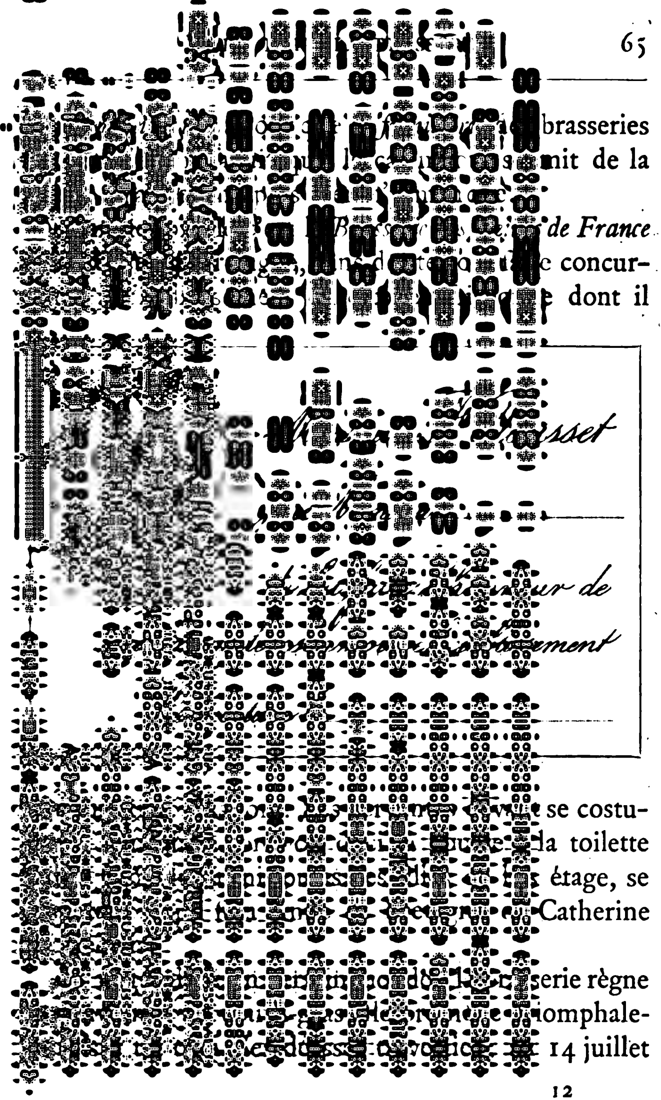
… el costumé extra … nc ».

… *Pavillons*, qui s'est … mme un établisse- … ne de ces maisons … çois Ier, et l'autre



… on élégance et sa …

… des dames vêtues … *Parmi ces costumes*, … s le prospectus qui … ennes, Espagnoles, … fait de pavillons, … en matelots, *aux*

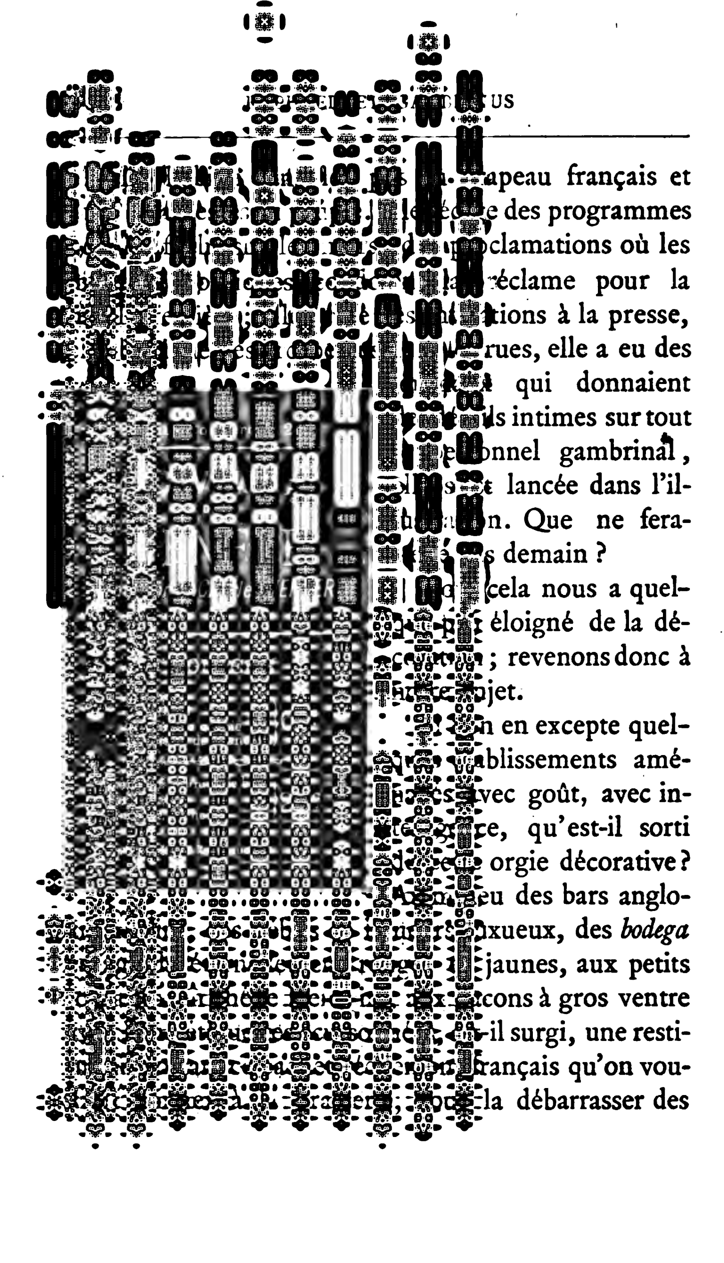


brasseries
nit de la
de France
concur-
dont il

Lasset
ur de
ement

se costu-
la toilette
étage, se
Catherine

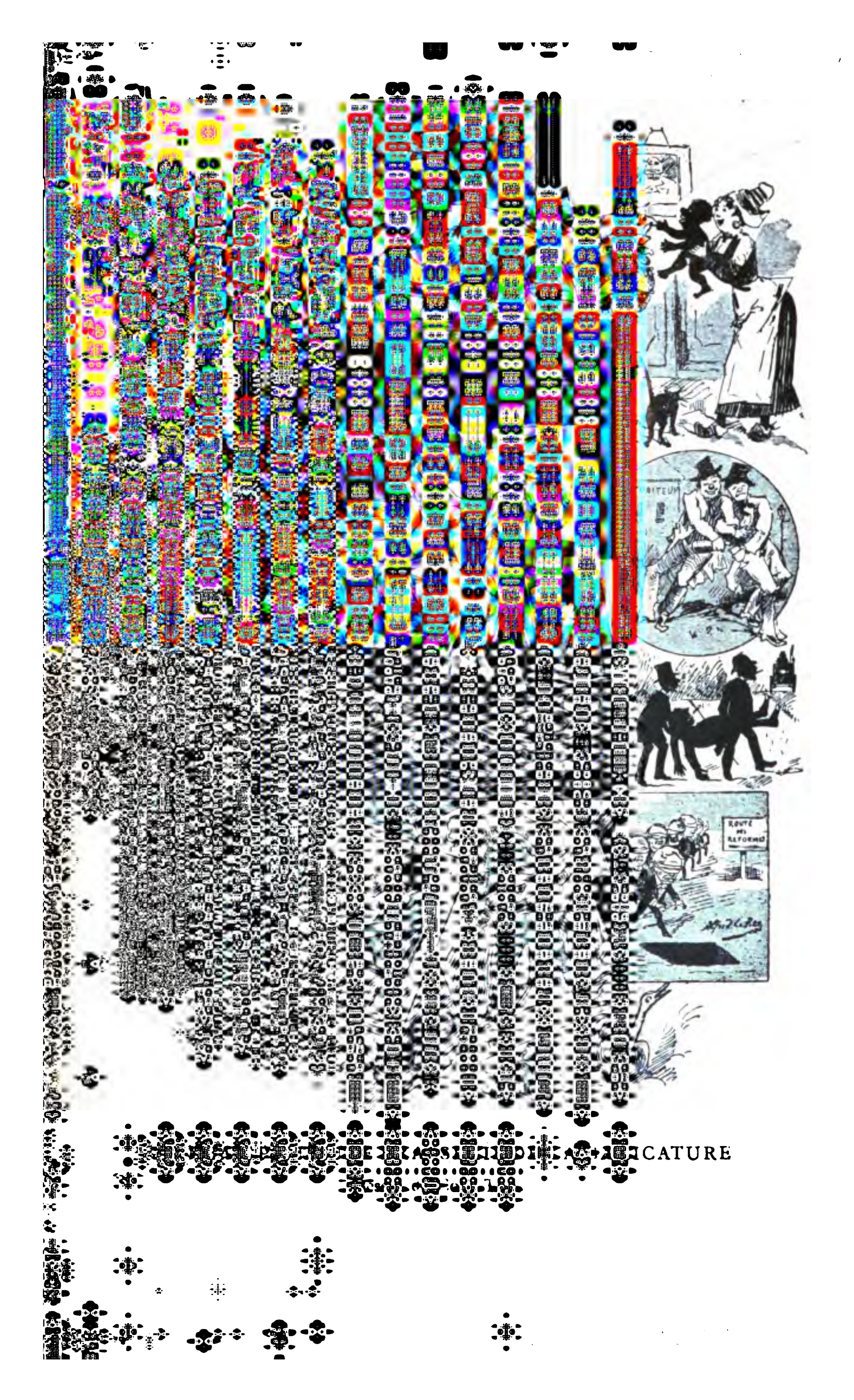
serie règne
omphale-
14 juillet



…apeau français et
…e des programmes
…clamations où les
…réclame pour la
…tions à la presse,
…rues, elle a eu des
… qui donnaient
…s intimes sur tout
…nnel gambrinal,
… lancée dans l'il-
…n. Que ne fera-
…s demain ?

…cela nous a quel-
… éloigné de la dé-
… ; revenons donc à
…jet.

…n en excepte quel-
…ablissements amé-
…vec goût, avec in-
…e, qu'est-il sorti
… orgie décorative ?
…eu des bars anglo-
…uxueux, des *bodega*
… jaunes, aux petits
…cons à gros ventre
…-il surgi, une resti-
…rançais qu'on vou-
… la débarrasser des



CATURE

imitations flamandes ou germaniques? Telle est la question qu'il faut poser et que je vais essayer de résoudre. *Le Lyon d'Or, la Grande Pinte, le Chat Noir, l'Auberge des Adrets*, voilà, parmi les établissements français, ceux qui, répondant à des publics divers, ont eu des intentions décoratives. J'ai dit que le premier était un chef-d'œuvre de bon goût, mais une chose m'étonne, c'est que dans le pays du Rococo, personne n'ait encore songé à ce qui existe déjà au dehors, à Munich par exemple, c'est-à-dire à un établissement entièrement conçu dans ce style qui, avec ses bois vernis, blanc, bleu, rouge, avec ses filets, avec ses rocailles, prête si bien à la décoration.

Le cabaret François Ier, Henri II, Louis XIII, tout cela est bien, ou plutôt serait bien, si la plupart des restitutions qui en ont été essayées, n'étaient pas aussi fantaisistes ; mais enfin, le Louis XV pourrait aussi avoir sa place. Voici, du reste, qu'on sort le Directoire, et sans doute le Napoléon Ier va revenir à son tour. Toutefois ces aménagements de brocanteurs ne me disent rien qui vaille, parce qu'ils sentent la spéculation hâtive, parce qu'ils sont faits sans discernement, sans but autre que de soutirer à la curiosité publique quelques billets de mille francs, avec lesquels on ira immédiatement ouvrir autre chose dans un autre quartier.

Nous sommes, je le sais, dans un moment de fièvre qui frise de bien près la folie, et nous restons à côté

de la question, parce que, au lieu de partir des classes élevées, au lieu de venir de ceux qui ont l'éducation et le sens esthétique, le mouvement, à quelques exceptions près, est parti d'en bas. Nous ouvrons caboulots sur caboulots — le vrai nom qui convient à ces établissements — nous entassons excentricités sur excentricités, mais, en somme, nous ne créons rien, parce que ce qu'il faudrait, avant tout, ce sont des peintres décorateurs, des artistes savants à l'esprit assez indépendant, assez fantaisiste, pour sortir du poncif sans tomber dans la pornographie.

Une seule chose a été restituée, et il faut s'en féliciter, en espérant qu'elle reprendra une certaine place dans nos modernes intérieurs, malheureusement si resserrés, c'est la cheminée, la belle, grande et vieille cheminée française qui, si elle ne se faisait pas remarquer par l'excellence de son tirage, brillait par ses proportions monumentales et par la richesse de son architecture. Disons bien vite qu'on peut construire dans les mêmes conditions tout en obtenant des cheminées convenablement établies. Il ne faudrait donc pas se contenter de cheminées postiches, placées là pour l'œil, mais, au contraire, l'on devrait, soit avec les bois sculptés, soit avec la céramique, essayer de constituer quelque chose qui fut, pour nous, comme le grand poêle à catelles ornées des Allemands.

Auberges campagnardes, je veux bien, à la condition toutefois qu'on ne se figure pas avoir restitué un

cabaret villageois, parce qu'on aura planté quelques bosquets, quelques tonnelles en chambre, avec des sujets rustiques peints au savon sur des glaces.

Ferme normande, avec des instruments aratoires et un mauvais buffet campagnard, disloqué, soit. Tout cela ne fait ni bien ni mal.

Mais après, où allons-nous ?

Les spéculateurs en insanités qui viennent de nous donner l'*Auberge des Apothicaires* avec des garçons Thomas Diafoirus portant en bandoulière l'instrument illustré par Molière, préparent sans doute pour demain *l'Auberge des Chiffonniers, des Bergers, l'Auberge des Gardes françaises, l'Auberge des provinces de France, le Cabaret du Roi-Soleil, le Cabaret Pompadour, le Cabaret des Dames de la Halle,* qui appelle son pendant... autant de bons titres que je leur donne sans réclamer nul droit d'auteur.

De leur coté, les spéculateurs en scandales publics chercheront à nous doter de nouveaux établissements dont le besoin se faisait réellement sentir : *Brasserie du Gros Numéro,* — nous l'eûmes, déjà, m'a-t-on dit, sous le titre de *l'As de pique — Brasserie de la Guillotine,* avec représentations publiques pour faire trembler les réactionnaires et rassurer les assassins, *Brasserie de la Calotte, Brasserie de la Présidence, Brasserie Bismarck, Brasserie du N° 100, Brasserie des Sans-Culottes,* servie par des femmes, *Brasserie Marchandon, Brasserie des Graciés,* que sais-je encore ! Les amateurs ont le choix.

Eh bien ! puisqu'il est dit que tout cela doit aboutir au ruisseau ; puisque de *Truie qui file* en *Truie qui file* nous devons tomber aux insanités que repousseraient les pensionnaires de Sainte-Anne, et aux ordures dont les cochons eux-mêmes ne voudraient pas, j'appelle à nouveau de tous mes vœux *la Brasserie des Gens Propres*. C'est un titre et c'est un drapeau en même temps. Bière contre bière ; public contre public.

La décoration, elle n'est pas tant, comme on semble le croire, dans des restitutions toujours identiques, ou dans des excentricités de mauvais aloi. La brasserie ornée de tapisseries est bien ; mais il y a autre chose, et je souhaite que ceux qui parcourront ce volume le comprennent, en voyant les luxueux et sérieux établissements — j'insiste sur ce mot — de l'étranger.

Ouvrez un café turc, un café japonais, établissez aux quatre coins de Paris, comme en pleine Exposition universelle, des tavernes prises dans les quatre parties du monde. C'est bien usé, quoique avec cela on puisse encore, cependant, faire du décor amusant.

Mais, pour Dieu, si vous comprenez quelque chose à la question actuelle, ornez la brasserie de fresques, de peintures murales. Depuis les choses particulières à la bière jusqu'aux grandes compositions, le champ est vaste. L'établissement qui ferait retracer sur ses murs l'histoire du cabaret, dans tous les pays, à toutes les époques, donnerait à la fois un ensemble pittoresque et instructif. Quel petit bijou produirait une

salle ornée de peintures rococo; quel amusement ce serait pour le public de voir des séries de buveurs depuis les Téniers jusqu'au *Bon-Bock* de Manet! Le vin, la bière, tous les accessoires du service peuvent fournir la matière de frises toujours originales, et si vous voulez vous restreindre à l'étude des types, que d'amusantes histoires en images! Une fresque à la Caran d'Ache cela serait plus drôle que vous ne pensez!

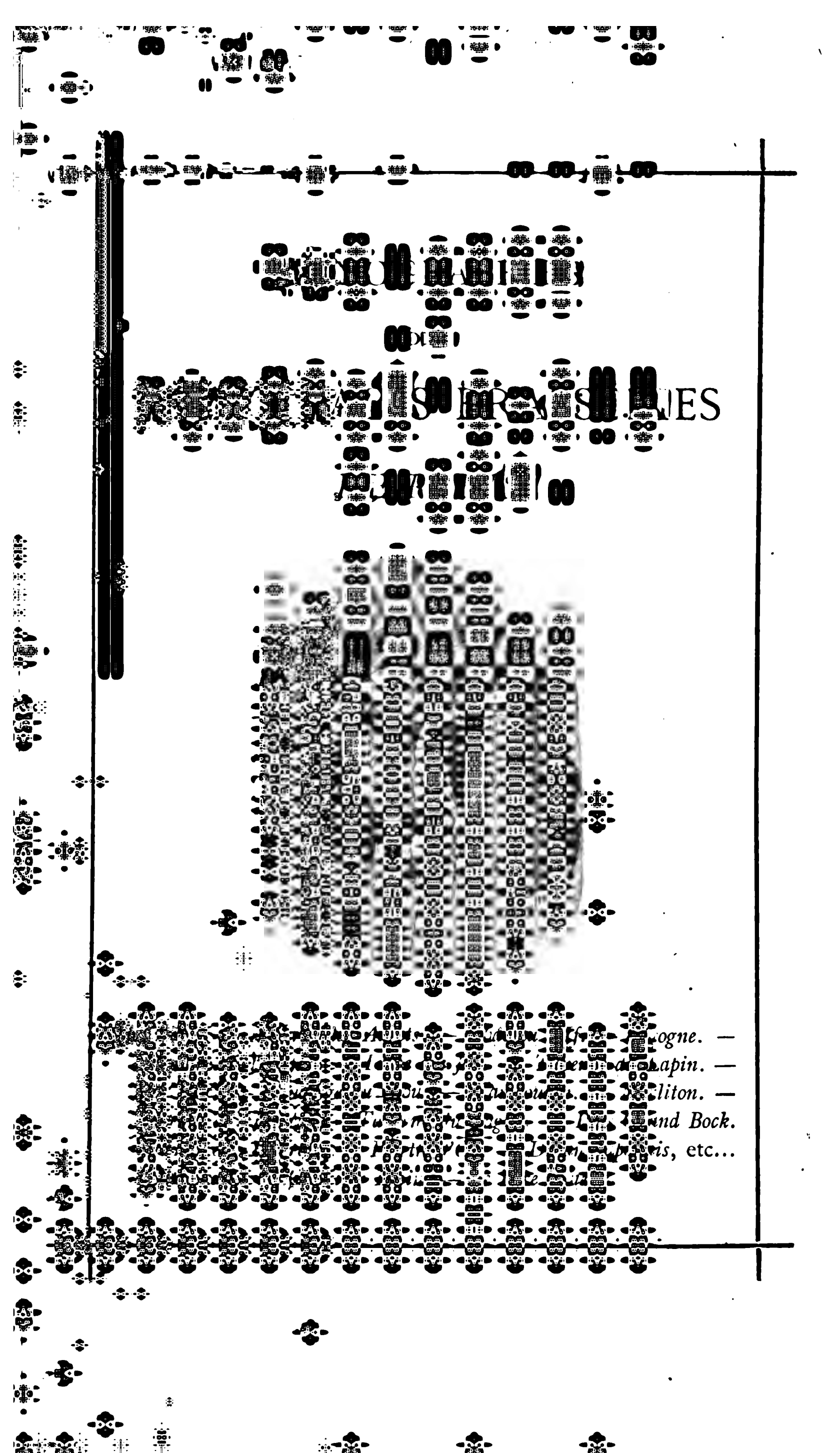
Et voyez comme le domaine est étendu: le *café du Théâtre* peut retracer sur ses murs l'histoire de notre théâtre; le *café des Négociants,* l'histoire du commerce; le *café Mazarin* l'histoire du cardinal; le *café Américain,* des scènes de la vie du nouveau monde, des flirtations électriques qui seraient fort bien de mise en cet endroit; le *café de l'Opéra,* des vues et des sujets de l'Académie nationale. Au *café de la Paix,* il y a place pour une magnifique composition décorative; au *café Molière,* au *café Racine,* quelles merveilleuses illustrations murales. *Café des Pyramides, café de Suède, café de Madrid, café des Mousquetaires, café de Mulhouse, café Henri IV, café Grétry,* autant de décorations qui se conçoivent d'emblée et qui expliqueraient au moins des titres qui n'ont pas toujours grande raison d'être!

Mais laissons le café et revenons à la brasserie. Puisque la bière est en passe de devenir une boisson française, élevons à Gambrinus un temple digne de lui, où il ne trône pas seulement sur son tonneau.

L'avenir de la peinture moderne, que les artistes en

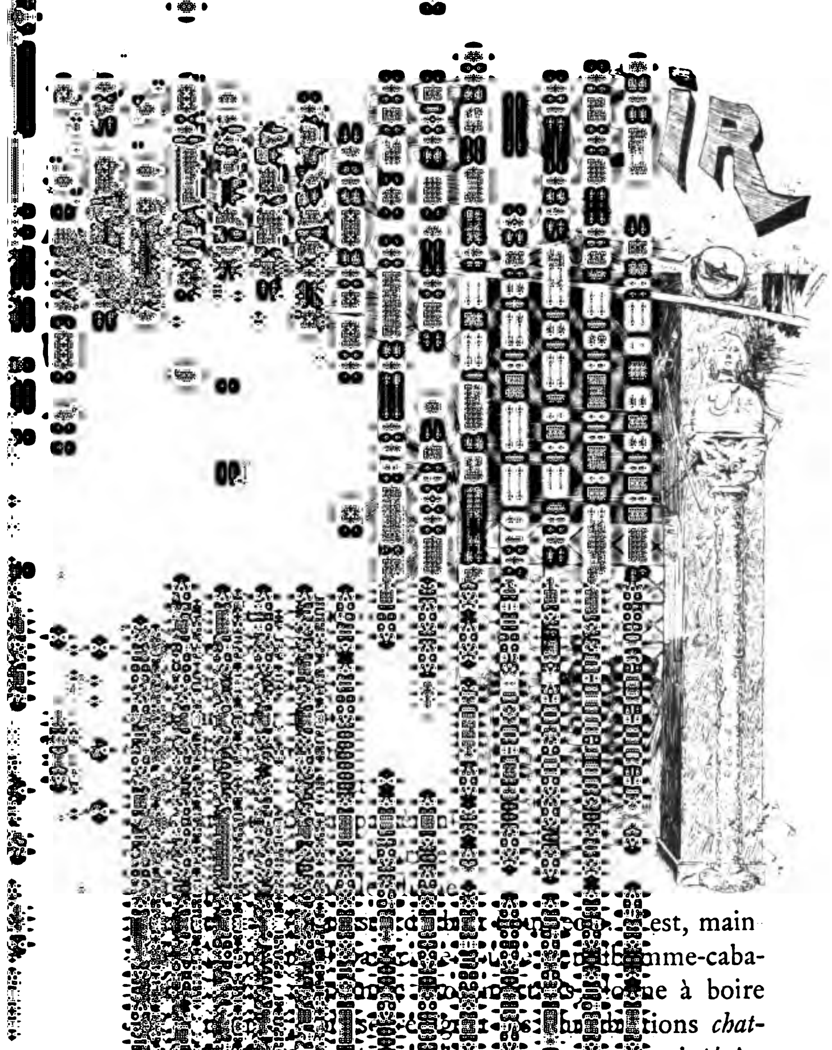
la décoration des
privés. L'État com-
t orner les salles de
compagnies de che-
mettre dans le mou-
; à leur tour les pro-
ensent en dorures, en
nts de mauvais goût,
pas rester en arrière
donné le créateur du

café banal, ainsi se
si éloigné des vitres
rue de Rivoli nous
ail d'une façon toute
ue — que des traves-
res picturales qui ne
ets de dégoût.



[illegible] ES

[illegible] ogne. —
[illegible] apin. —
[illegible] liton. —
[illegible] nd Bock.
[illegible] is, etc...
[illegible]

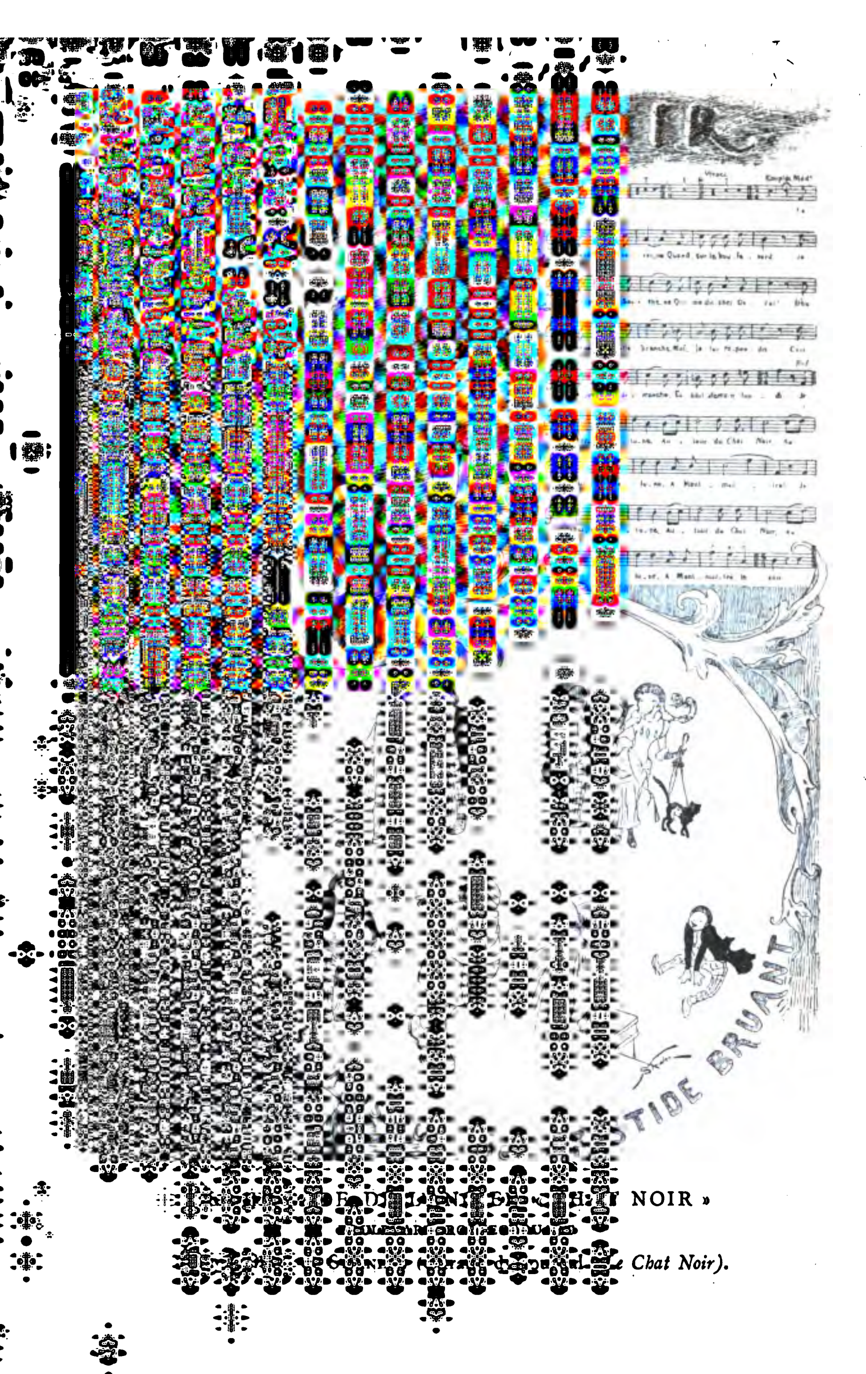


[illegible] est, main
[illegible] mme-caba-
[illegible] e à boire
[illegible] tions *chat-*
[illegible] es intérêts
[illegible] s'il vous

[illegible] lieu des soirées [illegible] assiduité par les [illegible] grand-duc héritier [illegible] -même,..... mais [illegible]

[illegible] quittant le bou- [illegible] eur pour ce petit [illegible] et de la rue de [illegible] *Chat Noir* s'est [illegible] de vulgaire ca- [illegible] cabaret luxueux, [illegible] la maison, quoi- [illegible] étouffée, dans sa [illegible] e, au milieu des [illegible] anches construc- [illegible] eoises qui l'en- [illegible] ique. La lanterne [illegible] brunis de la fa- [illegible] rail, tout cela a [illegible]

[illegible] rue de Laval ce [illegible] e rapin bon enfant [illegible] teur d'une institu- [illegible] et bonnes rentes. [illegible] nie n'a été mieux [illegible] nte publiée ès-co- [illegible] ive au *Chat Noir*, [illegible]

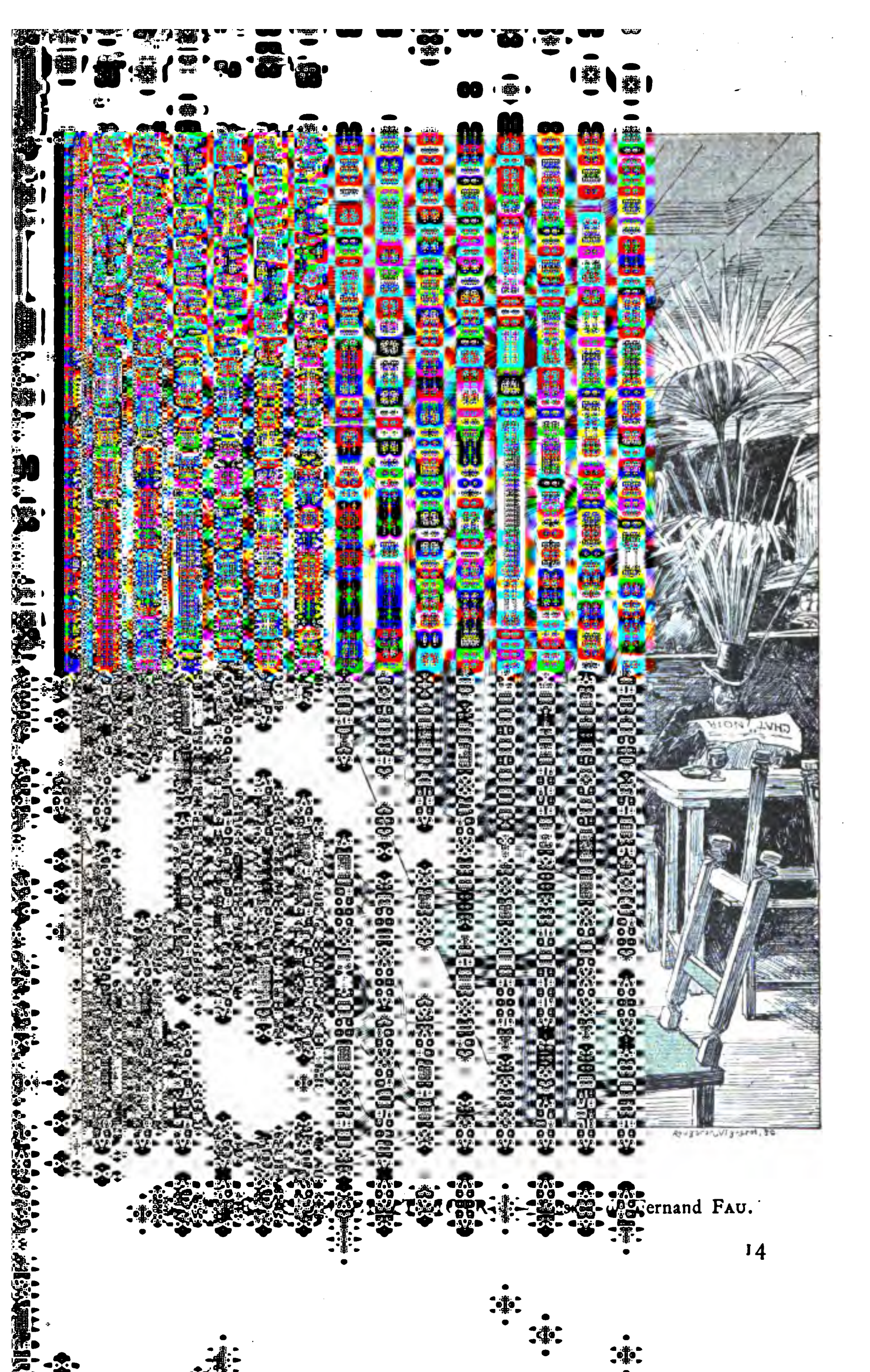


[illegible] NOIR »

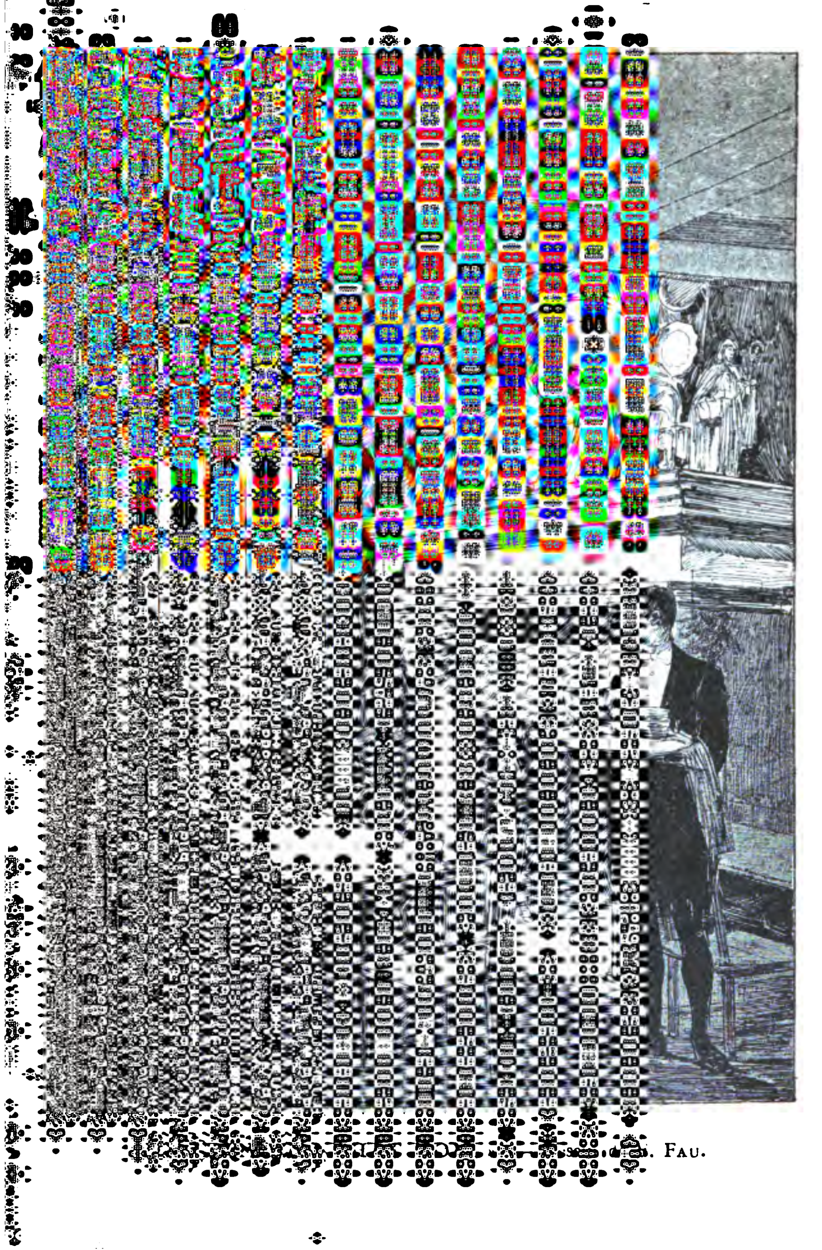
[illegible] Chat Noir).

création unique
la capitale mo-
rendez-vous des
plus célèbres ;
style Louis XIII

réclame abraca-
plus les illustres
beuveurs à venir
lui « l'absinthe
Victor Hugo,
érait Garibaldi »,
s la plus Éton-
eilleuse, Bizarre,
Stupéfiante, Vi-
lettres majuscules
Temps (*sic*) ; on
e servaient Char-
al de Richelieu,
Mme de la Vallière,
onaparte, Mme de
George Sand ; on
de Victor Hugo,
e Clovis Hugues,
historiques, qui
les plus rares du
majuscule).



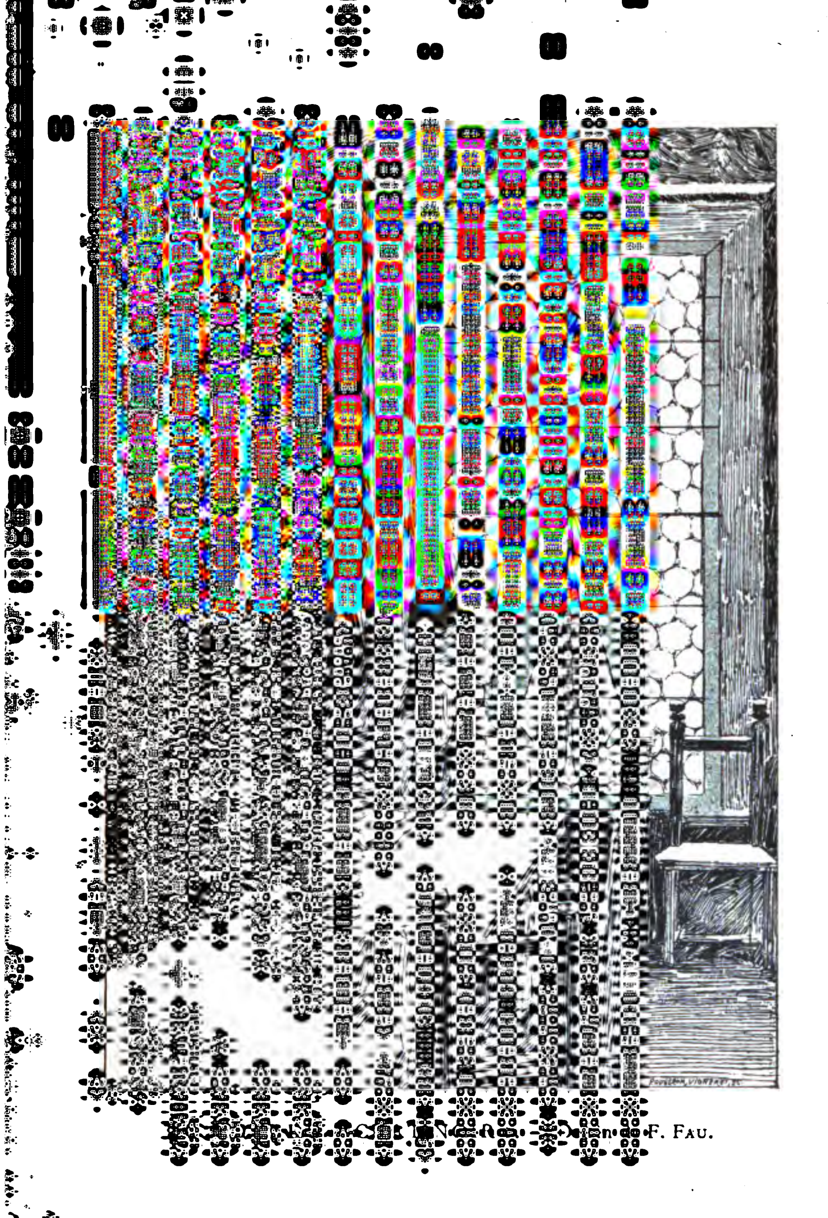
ernand Fau.



[illegible] Fau.

Quoique ayant transporté ses pénates à Paris près Montmartre, le *Chat Noir* cabaret et le *Chat Noir* journal, — ce dernier rédigé et illustré par des écrivains et des artistes montmartrais, « les seuls qui méritent de fixer l'attention de la postérité » — continuent à représenter les intérêts de Montmartre « ce sublime ouvrier du Progrès, Montmartre le savant, Montmartre l'artiste, Montmartre le penseur ». Les moulins de la Galette n'ont-ils pas toujours été le plus grand, le plus authentique monument connu, le théâtre de Montmartre ne fut-il pas, de tout temps, la première scène du globe, la butte, ce célèbre *Mons Martris*, ne fut-elle pas elle aussi, dès la plus haute antiquité, la patrie d'adoption des artistes peintres. Oyez plutôt en cette prose *montmartraise et chatnoiresque* : « Le clair soleil qui auréole les ailes des moulins légendaires et historiques qui se découpent en joyeux profils sur la butte a toujours tenté les assoiffés de plein air et de lumière vraie ». Et surtout, ne cherchez point à comprendre ; car Rodolphe Salis, *seigneur de Chat Noir-ville-en-Vexin, gentilhomme-cabaretier, candidat des revendications littéraires, artistiques et sociales*, vous traiterait de vulgaire bourgeois, accusation grave entre toutes dont ne saurait se relever celui qui en a été une seule fois l'objet.

Donc, de même que nous avons eu Mürger et les bohèmes *murgerisants*, nous avons Salis et les représentants de l'école dite de la *fumisterie montmartraise*,



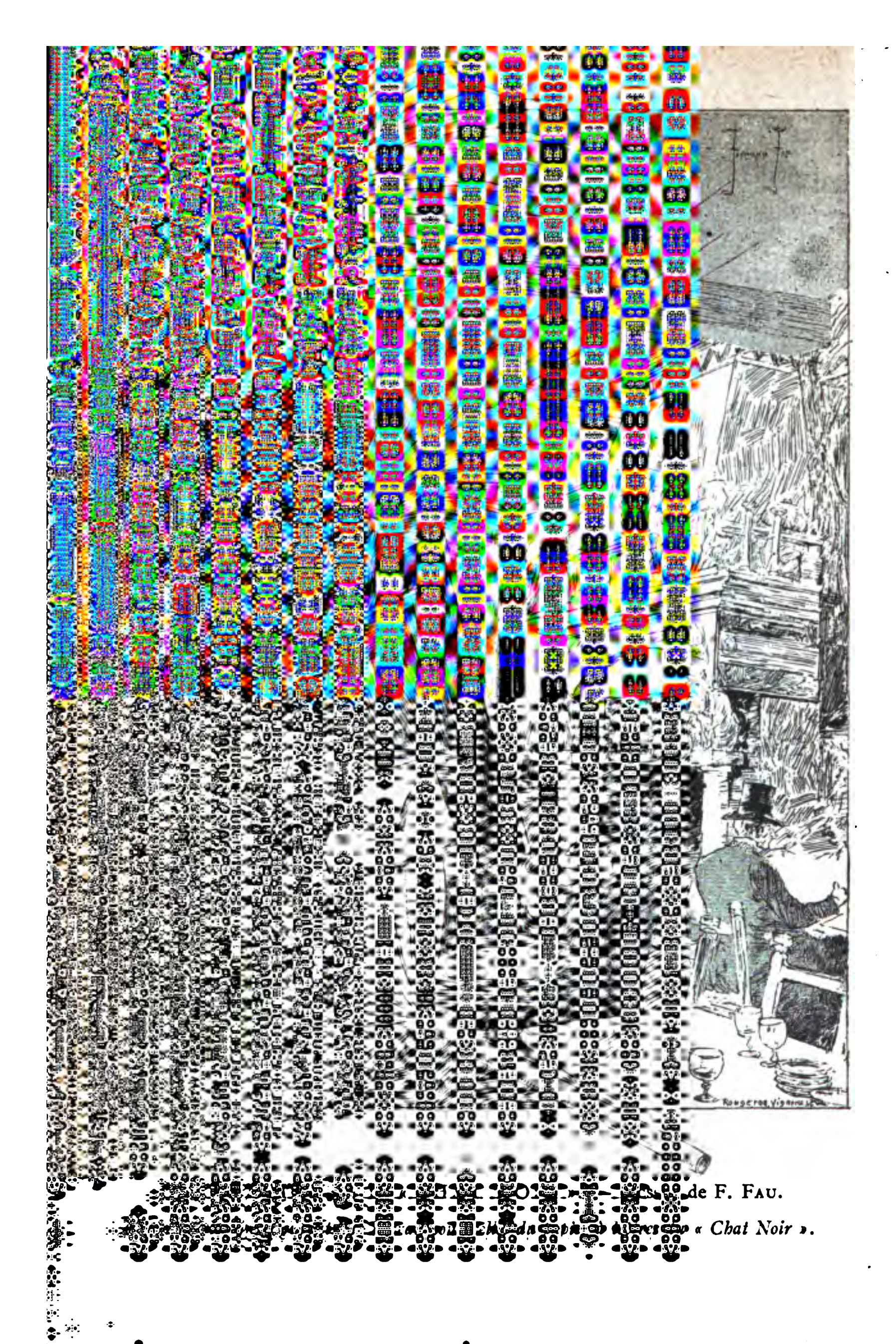
[illegible] F. Fau.

car, derrière le *Chat Noir* cabaret — bière, limonade, orgeat — il y a, on ne saurait trop le répéter, le *Chat Noir* société de montage de coup artistique et littéraire. En m'exprimant ainsi, je n'entends nullement méconnaître la valeur d'artistes consciencieux et chercheurs, possédant comme Steinlen, Willette, Somm ou Rivière, de précieuses qualités d'étude et d'observation, je me fais l'écho des peintres modestes et travailleurs de la génération précédente qui, eux, ne battaient pas la grosse caisse devant leurs pochades de cabaret et, surtout, ne prenaient pas des airs de pontife inspiré devant le *vulgum pecus*.

Autre temps, autres façons de voir, dira-t-on ! Soit, je le veux bien.

Assurément cette forme toute nouvelle des mœurs artistiques est le fait du puffisme moderne, mais quelle qu'en soit la cause, il faut voir dans le *Chat Noir*, le quartier général, le lieu d'exposition et de réunion, si l'on veut, d'un groupe de jeunes artistes, indépendants et irréguliers, ayant trouvé moyen de forcer l'attention, de se faire voir, eux et leurs œuvres, sous le couvert d'un cabaret. Le patron, le directeur de la troupe, l'organisateur de ces exhibitions *moult merveilleuses* encaisse, lui, la recette, et les artistes se pourlèchent d'aise en voyant les admirations que suscitent leurs œuvres.

Décoré par les peintres ordinaires et... extraordinaires de l'établissement — c'est le cas ou jamais de



... de F. Fau.

... *« Chat Noir »*.

le dire — le *Chat Noir* est, certes, le plus artistiquement aménagé des cabarets de cette espèce. Si l'on veut bien laisser de côté le suisse Bel-Ami, baissant ou levant la herse suivant les circonstances, les garçons académiciens du bock, et les sous-préfets vendeurs de journaux, en un mot tout le côté puffisme et fumisterie, on n'aura que des éloges à adresser à l'organisateur de ce charmant petit hôtel où tout est intéressant, où tout mérite d'être vu.

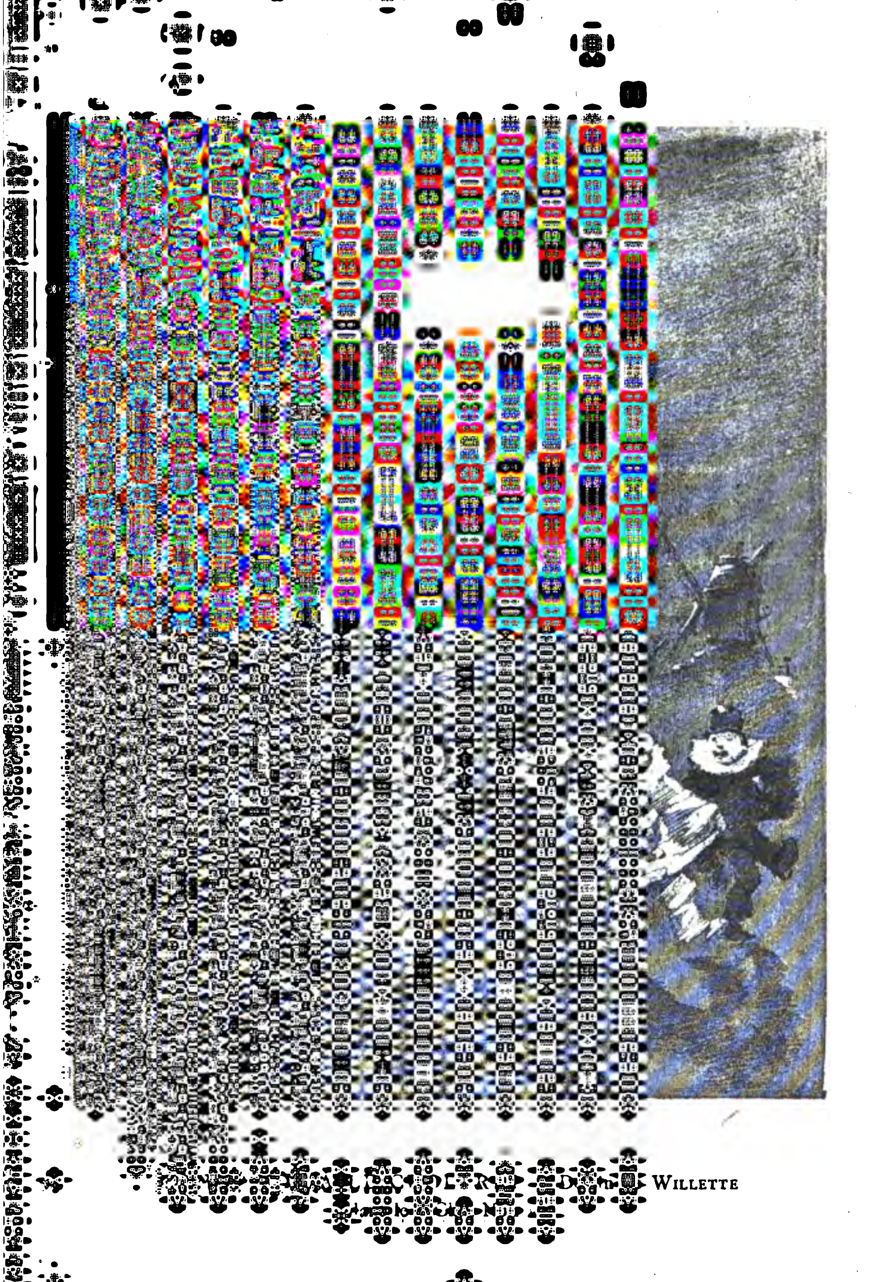
Le grand décorateur de la salle commune, ce que nos ancêtres appelaient l'étuve, c'est Willette, un jeune plein d'audaces, plein de mépris pour la ligne, pour le style, se plaisant dans les compositions nuageuses, dans les fantaisies picturales au contour indécis et comme enveloppées d'une sorte de gaze nuageuse. Son triomphe, pour ne pas dire sa chose, c'est Pierrot, Pierrot qu'il cherche à faire revivre sous une forme nouvelle, Pierrot philosophe et quelque peu fantastique tout à la fois, qui lui a fourni la matière de si charmantes compositions. *Les oiseaux meurent les pattes en l'air* — une cocotte étendue dans la neige au-dessous des moulins de Montmartre, dans la position d'un simple pierrot, tandis qu'un immense chat noir montre sa tête au haut de la colline — et *Sacré cœur* — une cocotte dégrafant son corsage et mettant à nu la pièce de cent sous qui lui tient lieu de cœur tandis que, dans le fond, on voit l'amour en croix — sont deux sujets interprétés d'une façon très originale et avec



VITRAIL DU « CHAT NOIR ». — Dessin de F. FAU d'après WILLETTE.

beaucoup d'humour, cette qualité d'origine germanique qui tend à s'implanter chez nous. Peintre toujours spirituel du Pierrot et souvent amusant du chat, Willette est le créateur d'un type de femme en bois, comme engoncée dans ses jupes, au mouvement guindé, aux éternels bas noirs et aux non moins éternels souliers découverts: encore une note nouvelle, et une peinture assez exacte de la femme à cabarets que lui et les jeunes aiment à nous représenter en pantalon et en corset. Pierrot, le chat, et cette espèce de femme sont les personnages obligés de tout tableau de Willette, comme le moulin de la Galette en est le décor forcé.

Donc, sur les murs de ce modèle des cabarets artistiques sont quatre tableaux de Willette présentant les trois taches que l'artiste emploie comme autant de tire-l'œil, le blanc des pierrots, le noir des chats, le rosé des chairs féminines. Et comme ils ne se peuvent décrire avec plus de détails, disons qu'ils représentent des femmes nues accrochées par la chemise au moulin de la Galette; une servante apportant un chat à de nobles seigneurs venus à l'auberge du *Chat Noir*; *Pour le roi de Prusse*, la Mort sur un cheval fantastique, avec des régiments de soldats marchant derrière elle; enfin le *Parce Domine populo tuo,* immense défilé de femmes et de pierrots, à pied, en voiture, et même en omnibus, tandis que la Mort montre sa figure railleuse au travers de la brume des nuages.

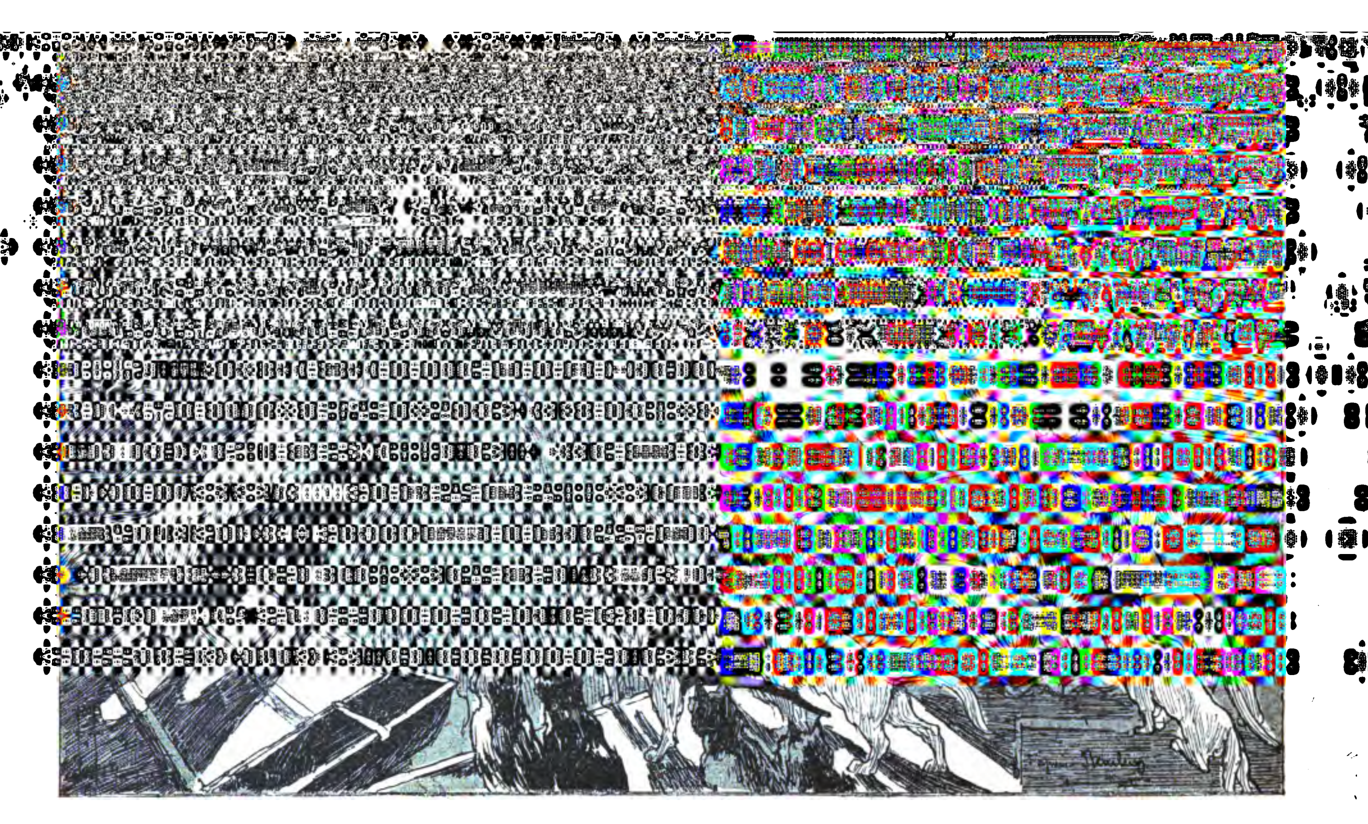


WILLETTE

C'est Willette qui a exécuté le carton du vitrail de la grande baie, *Te Deum laudamus*, au premier plan un chef d'orchestre, vu de dos, tandis que, sur le devant, apparaît la divinité du jour Fortuna, sous les traits du veau d'or Israël, entourée de la Virginité, du Pouvoir, de la Poésie, et des prolétaires criant : Du pain ou la mort ! Ce vitrail, curieux mélange de souvenirs, d'ornements classiques et de conceptions modernes, est d'un assez grand effet.

Après Willette, véritable gamin de Paris de l'art, esprit essentiellement français, malgré sa tendance au vague, au nuageux, vient Steinlen, ayant plus de science, apportant dans ses études plus d'observation, s'étant fait une spécialité du chat, comme Willette du Pierrot. Il figure, ici, avec une grande composition : *les chats de Paris se rendant en bande au « Chat Noir »*, sabbat de la race féline, où le noir, le blanc et le gris sont très habilement jetés. Cette sorte de marée montante de petits tigres en chambre, cette véritable poussée de chats est d'un effet fort pittoresque : la montée est bien un peu confuse et l'on voudrait voir un chat noir plus vigoureusement accentué comme point terminus, mais ce sont là des détails auxquels il ne faut pas trop s'arrêter, l'ensemble dans un panneau décoratif étant la partie principale.

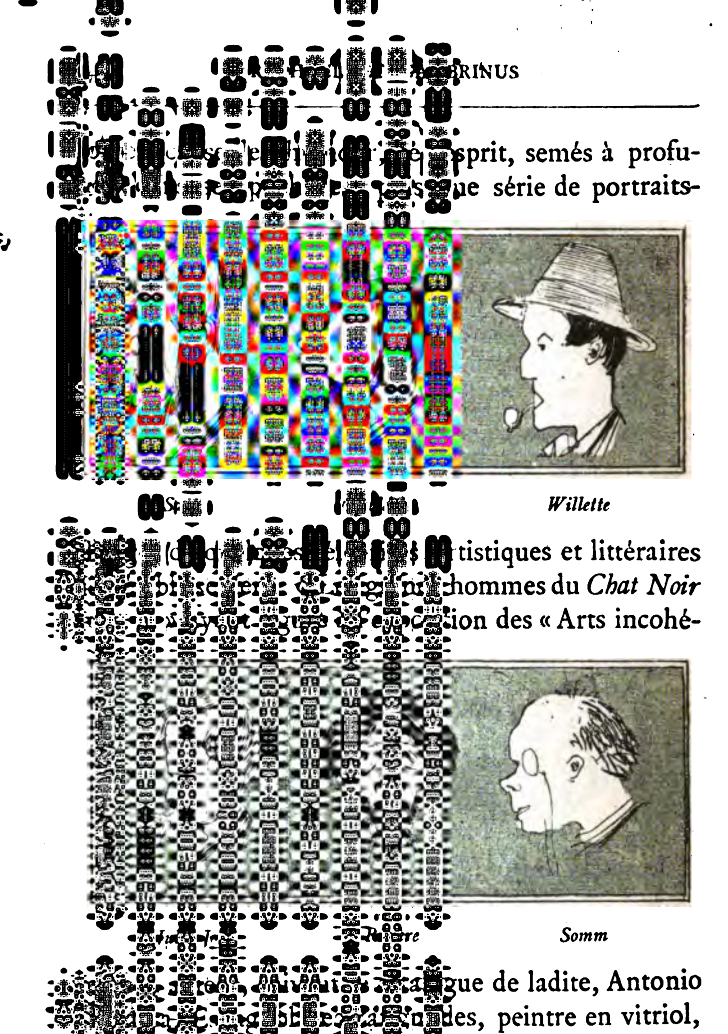
A cela il faut ajouter les études d'oiseaux et autres personnages de la race à plumes, signées Méry, que ses camarades ont appelé le Daumier de la gent ailée, sans



LES CHATS DE MONTMARTRE SE RENDANT AU « CHAT NOIR ».

Dessin de F. FAU d'après la peinture décorative de STEINLEN.

[illegible] esprit, semés à profu-
[illegible] série de portraits-

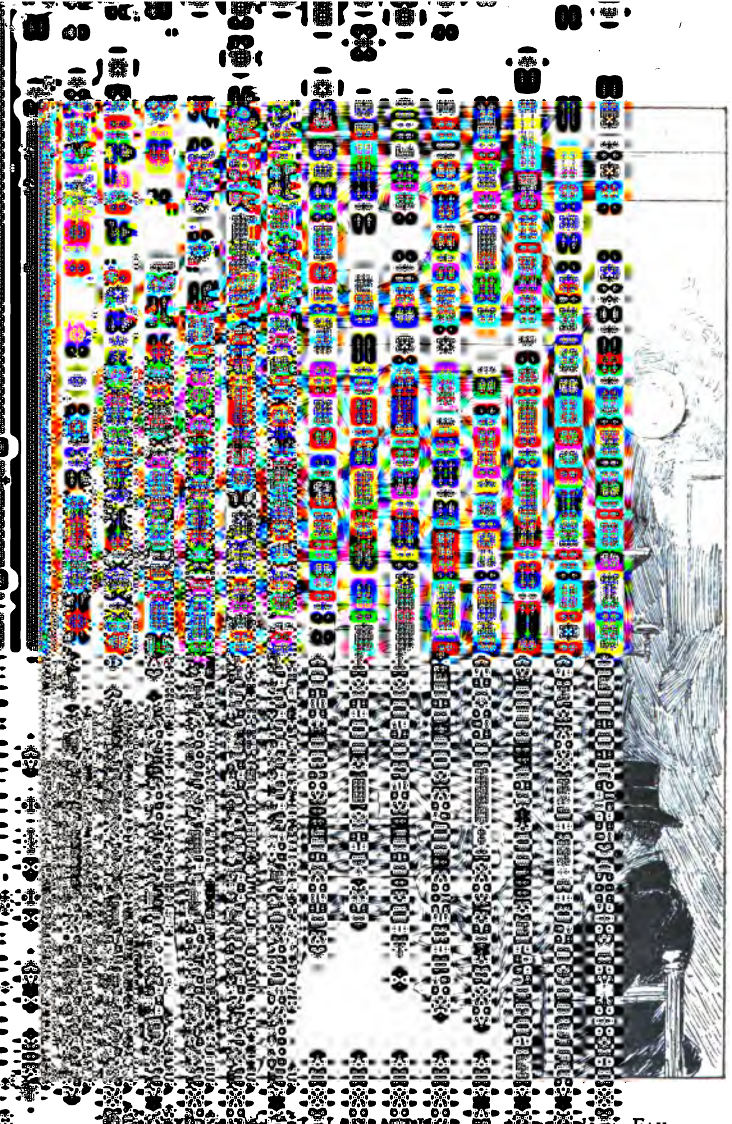


[illegible] *Willette*

[illegible] artistiques et littéraires [illegible] hommes du *Chat Noir* [illegible] ion des « Arts incohé-

[illegible] *Somm*

[illegible] gue de ladite, Antonio [illegible] des, peintre en vitriol, [illegible]



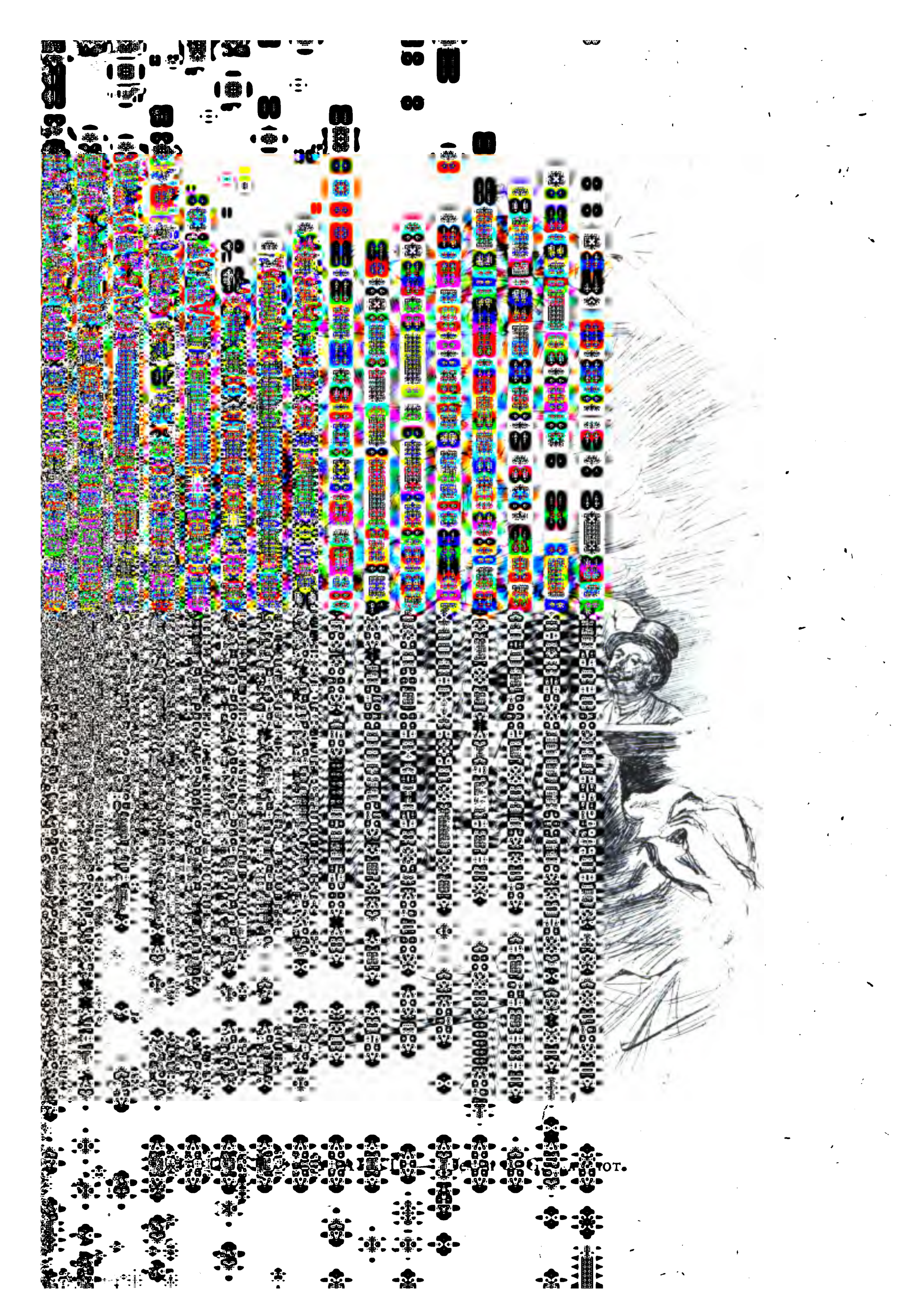
Voilà pour le cabaret proprement dit auquel ne manquent ni la cheminée monumentale, ni les chaises en bois brut, ni les ornements de toutes sortes.

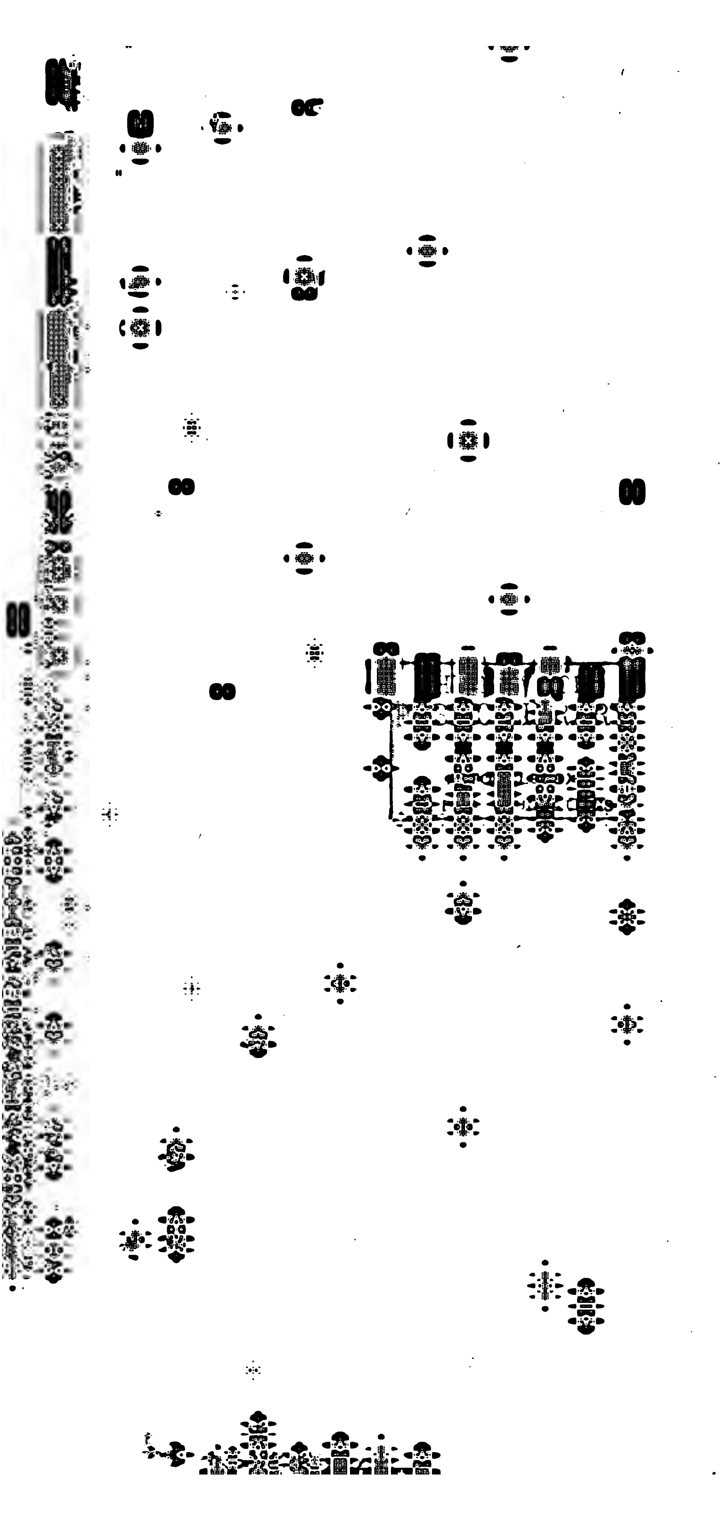
Le reste du logis, salles du premier et du second, — grandes et petites, — couloirs, escaliers, est, du haut en bas, décoré avec goût de tapisseries, de bois de cerfs, d'estampes, de plusieurs dessins originaux du *Chat Noir* (journal), de portraits comme la belle pointe-sèche de Desboutin représentant l'artiste lui-même, aux traits aussi énergiques que la peinture, — homme d'honneur, peintre et graveur de race, — puis viennent les faïences décoratives, les étains, les statuettes peintes rappelant les bois enluminés du moyen âge.

Vous y verrez encore les portraits du maître et de la maîtresse du logis (pour les bons bourgeois, portrait de la marquise de X...), le beau tableau de Degas *les Danseuses*[1], des charges de peintures égyptiennes, un Puvis de Chavannes que les fumistes voudraient bien joindre à la liste des œuvres de cet artiste, une ébauche du dessinateur Rivière, une femme en déshabillé, et que sais-je encore, au milieu de tout ce fouillis artistique, de tout cet amoncellement pittoresque.

Amateurs de la couleur, allez au *Chat Noir*, vous trouverez amplement de quoi vous satisfaire. N'oubliez pas, non plus, que ce logis artistique, comme je le lis encore en une annonce provenant de l'administration

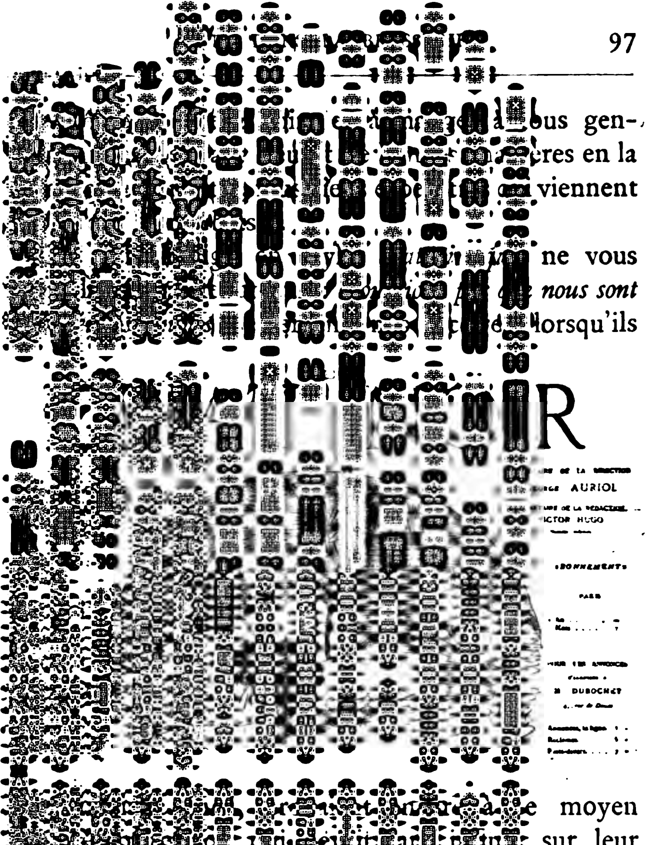
[1] Ce tableau n'y est plus à l'heure actuelle.





ous gen-
ères en la
viennent

ne vous
nous sont
lorsqu'ils

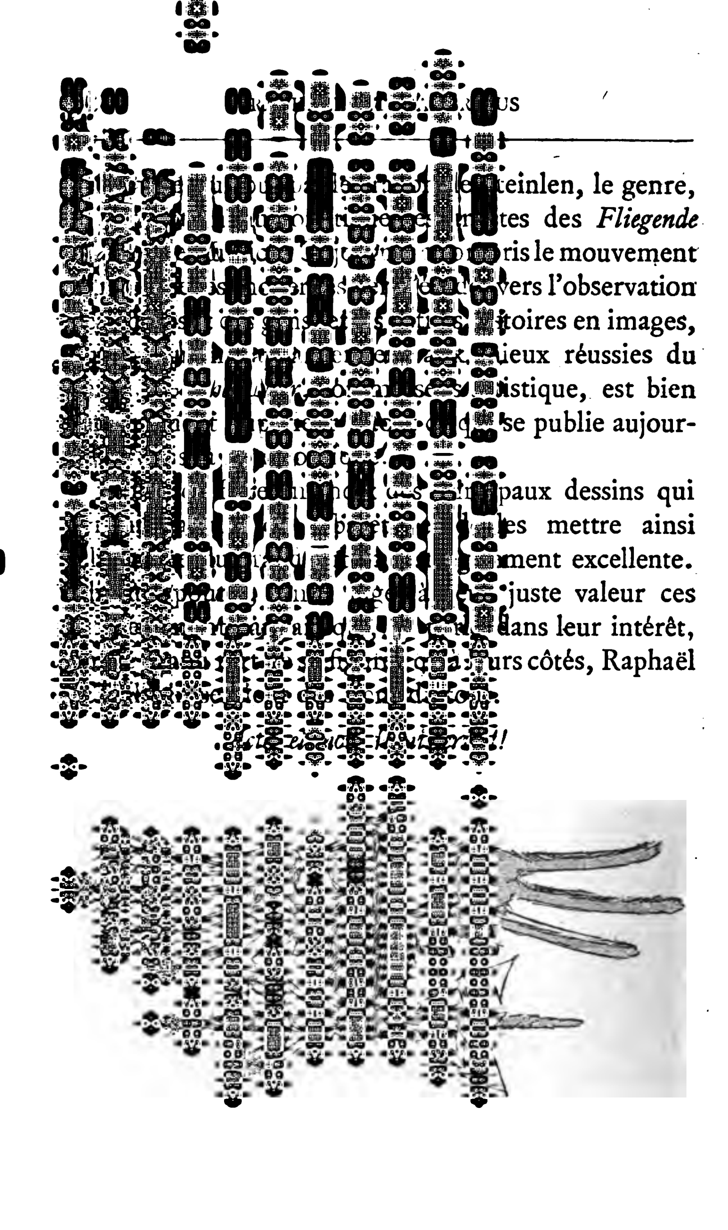

R
DE LA DIRECTION
AURIOL
DE LA RÉDACTION
VICTOR HUGO
ABONNEMENTS
PARIS
DUBOCHET

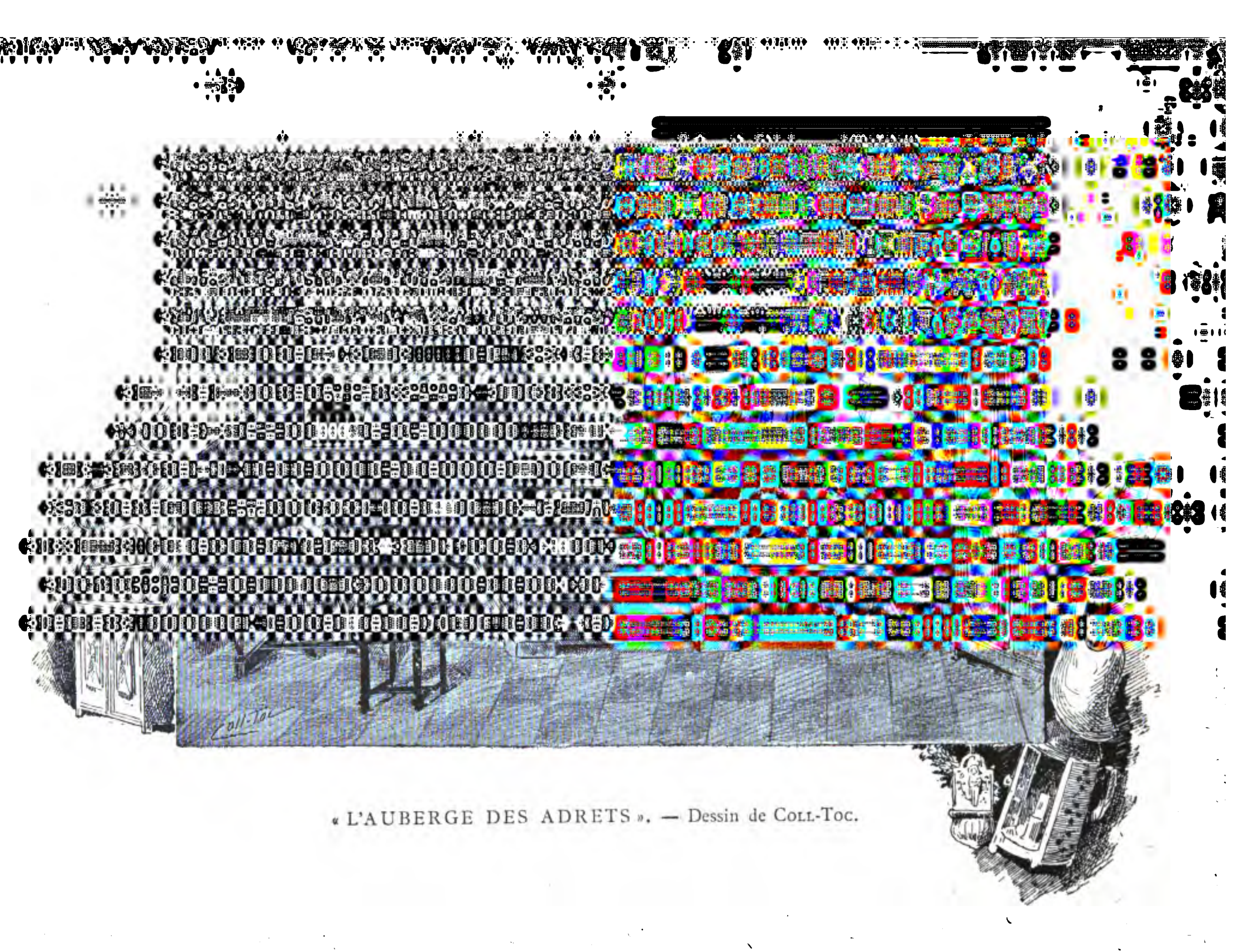
moyen
sur leur
ntres, mo-
arodie et,

pense du
toujours
implanté

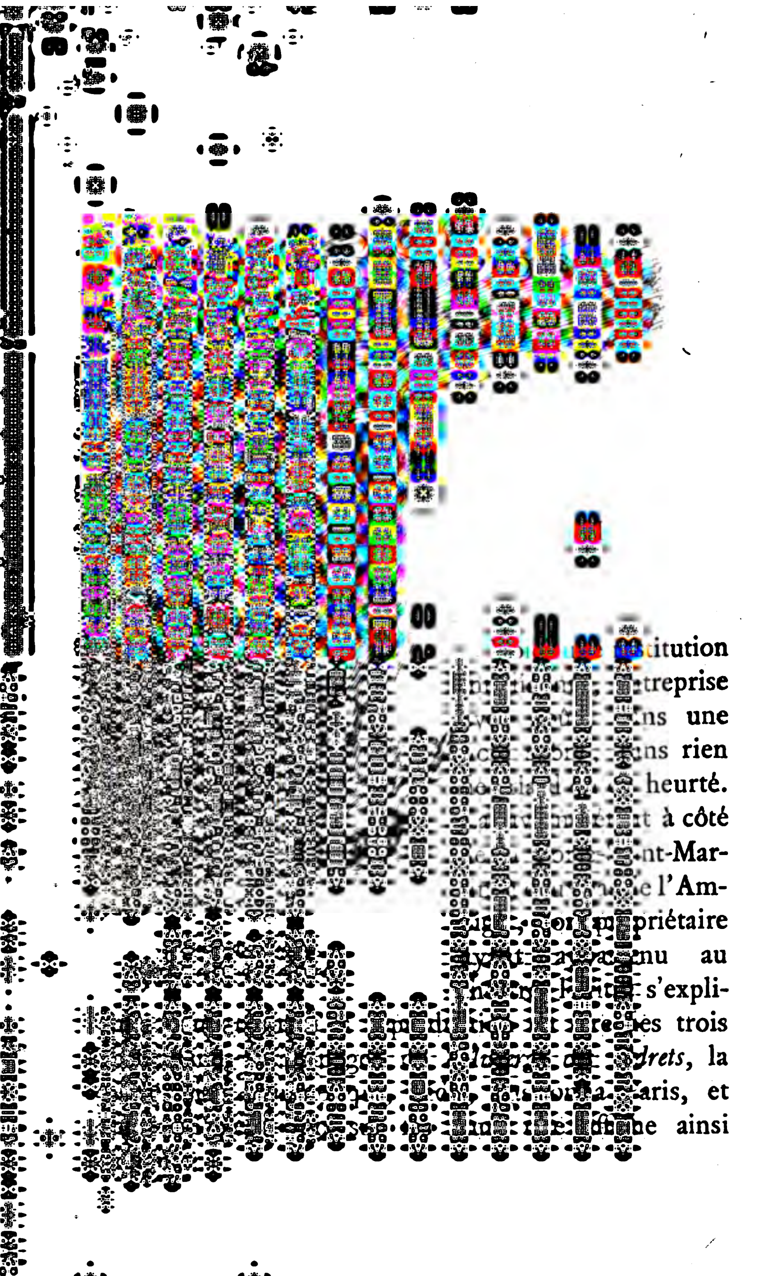
…teinlen, le genre,
…tes des *Fliegende*
…ris le mouvement
…vers l'observation
…toires en images,
…ieux réussies du
…istique, est bien
…se publie aujour-

…paux dessins qui
…es mettre ainsi
…ment excellente.
…juste valeur ces
…dans leur intérêt,
…urs côtés, Raphaël





« L'AUBERGE DES ADRETS ». — Dessin de Coll-Toc.



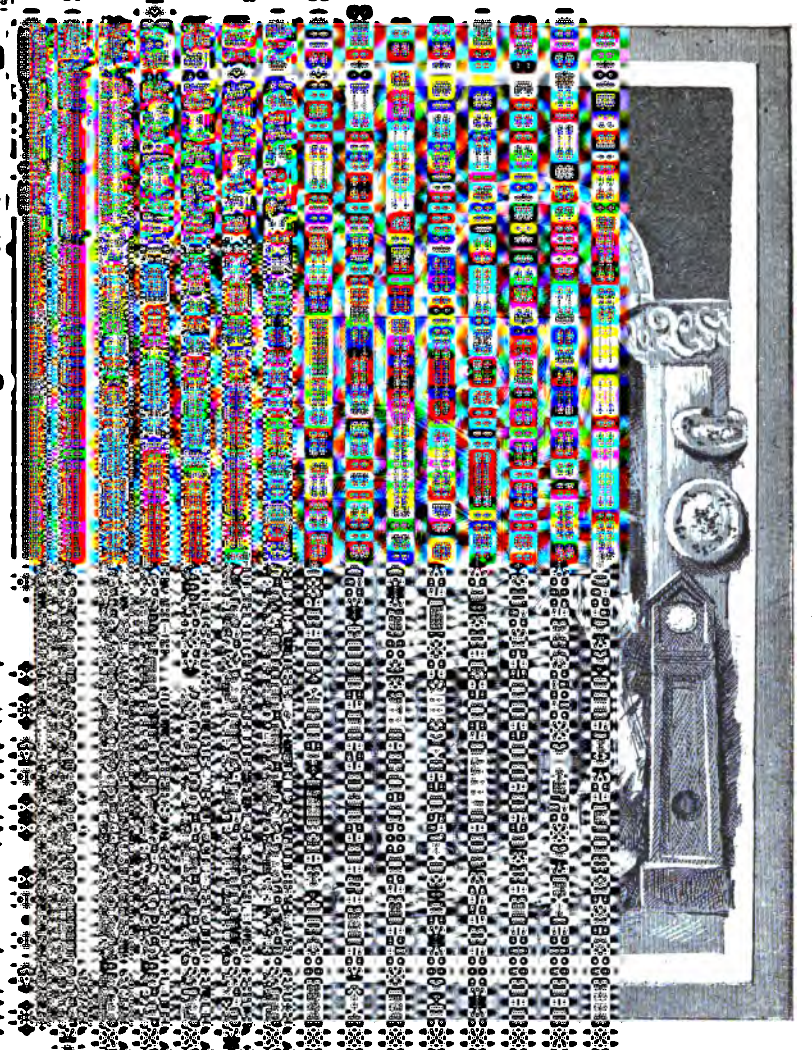
stitution
treprise
ns une
ns rien
heurté.
à côté
nt-Mar-
l'Am-
priétaire
nu au
s'expli-
es trois
rets, la
aris, et
ne ainsi

Aujourd'hui samedi 11 juillet 1829, 47ᵉ représentation de la reprise de

L'AUBERGE DES ADRETS.

Les portes ouvriront à 5 heures. — On commencera à 5 heures et demie.

L'*Auberge des Adrets*, avec ses salles superposées, avec ses murs disparaissant sous les placards, les gravures populaires et les affiches de l'époque, avec ses fenêtres aux petits carreaux, aux petits rideaux de cotonnade rouge, avec ses beaux et grands bahuts, avec ses chaises et ses fauteuils de paille, doit nous représenter une ancienne auberge normande. Les plafonds à poutres visibles, les cadres hors maçonnerie rompant la monotonie de la pièce sans la séparer en deux, l'escalier en bois conduisant à la partie supérieure, la haute armoire de campagne à ferrures, les buffets ouverts chargés de vaisselle populaire aux tons chauds, aux ornements naïfs, aux dessins amusants, les bénitiers avec une branche de buis, les lanternes de ferme, l'horloge populaire à caisson, tout cela répond bien au but qu'on s'est proposé. Quelques objets par-ci par-là, glaces et bahuts, d'un tout autre style, ne cadrent pas avec cet ensemble, mais il ne faut pas être trop exigeant en matière de décoration fantaisiste. Dès l'instant que l'effet cherché a été obtenu, on aurait mauvaise grâce à demander plus.



[illegible] DIVERSES

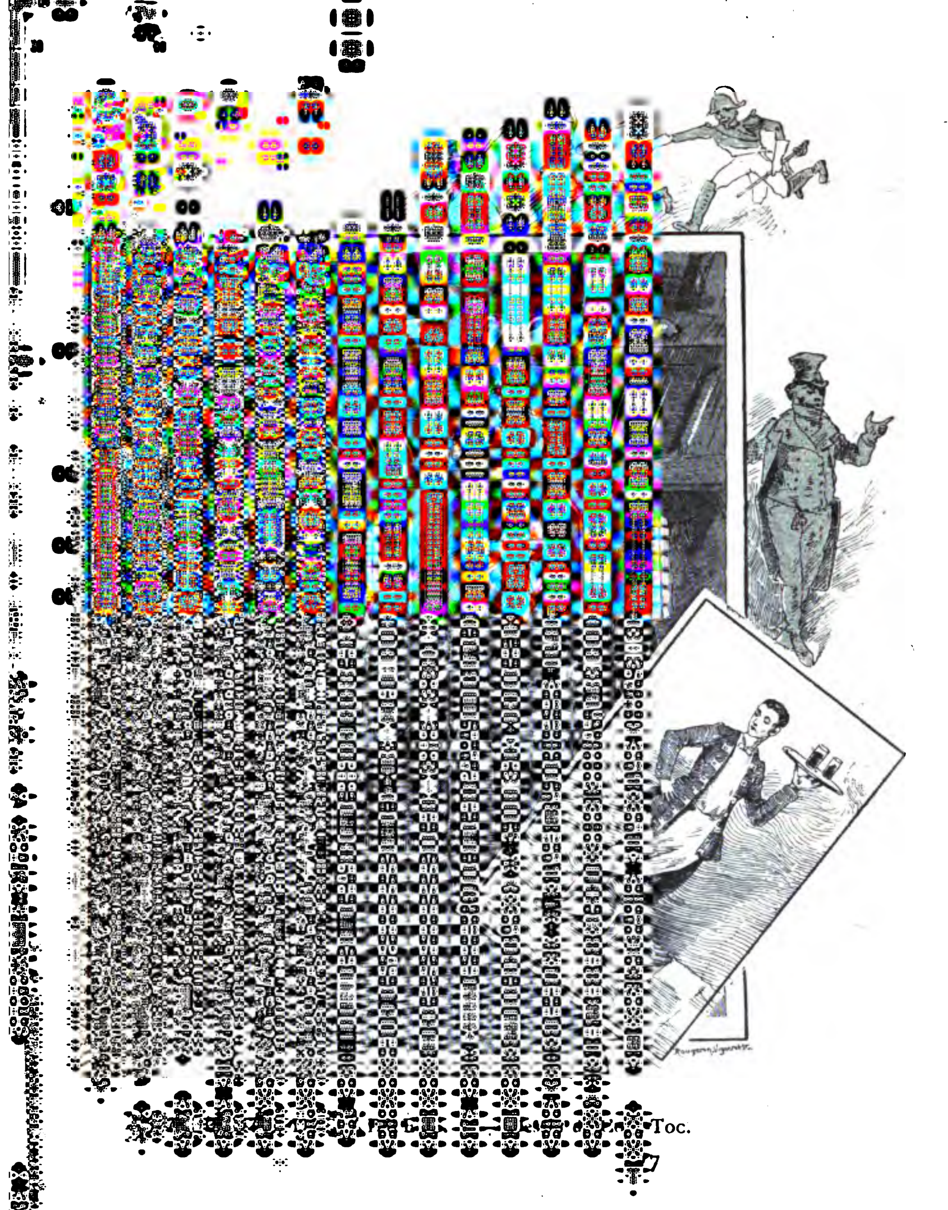
[illegible] oc.

Jusqu'au plus petit détail, jusqu'à ces sabots qui servent de porte-allumettes, tout est amusant; et le costume des garçons, valets d'auberge à peu près authentiques du commencement du siècle, n'ayant de l'Opéra-Comique que juste la note voulue, vient égayer encore l'aspect de la salle.

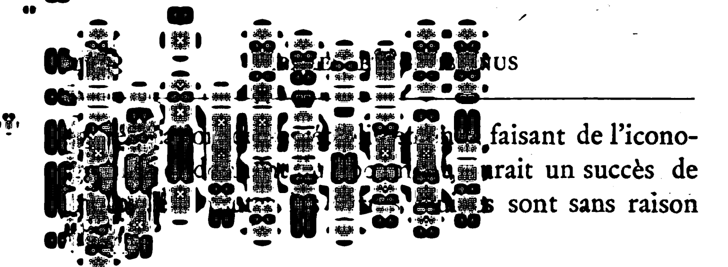
L'extérieur avec ses pans de bois entourés de plâtre et légèrement apparents, avec son enseigne suspendue représentant Robert-Macaire, rend également bien l'aspect d'une auberge de campagne, de celles qui portent la mention : *On donne à boire et à manger*, ainsi qu'on peut le lire, au reste, sur les cartes de l'établissement, ornées d'un charmant petit dessin de Willette.

Notre tavernier, l'acteur Mousseau, a, lui aussi, voulu avoir son journal, *l'Auberge des Adrets*, imprimé sur gros papier à chandelle jouant au vergé teinté. Ne cherchez point dans cette feuille des images artistiques ni rien qui, de près ou de loin, puisse faire souvenir du titre. Ce journal de café a, néanmoins, de hautes visées : il veut lancer les jeunes, comme si le public ne préférerait pas à toutes les élucubrations sans valeur qui y prennent place, quelques restitutions intéressantes et surtout la reproduction des coins les plus typiques de l'auberge, car celle-ci a réellement un cachet tout particulier, une saveur spéciale, une originalité de bon aloi.

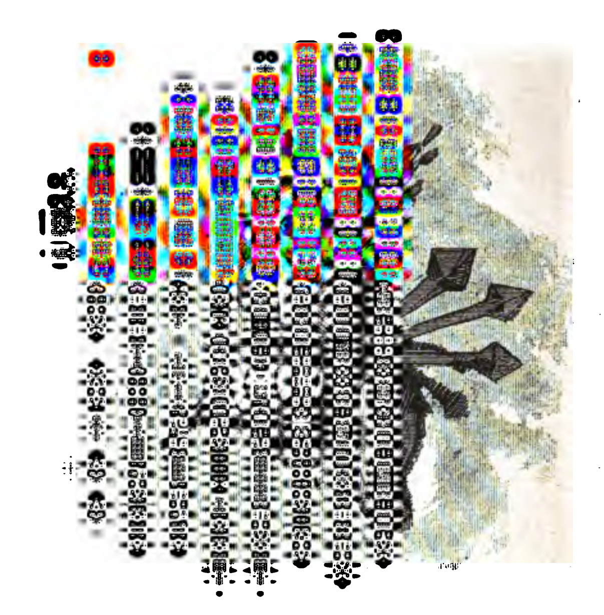
Un journal de brasserie s'occupant de l'histoire, de

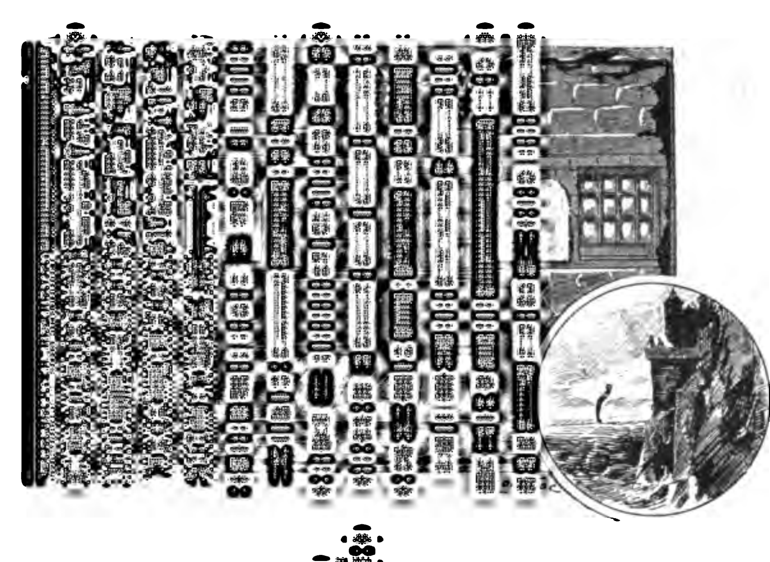


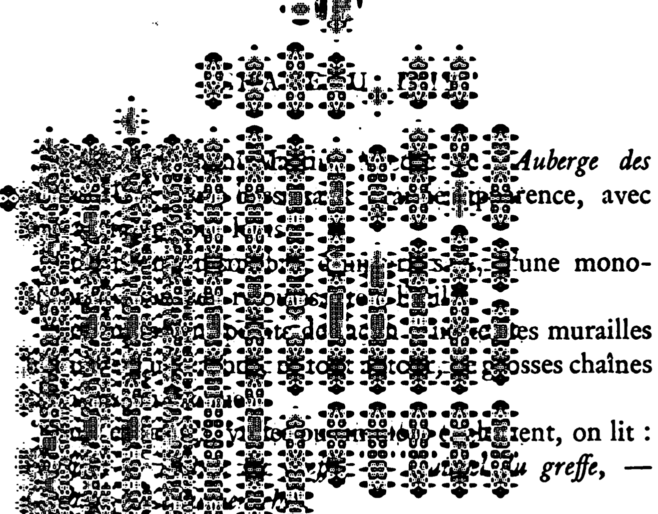
Toc.



[illegible] faisant de l'icono-
[illegible] rait un succès de
[illegible] sont sans raison







[illegible] *Auberge des* [illegible] rence, avec [illegible]

[illegible] une mono- [illegible]

[illegible] es murailles [illegible] osses chaînes [illegible]

[illegible] ent, on lit : [illegible] *u greffe,* — [illegible]

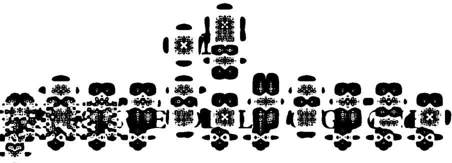
Nous sommes, en effet, dans les cachots de la célèbre prison du *Château-d'If,* auparavant « Grotte de Monte-Christo ». Sur les côtés, la cellule dans laquelle l'abbé Faria se trouvait prisonnier, cellule que tous les consommateurs — porte le prospectus que j'ai sous les yeux, — sont admis à visiter.

Cette cellule — je copie textuellement — est ornée de deux sujets représentant l'abbé Faria et Edmond Dantès, alors qu'ils sont parvenus à percer le mur qui les séparait. — L'abbé Faria confie son secret à Edmond Dantès. — Pour de plus amples détails, ajouterai-je, voir Alexandre Dumas père, *Bons Romans* ou *Feuilletons illustrés.*

Placé dans un étroit couloir, devant les barreaux grillés du cachot, j'ai pu contempler à la lueur d'une lampe rappelant celle dont on éclaire, dans certains pays, les saintes Vierges, ces deux personnages en cire. Assurément, l'exécution n'en est point mauvaise, et ferait très bien dans un cabinet de cires d'une foire quelconque, mais comme sujet de décoration pour brasserie, cela manque de charme et de gaieté.

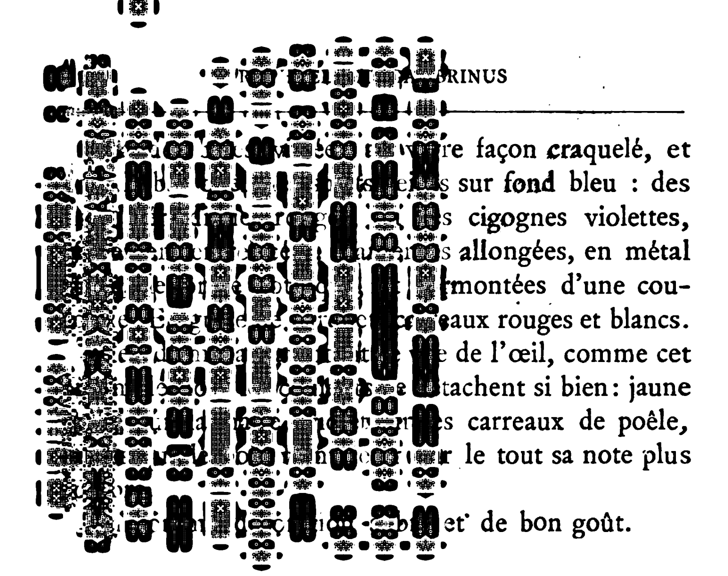
Les curieux — et qui ne l'est pas à Paris? — doivent certainement y aller, mais les consommateurs d'un tel établissement, j'avoue qu'ils me paraissent plus difficiles à trouver. Toutefois, l'illusion est si complète, qu'on sort du *Château-d'If* avec un véritable plaisir.



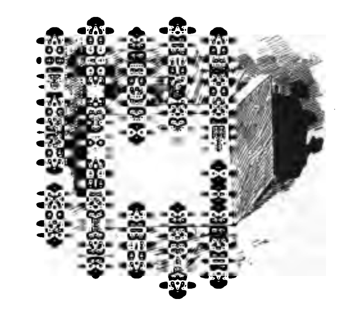


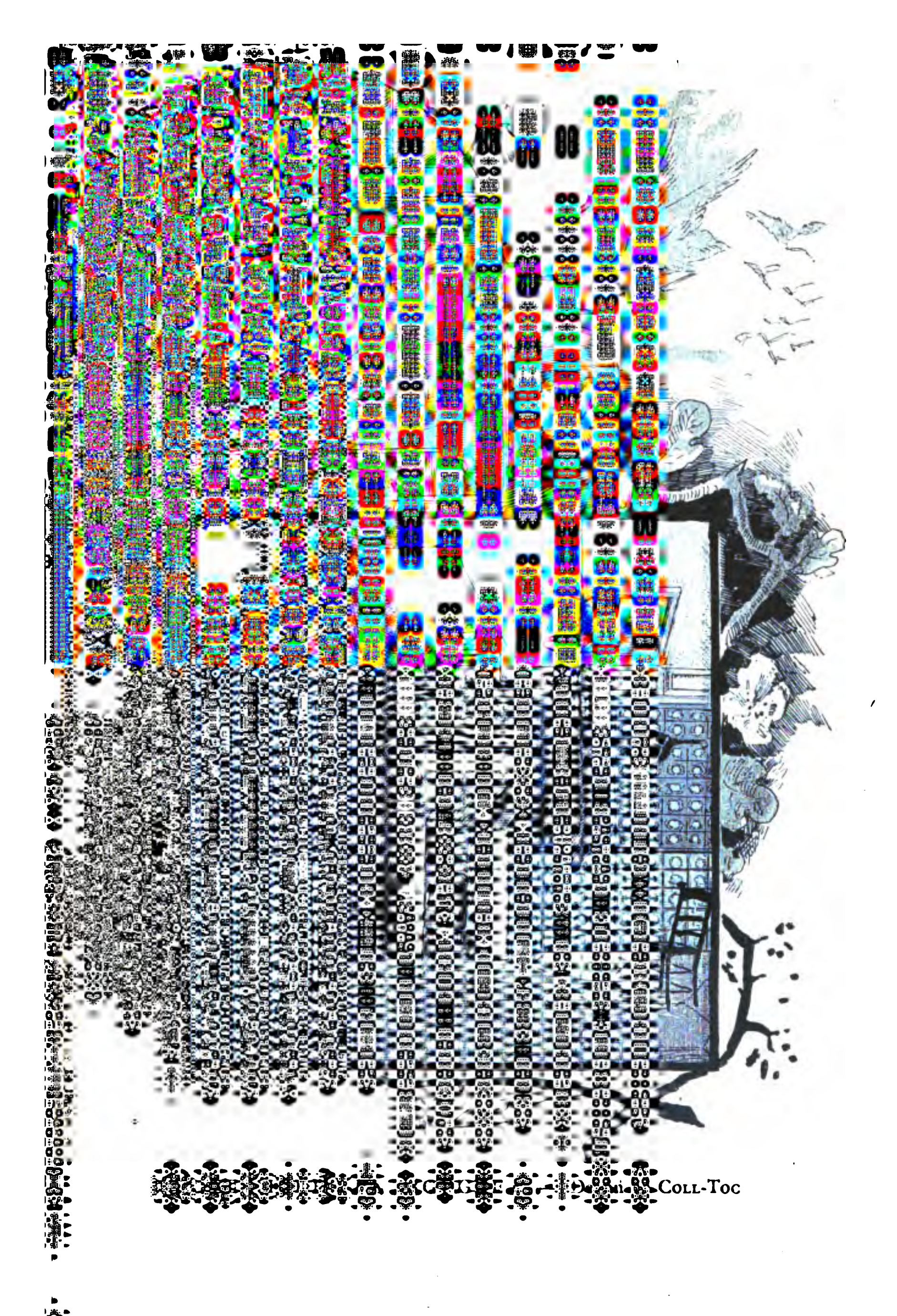
grande
beaucoup
la dé-
pour en-

ant sur
s appuis
nes; au-
rations,
à vent,
Delft,
violette



… re façon craquelé, et
… s sur fond bleu : des
… s cigognes violettes,
… s allongées, en métal
… montées d'une cou-
… eaux rouges et blancs.
… de l'œil, comme cet
… tachent si bien : jaune
… s carreaux de poêle,
… r le tout sa note plus
…
… et de bon goût.





[illegible] Coll-Toc

FER

g. Tout
flammes
ure, d'un
peut dire
la Tenta-
d'enfants,
ment badi-
décors en
précise,
ux égale-

on à pro-
enfantin,
la bara-
risiennes,
cès. Nous
-nous pas

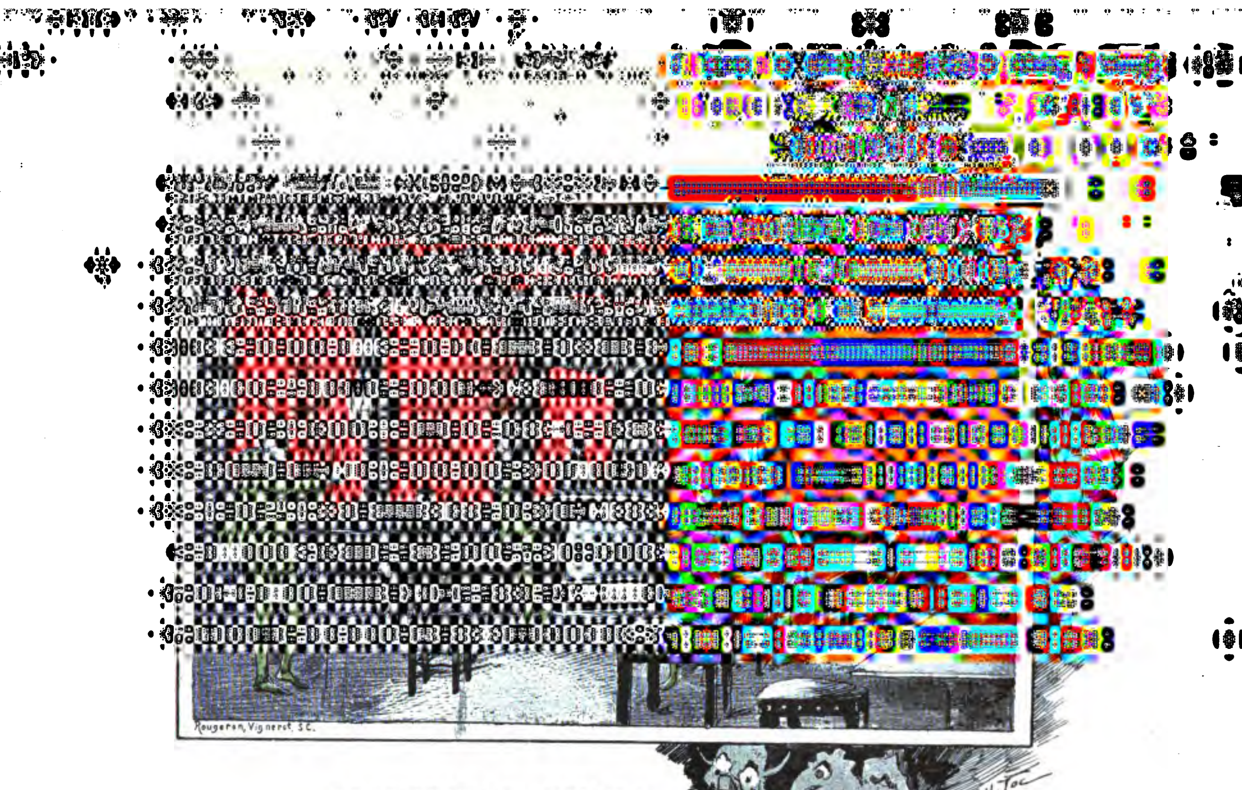
la brasserie-théâtre. A quand la chaudière, boulevard de Strasbourg ?

En attendant, tout le personnel de Messire Satan est, ici, au grand complet et, grâce à Méphistophélès, fait de son mieux pour vous recevoir. J'engage toutefois le portier de l'Enfer, à ne pas s'aventurer dehors, les jours de carnaval, sans être armé de son trident. Quant aux garçons, malheureux diables rouges, verts et noirs, serviteurs fidèles d'un cafetier de l'Enfer attiré sans doute vers nos contrées par la vie toujours plus infernale de Paris, ils ont l'air de trouver que le feu brûle bien lentement dans ce gambrinal débit.

Aussi, pourquoi ne pas avoir poussé plus loin les rapprochements ? On voudrait voir, assiettes fumantes sous de rouges réchauds, bière en ébullition dans de rouges récipients, tables couleur feu et boissons exotiques aux flammes scintillantes.

Ajoutez une *Gazette de l'Enfer*, imprimée en rouge sur papier noir — comme certain prospectus d'un prédécesseur, qui n'était encore, lui, que le caveau satanesque — donnant la liste des consommations les plus étranges, ainsi que des spectacles offerts aux consommateurs, et tout Paris passerait à l'Enfer. On y viendrait de la province, on y accourrait de l'étranger : n'a-t-on pas, souvent, pour moins, traversé les Océans ?

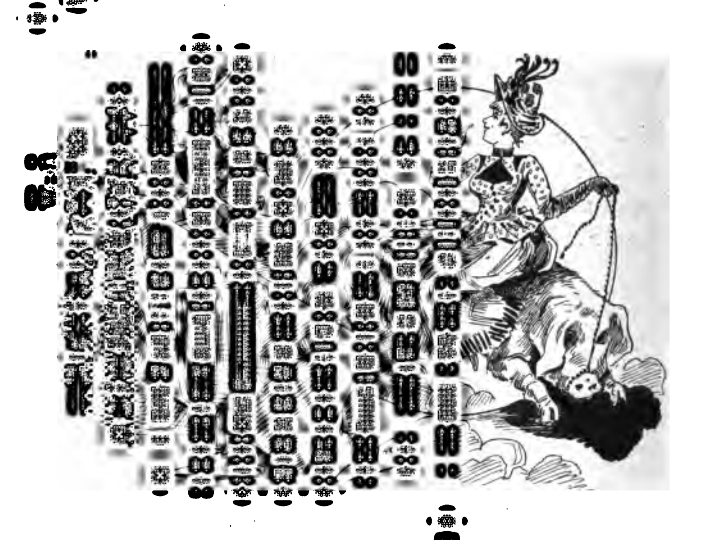
Donc badauds, venez vider des *diables* à la brasserie de Messire Satan qui appelle, forcément, la brasserie du Paradis terrestre, servie par des arrière-petites-filles



BRASSERIE DE « L'ENFER »
Dessin de COLL-TOC.

[illegible] ans des
[illegible] et des
[illegible] erdre de

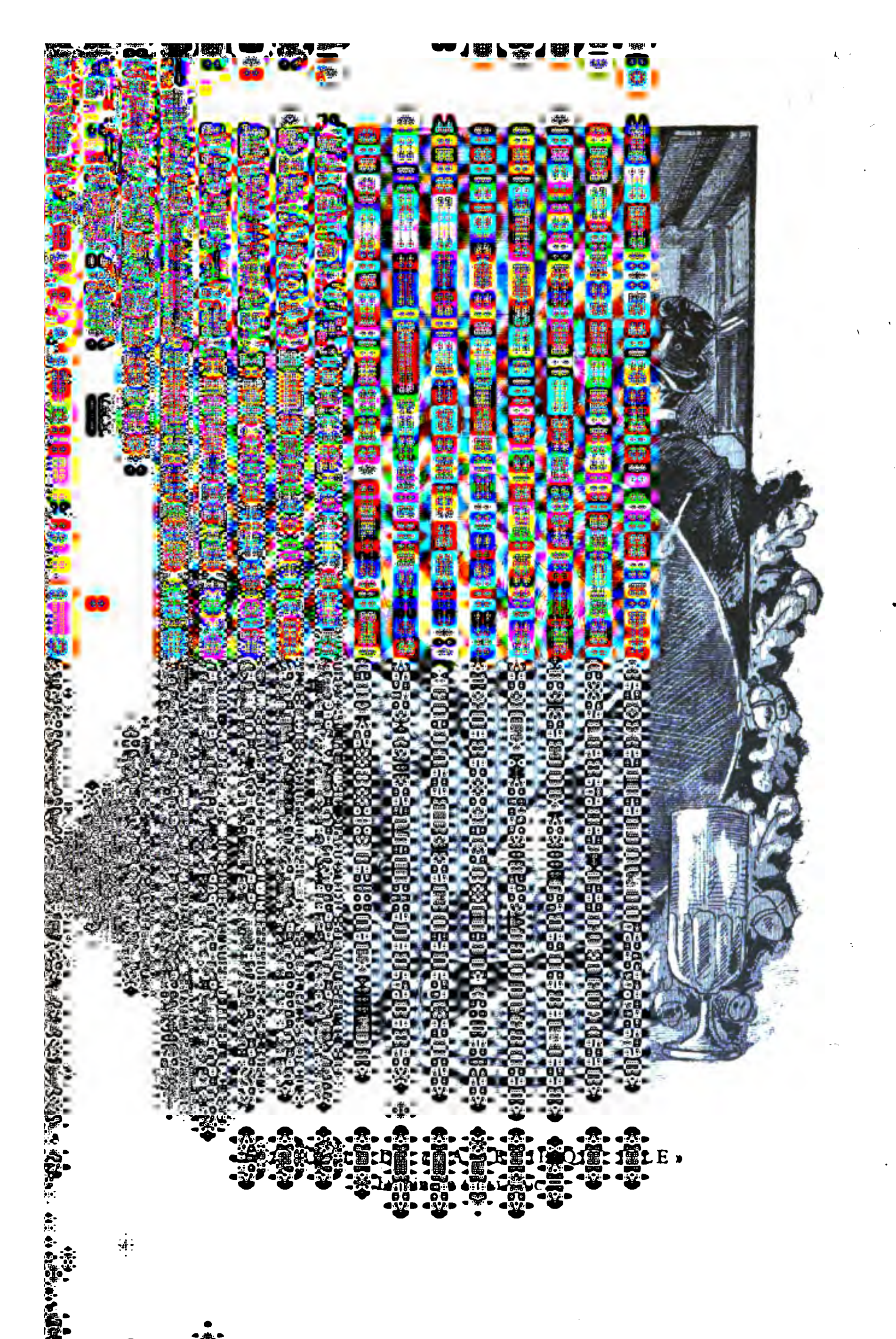




I

[illegible] QUI FILE»

[illegible] des plus amusants, [illegible] Paris, si riche en cou- [illegible] Truie qui file, en [illegible] pourceaux, statue en [illegible] sur plusieurs mai- [illegible] de près ou de loin, [illegible] s'étonner qu'elle ait [illegible] brasserie décorée, car [illegible] bien aux excentri- [illegible]

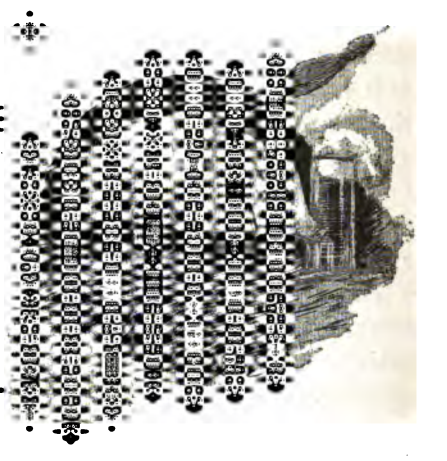


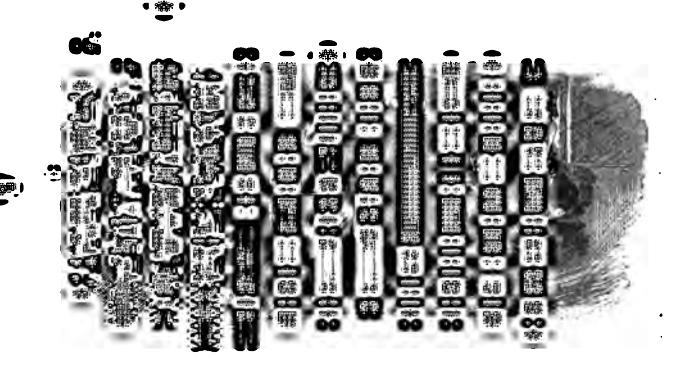
La *Truie qui file*, rue Notre-Dame-de-Lorette, est un de ces établissements bruyants où l'élément féminin joue un grand rôle. Construction toute basse, entièrement occupée par la brasserie qui vise, ainsi, à l'hôtel particulier, elle n'offre quelque intérêt que par son sous-sol arrangé à la façon des boxes anglais, où se trouvent des peintures de Daveau, un très habile graveur en pierres fines. Daveau, que nous retrouverons dans d'autres brasseries du quartier, est, avant tout, un irrégulier de l'art, un esprit fantaisiste épris d'humour et de grivoiserie. Avec une éducation esthétique plus solide, il eût fait un excellent décorateur, car il a le sens de la couleur, de la tache, si bien que les gaucheries de son dessin ne s'aperçoivent pas de prime abord. Malheureusement, son exécution est vulgaire comme à plaisir, et il semble se complaire également dans la vulgarité du sujet. Vive l'idéal si la recherche de la réalité doit nous conduire à de pareilles ordures !

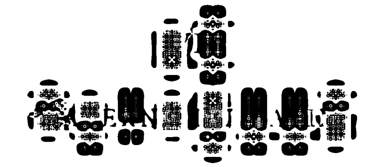
Daveau me paraît être atteint de la maladie de la pornographie : il lui faut du sale, n'en fut-il plus au monde. Je veux bien admettre que le public qui fréquente ces établissements soit, avant tout, friand de pareilles peintures; mais une telle tendance n'est-elle pas regrettable, alors que le sujet prêtait si facilement à des compositions humoristiques traitées avec une entière liberté d'allures, sans bégueulerie, mais aussi sans exagération.

Que de choses charmantes n'eût-on point fait avec

[illegible] chons au museau [illegible] pour employer l'ex- [illegible] que l'on mange, [illegible] par une sainte, que [illegible] e boudin. Tant de [illegible], « ce cher ange », [illegible] pouvait être célébré [illegible] on eût fait rire. Au [illegible] cet animal qu'un [illegible] u public des *sujets* [illegible] ssible de reproduire [illegible]







[illegible] serie Fon- [illegible] sorte, l'an- [illegible] écutées par [illegible] phique des [illegible] le proprié- [illegible] s artistes [illegible] la pos- [illegible] er, Roux,

[illegible] couloir qui [illegible] Fontaine, [illegible] *uvre*, ren- [illegible] s tableaux [illegible] *rage de la*

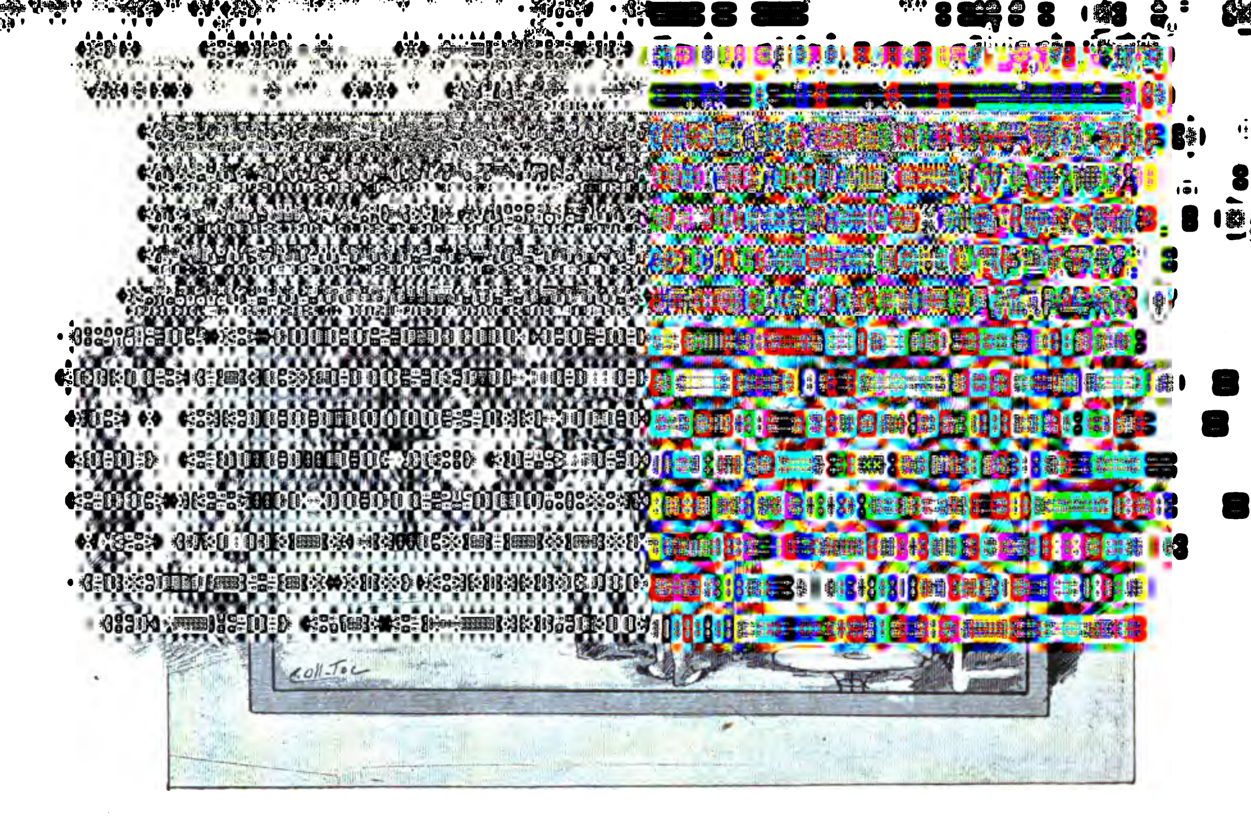
Méduse. Cette petite salle, réservée aux initiés, a vu disparaître sa cloison et forme corps, aujourd'hui, avec le reste. On a, toutefois, laissé les cloisons, côté couloir, avec leurs deux hauts et étroits panneaux représentant le grand escalier de l'Elysée-Montmartre et un cavalier seul, dans « ce plus chouette des bals de Paris », tandis qu'en face, défile une armée en marche, aux côtés de la charge d'un des tableaux les plus émouvants de Georges Ohnet au Gymnase. Le : *C'est ici*, est illustré d'une figure de femme... vue de dos.

Le long des murs de la salle, les lapins triomphent : le conseil de revision, l'école, le grand bal à l'Elysée-Montmartre nous montrent autant de personnages coiffés de la tête de l'innocent animal qui est, on le sait, bien loin de posséder les sympathies de ces dames, habituées ferventes, malgré cela, de la taverne placée sous son vocable. Ces scènes sont composées avec assez de verve : malheureusement, le dessin en est lourd et pénible.

Dans cette même salle étaient quatre panneaux consacrés aux saisons, des femmes en costume léger laissant apercevoir des sous-entendus aux contours indiqués, si ce n'est pas avec art, du moins *con amore*. Les panneaux ont fait place à d'autres compositions : ne nous en plaignons pas.

Fait à noter, la *Taverne du Lapin* n'a aucune cheminée monumentale : la devanture aux vitres formées de



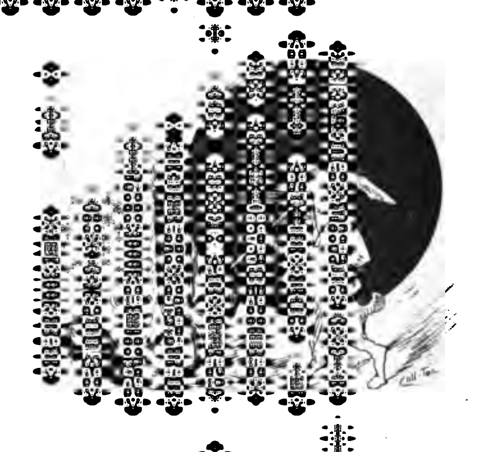


FRAGMENT D'UN TABLEAU DE LA « TAVERNE DU LAPIN ».

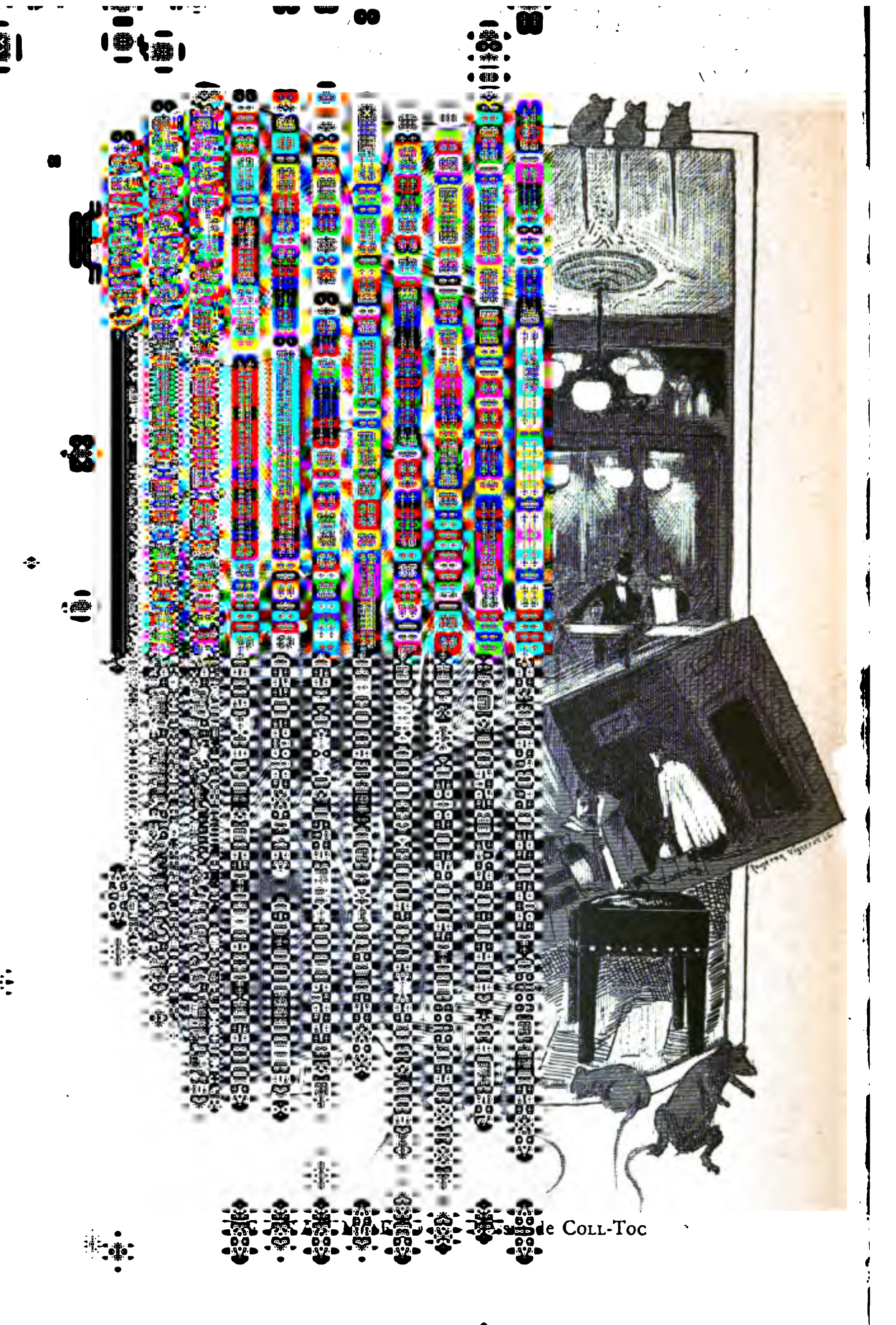
Dessin de Coll-Toc.

[illegible] es les tavernes à la [illegible]

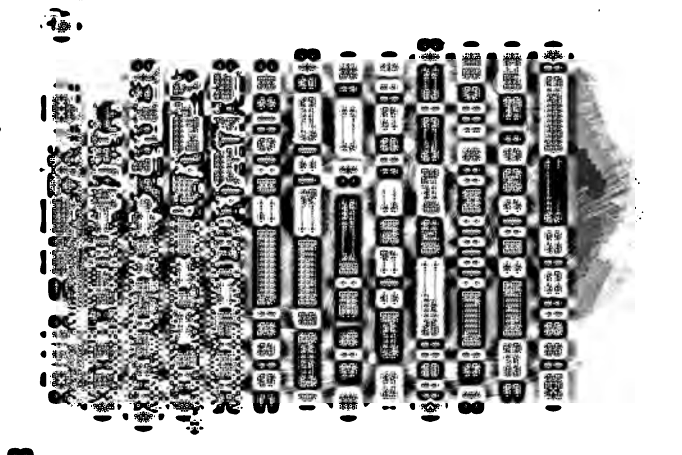
[illegible] de Daveau sont [illegible] *pin poseur*, rue des [illegible], comme la *Gre-*[illegible] Rabelais — situé [illegible] aut que le *Lapin.* [illegible] nouilles peintes se [illegible] le même Daveau [illegible] de ce batracien. [illegible] ours conçues dans [illegible] la *Truie qui file.* [illegible] ste plus, à l'heure [illegible] n grosses lettres : [illegible]

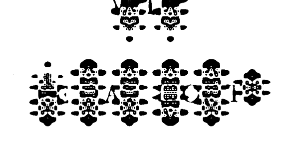


20



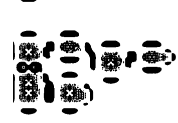
... de Coll-Toc

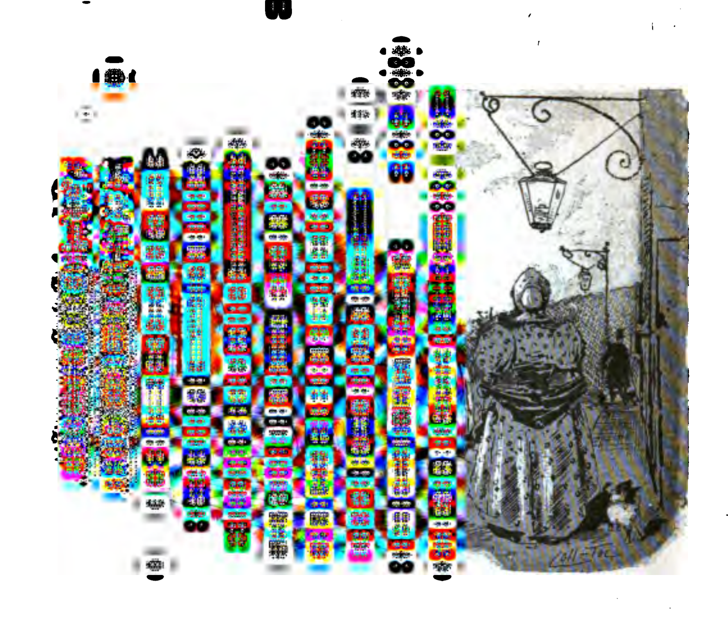


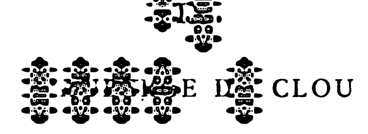


[illegible] une ban-
[illegible] que les
[illegible]s, à part
[illegible]ence. Le
[illegible]et de ces
[illegible]

[illegible] a changé
[illegible] toujours
[illegible] *[illegible]iraud ma*
[illegible]

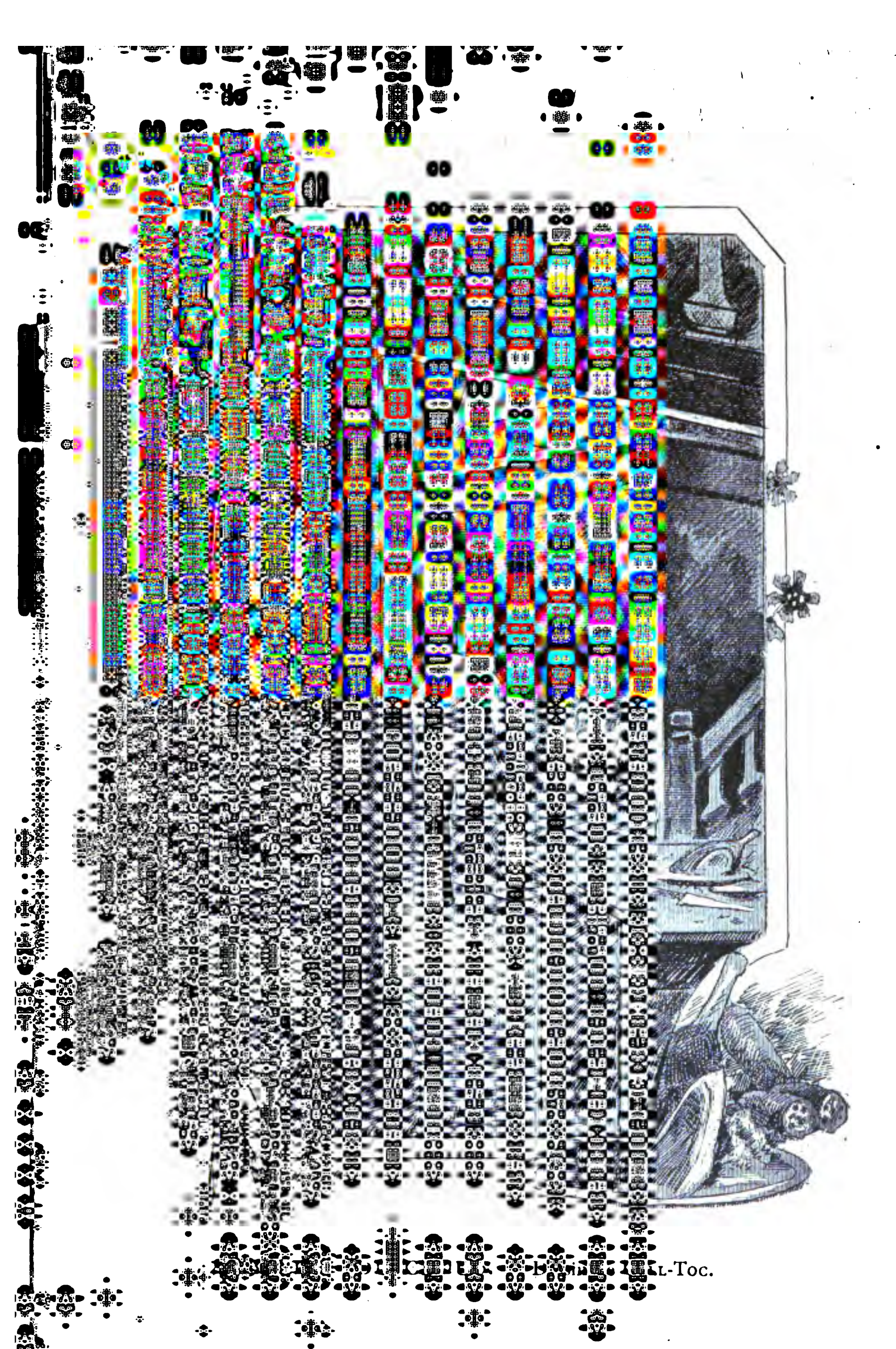




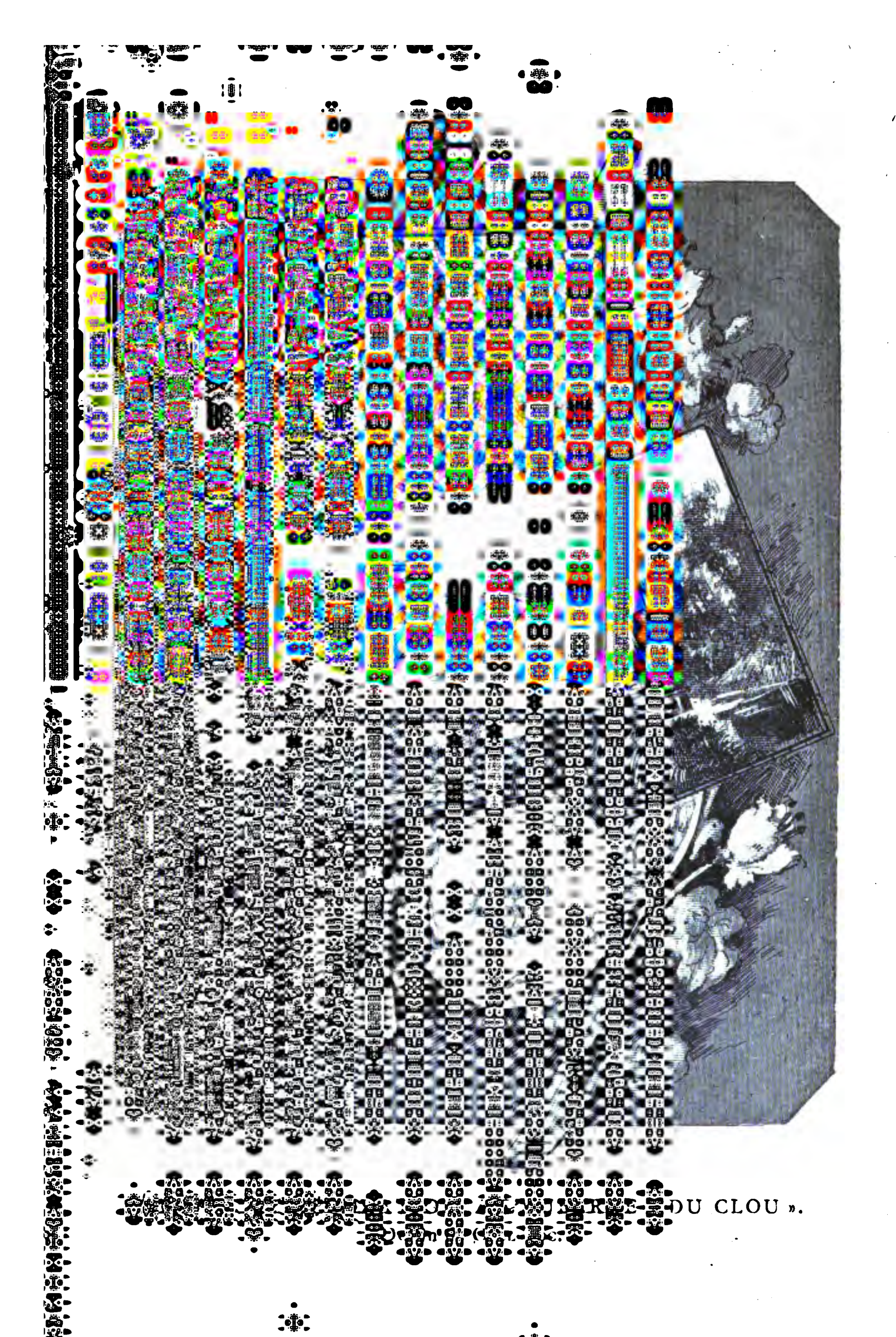


[illegible] E D[illegible] CLOU

[illegible]t sous le nom d'au- [illegible]s Martyrs, et dont le [illegible]'on préfère — fut [illegible] monté l'*Auberge des* [illegible] d'intérieur comme à [illegible] amusante enseigne. [illegible] cotonnade rouge. [illegible]s, meubles dans le [illegible] visibles ; assiettes,



[illegible] -Toc.



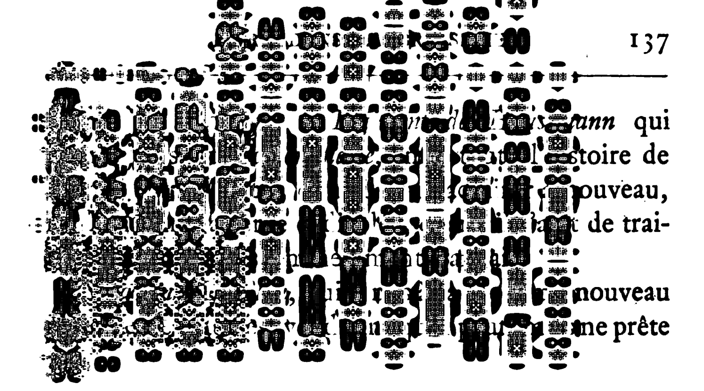
[illegible] DU CLOU ».

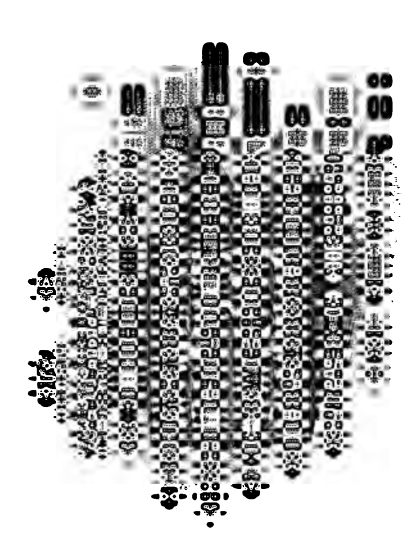
faïences et images dans des cadres de bois, ces dernières sentant le bric-à-brac des environs de Paris, route de Vincennes et autres.

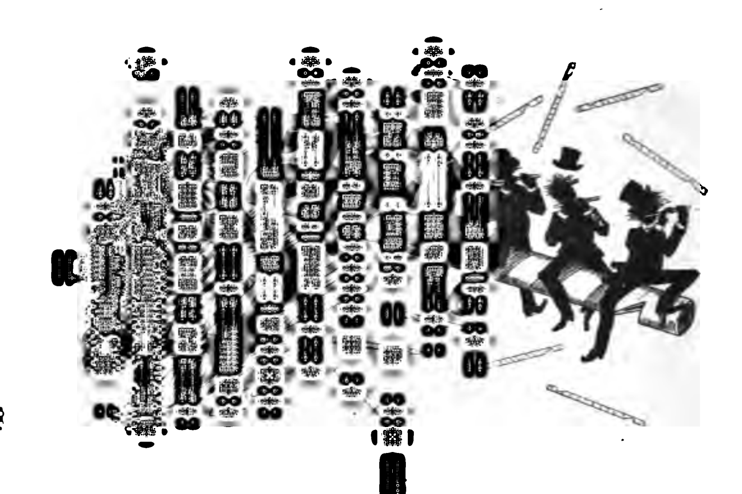
Au milieu de la pièce, un plancher en verre pour donner quelque jour au sous-sol qui, depuis l'origine, a subi de nombreuses transformations. Je me souviens d'une époque où deux glaces ornées de fleurs au savon en constituaient le plus bel ornement. Aujourd'hui, cette salle du bas est ornée, je ne dirai pas de peintures, mais d'intentions picturales, car ces fresques dans la note sombre, si à la mode actuellement, ne sont pas plus visibles à l'œil nu qu'à la lumière du gaz. Il faudrait, pour qu'on pût en saisir l'intention, les reflets éblouissants et blafards tout à la fois de l'électricité.

Le fantastique d'Hoffmann est désormais dépassé par ce mélange d'horreurs cherchées et de naïvetés *moyenâgesques*. Guillotine, champ de bataille, croque-morts, convoi funèbre, drame au fond de la mer, attaque nocturne, le tout se terminant par une femme qui cloue son cœur et s'en va, cette héroïque action une fois accomplie. Après la femme au chat, d'Edgar Poë, aux trois quarts mangée, que voulez-vous de plus? C'est de la fantaisie abracadabrante pour faire hurler le bon bourgeois; c'est du Willette, c'est du Rivière!

De Henri Somm *la Nativité de Victor Hugo*, *la Femme au Cochon*, et, dans les autres salles du premier, des corbeaux, amusante composition par Moullion, des



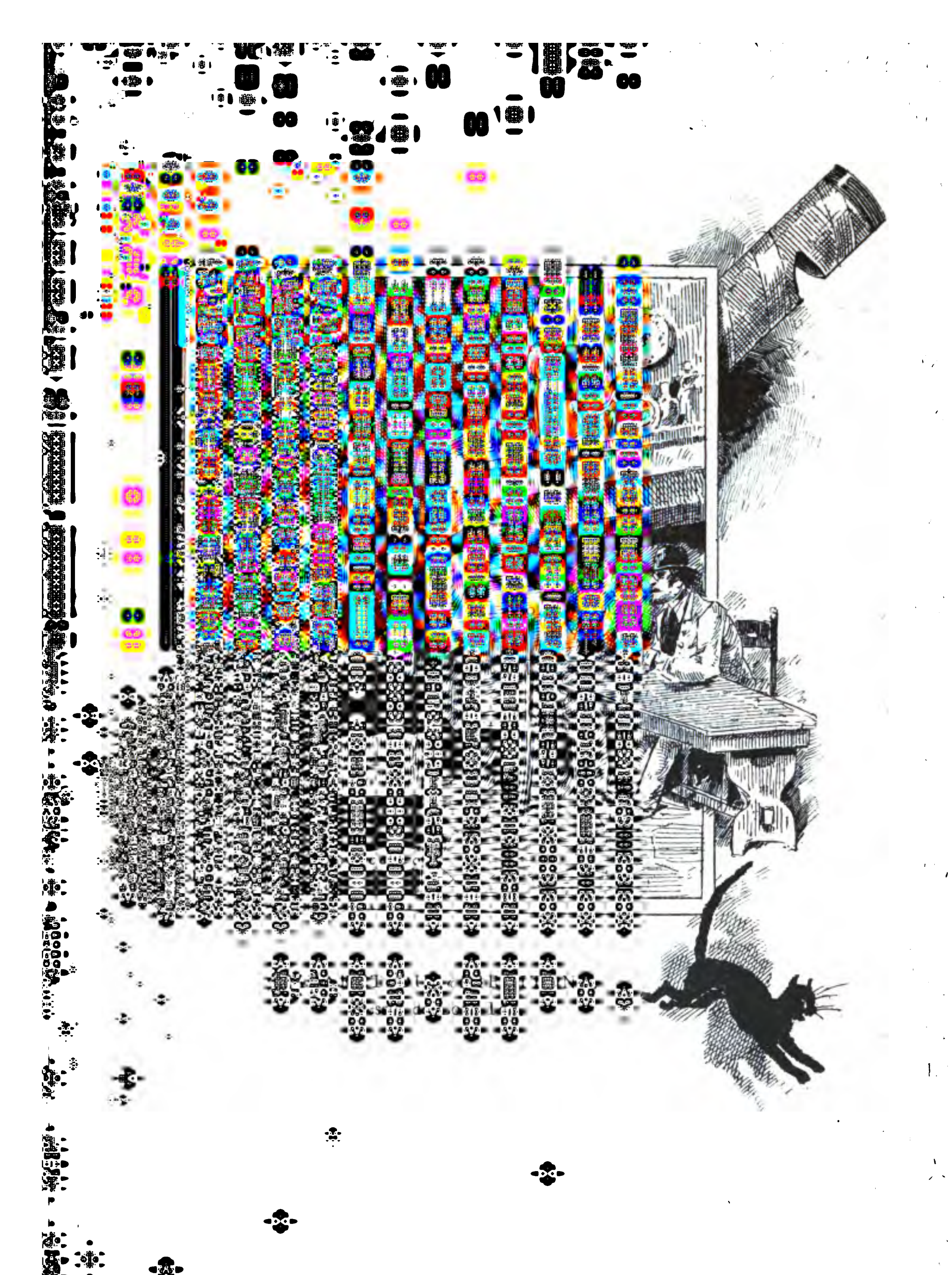




... LITON

... ancien *Chat Noir*, ... ansporté ses pénates ... c'est le propriétaire, ... uant, auteur de *la* ... *écoutez-moi donc?* ... *de poils de tortue, En* ... genre qui font le ... rts.

... donne bien l'idée ... ù M. Charles tient ... scénités du jour, où ... imitant l'intéressant ... d Libert. D'autres ... dolinistes et autres ... e, des orchestres



complets qui usent tout le répertoire de la valse tandis que les clients consomment en musique.

Ce dernier genre nous rapproche des brasseries allemandes qui ne se comprennent, pour ainsi dire pas, sans un orchestre. Quant au café-concert transporté en plein caboulot, il était, jusqu'ici, vu l'affluence des établissements spéciaux à Paris, le propre de la province et de certaines villes. A Genève, par exemple, on le vit fleurir sur une grande échelle à partir de 1871, pensant charmer les loisirs de l'étranger pendant l'été, ou introduisant à l'époque des grandes luttes religieuses l'actualité politique dans les cabarets d'habitués.

Revenons au *Mirliton*, qui n'a conservé de son ancien aspect décoratif que la grande cheminée. Tous les soirs, M. Aristide Bruant y chante ses œuvres : les refrains du *Chat Noir* sont devenus les refrains du *Mirliton*, mais le genre n'a point changé. C'est lui qui a popularisé *à Batignolles*, *à la Glacière*, *à Montparnasse*, *à la Villette*, *à la Bastille*, *à Montrouge*, *à Belleville-Ménilmontant*, accommodés à toutes sauces par les bohèmes de Montmartre ou du quartier Pigalle, et dont il faut aller chercher l'origine dans une chanson connue de tous les ateliers rapins : *à Montmerte*.

Voici du reste, pour compléter la physionomie de ce cabaret chantant, situé, dit l'annonce, « près de l'Elysée-Montmartre, le plus chouette bal de Paris », quelques-uns des refrains qui en sont sortis. Je choisis l'héroïne de Batignolles :

Sa maman s'appelait Flora,
A connaissait pas son papa.
Tout jeune on la mit à l'école
A Batignolles.

A poussa comme un champignon
Malgré qu'alle ait r'çu plus d'un gnon,
L'soir, en faisant la cabriole
A Batignolles.

Alle avait des manièr's très bien,
Alle était coiffée à la chien
A chantait comme eun' petit' folle
A Batignolles.

Quand a s'balladait sous l'ciel bleu,
Avec ses ch'veux couleur de feu,
On croyait voir eun' auréole
A Batignolles.

. . . .

Je l'ai aimée autant que j'ai pu,
Mais j'ai plus pu lorsque j'ai su
Qu'a m'trompait avec Anatole
A Batignolles.

Quel que soit le refrain, ce sont toujours les mêmes couches sociales qui font le sujet de ces chansons où les quartiers excentriques de Paris passent à tour de rôle. Ici c'est Toto Laripette aux petits favoris

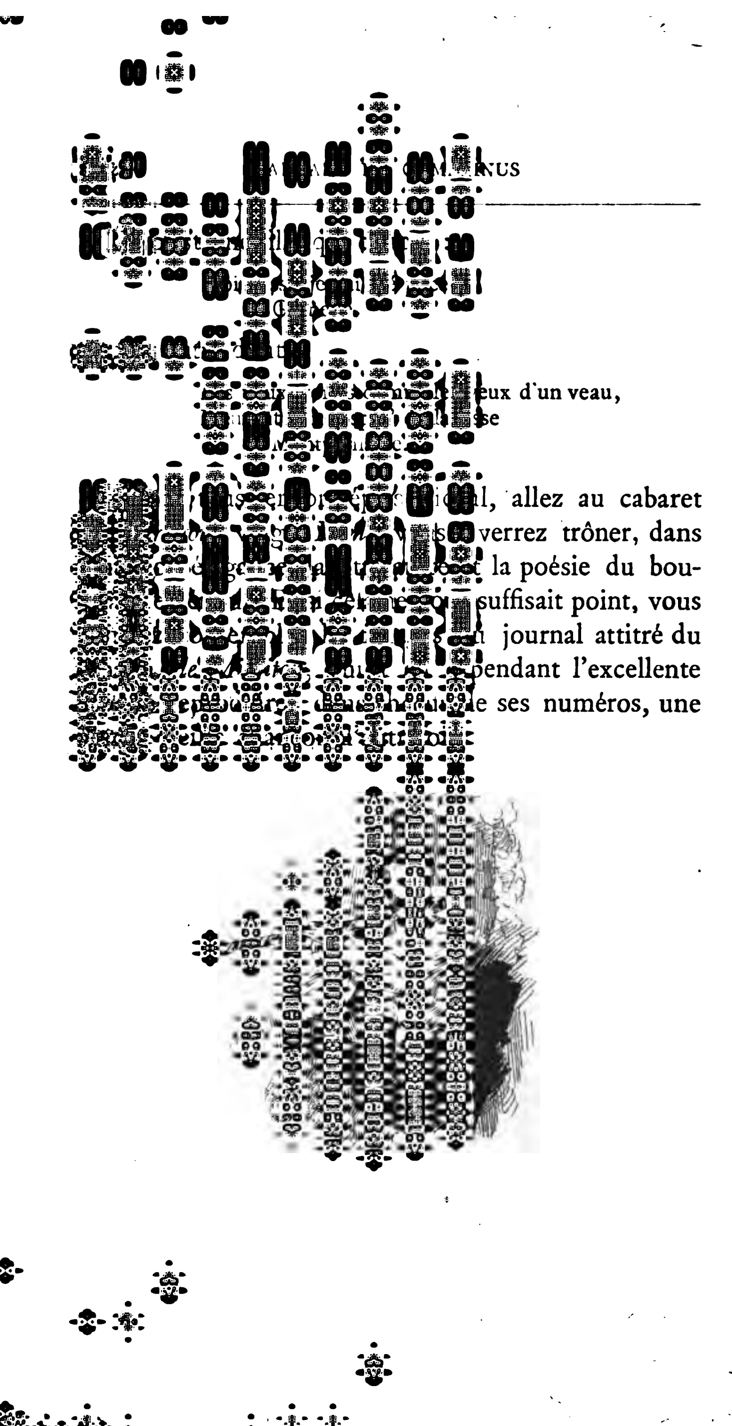
Surmontés d'eun' fin' rouflaquette
A la Villette.

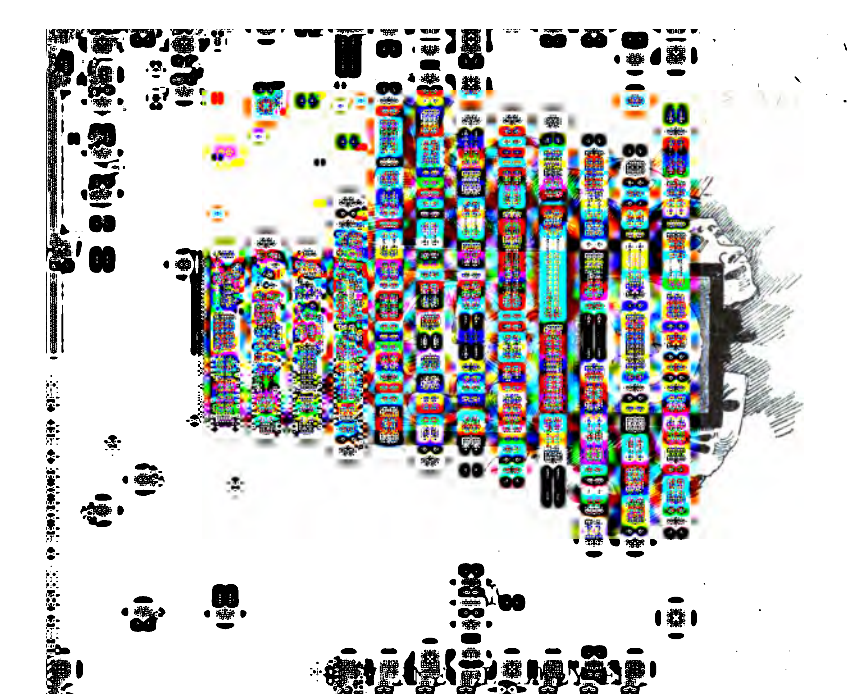
Ou Nini :

Grosse et grasse comme un I
Dont la poitrine . . . .
. . . . pointille
A la Bastille.

[illegible] eux d'un veau,
[illegible] se

[illegible] al, allez au cabaret [illegible] verrez trôner, dans [illegible] la poésie du bou- [illegible] suffisait point, vous [illegible] journal attitré du [illegible] pendant l'excellente [illegible] e ses numéros, une [illegible]





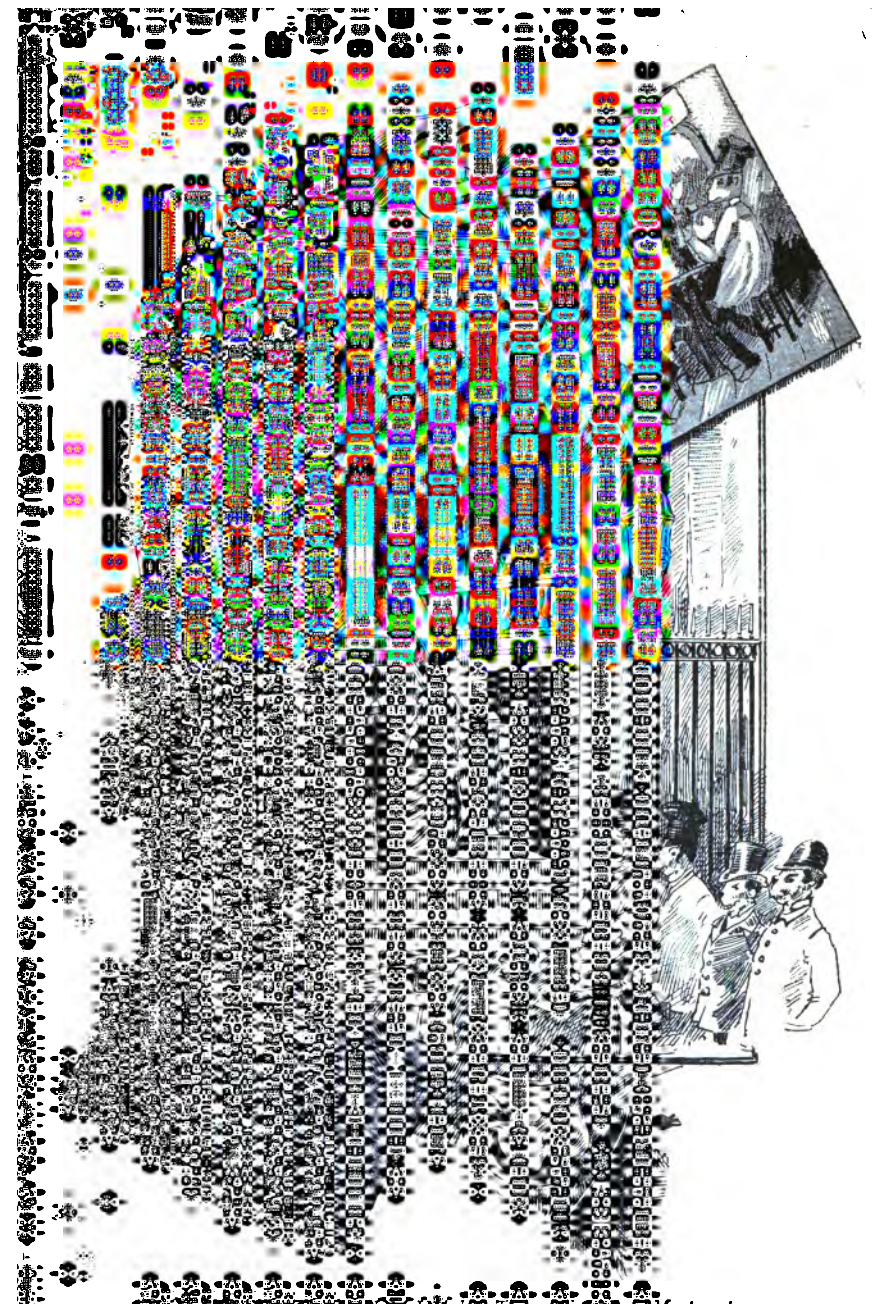
[illegible]

[illegible] ême que
[illegible] te, que le
[illegible] lles serait
[illegible] es heures,
[illegible] les plus
[illegible] qu'ils se-
[illegible]

[illegible] les pein-
[illegible] ssement,
[illegible] teur atti-
[illegible] montmar-

Plafonds à poutres apparentes, masques de couleurs claires sur fond chocolat, d'un effet assez gai, et surtout assez pittoresque. Dans le fond, au-dessus du comptoir décoré de peintures représentant les quatre saisons, une horloge soutenue par des singes, composition bizarre et d'aspect drolatique.

— *Première suite* : *Histoire de l'enfant prodigue*, sous la forme de personnages à tête de singes. Dans une série de douze panneaux, le peintre nous le représente quittant son village après de doux rêves d'avenir, volant les économies de son père sur les conseils de deux amis, et arrivant à Paris pour *moult rigoler et festoyer*. L'enfant prodigue entre triomphalement à la *Taverne de l'Elysée*, paie sa bienvenue, fait de bonnes relations et s'empresse de visiter *le bal le plus distingué de Paris*. Les tableaux qui suivent représentent *un bal masqué à l'Elysée*, *le Tir*, et *En attendant la fin du bal*. Cette dernière pochade : deux alphonses assis à une table de caboulot devant des piles de soucoupes, tandis que sur le mur on lit l'écriteau : *Crédit est mort*, est interprétée d'une façon amusante. — Puis viennent *l'Orgie*, sujet d'une réalité de mauvais goût, sans esprit, parce qu'il ne peut pas y en avoir lorsqu'on descend à des scènes repoussantes ; *A Bougival*, et comme conclusion de cette épopée burlesque : *Idylle et barbottage*, notre enfant prodigue sur une balançoire, une femme à ses côtés, tandis que les amis de la donzelle barbottent son portefeuille.



… Montmartre. »

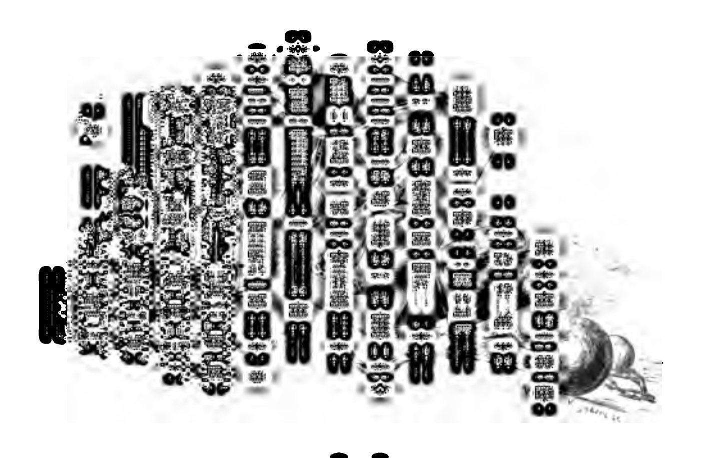
2

Daveau, qui affectionne décidément le genre travestissement, pourrait être appelé le Grandville des faubourgs.

— *Deuxième suite : l'Histoire d'un condamné.* — Série de tableaux qui retracent l'épopée d'un criminel. Le monde du crime après le monde de la boue : cela cadre bien. Si l'exécution est faible, les idées sans être neuves sont quelquefois drôlement présentées. Je me contente de noter les sujets :

1. *Repincé.* — 2. *La Peur* (invasion de rats dans la cellule du condamné). — 3. *Une preuve terrible* (on montre un couteau, celui qui a servi au crime sûrement, à l'accusé amené devant le juge d'instruction). — 4. *Portraits des grands hommes* (on photographie l'assassin). — 5. *Pour mon père* (l'assassin passe en jugement). — 6. *Pas le droit de se pendre* (les gardiens entrent dans la cellule du condamné au moment où il allait se pendre, et l'empêchent ainsi de mettre son projet à exécution). — 7. *Camisole de force.* — 8. *Pourvoi rejeté.* — 9. *Condamnation à mort.*

Telles sont les scènes picturales de la taverne de l'Elysée qui, assurément, doivent être fort goûtées par la clientèle ordinaire de l'établissement. Spécimen de la grande peinture décorative à l'usage de certaines nouvelles couches sociales. Les ennemis de l'idéal peuvent se déclarer satisfaits.



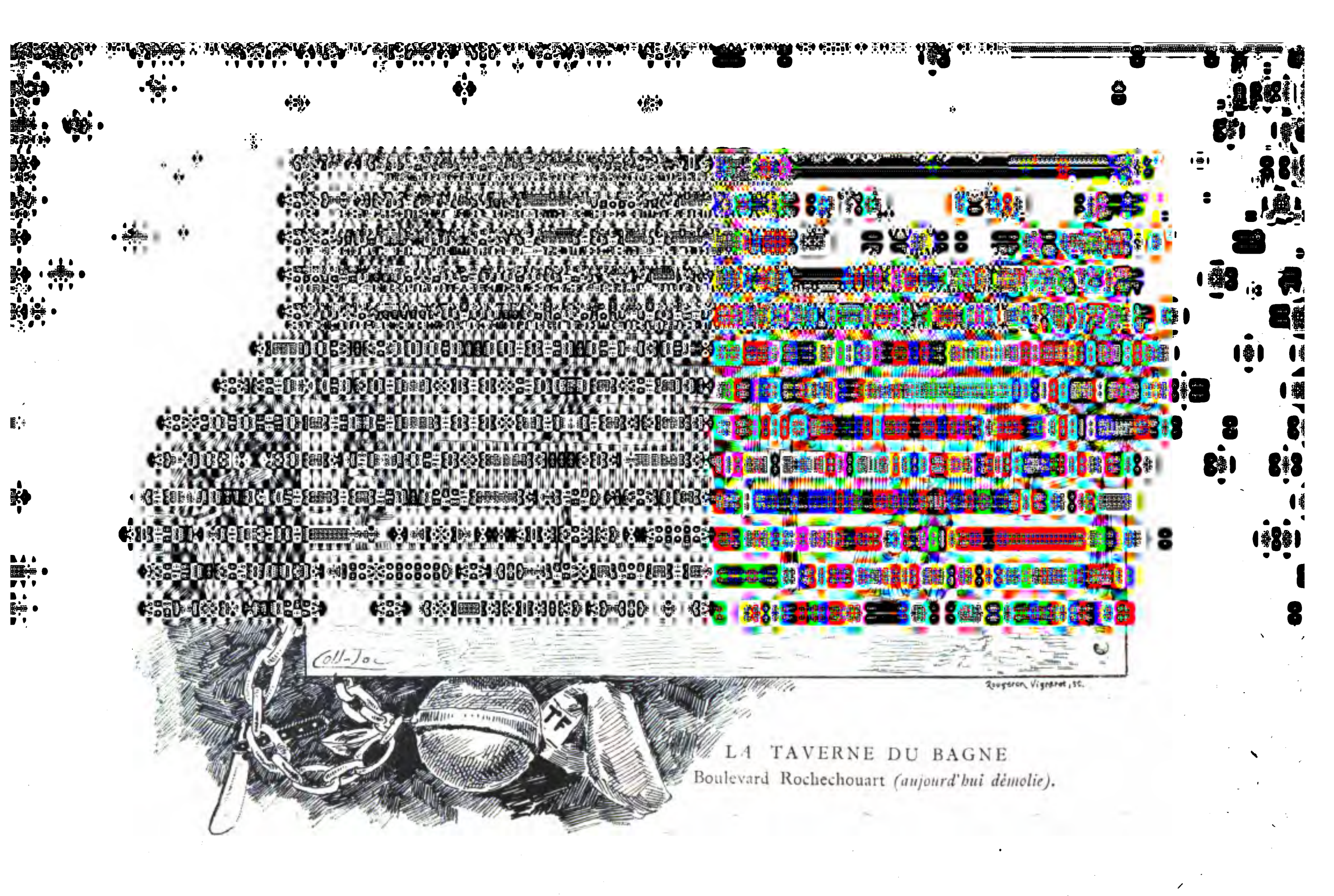


mois —
boulevard
la conces-
te taverne
encore plus
De toutes
chercheurs
celle-là fut
semble »
er de Paris
t du bon
époque. »

[illegible] y fut telle qu'on [illegible]ité : *Tout Paris au* [illegible]s mortels, faisant [illegible]tre, par fournées [illegible]itiés, les intimes, [illegible] — de plus en plus [illegible]

[illegible]oute, les auditions [illegible]ricité où l'on n'ad-

[illegible]estreint d'auditeurs, [illegible]ssitôt remplacé par [illegible]elle fournée de con- [illegible] les libérés peuvent [illegible]ce, les garçons cos- [illegible]au côté et trousseau [illegible]porte aux libérés de [illegible]mme, les premiers [illegible]sonnes, venues en



Rougeron, Vignerot, sc.

LA TAVERNE DU BAGNE
Boulevard Rochechouart *(aujourd'hui démolie)*.

simples curieux, avaient trouvé moyen de s'en aller sans consommer, le citoyen Lisbonne, pratique, avant tout, quoique communard, inventa pour le consommateur le contrôle du ticket qu'il fallait remettre à la sortie, sous peine de voir les portes du bagne se refermer sur soi. Ce certificat de libération, contrôlé comme un billet de chemin de fer, méritait de passer à la postérité. Il fit, paraît-il, le désespoir des contrôleurs d'omnibus, auxquels, soit distraction, soit fumisterie, des voyageurs le présentèrent souvent en guise de correspondance.

Extérieurement, cette baraque en planches, longue et basse, portant un gros T. F., sa marque de noblesse, et l'inscription bien connue : *Voi chi entrate lascate ogni speranza*, à laquelle le patron de l'établissement s'était lui-même chargé de répondre triomphalement par un : *Cependant on en revient*, représentait fidèlement un ancien bagne, tel que nous le montrent les gravures de 1840.

A l'intérieur, une sorte de réfectoire de prison, éclairé par des quinquets à l'huile, comme il en est encore dans certaines petites gares éloignées, et, sur les murs, les tableaux de la Commune, hommes et choses, le tout peint par des barbouilleurs au mètre, les portraits généralement sans ressemblance. A l'exception de Rochefort, ces hommes illustres portent la vareuse rouge du forçat. Cinq grandes toiles représentent des épisodes, soit des scènes historiques du bagne

de la Commune. Ce sont l'évasion de Rochefort, l'évasion avortée des deux communards Jeanne et Magnier qui, plus loin, reçoivent de ce fait la bastonnade, Gustave Maroteau subissant l'opération du ferrement, alors que, selon la légende, il était déjà à moité mort, et Olivier Pain, au moment où il va être fusillé par un peloton d'Anglais.

Assurément, tout cela n'est plus de la décoration de brasserie, et prendrait place bien mieux dans un théâtre ambulant. Disons, seulement, pour ne rien oublier de la couleur locale, que les garçons du *Bagne*, costumés en forçats de l'ancien temps, avec le bonnet vert, la chaîne, le boulet, n'offrent pas à l'œil un spectacle plus réjouissant que les gardes-chiourmes, gardiens vigilants des portes de ce bagne-joujou.

Aujourd'hui, dans le nouvel établissement, plus resserré comme façade, mais identique d'aspect, c'est un mélange sans nom de forçats et de soi-disant *ratapoils*, ces derniers costumés, non point suivant le type inauguré par Daumier en 1850, ou suivant la fameuse gravure de Gill, mais d'une façon vraiment piteuse, c'est-à-dire avec de longues redingotes d'un noir gris sale, ayant tout à fait l'aspect d'un vêtement retourné, et avec un chapeau haut sur lequel se trouve fiché comme cocarde un immense aigle empaillé.

Si vous voulez entrer, frappez à la porte au-dessus de laquelle se trouvent les mots : *Entrée des condamnés* — car quiconque entre est considéré comme tel — le

portier-chiourme ouvre sans se faire prier, et annonce votre arrivée par des coups de sifflet qui vont en se répercutant. Enserré entre des planches formant un étroit couloir, vous arrivez ainsi jusqu'à une grande salle vitrée, ancien bal public, dont les murs sont ornés des peintures déjà connues.

Telle est la nouvelle incarnation de la *Taverne du Bagne*, bien digne, en tous points, de celui qui, dans son café-concert des Folies-Rambuteau, avait poussé la plaisanterie jusqu'à faire habiller ses garçons en Rois de France. Maladie étrange véritablement, que ce besoin de rabaisser publiquement les personnages qui appartiennent à l'histoire, sur lesquels le savant, dans ses travaux, peut quelquefois porter un jugement sévère, mais qu'un simple acteur devrait avoir le bon goût de respecter. Les acteurs de l'histoire valent bien, après tout, les acteurs des planches.

Que doit-on penser du sens moral des gens qui organisent et de ceux qui approuvent ce carnaval, cette véritable *Fête des Fous* de la barbarie moderne, où l'on voit Louis XI réclamant un sou de pourboire, François Ier versant le *parfait amour*, Henri III servant des cerises à l'eau-de-vie et Louis XIV transformé en verseur.

Ce n'est plus de la caricature, c'est de l'insanité. Ce n'est plus du domaine des brasseries, mais bien plutôt du ressort des petites maisons !

A titre de curiosité, nous reproduisons ici les deux

affiches placardées à des milliers d'exemplaires sur les murs de Paris, par lesquelles le citoyen Lisbonne annonça *urbi et orbi* les ouvertures successives du *Bagne première manière* puis du *Bagne ratapoilisé*. Ce sont d'intéressants documents pour l'histoire de la *fumisterie* contemporaine.

TAVERNE DU BAGNE

2, boulevard de Clichy, en face le cirque Fernando.

INVITATION

AUX MALHEUREUX DU 18e ARRONDISSEMENT

Dimanche 6 décembre 1885, de 8 h. à 11 h. 1/2 du matin

GRAND DÉJEUNER GRATIS

CAMARADES,

La Révolution tardant, et ne pouvant, dans un moment de calme et de tranquillité, faire fusiller les bons bourgeois qui détiennent entre leurs mains LE CAPITAL, j'ai pensé, en attendant

l'heure de la justice populaire

(celle qui ne commet jamais d'erreur judiciaire), faire cracher la bonne galette aux réactionnaires.

Aussi, DIMANCHE, PREMIER DÉJEUNER, venez, et vous humerez les meilleures bières de la place :

Bière d'Amstel, Prudhon, Diekirch, Bizot, Zimmer. — Du Bordeaux de la maison Moreau, de Billancourt. Un excellent moka de la maison Ruffier, la farine de la maison Juin, du gruyère de la maison Kœsler et de la viande de la boucherie Frot.

FRÈRES,

En attendant que ces vils capitalistes soient envoyés à jouer à la manille avec l'HOMME A LA VIEILLE BARBE, venez, DIMANCHE, vous caler les joues à la TAVERNE DU BAGNE.

Votre appétit n'en sera que plus formidable, car

C'EST LA RÉACTION QUI PAYE... PAR FORCE !

Le Directeur : MAXIME LISBONNE.

Coopération typographique (Assoc. ouv.), Ch. Dumont, dir., 28, rue St-Lazare.

LA TAVERNE DU BAGNE ET DES RATAPOILS

Est transférée, 12, rue de Belleville, 12

OUVERTURE LE 12 FÉVRIER

Sur la proposition du Gérant du BAGNE :

AMNISTIE GÉNÉRALE

ARTICLE PREMIER. — Tous les forçats employés à la Taverne du Bagne du Boulevard Clichy sont amnistiés.

ART. 2. — Leurs droits civils et politiques leur sont rendus.

ART. 3. — Il appartient à la Société de s'occuper des forçats libérés afin qu'ils ne retombent pas dans le MALHEUR.

Leur repentir et leur bonne conduite ont permis au directeur du Bagne de les placer ainsi qu'il suit :

Nos 47 Valet de chambre chez le duc de Mac-Mahon.
49 Introducteur chez Sarah Bernhardt.
51 Cocher chez M. Jules Ferry.
69 Piqueur chez la Princesse Mathilde.
70 Contrôleur au Théâtre Français.

Nos 71 Garçon de bureau au Ministère des Beaux-Arts.
81 A la buvette de la Chambre.
93 Facteur de journaux au *Cri du Peuple.*
117 Le perruquier du Bagne au Figaro (conservera son emploi).

Fait à Paris, le 8 février 1886.

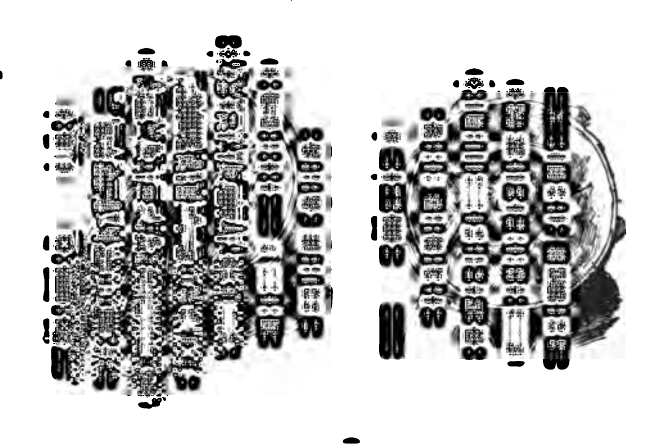
Par ordre : le gérant du Bagne, CHIOURIMIQUE.

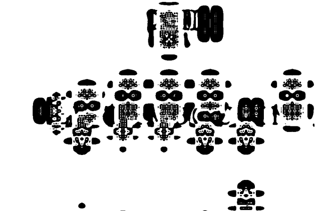
Approuvé : le directeur du Bagne, Maxime LISBONNE.

SOUPE CANAQUE, GOURGANE DE TOULON ET BADINGUET

Tous les soirs à 11 heures

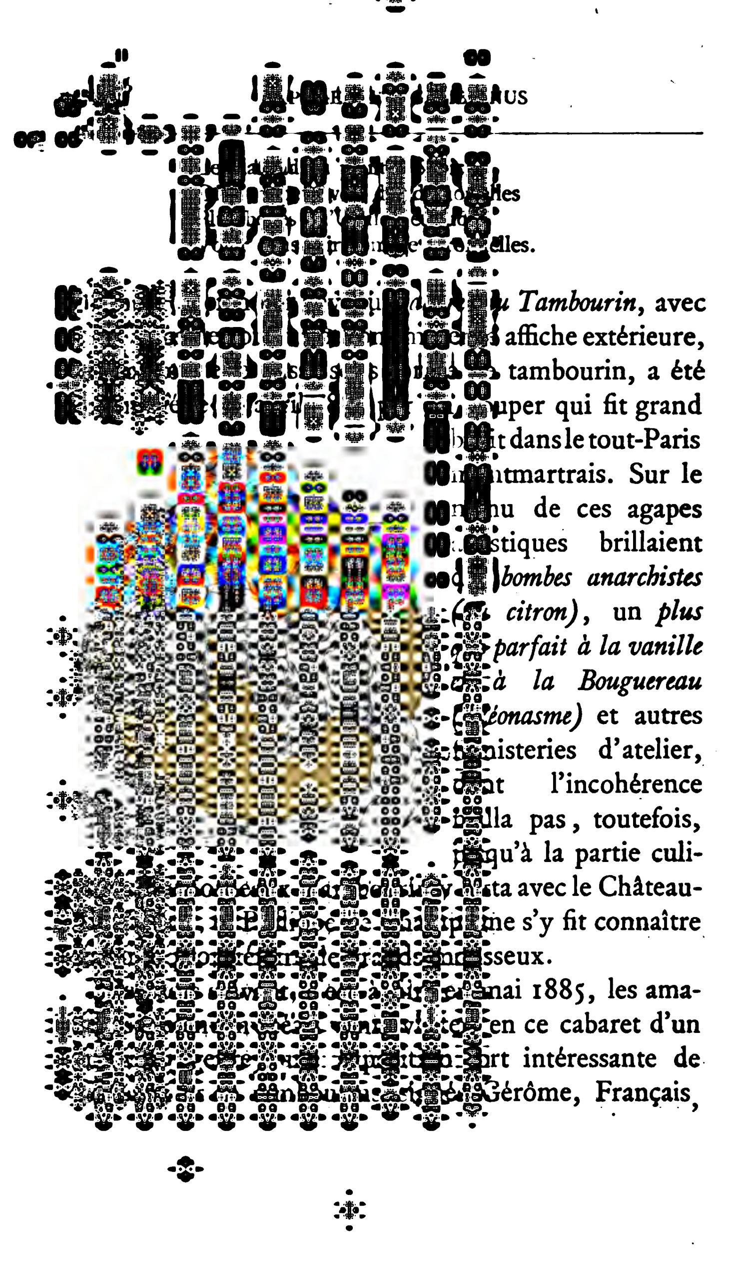
Coopération typographique (Association ouvrière), 28, rue Saint-Lazare, Charles Dumont, directeur.





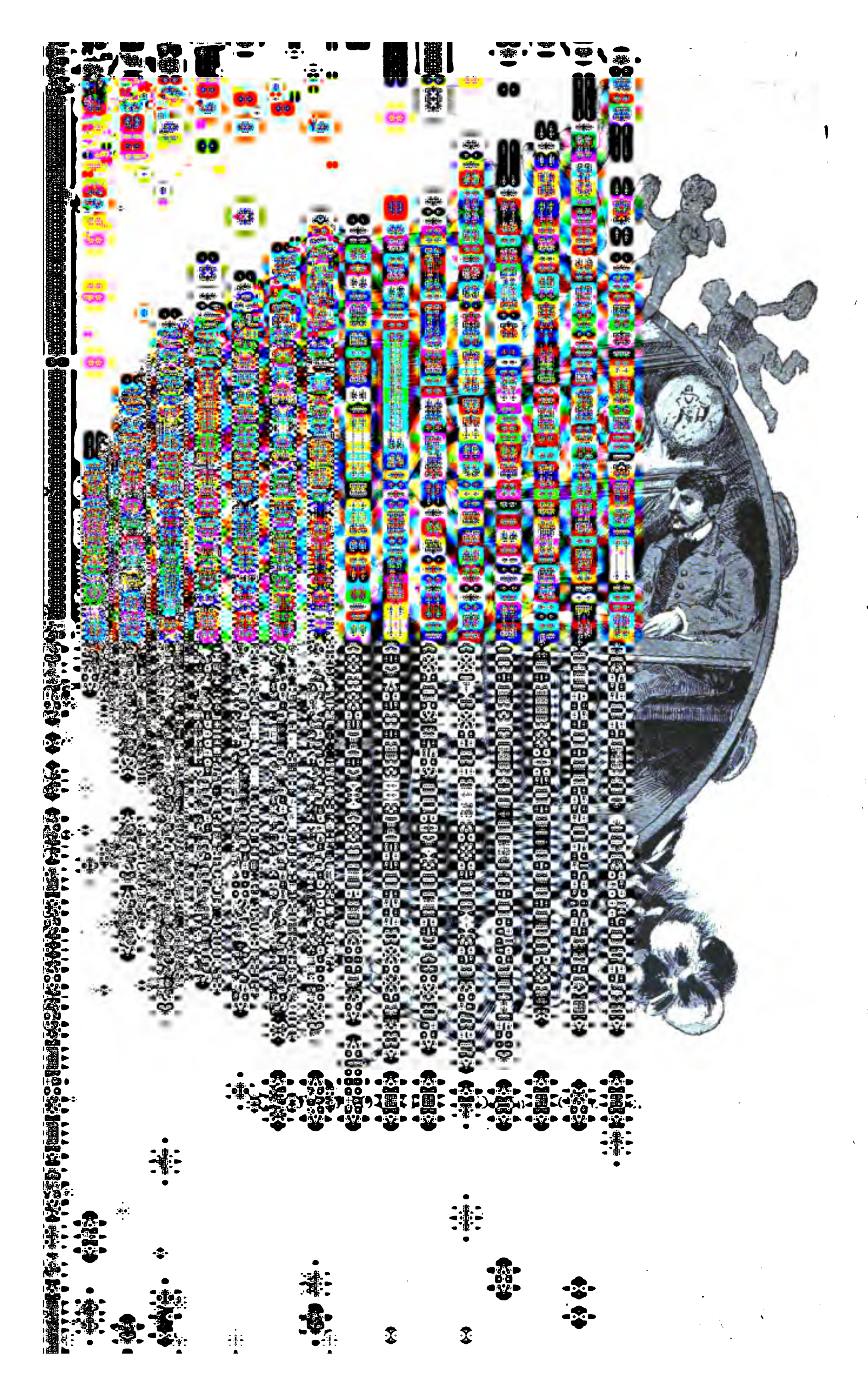
[illegible] ettement
[illegible] ns perdre
[illegible] s peintres
[illegible] e n'y soit
[illegible] très à la
[illegible] ns de la
[illegible] ment, et
[illegible] éclat, la
[illegible] nent une
[illegible] coration,
[illegible] à l'extré-
[illegible] e-même,

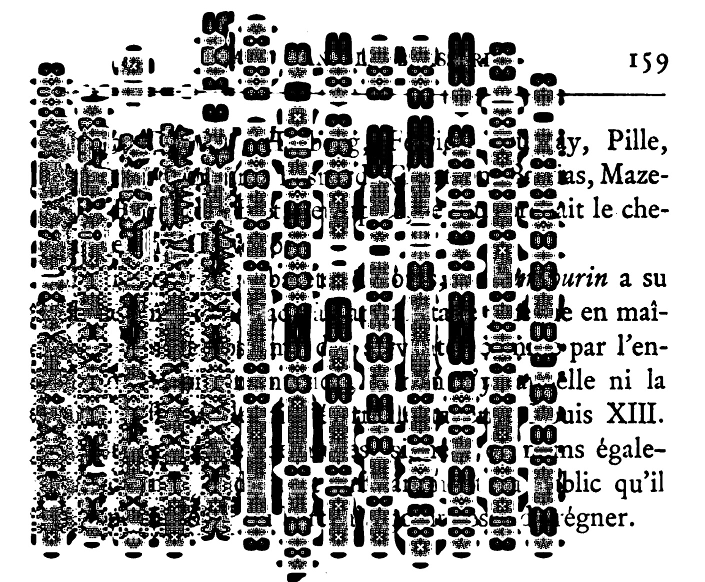
[illegible] elles.



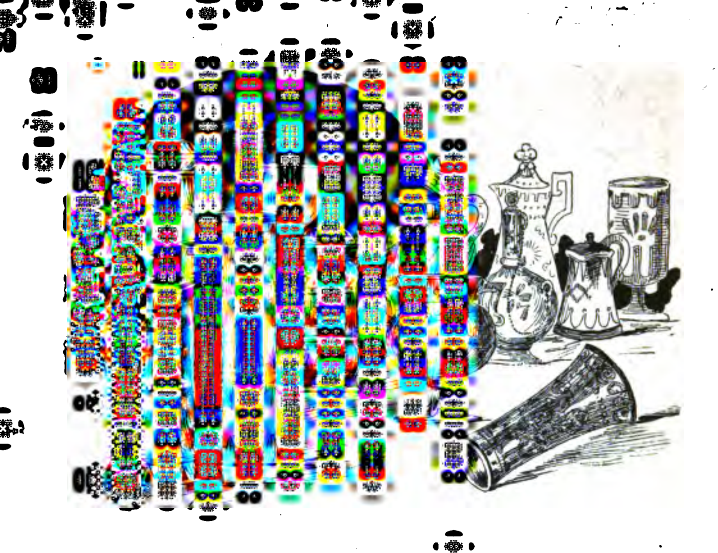
[illegible] *[illegible]u Tambourin*, avec [illegible] affiche extérieure, [illegible] tambourin, a été [illegible]uper qui fit grand [illegible] dans le tout-Paris [illegible]tmartrais. Sur le [illegible]u de ces agapes [illegible]stiques brillaient [illegible] *bombes anarchistes* (*[illegible] citron)*, un *plus* [illegible] *parfait à la vanille* [illegible] *à la Bouguereau* (*[illegible]éonasme)* et autres [illegible]isteries d'atelier, [illegible] l'incohérence [illegible]lla pas, toutefois, [illegible]qu'à la partie culi- [illegible]sta avec le Château- [illegible] me s'y fit connaître [illegible]sseux.

[illegible]mai 1885, les ama- [illegible] en ce cabaret d'un [illegible]rt intéressante de [illegible]Gérôme, Français,





[illegible] y, Pille,
[illegible] ns, Maze-
[illegible] ait le che-
[illegible]
[illegible] *ourin* a su
[illegible] e en maî-
[illegible] par l'en-
[illegible] elle ni la
[illegible] uis XIII.
[illegible] ns égale-
[illegible] blic qu'il
[illegible] régner.

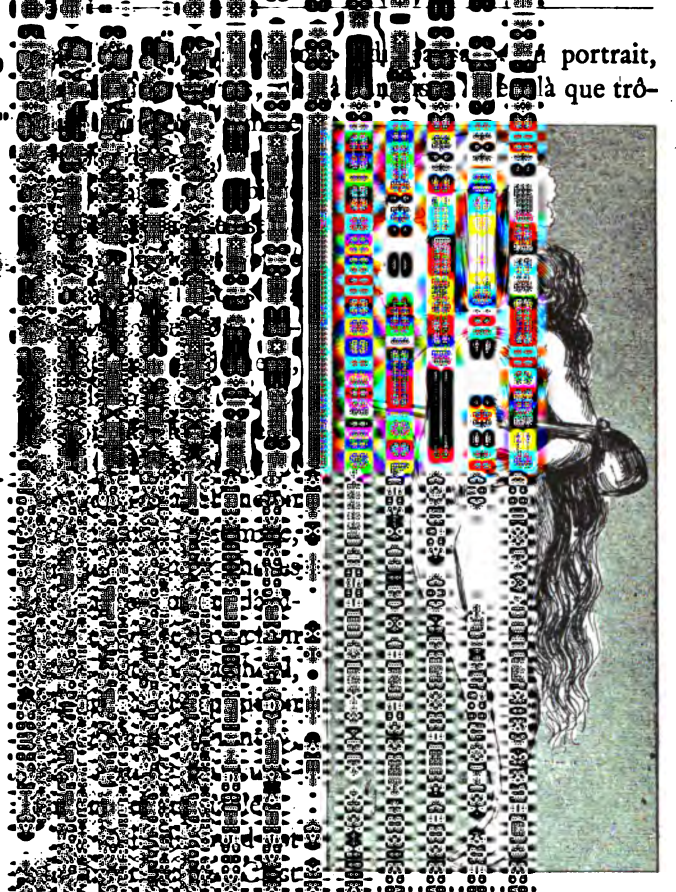


[illegible]

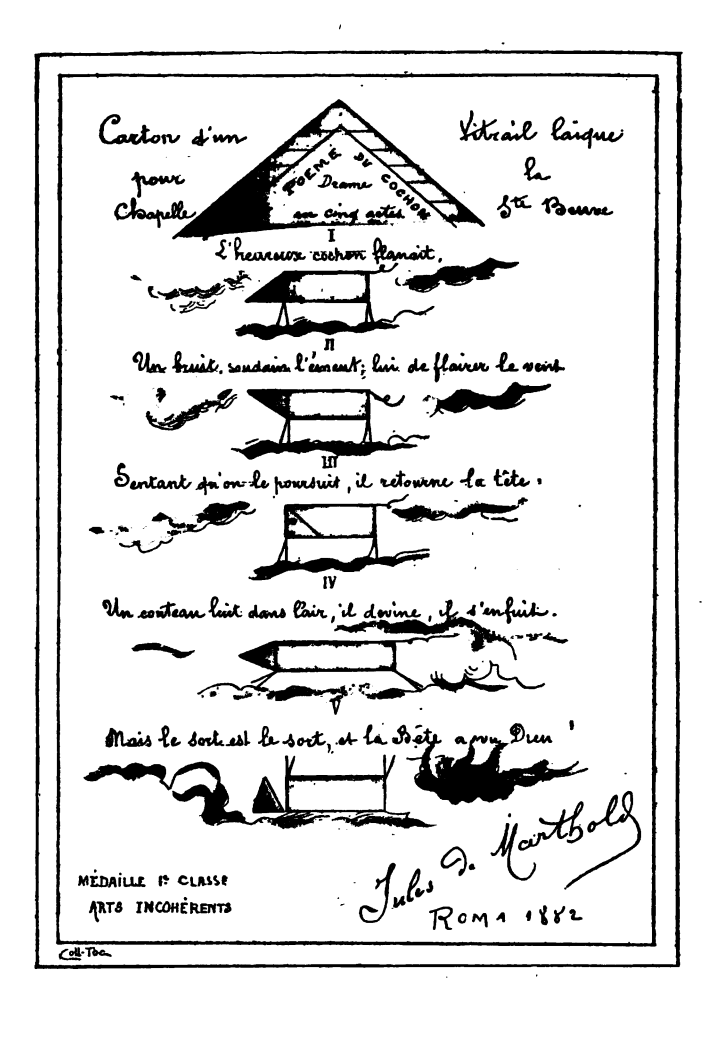
[illegible]RAND BOCK

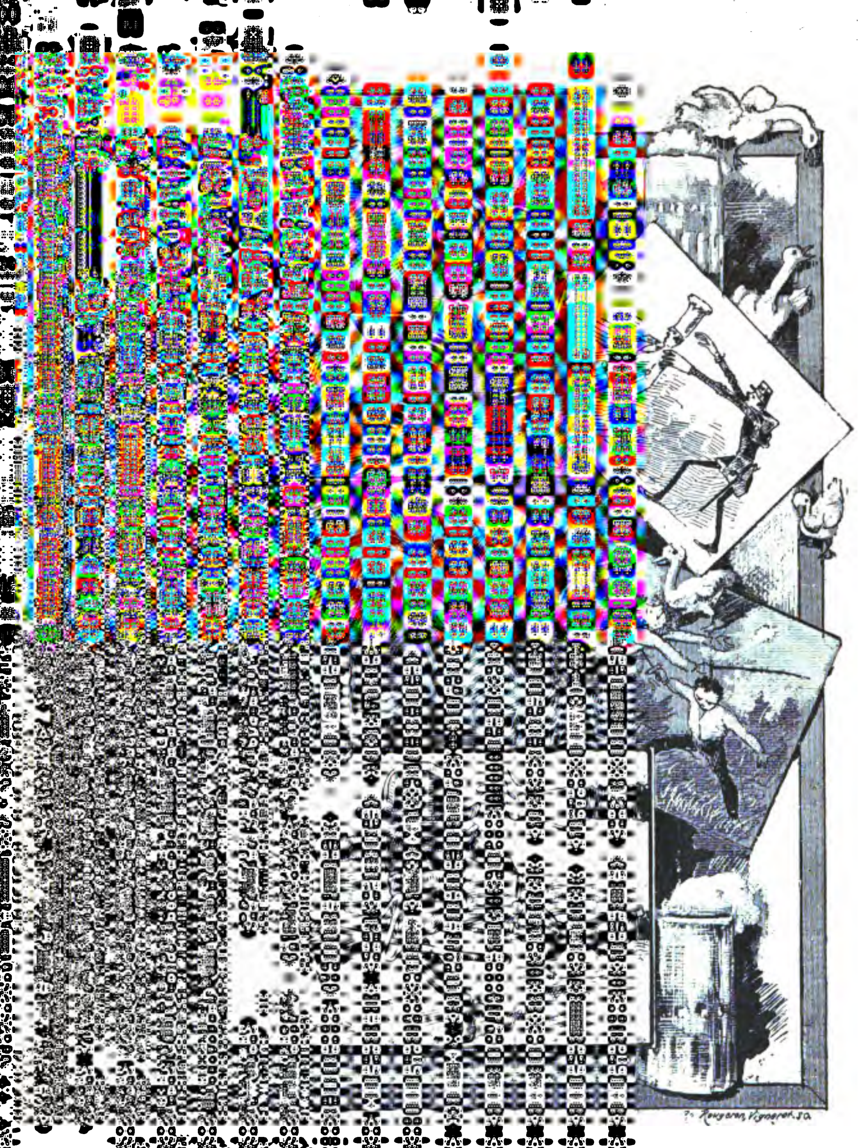
[illegible] Un de ces petits [illegible] tend à disparaître, [illegible]virons, où viennent, [illegible]mes de lettres, les [illegible]sinage. Le local est [illegible]pièces qui le com- [illegible]que dans certaines [illegible]oration, ni tapisse- [illegible], plus que simple. [illegible]s peintures placées [illegible] panneaux d'égale

portrait,
là que trô-



ristiques de
ssion, dont
echerchent


Carton d'un Vitrail laïque
pour la
Chapelle Ste Beuve
POÈME DU COCHON
Drame
en cinq actes
I
L'heureux cochon flânait,
II
Un bruit soudain l'émeut; lui de flairer le vent
III
Sentant qu'on le poursuit, il retourne la tête.
IV
Un couteau luit dans l'air, il devine, il s'enfuit.
V
Mais le sort est le sort, et la Bête a son Dieu!
MÉDAILLE 1re CLASSE
ARTS INCOHÉRENTS
Jules D. Marthold
ROMA 1882
Coll-Toc



[illegible] Grand Bock.»

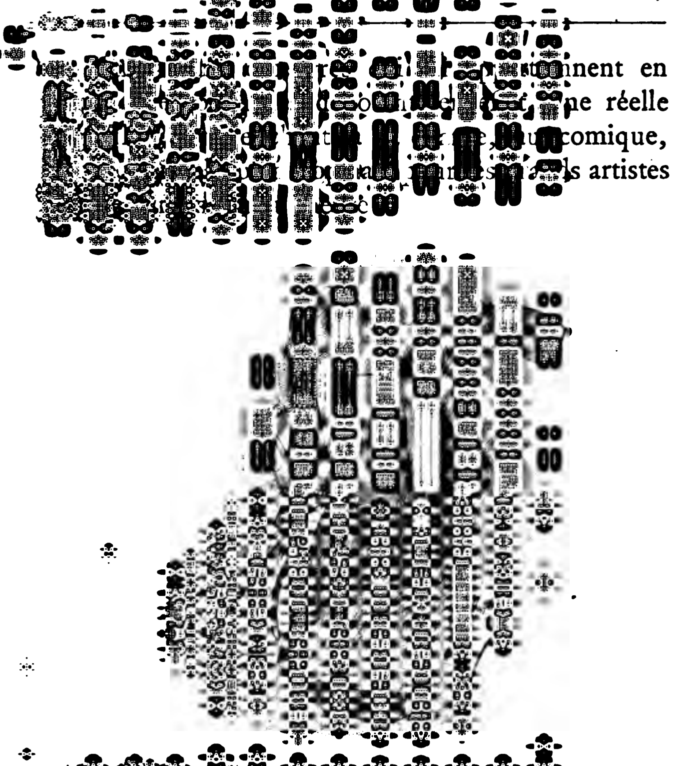
De[illegible] C[illegible]

l'étude, l'originalité, la couleur. Dans des panneaux sur bois, de formes et de grandeurs différentes, Faverot a donné libre cours à sa fantaisie, exécutant de simples pochades sans prétentions, qui méritent la publicité bien autrement que certaines grandes machines des cabarets en vogue, faites uniquement en vue d'épater le bourgeois. Il y a là de l'entrain, de l'étude, une réelle prédisposition à la charge naturelle : avec plus de dessin et un peu de travail, l'ex-clown Faverot ferait un excellent artiste.

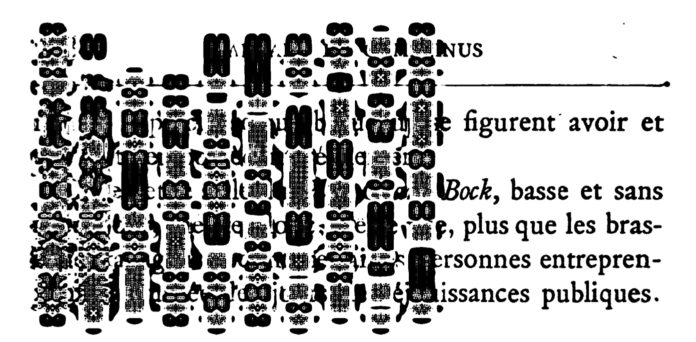
Je me souviens d'une étude de lui, malheureusement enlevée aujourd'hui, — je la regrette d'autant plus que j'avais toujours eu l'intention de l'acheter, — qui représentait des saltimbanques travaillant sur une place publique.. C'était le meilleur morceau de cette petite collection, la composition en était très heureuse, l'ensemble tout à fait vivant et chaque personnage constituait un type.

Faverot, — on peut le voir par celles de ses compositions ici reproduites, — n'a pas exécuté que des clowns. Si son collégien est imité de Gill, le gendarme qui s'est laissé déchausser pendant son sommeil — gare aux nez délicats, — le sergent de ville qui, malgré ses longs bras, a quelque peine à mettre la main sur un personnage à haute casquette, le pendu auquel la lune sert d'auréole et surtout le tombeau de l'artiste, bras et jambes sortant des profondeurs de la terre comme pour adresser un suprême appel aux humains,

... nnent en
... ne réelle
... comique,
... ls artistes



... ujours de
... presque
... constante
... , ce sont
... peut leur
... satisfait,
... qualité si



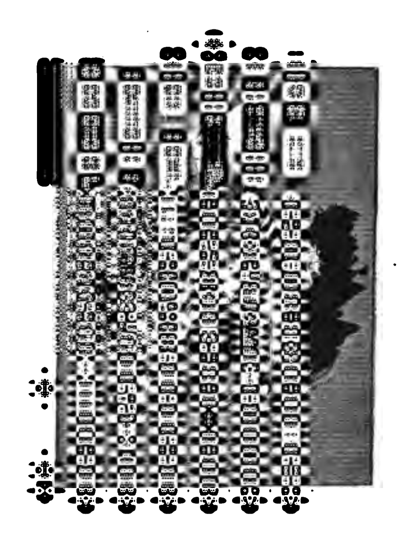
… figurent avoir et

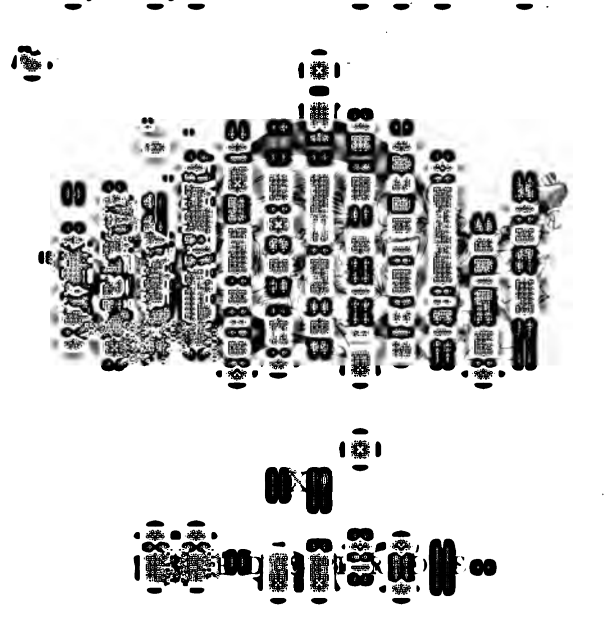
… *Bock*, basse et sans

…, plus que les bras-

…ersonnes entrepren-

…issances publiques.





quoique
Vic-
matériel
que esta-
nd café
certaine
cherchez
onumen-
e règne
sement,
xistence

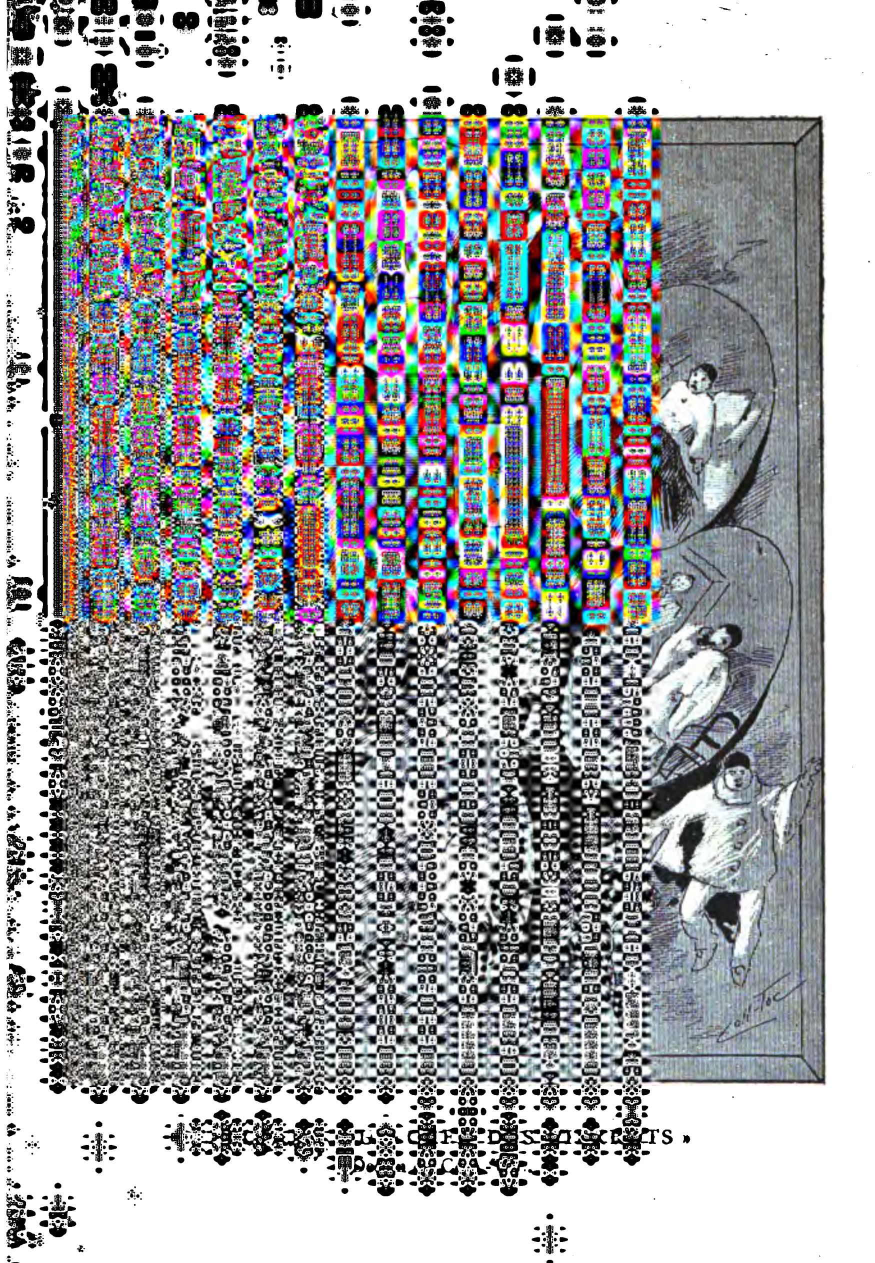
ent, par
par quel

secret instinct, par quelle prescience de l'avenir, ce café s'est trouvé orné de tableaux et de tableaux-glaces, sans être, aucunement, un caboulot artistique. Je dis : tableaux-glaces, non seulement parce que la plupart de ces peintures ont été encadrées dans des cadres à glaces, mais encore parce que quelques-unes laissent voir, tout autour, un morceau de glace entre le tableau lui-même et le cadre.

A l'exception de quatre grandes compositions en longueur et de deux panneaux en hauteur, tous ces tableaux, et il en est plus de quatre-vingts, sont ovales, quelle que soit, du reste, leur grandeur. Tous, invariablement, sont consacrés au personnage de Pierrot, qui figure tantôt seul, tantôt en compagnie d'Arlequin, de Polichinelle et de Colombine. Leur auteur fut un artiste toulousain, Pezou, qui ne paraît pas avoir joui ni d'une bien grande renommée, ni d'une très brillante position. Toutefois, je me souviens avoir vu de lui chez un marchand du boulevard Haussmann des tableaux qui ne manquaient pas d'une certaine valeur.

Souvent il se rapproche du genre Baron, comme on peut le voir, ici, dans les petits médaillons : quant aux compositions où l'élément féminin apparaît, elles datent, toutes, parce que Colombine est habillée à la mode de l'époque.

Cet ensemble est plus ou moins palpitant, plus ou moins intéressant, il est même bien un peu froid, mais il sera d'un réel attrait pour celui qui voudra



jamais dresser l'iconographie de Pierrot, car c'est, je crois, la suite la plus complète qui ait été faite dans l'ancien esprit de ce personnage classique. N'essayez pas, non plus, de comparer ces Pierrots à ceux de Willette, à moins que vous ne vouliez, justement, établir la différence dans la façon de concevoir, et, par suite, de représenter cette figure du théâtre.

Voici d'abord deux grands tableaux : une scène classique de Mardi-Gras, à l'ancienne barrière du Temple, et une école de Pierrots, mettant à profit leur liberté pour tout renverser, tout bousculer, tandis que le maître, qu'on n'a point vu, apparaît sur le seuil de la porte.

Ce furent, paraît-il, des enfants du voisinage qui posèrent pour cette composition, et comme, chaque fois, cela leur valait une pièce blanche, le quartier enfantin y eut volontiers passé tout entier. Plusieurs des modèles d'autrefois sont restés, pour cette raison, des habitués plus ou moins fidèles du café où ils peuvent ainsi se revoir sous les traits de l adolescence.

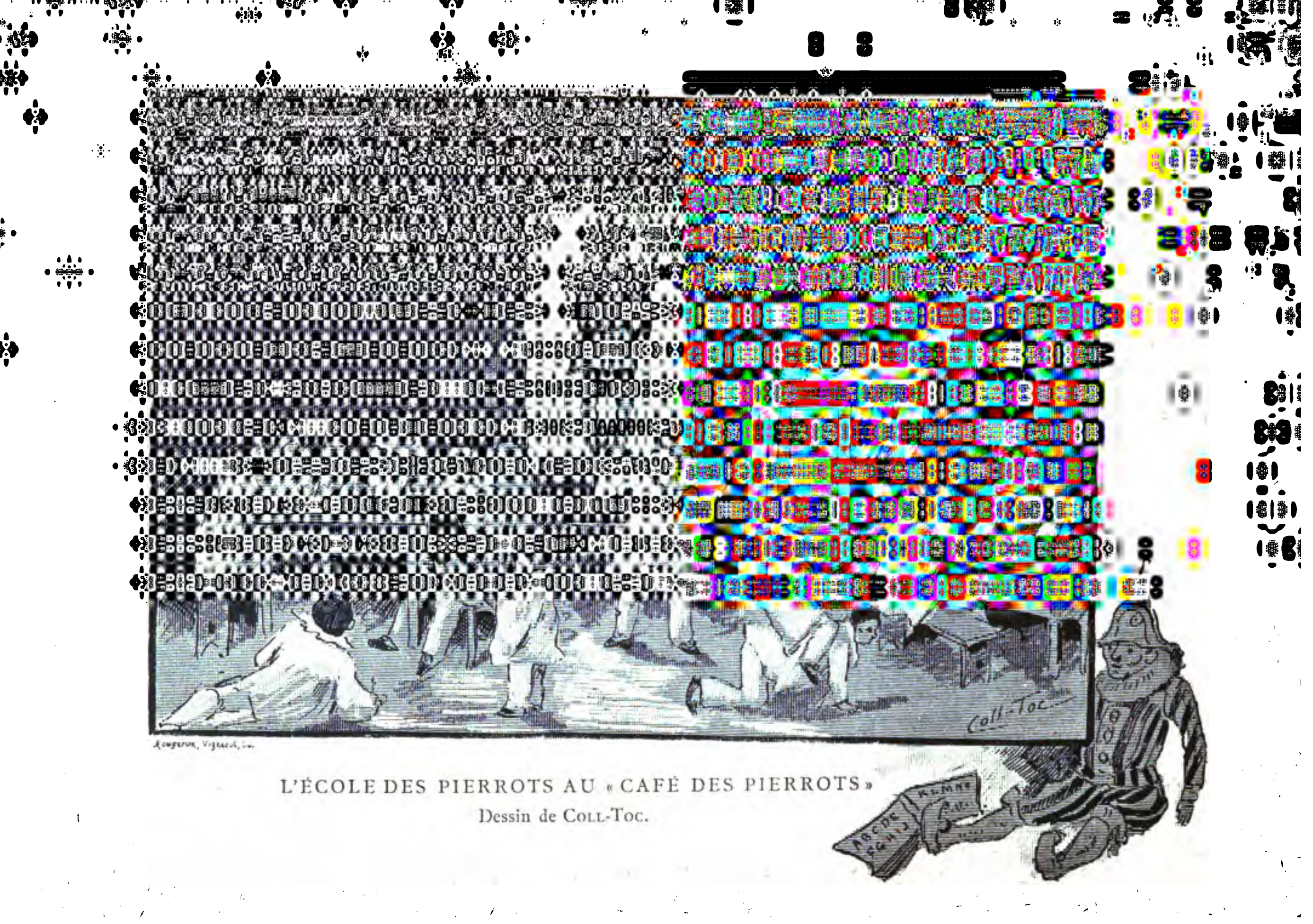
Les deux panneaux : Pierrot jouant de la flûte et Pierrot regardant d'un œil d'envie un avare occupé à compter ses richesses dans une cave, sont, au point de vue de la couleur, les meilleurs morceaux.

Puis viennent, étiquetés par de petites plaques d'émail, comme les vins ou comme les denrées sur les tiroirs de certains grands épiciers, des séries de tableaux intitulés : *l'Orgueil*, *la Colère*, *l'Ivresse*, *la Paresse*, *l'Envie*,

la Gourmandise, l'Avarice, le Goût et même *le Bâillement*, (sic), lesquels, conformément à toutes les banalités de cette espèce, véritables lieux communs de la peinture, représentent Pierrot se mirant dans une glace, s'adonnant à la dive bouteille, sommeillant sur sa table de travail tandis que son précepteur lui tire l'oreille, ou se préparant à fustiger un chien qui s'oublie contre sa table, etc.

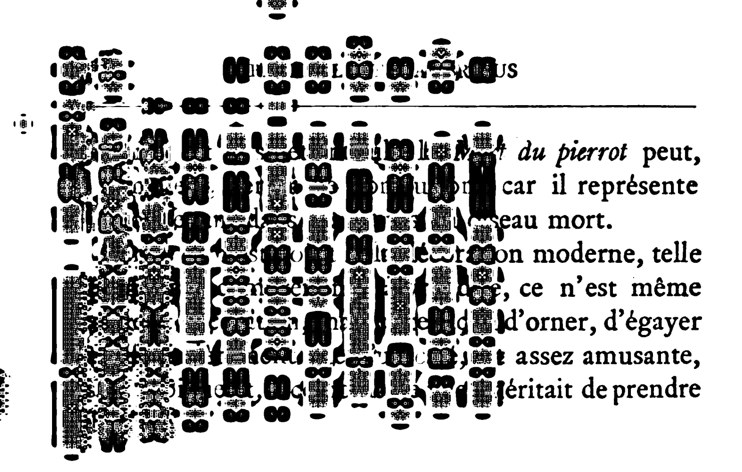
Vous pourrez voir encore, dans tous les formats, Pierrot amoureux, Pierrot malade, Pierrot cuisinier, — soit qu'il épluche des oignons, soit qu'il prenne des poissons rouges dans un bocal pour les jeter dans la poêle à frire, soit qu'il aille chercher des fruits dans une corbeille, — Pierrot au café se plongeant dans la lecture du *Journal Amusant*, Pierrot à Mazas, Pierrot donnant la bouillie à un moutard. — Ici il est en partie fine avec Colombine, Arlequin et Polichinelle, faisant la cour à Colombine, tandis qu'Arlequin dort accoudé sur la table et que Polichinelle a déjà roulé en dessous. Là, il est aux écoutes, à la porte de Colombine, tandis qu'Arlequin, armé de sa batte, se prépare à l'en frapper, ou bien il disparaît sur la terrasse d'un jardin, alors que son heureux rival est au bas de l'escalier, l'air vainqueur.

Autre part, enfin, transformé en chanteur des rues, il tourne l'orgue et chante : *Petits oiseaux,* ce qui fait aboyer tous les chiens des alentours; on le voit encore, au lit, se préparant à recevoir l'instrument de Thomas



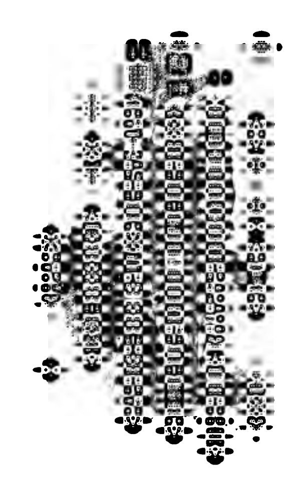
L'ÉCOLE DES PIERROTS AU « CAFÉ DES PIERROTS »

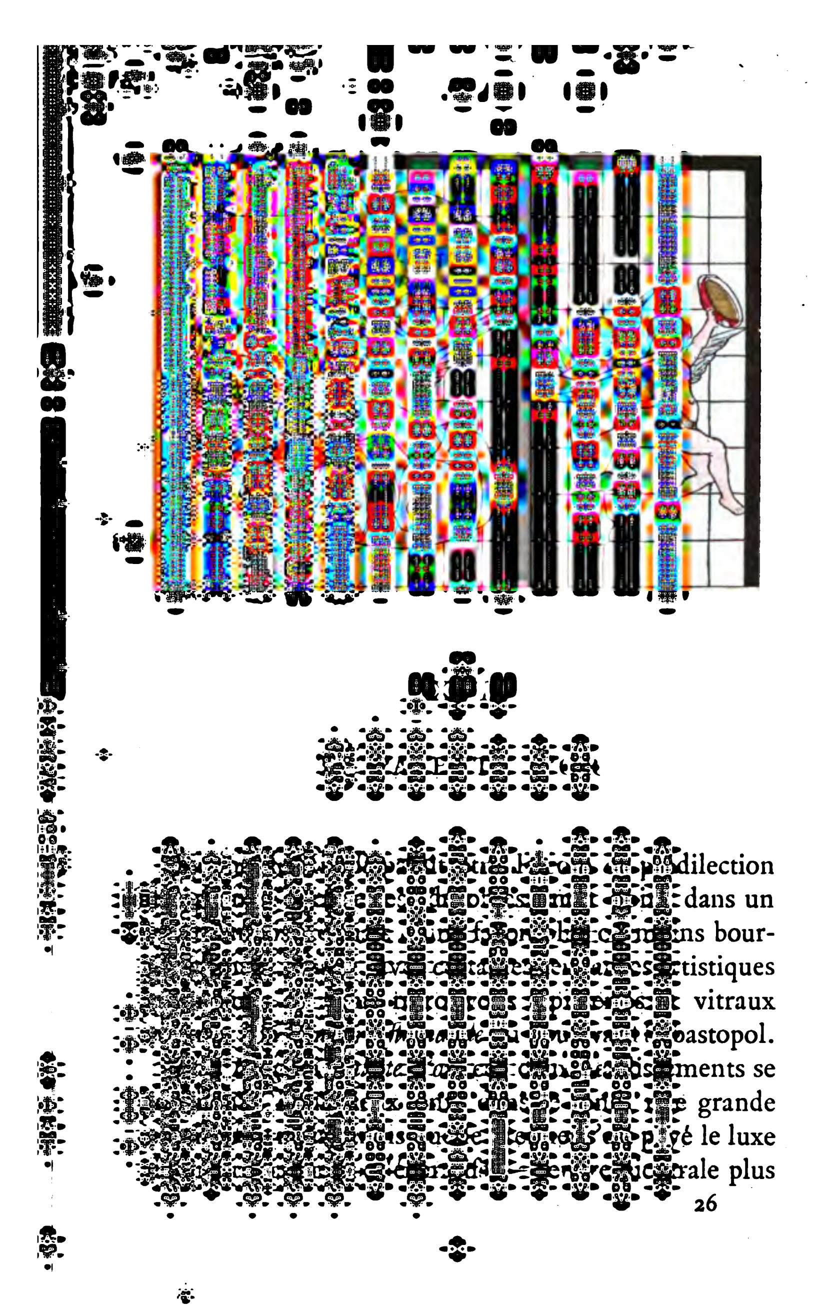
Dessin de Coll-Toc.



[illegible] *du pierrot* peut, [illegible] car il représente [illegible] eau mort.

[illegible] on moderne, telle [illegible], ce n'est même [illegible] d'orner, d'égayer [illegible] assez amusante, [illegible] éritait de prendre





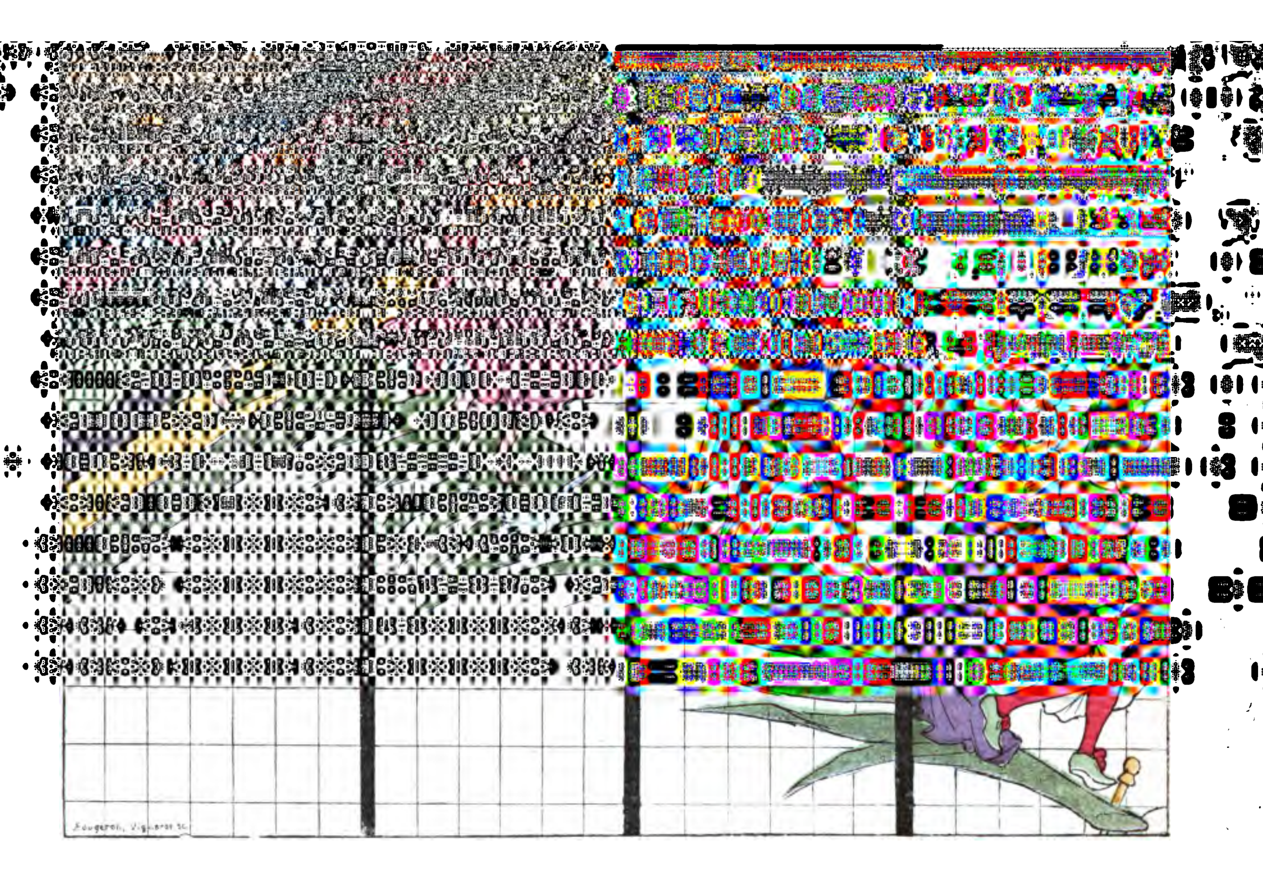
[illegible]

[illegible] dilection [illegible] dans un [illegible] ns bour- [illegible] tistiques [illegible] vitraux [illegible] astopol. [illegible] ments se [illegible] grande [illegible] yé le luxe [illegible] rale plus

[illegible] — re[illegible] anciens cabarets et
[illegible] cabarets du *Lion*
[illegible] *de Nesles* et le *Pré*
[illegible] té de transformer
[illegible] bleaux d'un intérêt

[illegible]

[illegible] quels, toutefois, on
[illegible] le Carrier-Belleuse
[illegible] nt de simples vitres
[illegible] e au milieu, rouge
[illegible] dé ; à la *Palette d'or*
[illegible] mettant d'apprécier

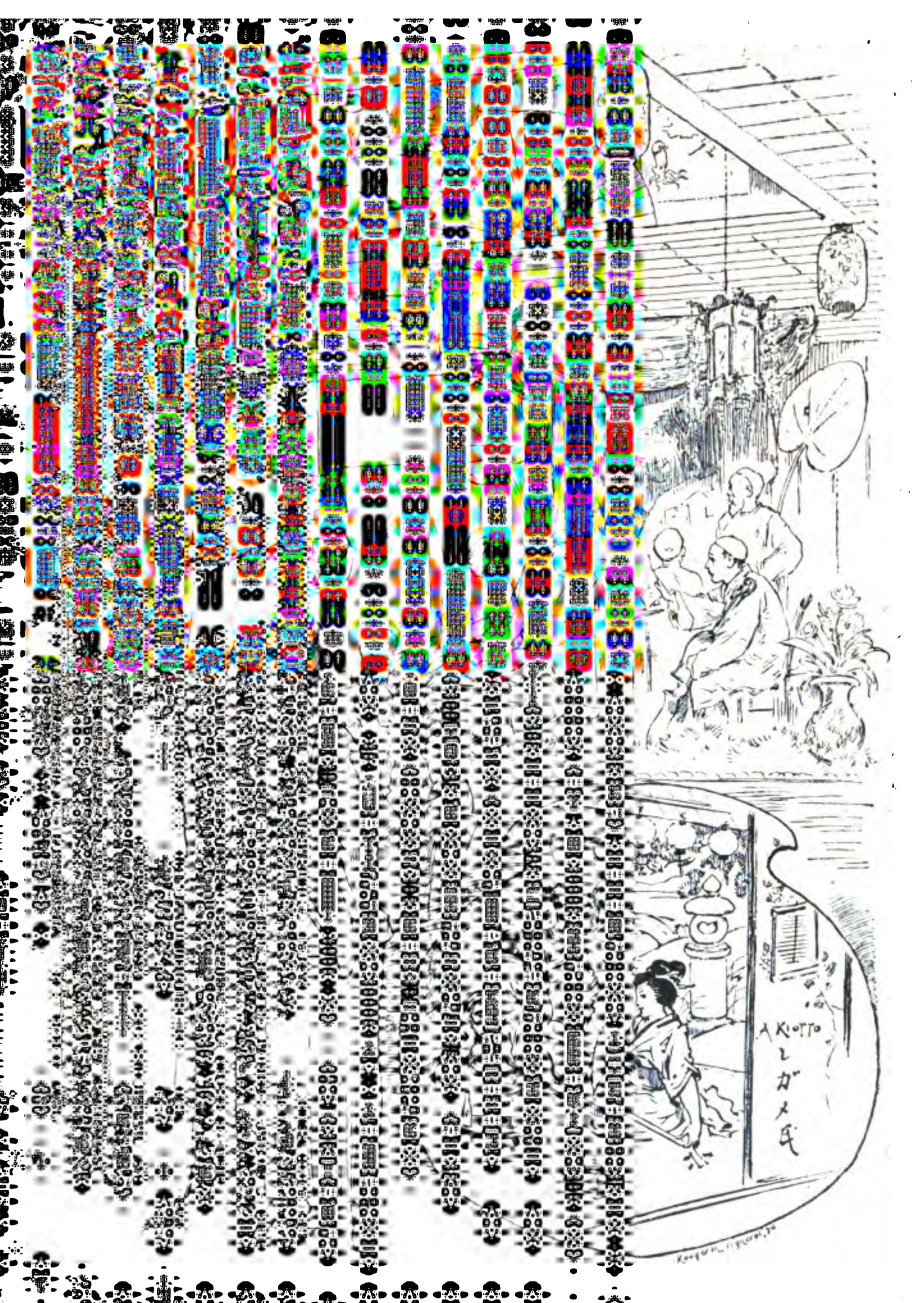


VITRAIL DE WILLETTE, A LA BRASSERIE DE « LA PALETTE D'OR ». — Dessin de F. Fau.

[illegible] cet artiste qui me [illegible] iginale qu'au *Chat* [illegible] que sa composition [illegible] un seul jet; ce qu'il [illegible] détache admirable- [illegible] que l'arc-en-ciel qui [illegible] mages symbolisant [illegible] nanité, produit un [illegible] très coloré.

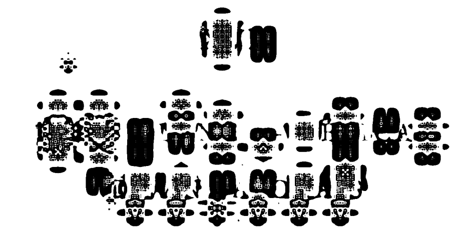
[illegible] *d'or* a voulu que [illegible] de fond, les portes, [illegible] hat avec des rayon- [illegible] dans Paris une spé- [illegible] tile, devant le comp- [illegible] agnifique pompe à [illegible] laquelle on voudrait [illegible] t une palette plus [illegible] ne fois faites, il faut [illegible] d'un objet bien en [illegible] ardera pas à se ren- [illegible]

[illegible] à matière à de nou- [illegible]



[illegible] — Dessin de Félix Régamey.





[illegible] en pousse
[illegible] cette, tant
[illegible] ce qu'on
[illegible] le patron
[illegible] ne crains
[illegible] les excen-
[illegible] s pour les

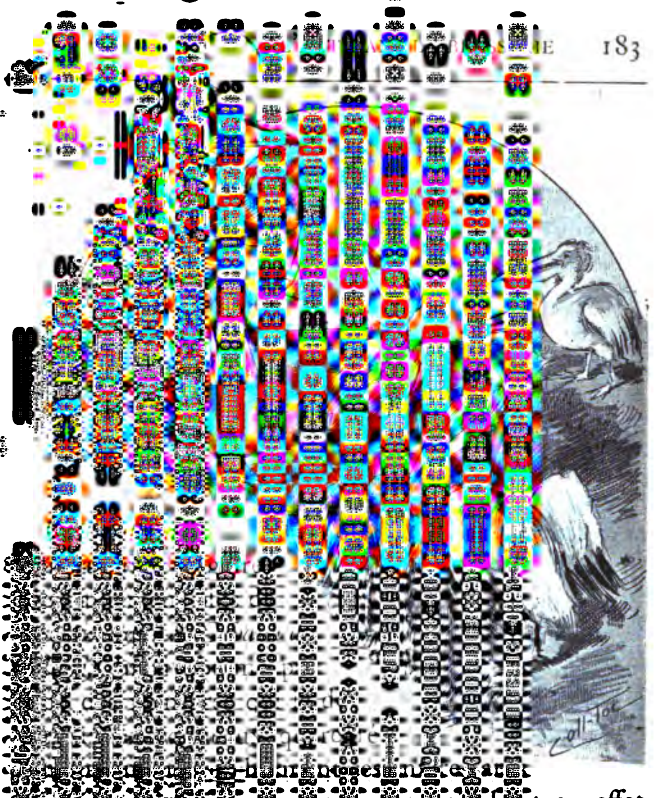
[illegible] *blanc*, tau-
[illegible] aint-Mar-
[illegible] *Auberge du*
[illegible] *asserie des*
[illegible] n'a pas

encore pu voir le jour, la maladie n'en fait pas moins, chaque jour, quelque nouveau progrès et s'étend maintenant dans les quartiers populaires.

Voulez-vous entrer dans ce boyau, aux vitres garnies de petits rideaux à raies rouges et blanches? Cela s'appelle le *Chat blanc*, est servi par les fameuses femmes en travesti dont j'ai parlé plus haut, a une cheminée de campagne avec la marmite au milieu, laisse voir aux murs les poutres de traverse, ou bien quelques intentions picturales, des dessins au trait qui jouent à l'Epinal de la fresque. Ici, les chats triomphent sous toutes les formes, et chacun de ces sujets au contour plus que primitif est entouré d'inscriptions en banderoles parmi lesquelles on peut lire :

Concert en scie bémol. — Concert chabanesque et trémolo. — Partie de Chat-huant. — Pour faire un civet, prenez un chat. — Voulez-vous accepter mon bras? (un chat en chapeau de soie qui offre son bras à une chatte).

Cela suffit à juger l'œuvre, exécutée à forfait par un entrepreneur au mètre. A part cela, l'intérieur, avec le plafond aux poutres grossières, avec les lampes de forme ancienne, a bien l'aspect d'une auberge de la basse Bretagne. L'établissement a encore un sous-sol qui, orné d'instruments aratoires, doit représenter une ferme normande. Le plus curieux est sans contredit le vieil escalier qui y conduit et dont les marches usées nous rappellent que les maisons du faubourg Saint-Denis ne sont pas de création toute récente.



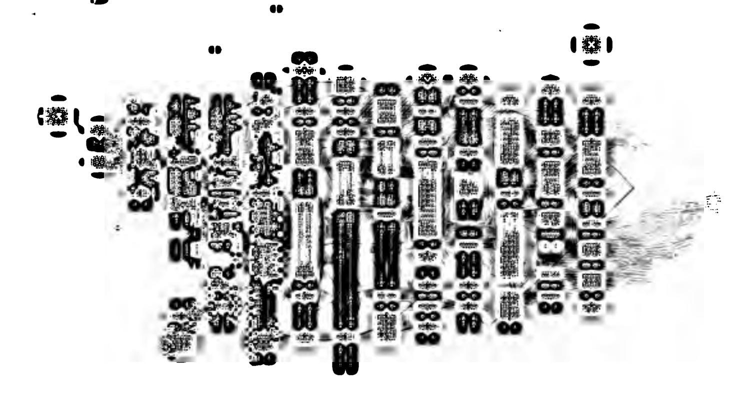
t en effet
ent cepen-
s qualités

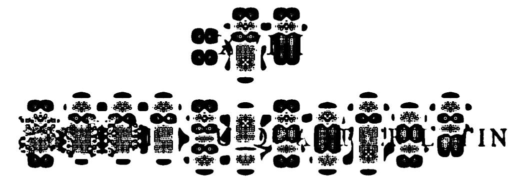
elle façon
en un éta-
haut de la
qui fit déjà

parler d'elle sous le nom de *Café de la Chanson*; montez quelques marches et vous vous trouverez au *Divan Japonais*, ainsi nommé, sans doute, parce que tout y est chinois.

Dans cette fumisterie de haut goût qu'on a essayé de rendre plus piquante en confiant le service à des dames japonaises — encore plus chinoises que le reste — vous retrouverez le matériel du café parisien devenu par un subit changement de décor du japonisme d'occasion. Le billard se peint en bleu et rouge et on y colle des baguettes de bambou. Aux becs de gaz on ajoute des petites clochettes, aux murs on applique des grands panneaux sur soie, comme il s'en trouve en certains magasins. Le comptoir reçoit également une teinte dans ce bleu et ce rouge qui sont particuliers aux peuples de l'extrême Orient. D'anciennes chaises Louis-Philippe, en acajou, sont badigeonnées avec une couche de vernis noir, le plafond se plaque en or avec des ornements de fantaisie, et tout est dit. La farce est jouée; le patron peut crier : *Servez chaud!*

O Parisiens, mes frères !





... IN

... tout cela
... le-Prince,
... Comédie,
... as, rue de
... l'ont pour
... eur de la
... d'un goût
... dre un peu

... x qui sont
... n, on les
... e ou deux
... e tentures
... la tapis-

serie; sur les murs, c'est un assemblage de toutes sortes : eaux-fortes aux cadres d'or ou de peluche, parasols japonais ou statuettes chinoises venant en droite ligne des grands bazars, faïences, bambous et babouches turques. Quelquefois un ou deux petits meubles, étagère vitrée, ou buffet identique, laissant voir des porcelaines, des étains, des tabatières. Tables et chaises en bois ciré qui sont, souventes fois, d'assez joli modèle.

Comme ensemble, le tout produit un effet harmonieux, a l'air confortable, surtout à cause de l'exiguïté du local. Il en est ainsi, dans le quartier, qui avec leurs lanternes et leurs appliques en fer découpé, vous ont l'aspect de petites bonbonnières. La devanture, aux vitres laissant passer discrètement la lumière, mais ne permettant pas de distinguer, depuis le dehors, les objets, produit aussi son effet, et rappelle, pourvu qu'on y mette quelque bonne volonté, les anciennes tavernes.

La vérité, la voici : moitié brasserie, moitié tout ce qu'on voudra, à condition qu'on n'y cherche pas une école de maintien, ces établissements sentant le fard et la poudre de riz, sont souvent coquettement arrangés; d'autres fois, sales et délabrés, offrant ce je ne sais quoi d'écœurant des lendemains de *nopces* banales, ils montrent bien que, pour ceux qui les fréquentent, les femmes en constituent le principal attrait. La décoration n'est là qu'un accessoire, une satisfaction donnée au goût du jour. C'est dans un de ces caboulots, où se



la maî-
reux de
out cela
u moins
s dames,

s sortes
le quar-

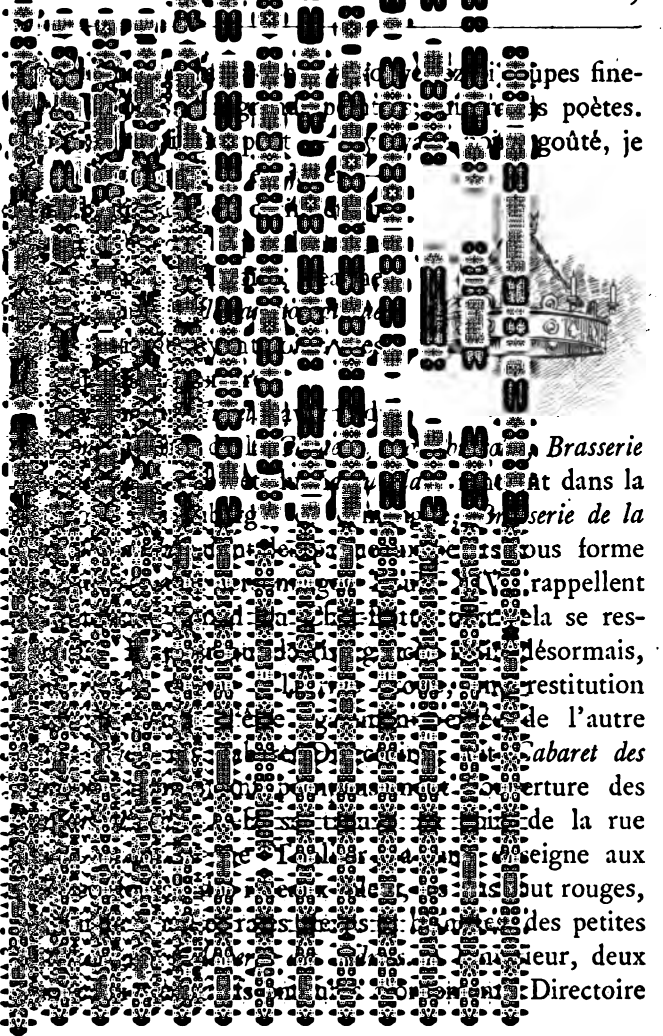
agruel,
ux lans-
d et aux
dont le
s de la
si j'en
etrouvé

avec plaisir une série de pochades de Faverot, consacrées presque toutes aux clowns et aux gens de cirque. Combien n'est-il pas regrettable que cela soit placé pêle-mêle sur les murs, au lieu d'être sous forme de panneaux, encastré dans des cadres de bois mat!

Un autre de ces établissements, le *Coucou*, sis rue Monsieur-le-Prince, qui eut, le premier, de jolis fers forgés, s'intitule : *Brasserie du style Charles IX le plus pur*. N'est-ce pas lui qui, voulant jouer au coin artistique et littéraire, se fit rédiger par un maître ès-fumisterie, la petite réclame suivante :

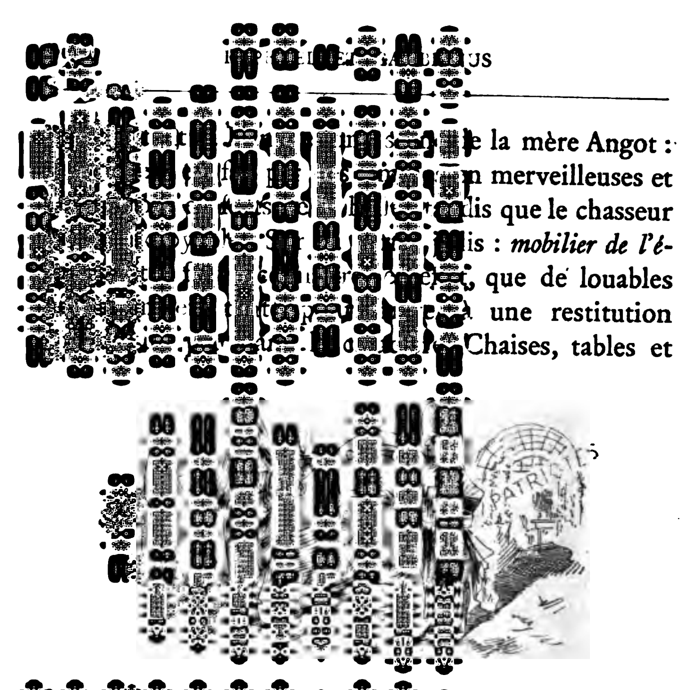
« Là, dans des coupes de bronze finement ciselées, les grands peintres et les grands poètes viennent, tous les soirs, déguster la cervoise ou le doux hydromel. Nous y avons vu très souvent, — *très souvent* est joli — MM. Zola, Paul Alexis, Coppée, Léon Bloy, Alph. Daudet, de Goncourt, fumant gravement leurs pipes orientales, perdus dans des rêveries asianesques que les grands yeux des Hébés qui servent à boire font si facilement naître. Certes, Héloïse, Jeanne, Toto, auraient eu, au siècle de Périclès, des autels et des temples; et le *Coucou* a grandement raison d'être la chapelle où elles versent, gracieuses et belles aristocratiquement, la douce boisson qui fait oublier le bourgeoisisme de la vie. »

Certes, la réclame pour *ce coin bizarre, harmonieusement,* — le mot n'est pas de moi — est affriolante, mais si vous ne voulez pas être désillusionné, n'allez

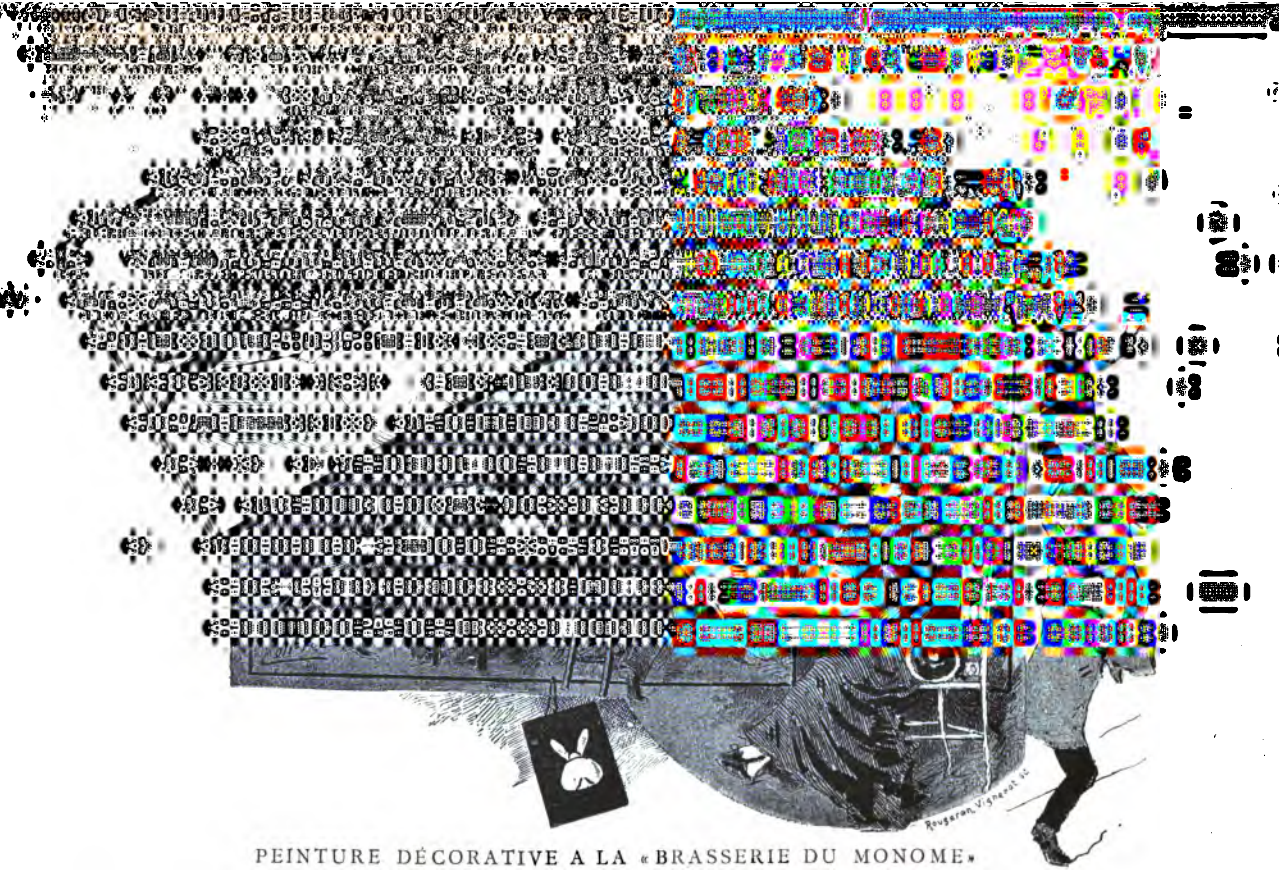


…upes fine-
…s poètes.
…goûté, je
…
…*Brasserie*
…at dans la
…*serie de la*
…ous forme
…rappellent
…la se res-
…désormais,
…restitution
…de l'autre
…*abaret des*
…erture des
…de la rue
…seigne aux
…ut rouges,
…des petites
…ieur, deux
…Directoire

[illegible] la mère Angot :
[illegible] merveilleuses et
[illegible]dis que le chasseur
[illegible]is : *mobilier de l'é-*
[illegible], que de louables
[illegible] une restitution
[illegible] Chaises, tables et



[illegible] en cuivre, lustres
[illegible]haut, tout cela est
[illegible]ant, que les mer-
[illegible]erveille.
[illegible] vraies peintures,
[illegible] au quartier Latin
[illegible] *Brasserie Mürger*,
[illegible] pour cela, dans
[illegible] rues de Paris qui
[illegible]il, et entrons à la
[illegible]nom à la prome-

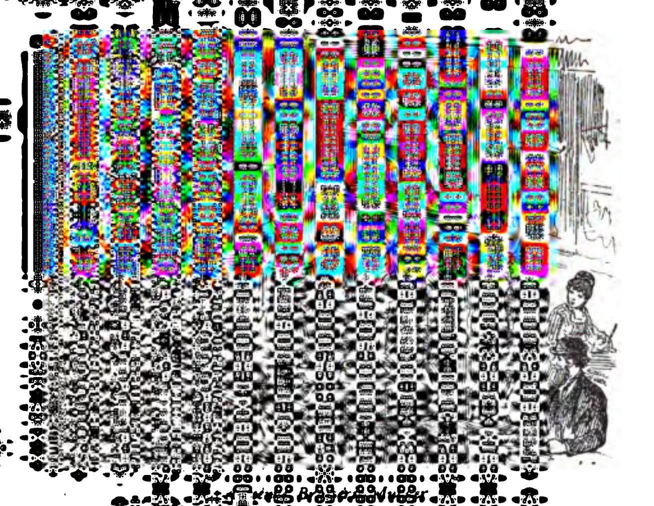


PEINTURE DÉCORATIVE A LA « BRASSERIE DU MONOME »

Dessin de Coll-Toc, d'après A. Pagès.

[illegible] prennent [illegible]

[illegible] l'on par- [illegible] marches, [illegible] turales.



[illegible] Brasserie [illegible]

[illegible] de l'éta- [illegible] eries qui [illegible] ez grand [illegible] quoique [illegible] us, l'on [illegible] certaine [illegible]

Dans le fond deux grands croquis d'intérieurs de brasserie ; étudiants et étudiantes attablés devant leurs bocks, menant en un mot joyeuse vie, et déguisés du Mardi-Gras, faisant irruption dans l'établissement, en renversant tout sur leur passage. L'un est signé : A. Pagès, l'autre A. Calbet.

De ce dernier, sont également deux scènes de la *Vie de Bohème*, aux personnages habillés à la mode de 1850, qui pourraient servir d'illustrations pour les œuvres de Mürger : étudiants et grisettes en promenade aux environs de Paris, étendus sur l'herbe, et étudiants dans leur chambrette — on croyait encore aux greniers à cette époque, — jouant du cor et de la guitare, tandis que Mimi Pinson fait des agaceries à son amoureux. Le vacarme est tel, que le propriétaire réveillé par les voisins, entre gravement, son bonnet de coton sur la tête.

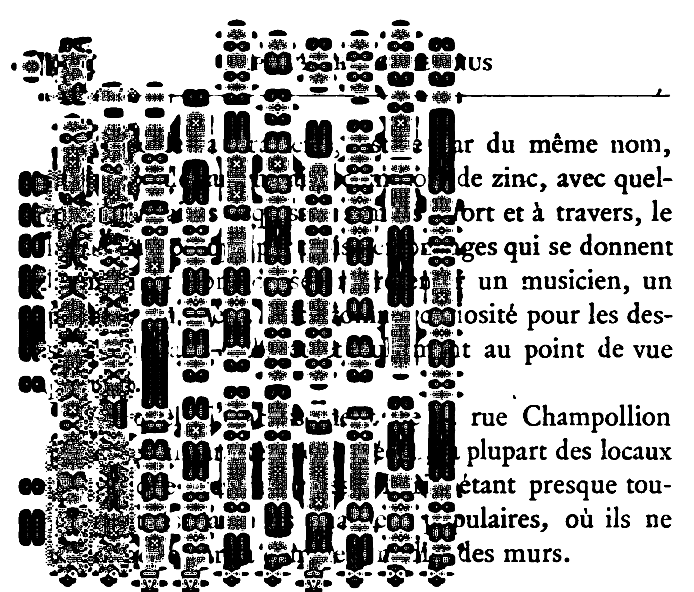
Ces quatre grands panneaux qui font la tache sont essentiellement décoratifs. Le reste est moins bon. L'artiste qui a représenté un étudiant assis par terre, des bouteilles à la main, sur ses genoux une pipe et une tête de mort, tandis que, derrière lui, légèrement indiquées, sont, comme perdues dans les nuages, une fille de brasserie et une *Grille d'égoût* quelconque, esquissant un cavalier seul, cet artiste, dis-je, a peut-être eu une pensée fort morale, mais l'exécution est faible, plus que faible.

Je ne parle pas, non plus, de la ronde de Pierrots

[illegible] re-mort [illegible] ant beau [illegible] r tout le [illegible] sont des

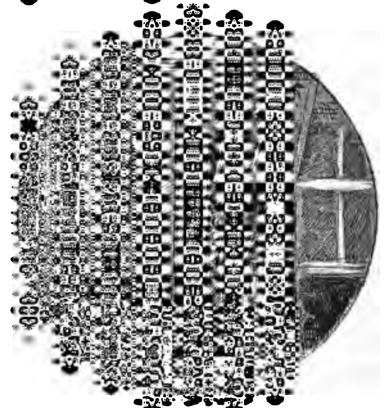
[illegible] ance qui [illegible]

[illegible] bet, *Au* [illegible] de son [illegible] lui arri- [illegible] gnol de [illegible] sentation [illegible] tout le [illegible]



… r du même nom,
… de zinc, avec quel-
… ort et à travers, le
… ges qui se donnent
… un musicien, un
… osité pour les des-
… t au point de vue

… rue Champollion
… plupart des locaux
… étant presque tou-
… ulaires, où ils ne
… des murs.



XIX

L'ART DANS LES BAS-FONDS

CHEZ LE PÈRE LUNETTE

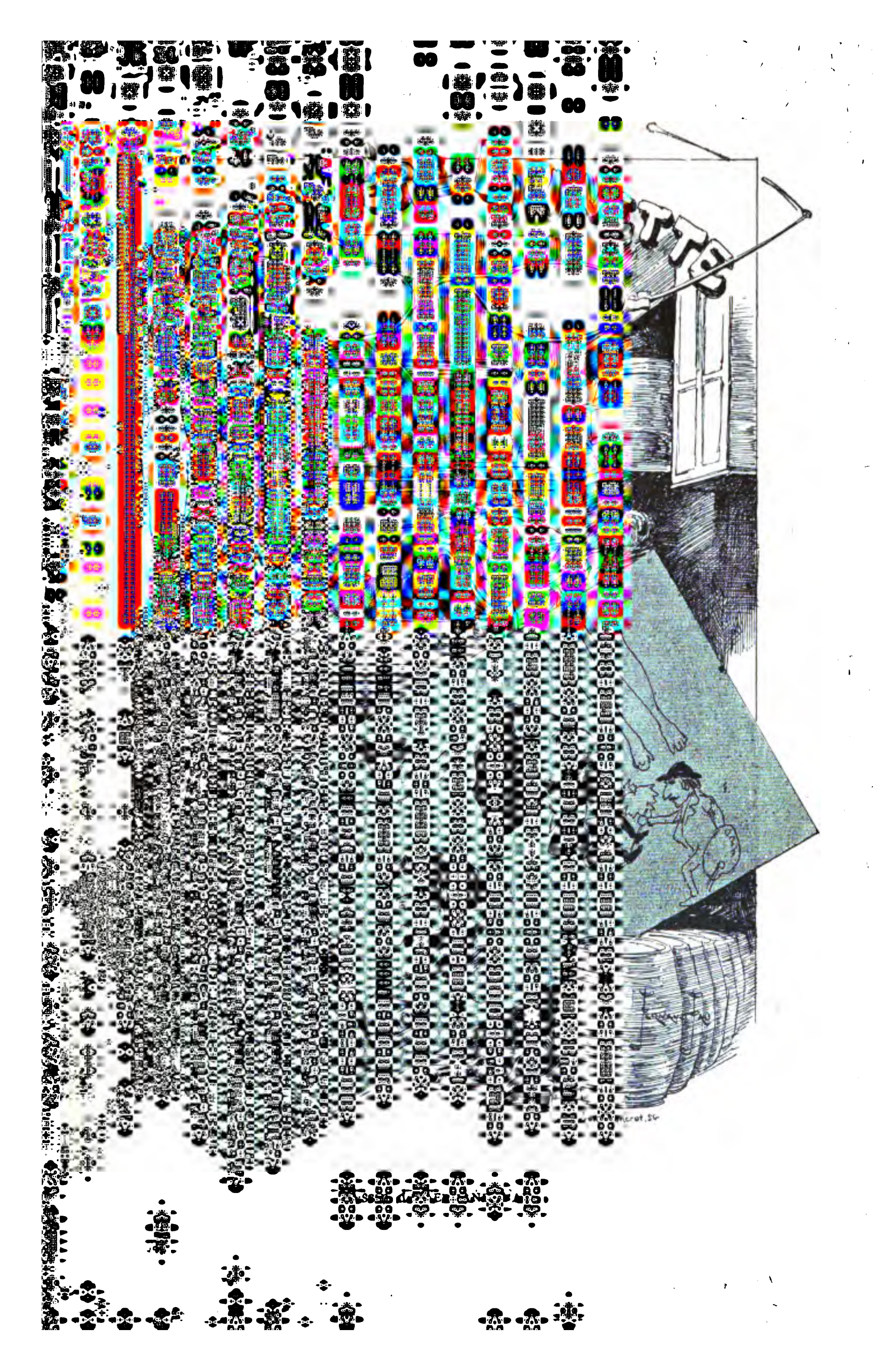
Faire entrer le cabaret de la rue des Anglais connu sous le nom de *Au Père-les-Lunettes,* par suite des grandes lunettes en cuivre que portait son fondateur, dans un volume sur les brasseries artistiques, c'est, peut-être, pousser un peu trop loin l'idée décorative. Mais il s'agit d'une des curiosités de Paris. Je ne puis résister au plaisir d'en donner un croquis, d'autant plus que les intentions de dessins qui ornent les murs de ce caboulot fréquenté par la fine fleur de l'écume parisienne, sont aussi intéressantes pour l'étude des mœurs que les peintures des brasseries à femmes.

Cela se trouve dans une arrière-boutique, pas beaucoup plus grande, dit fort bien Wolff, que l'intérieur d'un omnibus. « Des artistes inconnus ont décoré les

murs de dessins ; ici, un pochard vomit le vin contre le mur ; là-bas deux pick-pockets font le mouchoir à un Anglais en contemplation devant une affiche ; plus loin un Alphonse cause sous une porte cochère avec une femme qui lui remet de l'argent. Et le brillant chroniqueur du *Figaro* ajoute :

« L'auteur de quelques-unes de ces illustrations est connue ; c'est cette femme encore jeune, aux cheveux bouclés qui encadrent son visage pâle et intéressant... sa première jeunesse a été laborieuse ; elle prétend avoir dessiné des illustrations pour la librairie Hachette, et elle affirme qu'il s'en est fallu d'un rien qu'elle n'eût une médaille au Salon. Ce qui est certain, c'est que cette fille dessine, je ne dirai pas avec talent, mais avec une certaine habileté. »

J'ignore à quelle époque exacte, Wolff a visité ce bouge fréquenté uniquement, s'il faut en croire son propriétaire, par d'honnêtes pères de famille, mais ce que je sais, c'est que l'auteur des peintures actuelles est le petit bonhomme qui s'est représenté lui-même au bas des chefs-d'œuvre dont le dessin de Fernand Fau nous donne un si intéressant spécimen. Or, ledit ne serait autre qu'un nommé Lagarde, ancien élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ce dont cette dernière a le droit de ne pas être fière. Comme on peut le voir, Zola et surtout Gambetta semblent tenir une certaine place dans les préoccupations des habitués de l'établissement.



C'est encore à titre de curiosité que je crois devoir reproduire quelques passages d'une pièce de vers que son auteur, un homme de lettres qu'*avais évu des malheurs*, récitait d'ordinaire à l'arrivée des visiteurs de marque, pièce de vers qui nous fait connaître par le menu les merveilles du Père Lunette, depuis le banc

Où le beau sexe en titubant
Souvent s'allonge. [1]

Voici, dans un style plus ou moins gazé, la description des tableaux que notre poète qualifie de *riches en couleur* et *pleins de malice*.

Les pieds posés sur un dos vert
Une Vénus de la Maubert
Mise en sauvage
Reçoit des mains d'un m...
Une cuvette pleine d'eau
Pour son usage.

Cassagnac (on ne sait comment)
Arrive juste en ce moment,
Toujours sévère,
Et Gambetta plus libertin
Fixe ardemment sur la p...
Son œil de verre.

. . . .
. . . .

[1] Ce poète attitré du *Père Lunette* n'était autre qu'un ex-clerc de notaire, aujourd'hui décédé, Jean Antissiès. La pièce dont il s'agit, intitulée: *Description de la salle du Père Lunette* se dit toujours, Antissiès ayant eu un remplaçant.

La charmante fleur de Péché
Dont le front rêveur est penché
Sur une verte,
De ses charmes dus au pastel
Tient sur le boulevard Michel
Boutique ouverte.

Liqueur qui tues ! Amour qui perds !
Prostitution ! Poison vert !
La même étreinte
Semble vous avoir confondus
Vous, par lesquels tous sont perdus !
P..... ! Absinthe !

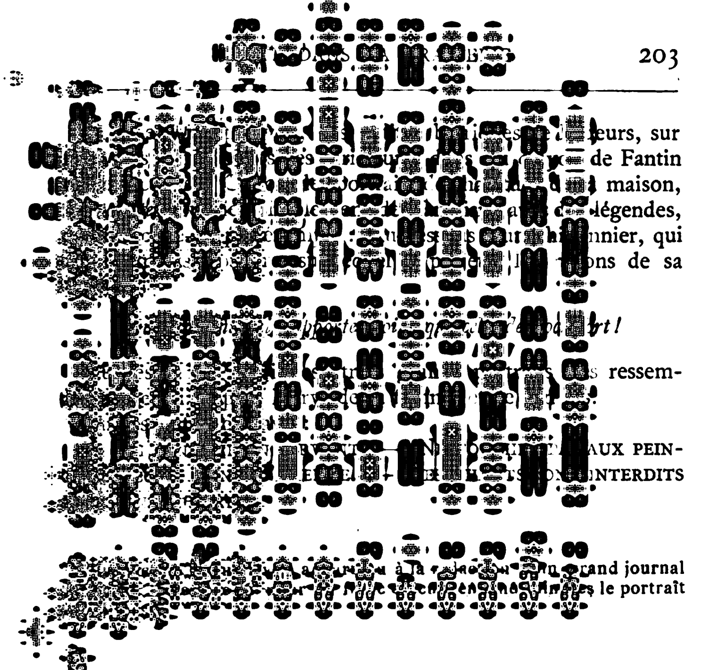
. . . .

En costume de chiffonnier
Diogène, vieux lanternier,
Observe et raille,
Semblant tout prêt à ramasser
Les hontes qu'il voit s'entasser
Sur la muraille.

Et voilà comment, allant chez le Père Lunette, vous trouverez, sans parler des ivrognes qui s'oublient, peinture et poésie, le tout bien entendu, à la portée des habitués.

Voici encore sur la première salle de cet étrange cabaret quelques détails intéressants que j'emprunte à un article de M. Oscar Méténier paru dans le *Figaro littéraire* de décembre 1885 :

Plus longue que large, la salle du Père Lunette est partagée en deux par une cloison vitrée. La première partie est occupée par le comptoir d'étain, derrière lequel trône la mère Mary.



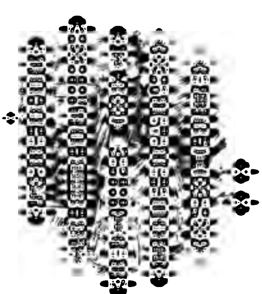
[illegible] eurs, sur [illegible] de Fantin [illegible] maison, [illegible] légendes, [illegible] nier, qui [illegible] ons de sa

[illegible] pporte [illegible] rt!

[illegible] ressem-[illegible]

[illegible] AUX PEIN-[illegible] INTERDITS [illegible]

[illegible] grand journal [illegible] le portraît



V

LA DÉCORATION EN PROVINCE

I

LES BRASSERIES DÉCORÉES DE LYON

Si la première ville de France n'a pas de taverne moyen âge, si ses artistes n'ont pas encore un *Chat-Noir*, si les excentricités de la brasserie travestie ne l'ont pas encore gagnée, elle peut être, malgré cela, fière de sa supériorité sur Paris, car bien mieux que la capitale, jusqu'à ce jour tout au moins, elle a compris la vraie décoration de la brasserie. Cela tient, sans doute, au fait qu'elle fabrique la liqueur du dieu Gambrinus et qu'elle a, de longue date, des établissements présentant les conditions voulues pour une bonne décoration.

Immenses et longues constructions, les brasseries

lyonnaises ne brillaient pas par leur luxe: les tables massives paraissaient plutôt taillées en plein tronc d'arbre et les chaises, établies sur le même modèle, étaient loin d'être confortables, mais elles avaient pour elles l'élément principal, la condition essentielle en matière de décoration: l'espace. Il ne s'agissait, en effet, que de rencontrer un brasseur ayant des tendances artistiques et un peintre possédant le sens de la décoration pour transformer leurs murs nus, d'aspect triste et froid, en autant d'intéressants panneaux, venant amuser ou intéresser le consommateur.

Cela eut lieu en 1882 : la maison Hofherr fit alors décorer un des grands établissements qu'elle possède par un artiste de la contrée, Saint-Cyr-Girier, qui, depuis ce moment, paraît devoir être le peintre attitré de la brasserie. Son genre, si l'on en juge par les panneaux qu'il a exécutés, c'est le paysage ; après une série de sites algériens, il vient d'achever, pour M. Hofherr également, deux vues panoramiques des Alpes dauphinoises, immenses toiles ne mesurant, chacune, pas moins de quinze mètres de long sur quatre de haut, et représentant, l'une *la plaine de Grenoble*, l'autre *la dent de Moirans*.

Cette introduction de la nature dans la brasserie n'est certes pas mauvaise, surtout si l'on a soin, dans une œuvre semblable, de faire vrai et exact. En poussant à l'extrême le côté positif des choses on pourrait donner ainsi tout un cours de géographie. Peut-être

faut-il reprocher à ces grands panneaux de M. Saint-Cyr-Girier une certaine monotonie qui tient, il est vrai, encore plus aux sites représentés qu'à la facture de l'artiste, un coloris trop uniforme et surtout l'absence de tout feuillage vert, mais l'ensemble ne présente pas moins une grande habileté, surtout dans le panneau montrant le cours de l'Isère qui, d'emblée, saute à l'œil.

M. Edmond Jumel, un auteur lyonnais, récemment décédé, qui a traité cette question des cafés décorés, disait fort bien :

« L'idée est assez heureuse, mais l'artiste a oublié qu'en général, dans tout panorama, ce qui constitue le jeu de l'illusion ce sont les accessoires *nature* des premiers plans qui, de prime-saut, accrochent le regard, le distraient, le retiennent et ne le laissent se fixer sur la toile de fond qu'entraîné à la croyance de la réalité. Ici la toile de fond est placée, mais le décor n'est pas planté. M. Girier est un paysagiste de talent, nous nous hâtons de le reconnaître, mais il n'a pas le sentiment de la grande décoration. »

Si je reproduis ici cette appréciation, c'est qu'elle peut s'appliquer à beaucoup de nos artistes qui, presque tous, se bornant au tableautin, ont peu à peu perdu ce sens. La tentative du peintre lyonnais n'en est pas moins intéressante et hardie, surtout si l'on songe que nous sommes encore, dans cet ordre d'idées, au médaillon reproduisant des vues de ville, alors que l'idéal

serait le décor grandeur nature animé de quelques personnages et surtout présentant au premier plan la plante et la fleur du pays traitées avec la plus stricte exactitude.

Mais la nouvelle brasserie Hofherr ne s'est pas contentée de vues panoramiques; elle a chargé un autre peintre décorateur de la contrée, Domer, qui a déjà exécuté à Lyon des travaux intéressants, les plafonds des théâtres Bellecour et des Célestins entre autres, de peindre deux grandes toiles de fond bien en place ici : *le Triomphe de Gambrinus* et le *Triomphe de Bacchus*. Voici d'après M. Jumel, le détail de ces deux compositions traitées largement, dans un esprit réellement décoratif, c'est-à-dire possédant le mouvement, les grandes lignes architecturales et l'intensité du coloris.

« D'abord la glorification du vin. Silène aux trois quarts ivre, soutenu sur son âne par un satyre vigoureux et trapu, tend encore sa coupe à deux enfants ailés qui la remplissent du jus de grappes mûres. Deux Bacchantes accompagnent le groupe principal : l'une, drapée dans des voiles roses d'une transparence voluptueuse, joue du tambour de basque tout en dansant, tandis qu'un petit œgypan se trémousse à côté d'elle ; l'autre, fatiguée et alourdie par le vin, vient de tomber aux pieds même de l'âne, que retient un petit amour compatissant.

« L'âne, du reste, est trop occupé à brouter un gigantesque chardon pour bouger.

« A l'arrière-plan se dresse dans l'azur la statue de Bacchus, dont le piédestal disparaît sous les fumées de l'encens brûlé en son honneur. »

Voici d'autre part le sujet du *Triomphe de Gambrinus*:

« Au milien du tableau, Gambrinus, la couronne en tête, et revêtu, sous sa pourpre, de la cotte de mailles du soudard teuton, s'avance sur un vigoureux cheval gris pommelé que conduit par la bride un jeune page.

« Le héros légendaire semble porter un toast au public en soulevant dans sa dextre un vidrecome en vermeil repoussé dans lequel mousse la bière et qui remplace avantageusement la *schoppe* traditionnelle des images d'Epinal. En avant de Gambrinus, deux femmes, drapées de tissus crème saumon tendre, s'avancent d'un pas tranquille et, dans la poussière soulevée par le cortège, s'entrevoient un échanson portant une aiguière d'or et un héraut sonnant de l'olifant; au loin, sur un ciel gris, s'enlève la flèche d'une cathédrale gothique.

« C'est l'Allemagne, sa brume et sa bière s'accusant nettement à côté de la Grèce, de son soleil et de son vin; le contraste est bien souligné. »

J'ajouterai que ce sont des sujets comme la brasserie en comporte, comme on voudrait en voir dans les établissements parisiens si nous cherchions un peu plus l'art, un peu moins le bibelot et surtout le scandale, cette providence des grosses recettes.

Deux mots, maintenant, sur la façade dudit établis-

sement, façade assez lourde, agrémentée de faïences. sur lesquelles on comptait, évidemment, pour donner à l'ensemble un aspect plus gai; « malheureusement », dit M. Jumel à qui nous avons encore recours ici, « elles ne servent qu'à l'assombrir parce qu'elles procèdent un peu trop des colorations neutres du pain d'épices aux amandes. Une balustrade assez massive quoique ajourée sert de couronnement à cette façade tout en étant coupée, en son milieu, par un fronton arrondi que domine un vase évidemment extrait d'un gigantesque service de table.

« A l'intérieur, des boiseries dont les pilastres répondent à ceux de la façade servent de cadre aux peintures. et au milieu du plafond s'ouvre un ciel ouvert, serti de vitraux de couleur dont le style byzantin ne s'harmonise qu'à moitié avec certains détails Renaissance du reste de l'ornementation générale. Cette ornementation est complétée par six lustres en bronze florentin, quatre petits et deux grands; ces derniers, avec dômes, potence et retombées, sont de vrais monuments. »

Mais Lyon, où le sentiment de la décoration paraît être assez développé, ne possède pas que des brasseries. Si avec le café nous retombons dans le classique plafond peint, il convient cependant de mentionner les peintures de Domer à la *Maison Dorée;* une *Fête de Bacchus*, puis, sous forme de panneaux traités un peu dans la note XVIIIe siècle, des groupes d'amours, des fleurs, des oiseaux exécutés avec beaucoup de brio

et de délicatesse. Un autre établissement, l'*Estaminet des Beaux-Arts*, a reçu des peintures d'un artiste, également lyonnais, M. Levigne, représentant sous les traits de jeunes et gracieuses femmes — l'éternel cliché — la Musique, la Sculpture, la Peinture, l'Architecture, sujet plus que banal, on le voit, mais traité avec finesse, et d'un coloris séduisant, malgré la mignardise des enfants roses et potelés. N'insistons pas.

Lyon, qui a des brasseries comme Paris n'en possède pas, a voulu, à l'imitation de la capitale, avoir son Auberge des Adrets dite ici : *Auberge du Sabot blanc*, et où, suivant l'enseigne, on ne loge ni à pied ni à cheval. Fenêtres aux petites vitres ornées de rideaux à carreaux rouge et blanc, portes à loquet, pichets, puits de cuisine, cheminée à manteau, rien n'y manque.

Cela va-t-il devenir une maladie, une épidémie, comme à Paris ? Peut-être bien, mais, quoi qu'on fasse, rien ne pourra présenter le cachet tout particulier des établissements Hofherr.

II

LES CAFÉS DE ROUEN [1]

Une petite plaquette connue des amateurs seuls, nous renseigne sur les cabarets de Rouen en 1556, et l'on peut dire qu'ils étaient nombreux. Cette plaquette est le *Plaisant Quaquet et resjuyssance des femmes pour ce que leurs maris n'yvrognent plus en la taverne,* publiée l'année même où le roi Henri II rendait une ordonnance défendant aux cabaretiers de recevoir chez eux autres gens qu'étrangers et passants.

Cela équivalait, en quelque sorte, à la suppression de la beuverie. « Parquoy Taverniers sont faschez » porte le titre de ce pamphlet, « et devront aller apprendre austres mestiers. »

De tous les titres enchâssés dans les vers imprimés par le Rouennais Jacques Aubin, il ne reste plus guère

[1] Ce chapitre est rédigé d'après les notes qui m'ont été remises par M. Jules ADELINE.



[illegible] UEN

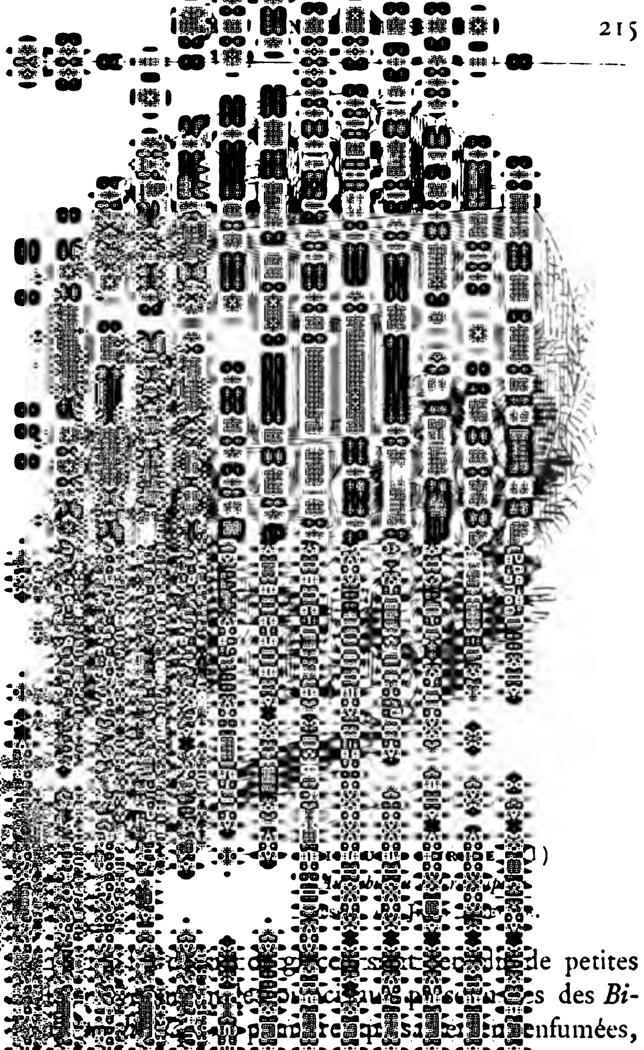
de souvenir. Cependant, quelques rues de Rouen portent encore les noms d'anciennes auberges, la rue de la *Croix de Vert*, par exemple. Si l'enseigne primitive a, comme la maison du reste, disparu, un débit étale encore ce titre peint en lettres modernes sur la devanture. Mais plus de pignons sur rue, plus de plaques de tôle découpée, plus de sujets naïvement peints et plus naïvement dessinés : si parfois, au milieu de toutes les banalités modernes, apparaît quelque curiosité, ce sont les *Trois Empereurs*, images grotesques, bien malgré leurs auteurs, qui seraient fort étonnés de ne pas être pris au sérieux.

N'est-il pas surprenant, toutefois, de ne rencontrer dans la capitale de la Normandie aucune auberge typique, bien réellement du crû, avec les amusantes faïences populaires de la contrée, servie par des Cauchoises au costume classique ?

Ceci dit, passons en revue les cafés de Rouen, ornés de décorations plus ou moins artistiques, plutôt moins que plus.

Au rez-de-chaussée du théâtre des Arts, propriété municipale, on peut voir les deux cafés modèles du Rouen moderne, avec tentures à reflets mordorés, plafond en mosaïque avec bronzes et feuillages repoussés et médaillons allégoriques. L'un de ces cafés a même des salons dans lesquels, à diverses reprises, on a organisé des expositions libres de beaux-arts.

Place du vieux Marché est un café dont les dessus



[illegible]

[illegible] de petites [illegible] des *Bi-* [illegible] enfumées,

exécutées vers 1860 par Lacombe, alors au théâtre de Rouen — cet acteur fut, depuis, à la Renaissance et au Palais-Royal — ont été réparées il y a peu de temps.

Café Jean-Bart, décoré de panneaux, peints il y a longtemps déjà, ayant fort poussé au noir, et dont la noirceur est encore augmentée par les lambris blancs soigneusement rechampis. Ces panneaux retracent d'une main barbare des épisodes de la vie du célèbre marin. Au centre du plafond est une mappemonde environnée d'un cercle d'étoiles, puis, au delà, des flocons de nuages — toujours suivant des cercles concentriques — et sur ces nuages des navires de tous tonnages, de toutes nations, toutes voiles au vent, tournés tous de même, et semblant marcher comme le décor d'un manège de chevaux de bois.

Ici est un café avec des panneaux décorés d'allégories, peintures poussées au jaune rappelant d'atroces Voillemot, quatre saisons aussi conventionnelles que mauvaises ; là une noce normande, peinture de Vois, plus que médiocre ; autre part une reproduction de Bentabole, l'artiste rouennais dont les marines ne sont certes pas sans valeur. Un cafetier nouvellement établi, a fait décorer les murs de son vestibule de plantes exotiques, peintes avec une audace qui n'a d'égale que son inexpérience.

Pour trouver quelque couleur, il faut se transporter rue de la Savonnerie, à deux pas du théâtre des Arts,

c'est-à-dire du Rouen moderne et brillant. Là existe un antre noir et horrible dit *débit du père Lapin* et décoré — puisque la langue française ne nous fournit pour cela aucun mot propre — de vues de Rouen. Sur l'un des panneaux se développe une vue des quais peinte à l'huile, avec le Pont suspendu démoli en 1885 et dont l'arcade centrale était si pittoresque. Voilà pour le décor.

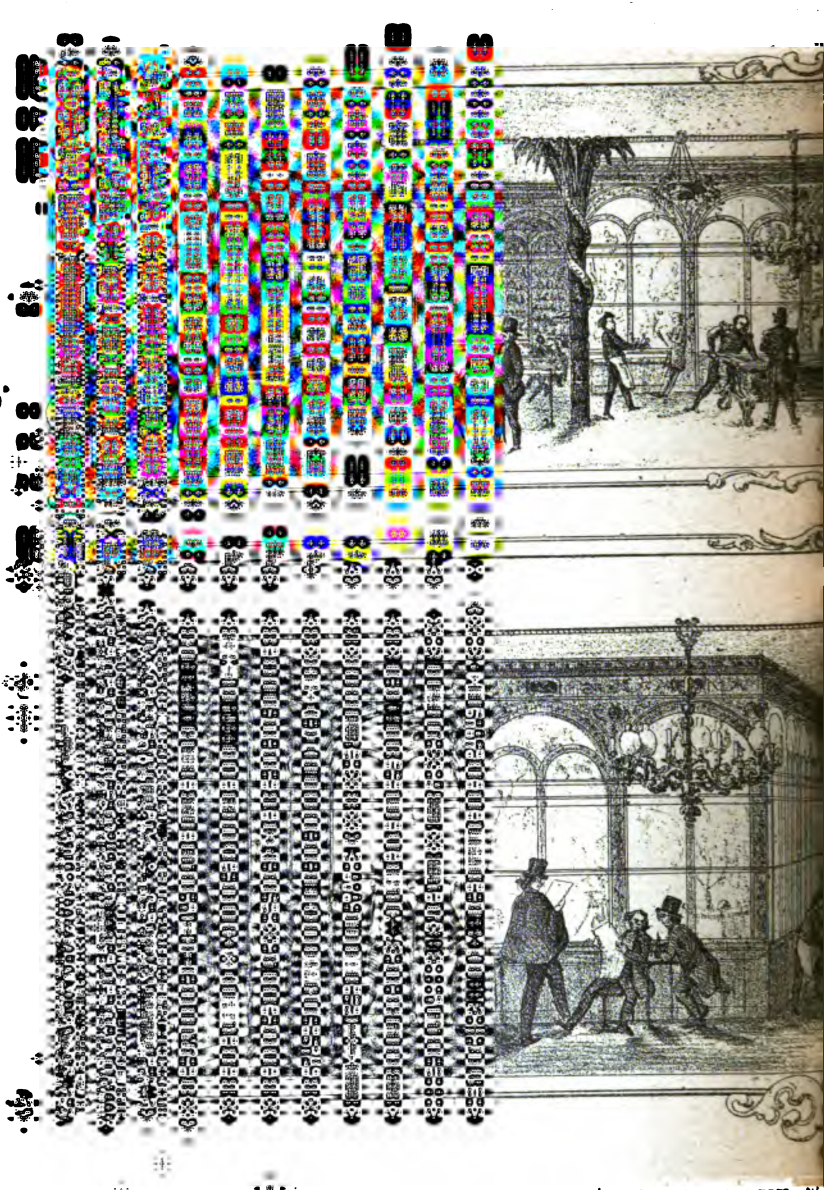
Quant aux personnages qui constituent la clientèle habituelle de ce coin, qu'on se figure des hommes, noirs de charbon, aux vêtements sordides et déguenillés, parfois demi-nus, des *soleils* en un mot, c'est-à-dire les ouvriers qui travaillent au déchargement des navires. C'est là un des coins pittoresques du Rouen maritime ; cela a même un aspect artistique assez séduisant, mais serait plutôt à classer dans les *bas-fonds* que dans les élégances de la décoration. C'est un *Père Lunette* normand, d'une autre espèce, il est vrai, que son confrère parisien.

III

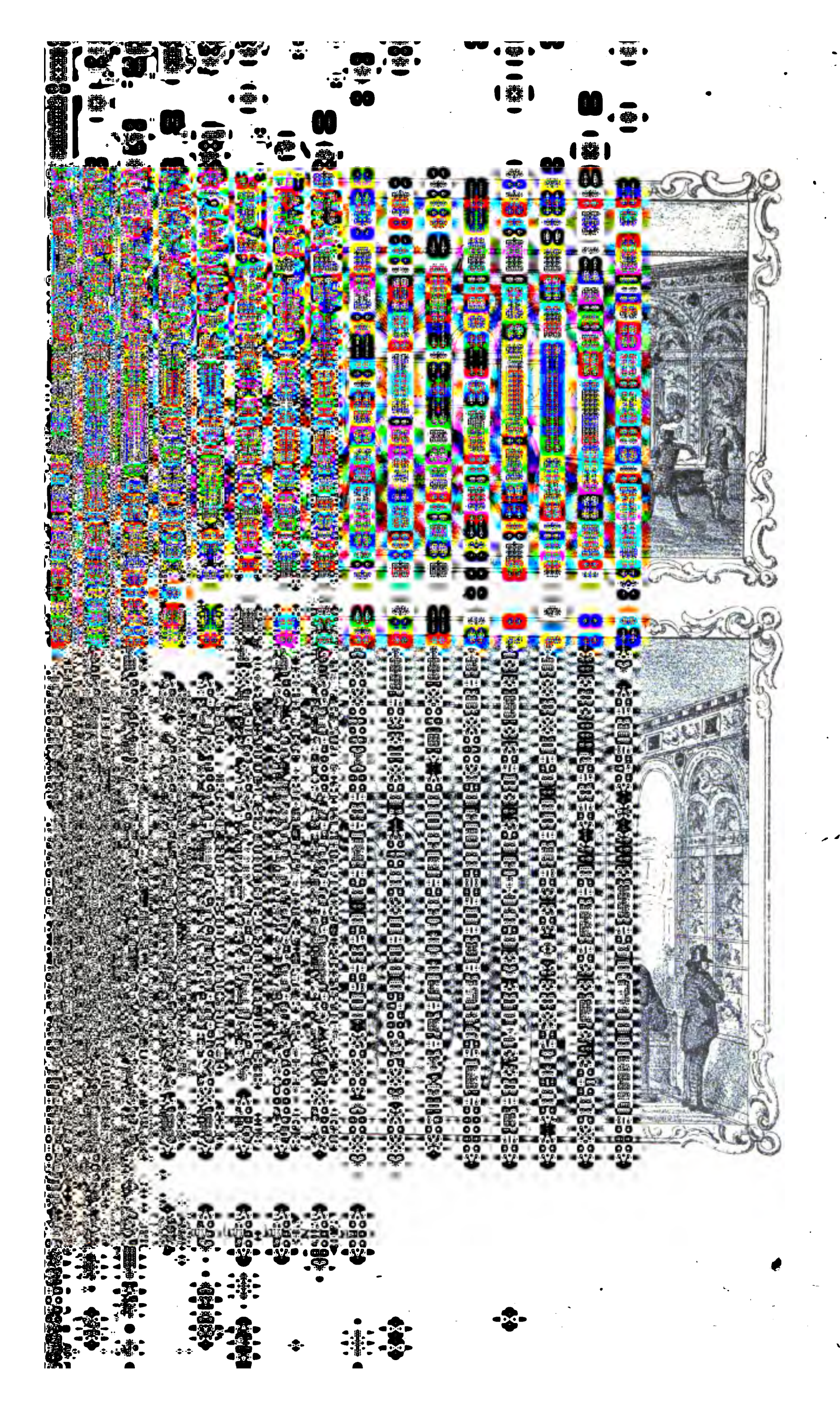
LE CAFÉ DES OISEAUX A BAR-LE-DUC

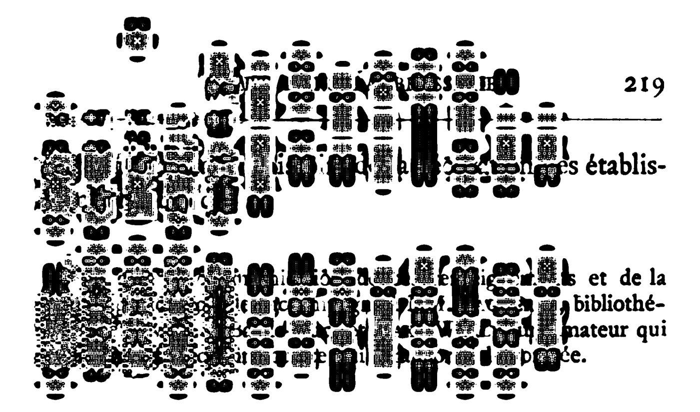
Etablissement unique, peut-être, ne pouvant, à aucun titre, figurer dans la catégorie des brasseries genre moyen âge, et n'ayant aucun rapport, non plus, avec les grands cafés modernes, le *Café des Oiseaux*, à Bar-le-Duc — ne pas confondre avec le couvent du même nom — est, en entier, garni de vitrines, renfermant non seulement des oiseaux de tous pays, mais encore des quadrupèdes, des reptiles, des lépidoptères, et aussi des armes, des pipes, le tout bien classé et arrangé avec goût. Autour des colonnes d'appui s'enroulent des serpents. Comme on le voit, c'est un aspect tout à fait particulier.

Situé dans le bâtiment du théâtre, ce café-musée dont la construction remonte au second Empire est une



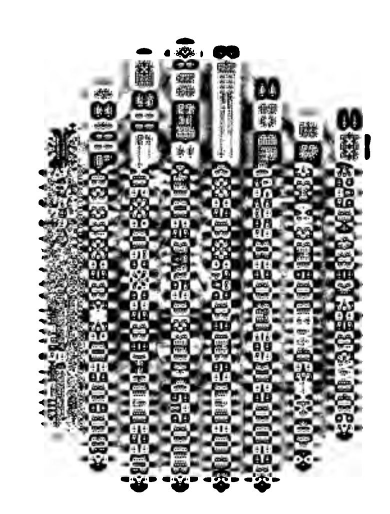
LE CAFÉ DES OISEAUX A

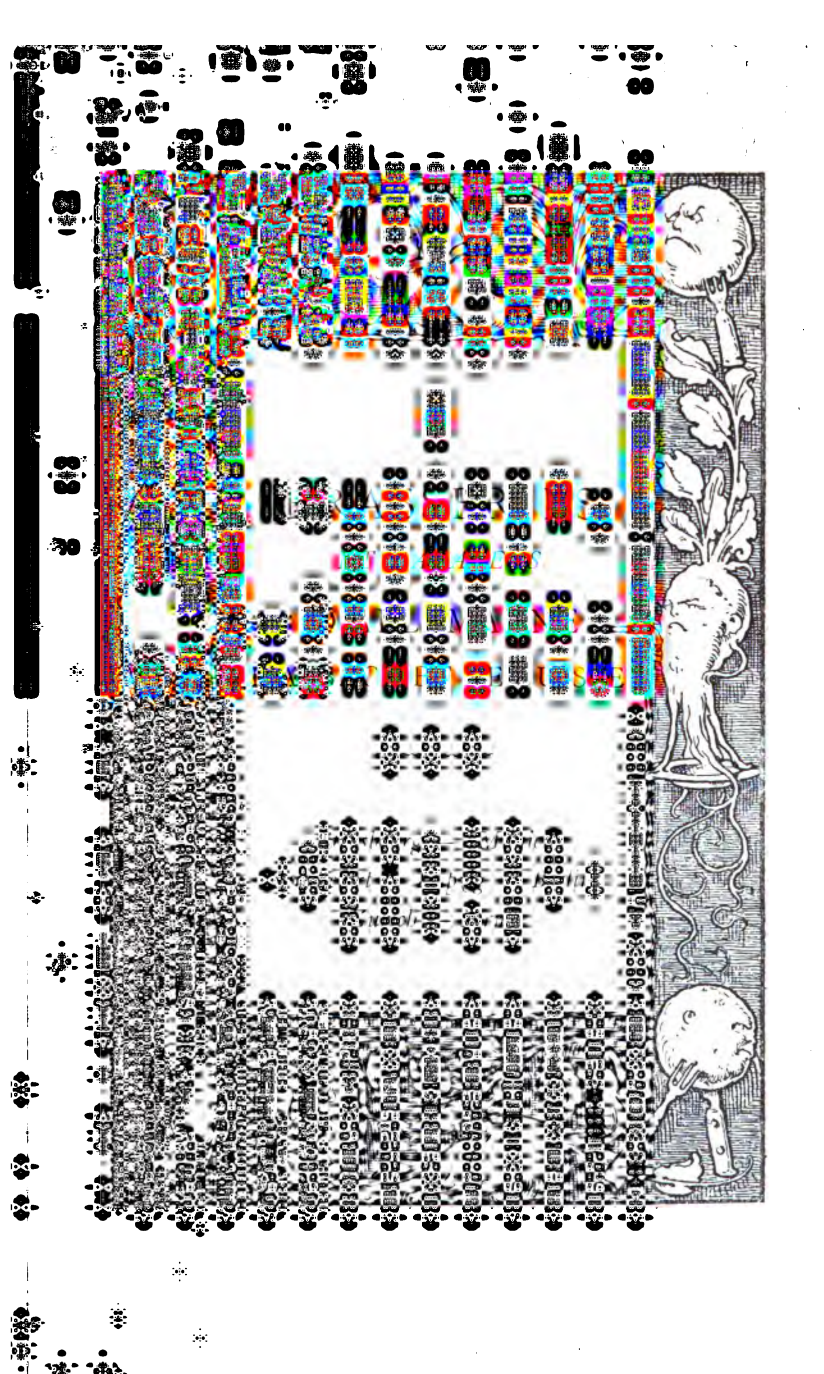


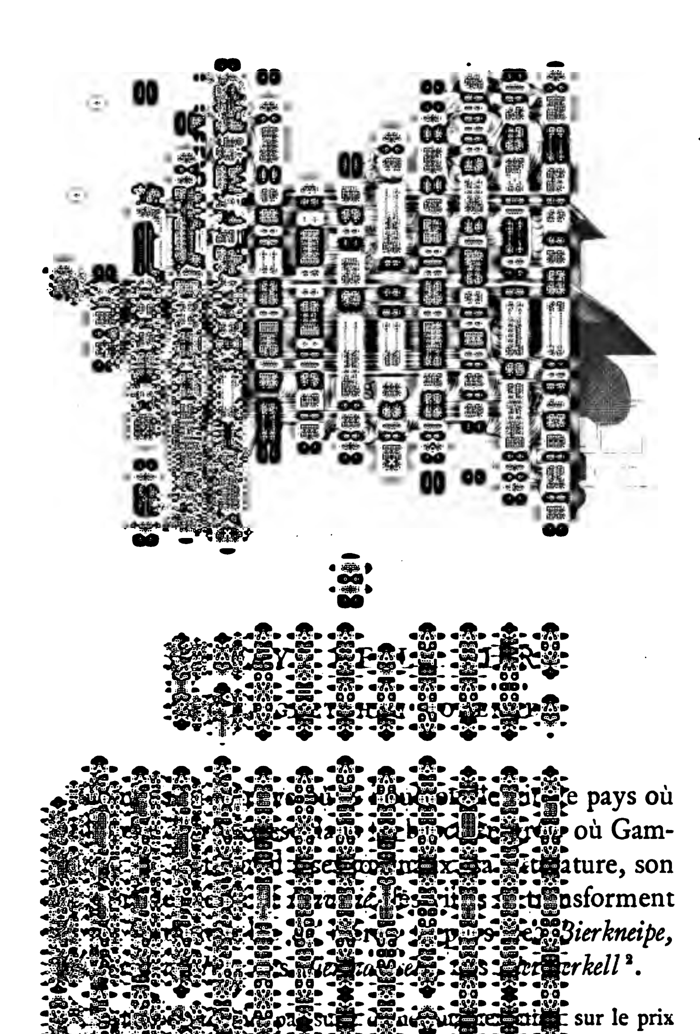


[illegible] établis-
[illegible]

[illegible] et de la
[illegible] bibliothé-
[illegible] mateur qui
[illegible] ée.







[illegible]

[illegible] e pays où [illegible] où Gam- [illegible] ature, son [illegible] sformment [illegible] *Bierkneipe,* [illegible] *rkell* [2].

[illegible] sur le prix [illegible]

[illegible] de devises, [illegible] oc est vide, [illegible]

Si oui, lecteur, tu te retrouveras, ici, en pays ami, si non, tu feras connaissance avec ces temples où l'humour gambrinale s'épand sur les murs en décorations si joyeuses.

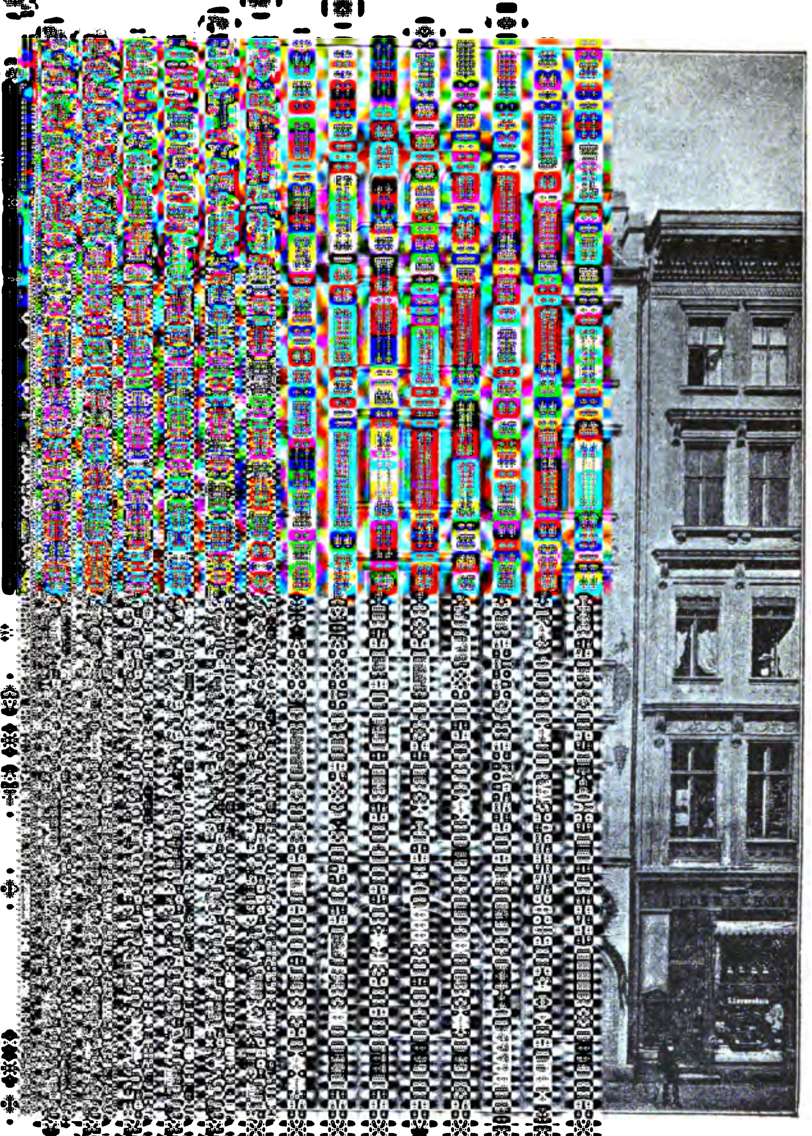
La bière ! Un monde qui a son architecture, sa peinture, sa musique, ses jardins, ses victuailles, ses déesses ; tout un peuple de croyants, et de serviteurs fidèles[1].

La Brasserie ! La maison commune, le Walhala terrestre où riches et pauvres voient disparaître entre eux toutes les inégalités sociales. C'est la richesse, ce sont les honneurs. Les Fugger prêtaient à Charles-Quint, un Pschorr pourrait acheter la couronne de Bavière et payer les dettes du royaume.

Qui n'a pas vu Munich un jour de fête populaire, qui n'a pas assisté à la mise en perce d'un tonneau, et surtout à l'apparition du *Bock* ou du *Salvator,* celui-là ne connaît rien, ne sait rien de la vie gambrinale.

Quand *Salvator,* — attendu comme le Messie par tout bon Munichois — est enfin arrivé, la gaieté populaire ne s'appartient plus : elle s'épand, partout, joyeusement. Voyez les images dites *Salvatorbilder*; aux accords de l'orchestre — où n'en est-il pas ? — tout danse, tout tourne, les couples s'embrassent, se pres-

[1] Je renvoie les personnes qui s'intéressent plus particulièrement aux choses de la bière à mon volume *Les Mœurs et la Caricature en Allemagne.* Paris, 1885, Louis WESTHAUSSER, éditeur.



[illegible] » A BERLIN

[illegible] Zeitung.

sent, se bousculent, et la bière coule, à terre, comme dans les gosiers.

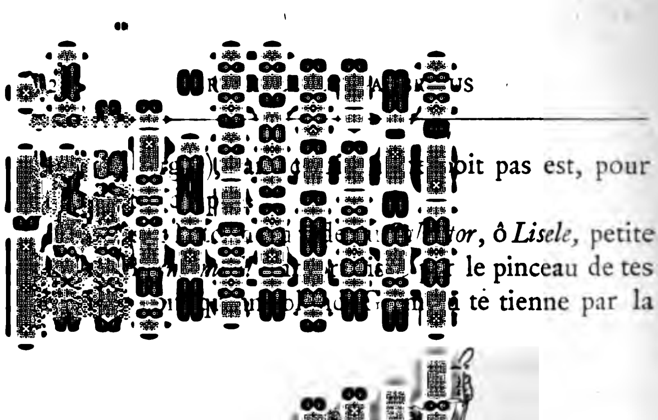
> Qui ne sait ferme et sec lamper à tous moments
> Jamais ne passera pour un bon Allemand,

lit-on, sous une vignette de Josse Amman à la date de 1588. Et depuis lors, ce penchant pour la boisson, propre aux races germaniques, n'a point diminué. Il y a des *lois gambrinales*, soit des *Comments*, qui ont été codifiées par les étudiants. Il y a des *jeux gambrinaux*, des *ordres gambrinaux*, une *messe gambrinale* (l'usage de se tutoyer après avoir bu à deux, en croisant le bras) ; il y a même le *fantôme gambrinal.*

Bacchus est bien peu de chose à côté de ce *Dieu de beuverie*, et pourtant le roi bachique a pour lui, de l'autre côté du Rhin, de nombreux partisans. Je ne veux pour preuve que ces vers allemands empruntés à la collection des aphorismes tudesques :

> Tous les nobles travaux dont l'Allemagne est fière,
> Nous les devons au vin ;
> Ils n'eussent jamais pu voir le jour par la bière.

Attendons-nous donc à trouver en Allemagne autant de *Weinstube* (étuves à vin) que de *Bierstube* (étuves à bière) puisque nous avons à faire à un peuple qui pourrait prendre comme devise — ceci dit sans mauvaise intention — *boire encore et toujours*, et qui emploie couramment l'expression : *Sauf oder lauf!* (Bois ou

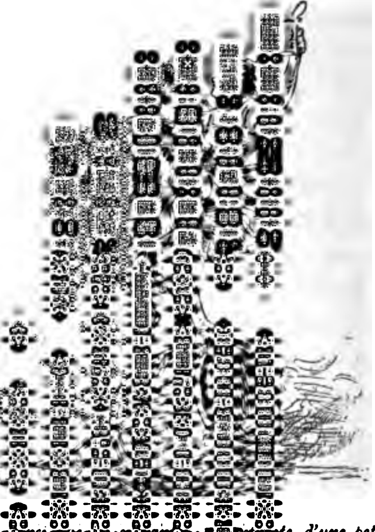


… pas est, pour

… *tor*, ô *Lisele,* petite

… le pinceau de tes

… te tienne par la

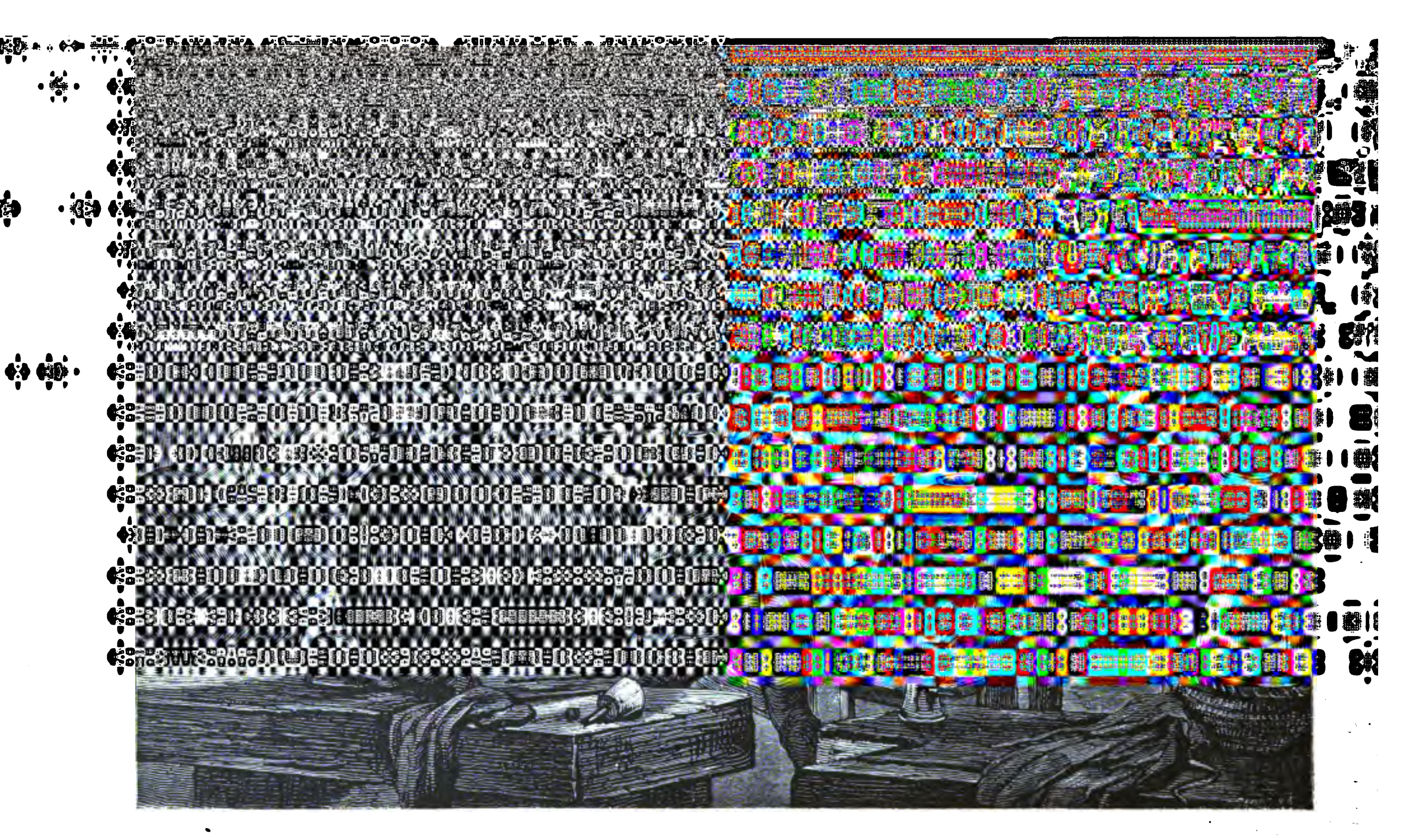


… *d'une petite plaquette :* … *dessinée par un artiste de* …

… er les radis noirs,

… in, tu triomphes,

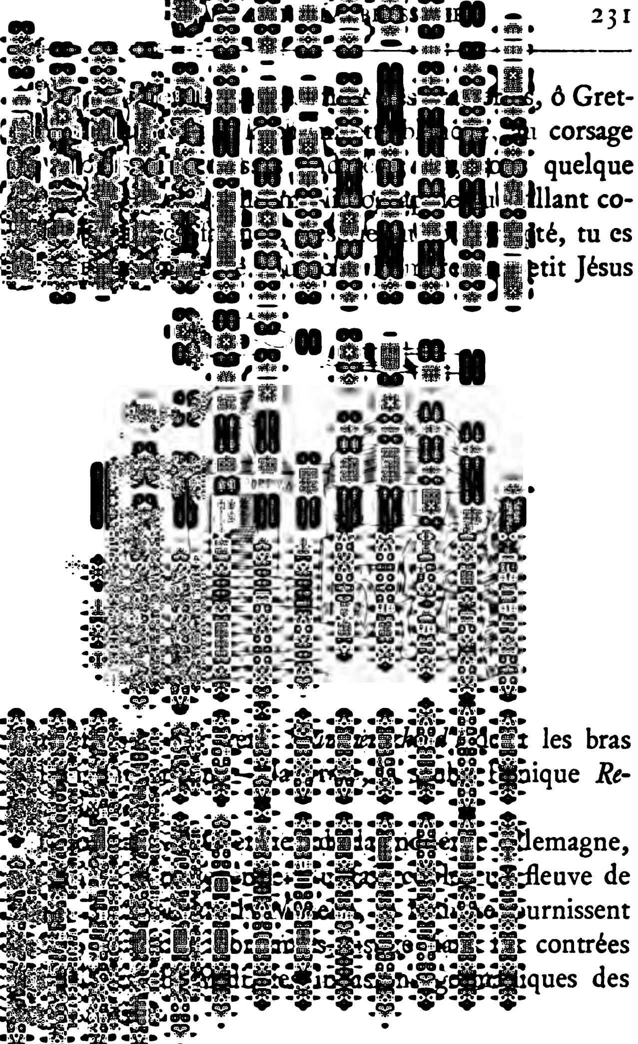
… re immense de la



L'ARRIVÉE DU NOUVEAU TONNEAU A LA BRASSERIE ROYALE A MUNICH

Composition de W. GRŒGLER dans la *Gartenlaube*.

[illegible], ô Gret-
[illegible] corsage
[illegible] quelque
[illegible]llant co-
[illegible]té, tu es
[illegible]etit Jésus



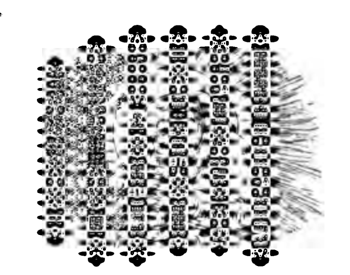
[illegible] les bras
[illegible]nique *Re-*
[illegible]

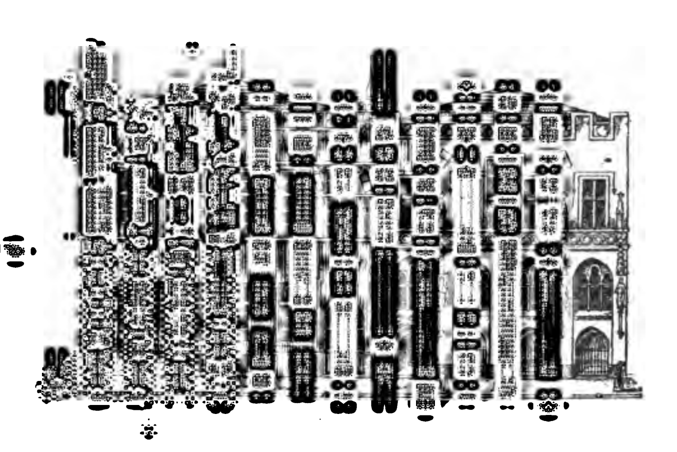
[illegible]lemagne,
[illegible] fleuve de
[illegible]urnissent
[illegible] contrées
[illegible]iques des

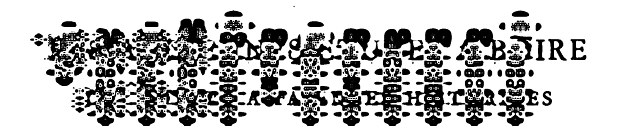
[illegible] gé de lourds ton-
[illegible] on où on lit *Bier-*
[illegible] porte : *nach Paris.*
[illegible]

[illegible] par l'assimilation
[illegible]

[illegible] jardins à bière, tes
[illegible] chement décorées,
[illegible] ent liée à la liqueur
[illegible]







[illegible] IRE

[illegible] ES

[illegible] ques avec [illegible] ices, qui [illegible] 'on peut [illegible] Où êtes- [illegible] u *Jambon* [illegible] reuses et [illegible] *Pélican*, [illegible] *iseaux ?* [1]

[illegible] que M. Le- [illegible]

Qu'il était de son époque, qu'il représentait bien les tendances prêcheuses de la bourgeoisie luthérienne ce *Géant* qui, au bas d'une peinture murale datée de 1673, et montrant Goliath attaqué par David, donnait à lire au passant les vers dont voici la fidèle traduction :

Je suis la brasserie à l'enseigne « Au Géant »
Et je montre en ce mur un sujet de la Bible :
Le géant Goliath, colosse mécréant,
Terrassé par David, malgré son air terrible.
Un chétif adversaire obtenant ce succès,
Sans autre instrument qu'un caillou sur sa fronde,
Prouve que nous devons nous fonder en ce monde
Uniquement sur Dieu, sur nous-mêmes jamais.

Pour arborer aujourd'hui une telle inscription, il faudrait être *l'Auberge de l'armée du Salut.*

Si le tableau peint domine dans toutes les vieilles cités allemandes, c'est qu'il est là dans son élément. Nulle part, le peinturlurage extérieur n'a été autant en honneur : si les maisons n'ont pas toutes une façade historiée, chacune d'elles montre des armoiries patriciennes avec des animaux au coloris fantaisiste, véritable ménagerie héraldique où les lions vivent en bonne intelligence avec la licorne, où les armes parlantes des arquebusiers croisent les attributs plébéiens des jardiniers et des poissonniers.

Dans cette Allemagne, qui comprend également l'Alsace, les Suisses et les Flandres, où, de tout temps, le vin et la bière ont joué un grand rôle, où les bour-

geois sont gens de joyeuse humeur et de gai savoir, il ne faut point chercher la taverne, l'estaminet. Le tavernier qui obtient droit de vendage est un *compagnon*, le local du débit est la *Trinkstube*, soit l'étuve à boire. Chaque corporation possède un coin de cette espèce, c'est son lieu de réunion et de causerie familière, c'est là que se vident les grands hanaps, les pocals, les vidrecomes, les gobelets, les coupes, toutes ces belles pièces, merveilles de ciselure, où les animaux héraldiques luttent d'importance avec les guerriers antiques et les hallebardiers à la Holbein; qui sont à la fois, les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie civile et les titres de gloire de la corporation bourgeoise.

Local des gens de métier, l'étuve à boire est donc décorée comme tout le reste; le vitrail, les revêtements en bois sculptés, les fers forgés, les cornes de cerf servant de lampadaire, constituent la physionomie de cet ensemble, mais l'ornement, le meuble le plus caractéristique, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est le grand poêle aux catelles peintes et historiées, quelquefois mais plus rarement en fonte.

Construit d'une façon véritablement architecturale, orné de scènes de la vie, d'allégories, de paysages et d'animaux, de types et de costumes, de caricatures ou de grandes compositions historiques, il a la place d'honneur dans la *Trinkstube*, le grand poêle qui donne aux assistants sa douce chaleur, qui leur fournit un siège confortable, qui les charme et les attire par ses

sentences en prose ou en vers, par ses jeux de mots, par ses plaisanteries fines ou grossières [1].

Véritable chauffoir à images, le grand poêle sait revêtir toutes les formes : grand seigneur, petit bourgeois ou paysan, il a des illustrations et des devises pour chaque état, pour chaque corps de métier. Dans les tavernes il s'adresse à l'hôte et à ses consommateurs. C'est ainsi qu'à l'*Auberge de l'Ange* à Winterthur, se trouvait, autrefois, un poêle datant de 1686, ayant pour illustration principale des séries de buveurs. Il mérite, celui-là, d'être reproduit dans ses détails, car il constitue pour le lecteur français une curiosité du plus haut attrait.

La première figure est celle d'un bourgeois modèle qui paye sa consommation en bon argent, ce qui fait dire à l'hôte :

Pour tout à l'Ange il est d'usage
Que l'on paie ce qu'on mange et ce qu'on boit :
C'est un hôte agréable et vraiment honorable
Celui qui, régulièrement, paie ce qu'il consomme.

Aux côtés de ce modèle des vertus *cabaretières* prend place un *compagnon de la bouteille*, verre en main, tenant, d'autre part, un jambon. Celui-là consomme sans payer, car sur la légende qu'accompagne cette illustration on lit :

[1] Ces poêles se fabriquaient surtout à Nuremberg et à Winterthur, en Suisse.

Un bon buveur, un mauvais payeur.
Je mange et je bois toujours volontiers
M'inquiétant peu de savoir qui paiera.

Un autre consommateur, à l'escarcelle aussi peu garnie, se montre moins insouciant ; pour payer l'écot, il offre à l'hôte son habit :

La soif m'importune si violemment
Que la privation n'est plus tolérable.
Plutôt que de rester sans boire,
Je préfère me dépouiller de mon habit
Pour le vendre.

Mais ce curieux spécimen de l'art du potier ne nous offre pas que des bourgeois assoiffés et des mauvais payeurs : il montre aussi des personnages respectables *la Patience* et *la Mesure* qui, tous deux, viennent donner au tavernier quelques bons conseils :

Un hôte doit se tenir avec mesure
Et ne point paraître pris de vin
Devant ses consommateurs.
Il doit veiller à tout
Afin de pouvoir bien mener ses affaires.

lui dit l'un, tandis que l'autre lui tient un langage non moins sensé :

La patience est pour un hôte, la meilleure chose
Quand il a des clients trop bruyants.
Celui qui veut être un bon aubergiste
Doit tout entendre et garder un profond silence.

Après le tavernier, c'est le tour des consommateurs. Voici d'abord une légende destinée à montrer les conséquences de l'ivresse :

C'est bien et tout à fait plaisant
Quand l'hôte le prend honnêtement,
Mais quand il veut être payé
Alors il vous en fait aussi payer le jeu.

Et ici l'image céramique représente un individu attablé qui se fait servir des saucisses et *moult autres choses*, tandis que la main de l'hôte, véritable *Mane Tecel Pharès*, lui présente un compte bien au-dessus de ses moyens.

Autre sujet du même genre : un paysan complètement gris, qui tient dans sa main droite une bourse, dans sa main gauche une bouteille. A ses pieds se trouve un bœuf, et la légende lui fait tenir ce propos :

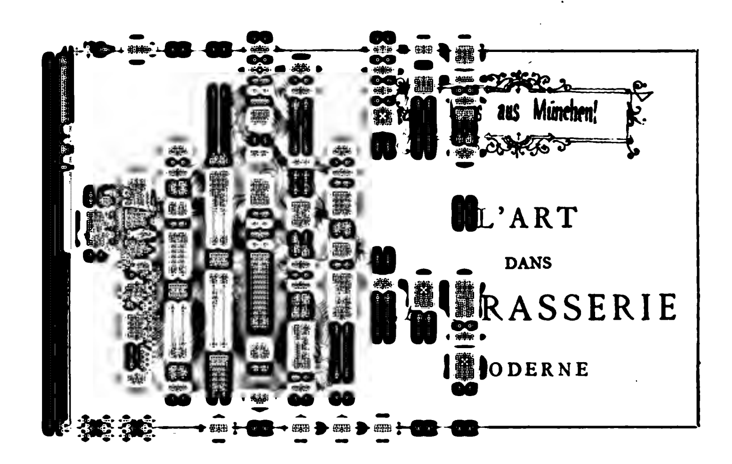
Soyons gais, j'ai encore assez d'argent,
J'ai encore les bœufs avec la charrue.
D'ici que je mange toute ma métairie
La chance me donnera sans doute, quelque autre chose.

Comme conclusion, le poêle nous montre un paysan ayant dans la main droite un verre de vin, dans la gauche une carafe d'eau, avec l'inscription : *Il faut savoir choisir le meilleur.*

Si je bois de l'eau, je meurs,
Si je bois du vin, je me ruine,
Cependant, mieux vaut périr par le vin
Que mourir en buvant de l'eau.

Telle est la physionomie d'un de ces curieux poêles qui, s'ils ne sont plus historiés et polychromes comme autrefois, se fabriquent encore aujourd'hui, et viennent donner un cachet tout particulier aux intérieurs allemands, qu'il s'agisse d'une salle à manger ou d'une brasserie.



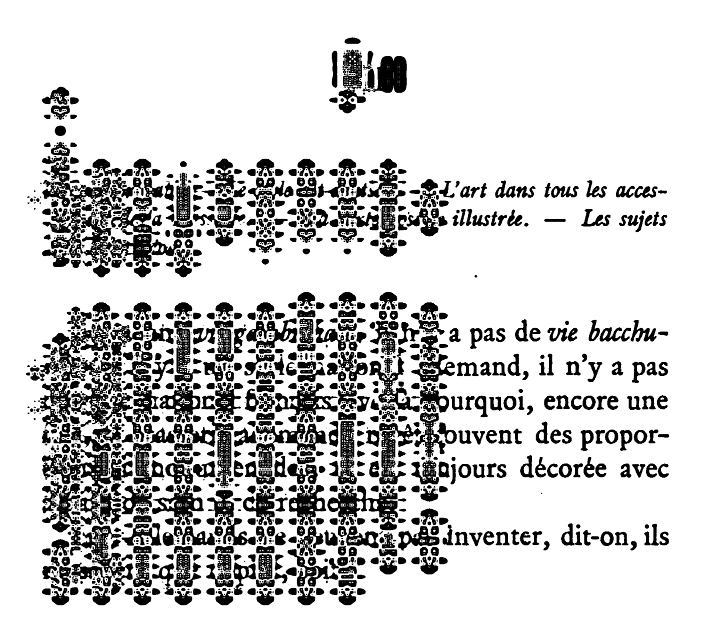


L'ART

DANS

RASSERIE

ODERNE



L'art dans tous les acces-
illustrée. — Les sujets

a pas de *vie bacchu-*
emand, il n'y a pas
urquoi, encore une
ouvent des propor-
ujours décorée avec

inventer, dit-on, ils

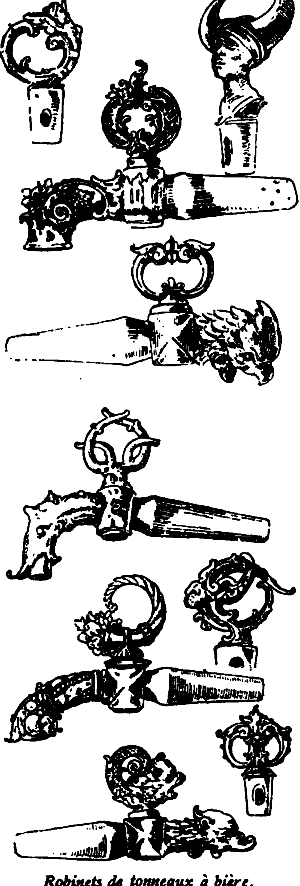
Les Allemands sont incapables de regarder en avant en matière artistique, ils reviennent éternellement au passé parce que le moderne ne leur plaît pas. Soit encore !

Mais quelle que soit notre manière de voir sur le style *alt-deutsch* ou *deutsche Renaissance* qui fleurit aujourd'hui, dans toutes les contrées germaniques, il n'en est pas moins vrai que le mouvement existe, qu'il y a de l'autre côté du Rhin, en matière architecturale et décorative, une tendance très caractéristique, très personnelle à la race, et que ce mouvement vaut mieux que les excentricités, les insanités décadentes et souvent malpropres dont nous donnons l'exemple.

Tout d'abord les Allemands ont eu toujours le goût et le sens de la décoration ; les maisons peintes à fresque de Bâle, de Schaffhouse, de Constance, d'Augsbourg, les palais grecs de Munich, les nouvelles constructions bourgeoises de Berlin nous en disent assez à ce sujet. Voyez leurs hôtels de ville anciens ou modernes, voyez leurs gares de chemins de fer, voyez leurs immenses *restaurations*.

Lourd, me direz-vous ! Ennuyeux, ajouterez-vous !

Eh bien non ! Pour parler franchement ce sont là de mauvaises raisons, des clichés tout faits à l'usage de ceux qui ne savent rien et ne veulent rien apprendre. J'en prends à témoin mes confrères de la presse artistique qui ont voyagé en Allemagne, qui ont vu les expositions de Francfort, de Stuttgart, de Nuremberg, et



Robinets de tonneaux à bière.
Dessins de M. R. Seitz.

spécialement ceux qui ont été chargés par le ministère des Beaux-Arts de missions en Allemagne. Lorsqu'il m'est arrivé d'en causer avec ces derniers, je les ai trouvés partageant entièrement ma manière de voir à cet égard.

Donc, cessons de nous endormir dans notre ignorance des choses extérieures et soyons bien persuadés que ce qui se fait en Allemagne au point de vue de la décoratiou vaut la peine d'être vu.

J'ai parlé autre part de toutes les fantaisies que la bière pouvait faire naître dans l'esprit des dessinateurs d'outre-Rhin, ce que je veux signaler ici avant de décrire les établissements eux-mêmes, c'est la recherche constante du côté décoratif dans ce qui touche au domaine du dieu Gambrinus

st déve-
efforts
l, et des
ui fonde
ies.
u'un des
istes de
et ordre
olf Seitz,
cole des
, a eu
quelques
ier dans
nstgewer-
e de des-
cannelles
essins que
plaisir de
Ces robi-
n bronze,
n que le
onneaux
la bière,
rait ainsi

utrement
couvercle
d ce jour,

d'un goût souvent douteux, et qui sont les vases à boire de tous les débits allemands.

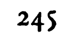
Je possède pour ma part des *seidels* du XVIII[e] siècle, en faïence, avec de charmants sujets rococo, personnages ou fleurs, et sur le couvercle en étain un thaler à l'effigie de Marie-Thérèse. Sur ces couvercles de chopes et sur ces chopes ellesmêmes on pourrait retrouver toutes les préférences, toutes les particularités de la vie allemande.

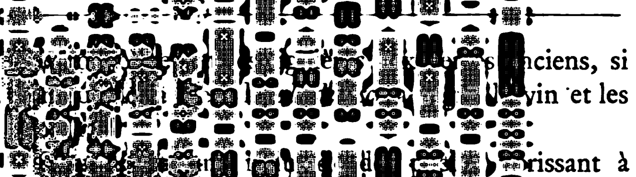
Là aussi, naturellement, le *alt-deutsch* qui tourne quelquefois à la maladie — les Allemands le reconnaissent eux-mêmes — a voulu avoir son mot à dire et l'on a fabriqué des *seidels* en forme de forteresse moyen âge. Mais la fantaisie et l'invention moderne se sont mises également de la partie et un artiste des *Fliegende Blätter,* ce journal dans lequel l'humour ne perd jamais ses droits, a inventé, en se servant du costume féminin, un modèle qui fait présentement les délices de Munich.

Ce que les Allemands appellent *le cul de Paris* (prononcez *quil*) n'avait certes pas encore servi à pareil usage.

Du reste, la bière et le *seidel* sont tellement entrés dans les mœurs qu'il se fabrique jusqu'à de petits seidels, *kinderseidel,* pour les enfants, qu'on élèvera peut-être bien un jour au biberon à bière.

Et les cruches en grès de toutes les grandeurs, de toutes les formes, de toutes les couleurs, avec ou



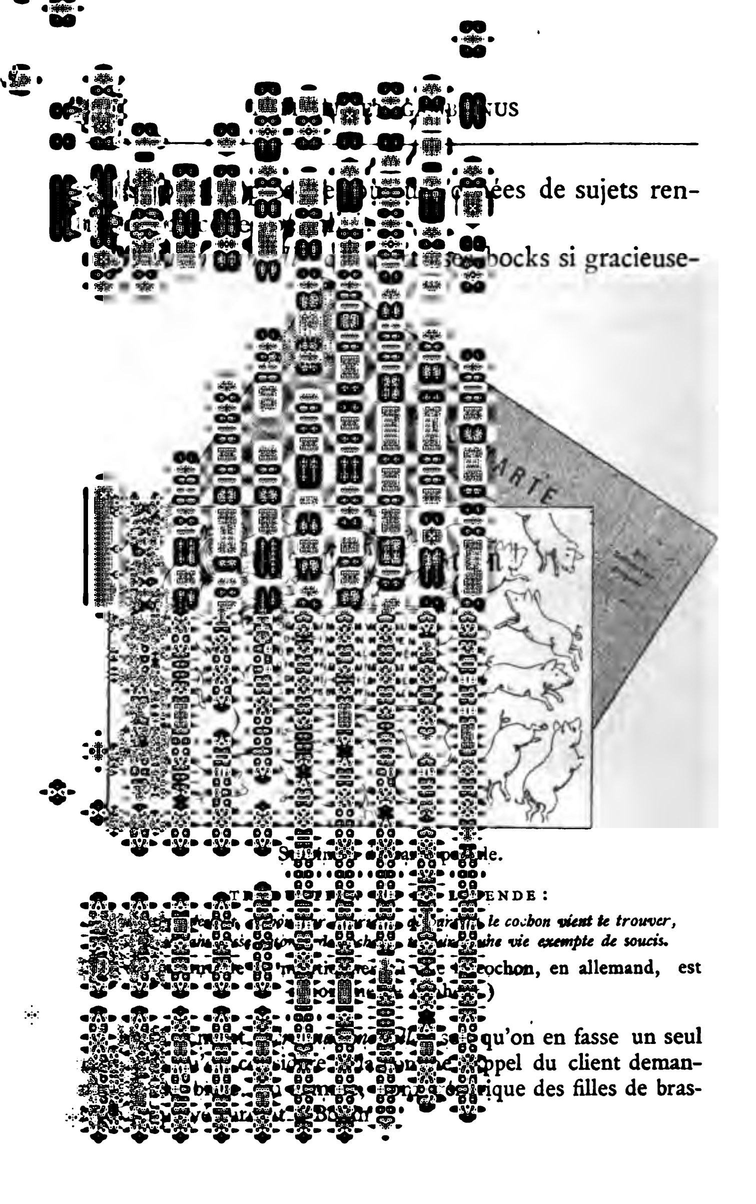


... nciens, si ... vin et les ... rissant à ...



... cruches ... objets de ... possibles. ... signalerai ... celle des

[illegible] ées de sujets ren-
[illegible]
[illegible] bocks si gracieuse-



[illegible] de.

[illegible] LÉGENDE :

[illegible] le cochon vient te trouver,
[illegible] une vie exempte de soucis.

[illegible] cochon, en allemand, est [illegible])

[illegible] qu'on en fasse un seul [illegible] ppel du client deman- [illegible] ique des filles de bras- [illegible] Bock !

ment, avec les radis noirs dans son tablier, je joins le petit échantillon ci-contre de carte postale, ne serait-ce que pour montrer à nos décorateurs-pornographes ce que l'on peut faire avec le cher animal.

Laissons les accessoires et venons à la brasserie elle-même, à son mobilier, à sa décoration.

Constatons tout d'abord que le besoin de la brasserie décorée dans la capitale des *Etats Gambrinesques*, j'ai nommé Munich, ne s'est fait sentir que depuis quelques années seulement, et qu'à vrai dire, il ne s'est même pas encore manifesté dans les établissements fréquentés par le vieux bourgeois munichois. Il suffira, pour s'en rendre compte, de pénétrer dans la cour du *Hofbräuhaus* (la Brasserie Royale) où l'on boit debout la plupart du temps, dans ces immenses *seidels* en grès gris marqués du H. B. et jaugés à un litre. Si, par hasard, on pénètre sous les voûtes enfumées d'une salle basse qui constitue la véritable taverne, les odeurs du fromage, du hareng, du radis — accessoires inévitables, — vous en feront aussi vite sortir que l'aspect du sol boueux et tout gluant de bière.

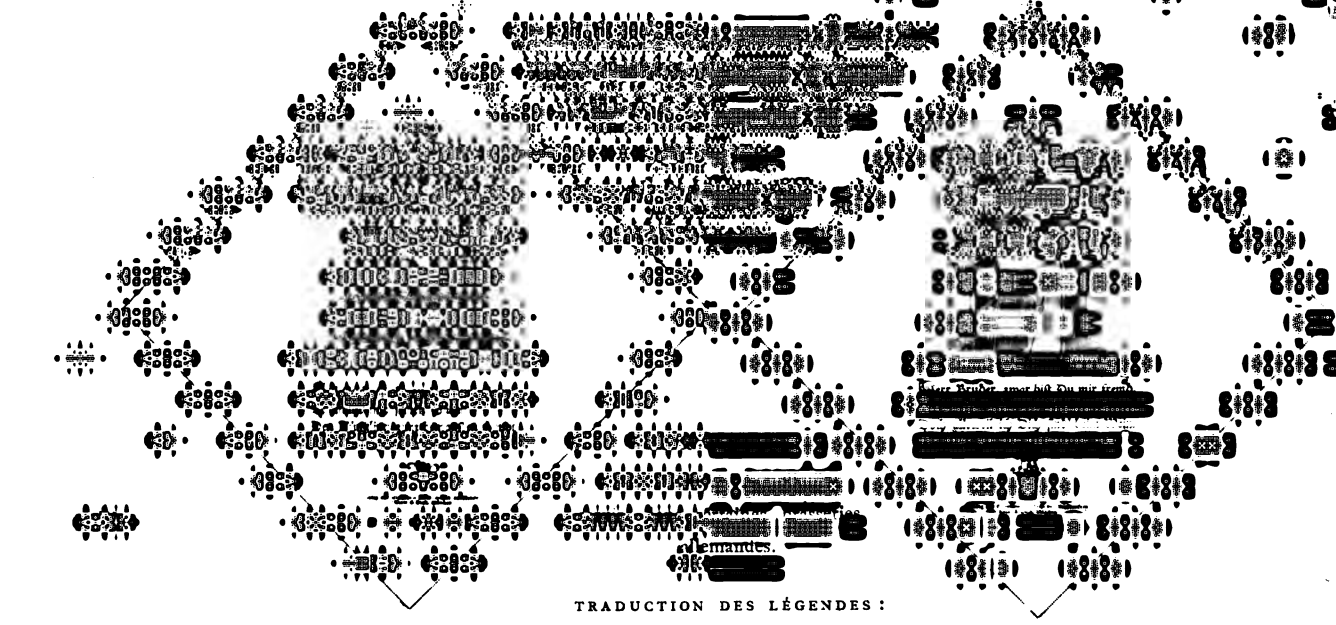
Le mouvement esthétique en faveur de la boisson nationale ne date guère que de 1874, et il est parti non point des débits des grandes brasseries : *Pschorr*, *Löwenbräu*, *Franziskaner*, *Augustiner*, mais bien des *restaurations* et des *Weinstube* (étuves à vin) où la bière ne se vend qu'en bouteilles.

Comme aspect décoratif les établissements allemands

[illegible] plafond à poutres
[illegible] hautes avec quel-
[illegible] s pour les étains
[illegible] plafonds, entière-
[illegible] des vitres plom-

[illegible] rbeverein *munichois.*

[illegible] qui sont de véri-
[illegible] au point de vue
[illegible] peintes ou qui
[illegible] s en bois découpé;
[illegible] spect extérieur et
[illegible] ration intérieure.
[illegible] rne, le cabaret, le



TRADUCTION DES LÉGENDES :

Honneur à vous qui croyez à Bacchus.
C'est lui qui par ses dons
Fait de l'adolescent une tête vénérable
Et du vieillard un joyeux garçon.

Frère, à la vérité tu m'es étranger,
J'ignore quel est le chemin qui t'amène,
Mais dès l'instant que je te trouve au cabaret
Tu es pour moi le bienvenu.

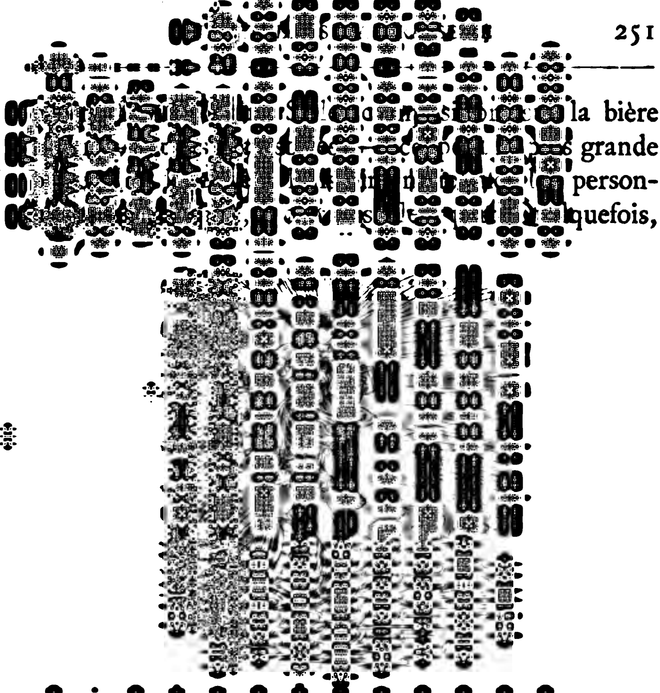
débit, je cherche le vrai mot sans pouvoir trouver l'équivalent français du terme allemand, s'établit un peu partout, dans les maisons de *tribu*, de société ou de corporation, comme dans les établissements publics. Ainsi toutes les sociétés d'artistes ont leur *Kneipe* (cabaret, pinte, *soûloir*) ou *Kegelbahn* (local pour le jeu de quilles) et dans la plupart des hôtels de ville se trouvent des caves dites *Rathskeller* (caves de la maison du conseil).

Ajoutons encore que les Allemands, et sous cette dénomination je comprends toujours les peuples de race germanique — qu'ils soient autrichiens ou suisses — ont leurs expositions locales ou régionales, leurs grandes fêtes populaires — tirs, fêtes de chant et de gymnastique — dans lesquelles, grâce à la quantité de brasseries et de restaurants qui viennent s'y accumuler, la décoration joue un grand rôle. Qu'il me soit permis de rappeler, comme tentative très intéressante dans cet ordre d'idées, le bâtiment de l'exposition collective des hôteliers suisses à Zurich, lequel était orné de charmantes peintures représentant des scènes de la vie d'auberge à différentes époques et dans différents pays.

C'est ainsi qu'au *Tir fédéral allemand* tenu à Munich en 1881 se trouvaient quatre grandes brasseries avec d'immenses peintures extérieures, au nombre desquelles la *Schützenlisl* de Kaulbach dont j'ai déjà parlé.

Et maintenant, dernier point, quels sont les sujets choisis de préférence dans la décoration des établisse-

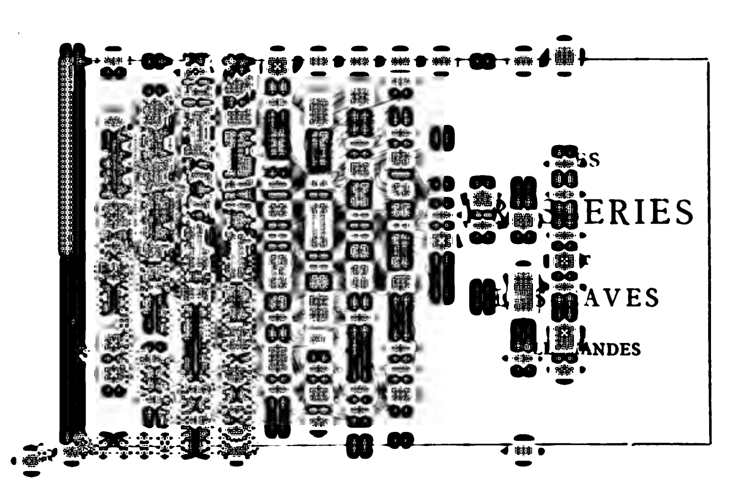
la bière
grande
person-
quefois,



ent libre
mour, la

est pro-
d'extra-

rie y est
seulement
r ou de



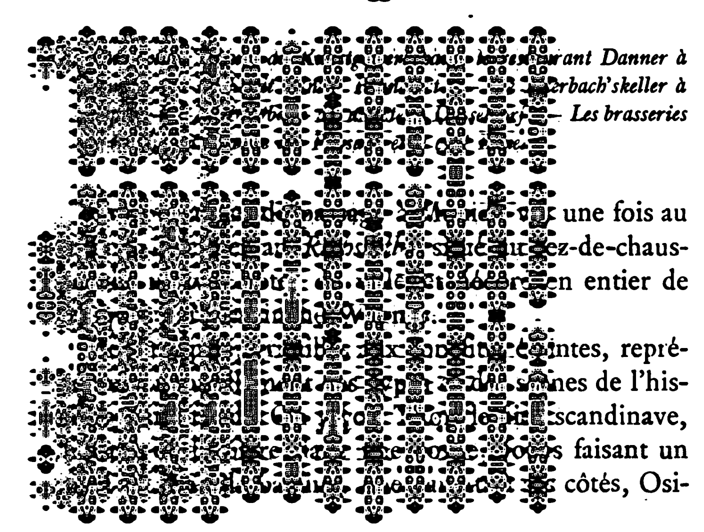
[illegible]S

[illegible]ERIES

[illegible]AVES

[illegible]ANDES

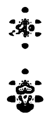


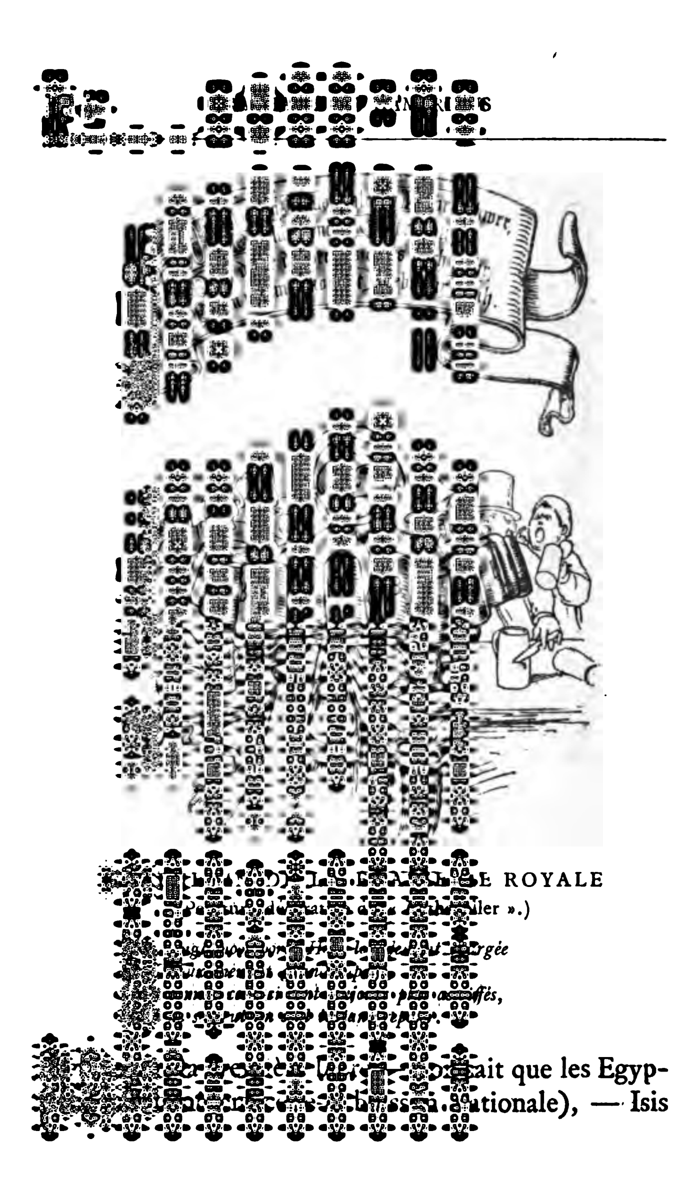


[illegible]rant Danner à [illegible]rbach'skeller à [illegible] — Les brasseries [illegible]

[illegible] une fois au [illegible]ez-de-chaus-[illegible]n entier de [illegible]

[illegible]intes, repré-[illegible]nes de l'his-[illegible]scandinave, [illegible]s faisant un [illegible] côtés, Osi-





[illegible] E ROYALE

([illegible] ler ».)

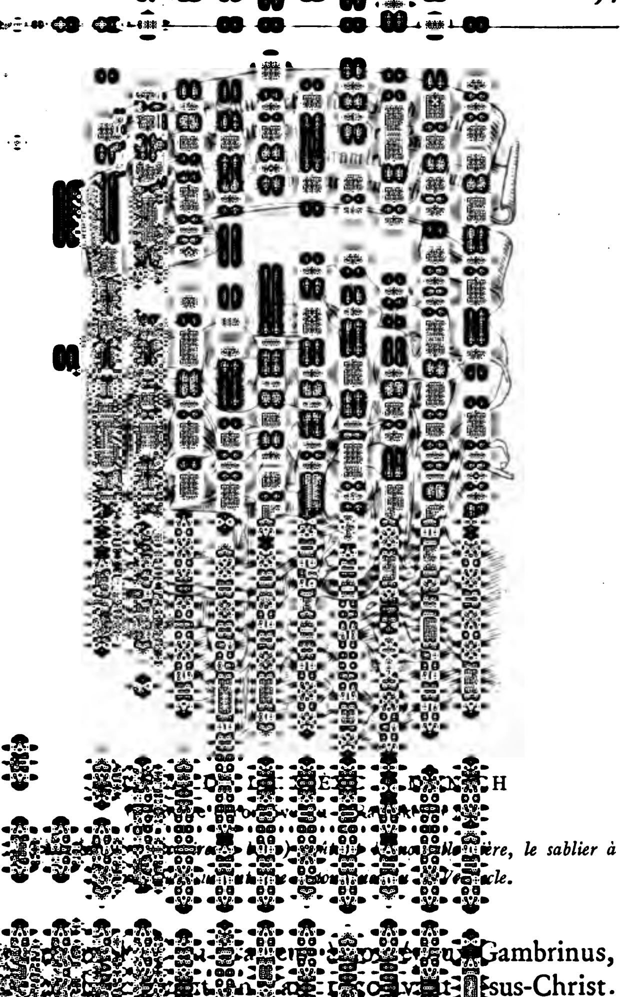
[illegible] gée

[illegible]

[illegible] ffés,

[illegible]

[illegible] ait que les Egyp-
[illegible] tionale), — Isis



[illegible] H

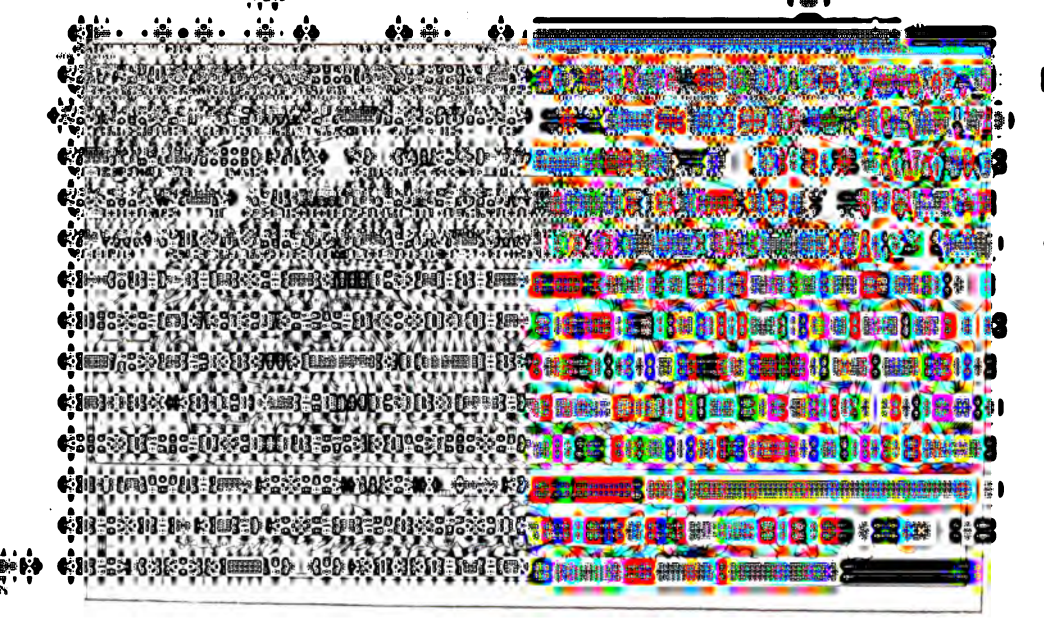
[illegible]

[illegible] ère, le sablier à [illegible] cle.

[illegible] Gambrinus, [illegible] sus-Christ.

Plus loin, c'est un sacrifice au dieu de la bière, ou le fameux *âne* de la bière (*Bieresel*) qui, la nuit, épie les buveurs rentrant et leur saute en croupe pour ne les lâcher qu'à domicile. Puis viennent les compositions relatives plus spécialement à la bière de Bavière ; l'histoire du bourgmestre de Rothembourg qui, par ses capacités gambrinesques, sauva la ville du pillage lors de la guerre de Trente ans, et les inspecteurs des brasseries accomplissant leur singulière fonction, suivant un édit de 1335.

« Ces importants personnages, dit M. Ferd. Reiber, étaient chargés d'éprouver la qualité de la bière, et cela d'une façon très originale. Ils arrivaient à l'usine en culotte de peau, se faisaient présenter un banc de bois, et y répandaient gravement le liquide soumis à leur inspection. Cette première opération terminée, ils s'asseyaient à plusieurs sur le banc ainsi humecté et y restaient accroupis pendant une heure entière, sablier, et broc en main. Quand le dernier grain de sable avait marqué le moment décisif, les dégustateurs se levaient tous ensemble ! Si le banc suivait les fonds de culottes dans leur mouvement ascensionnel, la bière était déclarée de bonne *qualité ;* au cas contraire, elle passait pour trop légère, et le brasseur était mis à l'amende. » Mais recevant, durant cette heure, la bière à discrétion les *Bierkiefer* (mâchoires à bière) ne craignaient point de faire durer le plaisir longtemps. La fresque du *Rathskeller* représente donc l'hôte venant les avertir



LES FÊTES DU COURONNEMENT DES EMPEREURS ALLEMANDS

Peinture décorative au « Rathskeller » de Munich.

que le temps du *goûtage* est fini : « Le sable a passé, l'heure est écoulée, levez-vous de votre banc, » ce à quoi les *Bierkiefer* répondent de leur côté : « Si elle (la bière) ne reste pas collée à nos culottes de peau, nous arrêtons le débit. »

La *Kellnerin* devait également avoir sa place sur les murs du *Rathskeller*, non point la *Biermamsell* de Berlin, mais bien la grosse et commune servante de la Brasserie royale et des établissements similaires, cette nymphe de la chope bavaroise qui n'a guère de rapport avec nos filles de brasserie.

Si elle est de mœurs légères — rien n'est impossible en ce bas monde — elle soulèverait volontiers des poids sur les places publiques, tant sa force musculaire est développée.

Disons, pour bien indiquer l'esprit des établissements genre *Rathskeller*, que la vigne tient également sa place dans leurs décorations : ici apparaissent Noë, Loth, Diogène et son tonneau, Lucullus, Falstaff, les chevaliers pillards du Rhin et ce type particulier au Tyrol, le gardien de la vigne avec la hallebarde, au chapeau orné de plumes.

Le second établissement, type de la décoration allemande, c'est le cabaret, situé, comme les anciennes étuves de la corporation, au bas des hôtels privés. Munich en possède un dans la maison que la *Société des Arts industriels* s'est fait construire pour son usage particulier, avec musée, magasins, salles de réunion.



[illegible] parentes, [illegible] nque.

[illegible] sculpteur- [illegible] qui a tant [illegible] les inté- [illegible] s, légères [illegible] t été exé-

[illegible] ich.

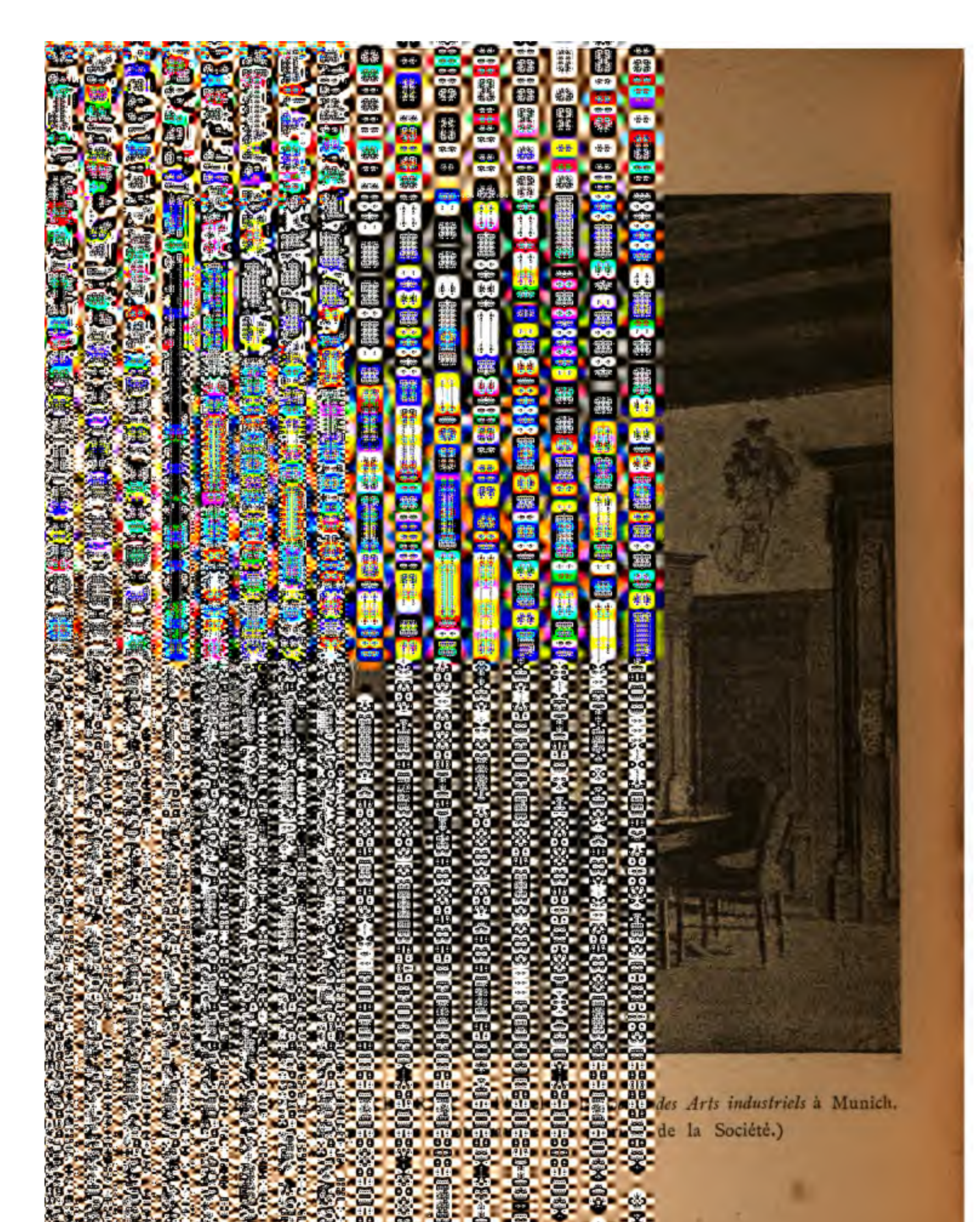
[illegible] Lossow, [illegible] maître du [illegible] fréquents

[illegible] s sentent presque [illegible] nt traitées.

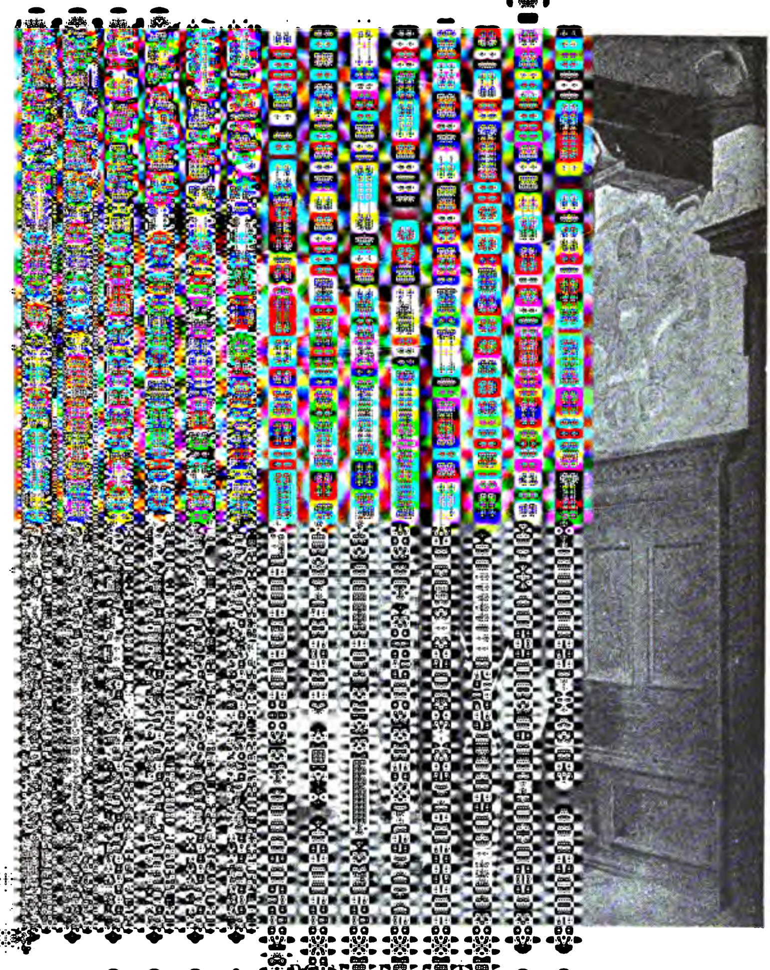
[illegible] — car *Rathskeller* et [illegible] plutôt des débits

[illegible] *Munich.*

[illegible] pas de décorations [illegible] d'aspect assez monu- [illegible] petite salle plus élé- [illegible] *messieurs*. Tel est le [illegible] Brasserie du Lion), [illegible] gantesques, éclairé à [illegible] es commodités pos- [illegible] où les tables et les [illegible] blanc, témoignent du [illegible] eurs locales au point [illegible]



[illegible] des *Arts industriels* à Munich.
[illegible] de la Société.)



[illegible]

[illegible] Munich.

[illegible] la Société.)

…staurant
…les pein-
… grande
… immense salle
…ures du
… la civi-
…ine —
…es Japo-
…ens, des
…ne série
… pièces
…s en *alt-*
… *rococo.*
…ernières,
… intelli-
… de fort
…, tout est
… laqué,
…s lustres,
…s cadres
…nieux au

…pylées »
…ertainc-
… murales
…vantage,
…*eutsch*, si
…oubli en

triomphant sur toute la ligne. Cependant, les tavernes d'aspect moyen âge sont plutôt à Nuremberg, où tout se prête encore si bien au style et à la décoration du XVIe siècle. Dans cette curieuse cité, on peut voir, sur les bords mêmes de la Pegnitz, un petit cabaret, soit *Wein-Restauration*, qui est certainement un des plus jolis d'Allemagne.

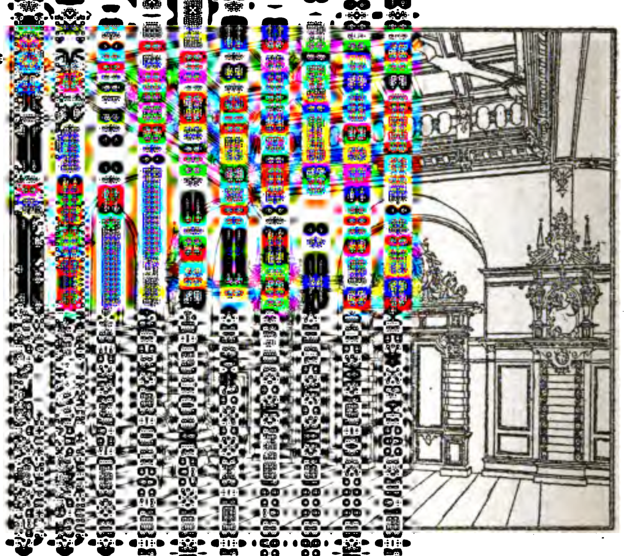
A Cologne, à Mayence, à Leipzig, vous trouverez de ces coins aux vitres plombées, à côté de merveilleux établissements modernes (avec terrasses et jardins), dans la construction desquels les boiseries sculptées, les peintures, les mosaïques jouent un grand rôle.

Mais la brasserie la plus monumentale est celle de la *Stadt Ulm* à Francfort, construite en 1882 par M. Paul Wallot, l'architecte du Parlement à Berlin. Cette *étuve à bière*, cette *halle à boire*, pour traduire textuellement l'expression allemande, a une façade moyen âge aux fenêtres basses, aux écussons peints, dont l'aspect est tout à fait réjouissant. L'intérieur est d'un beau style, moitié boiseries, moitié peintures, conçues dans un esprit humoristique très accentué. Sur les banderoles qui courent le long des murs, apparaît le *château de la Beuverie* avec un singulier mélange de personnages anciens et modernes. Partout se montre la figure du chevalier transperçant de sa lance tantôt l'un, tantôt l'autre, poursuite continuelle qui donne à l'ensemble beaucoup de vie, beaucoup de


façon de sonnette formant piège.

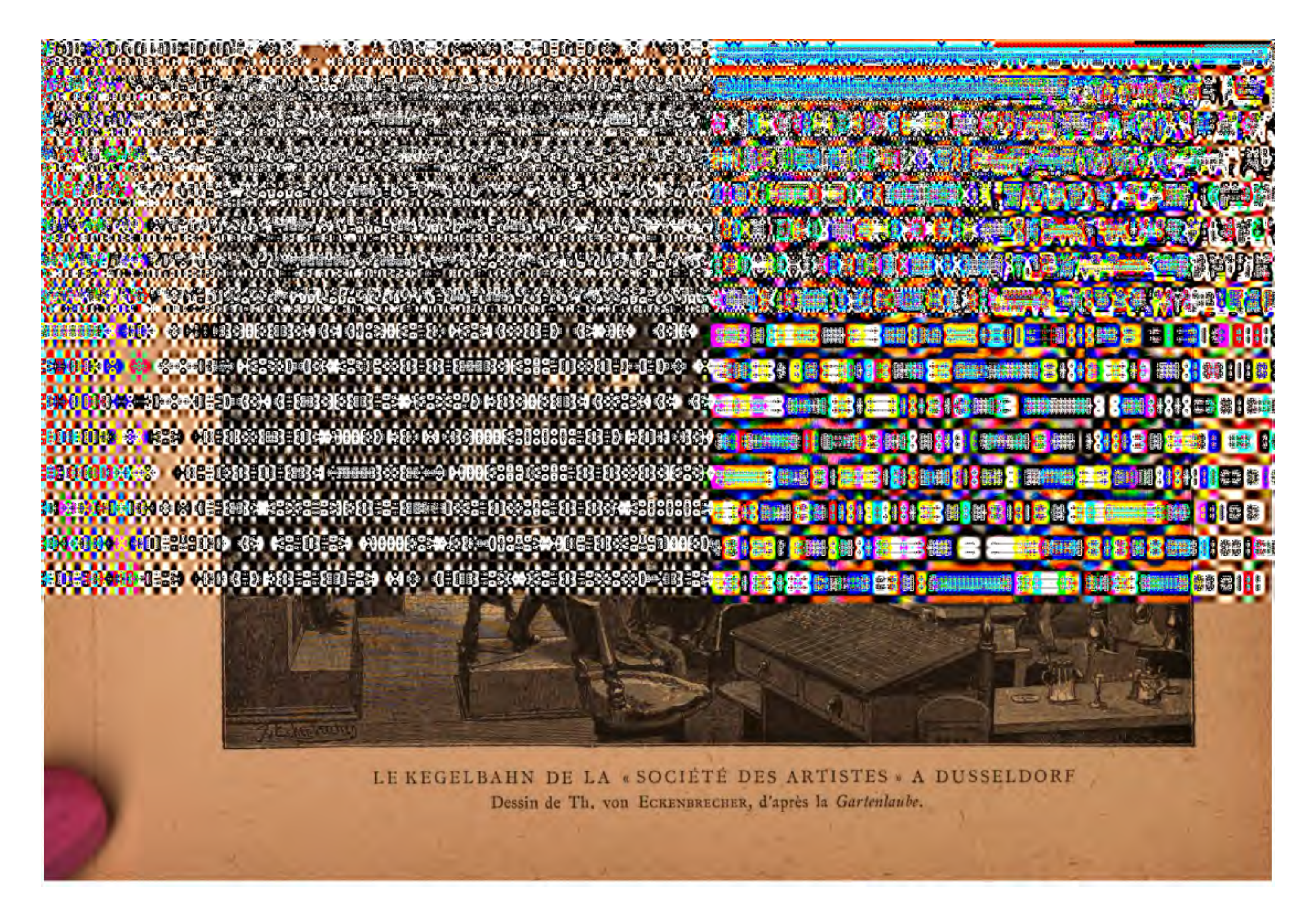


[illegible] besques, d'inscrip-
[illegible] des, tandis que, sur
[illegible] llustrations pour les
[illegible] u Rhin.



[illegible] ancfort.

[illegible] que le *Auerbach's*
[illegible] font plus ou moins
[illegible] manquent pas d'y
[illegible] the se trouvait en
[illegible] a vu sa renommée
[illegible] and écrivain. Non

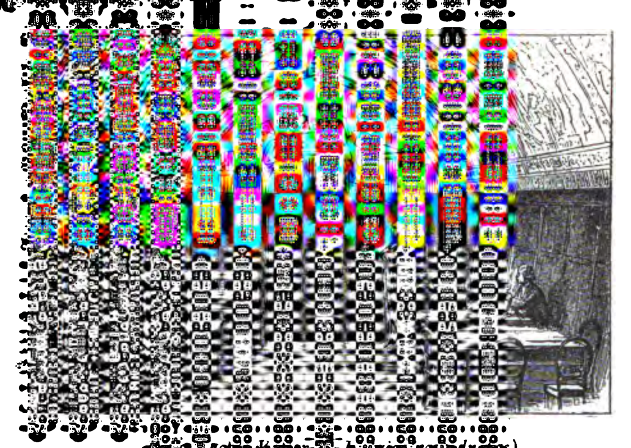


LE KEGELBAHN DE LA « SOCIÉTÉ DES ARTISTES » A DUSSELDORF

Dessin de Th. von Eckenbrecher, d'après la *Gartenlaube*.

… chés, mais … elle du bas, … scènes de

… à arceaux, … dehors de



… du reste, … des meubles … ne se com- … noyer poli … s les débits

… posées par … et exécutées

lles représentent
e de Faust et de
rition d'Hélène,

même décora-
Retsch.

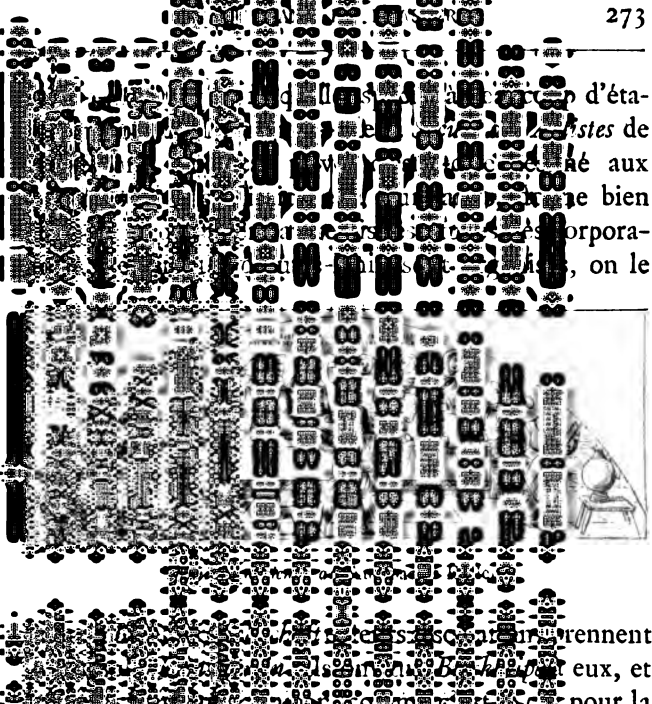
Keller.

deux panneaux
r son tonneau et
orte une légende

sti hujus et hujus
pla gradu, et la
res sur bois sont-
ent, du reste, le
ut le voir par un
la pierre, daté de

t c'est le *Kegel-*

[illegible] d'éta-
[illegible] *stes* de
[illegible] né aux
[illegible] ne bien
[illegible] orpora-
[illegible], on le



[illegible] rennent
[illegible] eux, et
[illegible] pour la
[illegible] salle
[illegible] *gelbahn*,
[illegible] *Kegel-*
[illegible] iginale,
[illegible] urale de
[illegible] oiteaux,
[illegible] n porte
[illegible] de ces

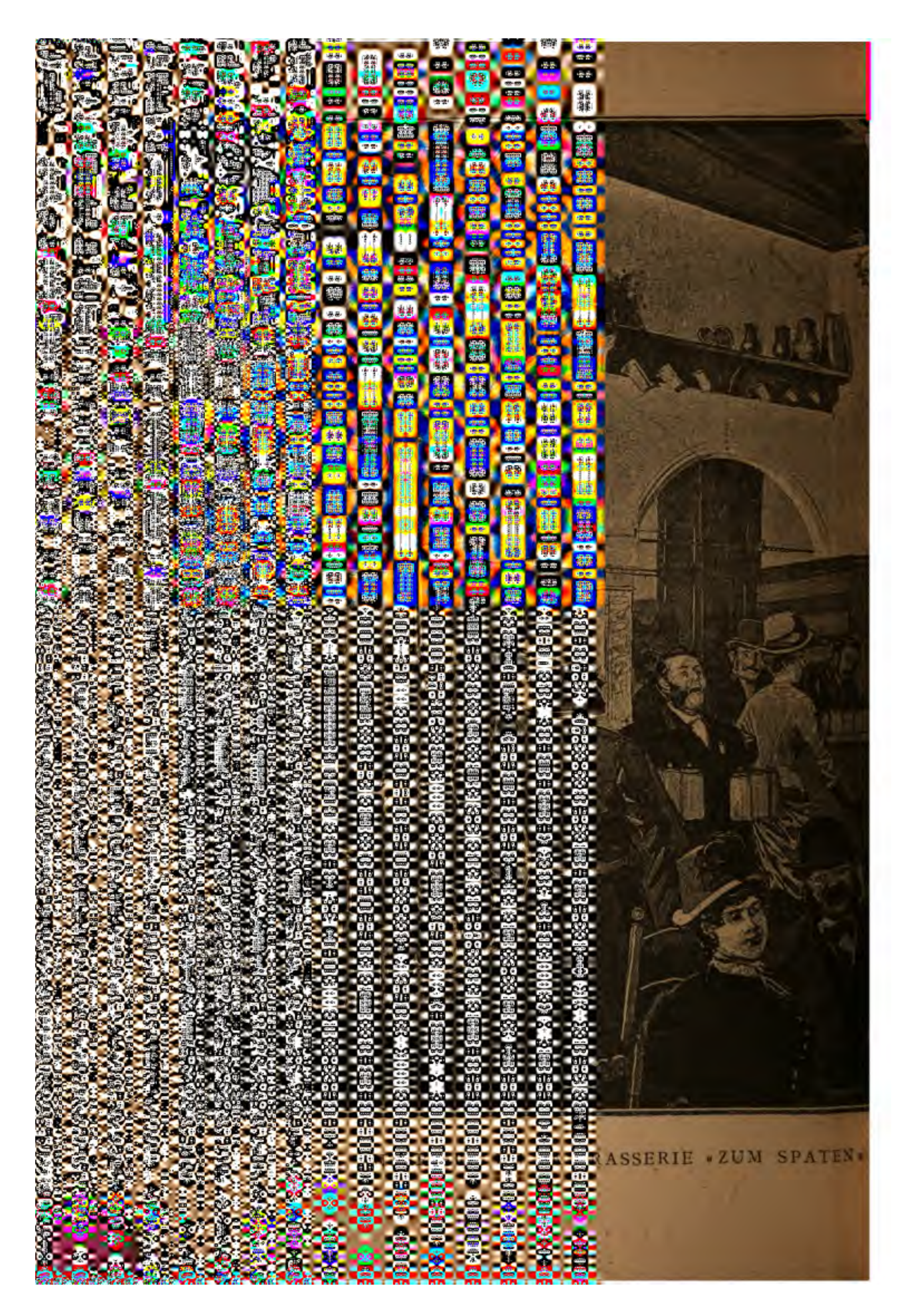
C'est par Berlin que je vais finir cette rapide revue des établissements d'Allemagne, par Berlin qui a eu des cabarets d'artistes, notamment le débit de vins de Lutter et Wegener, popularisé par Hoffmann, l'auteur des *Contes fantastiques,* par Berlin qui a des brasseries décorées, des cafés luxueux et qui paraît vouloir inaugurer, à son tour, les tavernes excentriques.

Parmi les brasseries décorées *more germanico* le choix est grand : *Rathskeller, Zum Prælaten, Zum Franziskaner, Kurfürstenkeller (*Cave des Princes-Electeurs), *Zum grossen Kurfürst, Alhambra, Zum Augustinerkeller, In den Kaiserhallen* où l'on montre la fameuse chope dite : *chope de l'Empereur, Zum Kyffhauser, Zum Lœwenbræu, Zum Spatenbræu, Zum Landsknecht, Im Sedanpanorama, Im Architectenhause, Altdeutsche Bierstube, Clausing,* avec des fresques de Burger qui méritent de ne point passer inaperçues ; en voilà pour tous les goûts, pour tous les amateurs de bière.

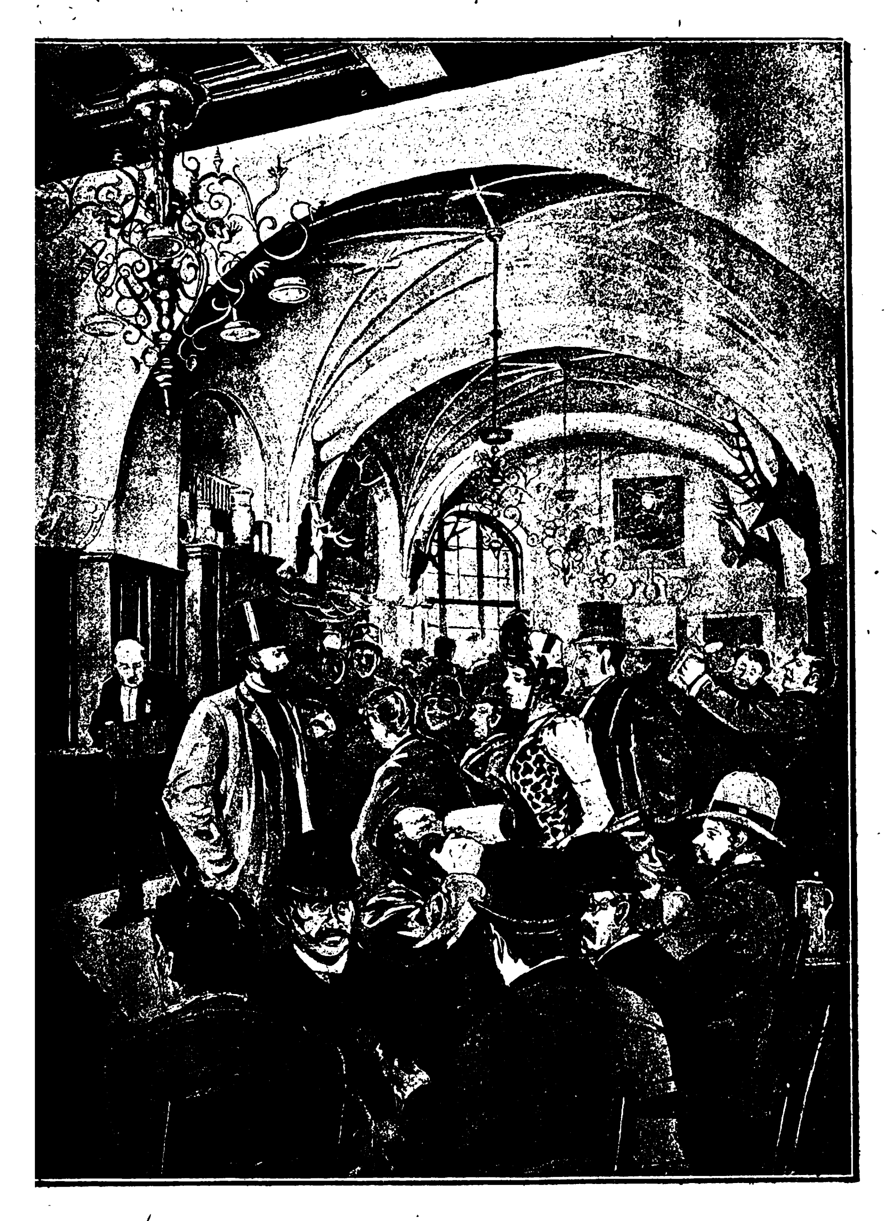
La brasserie *Zum Spaten* (page 225) représente le style du sud, bavaro-tyrolien. Construite par l'architecte Seidl, décorée par les peintres Rud. Seitz et Otto Hupp, elle se détache des maisons ordinaires qui l'enserrent, jetant par ses ornements en couleur une note gaie et chaude au milieu de la grise monotonie des constructions berlinoises.

Quant à la taverne excentrique « à l'instar de Paris » elle a pour nom : *Taverne des Paysans.*

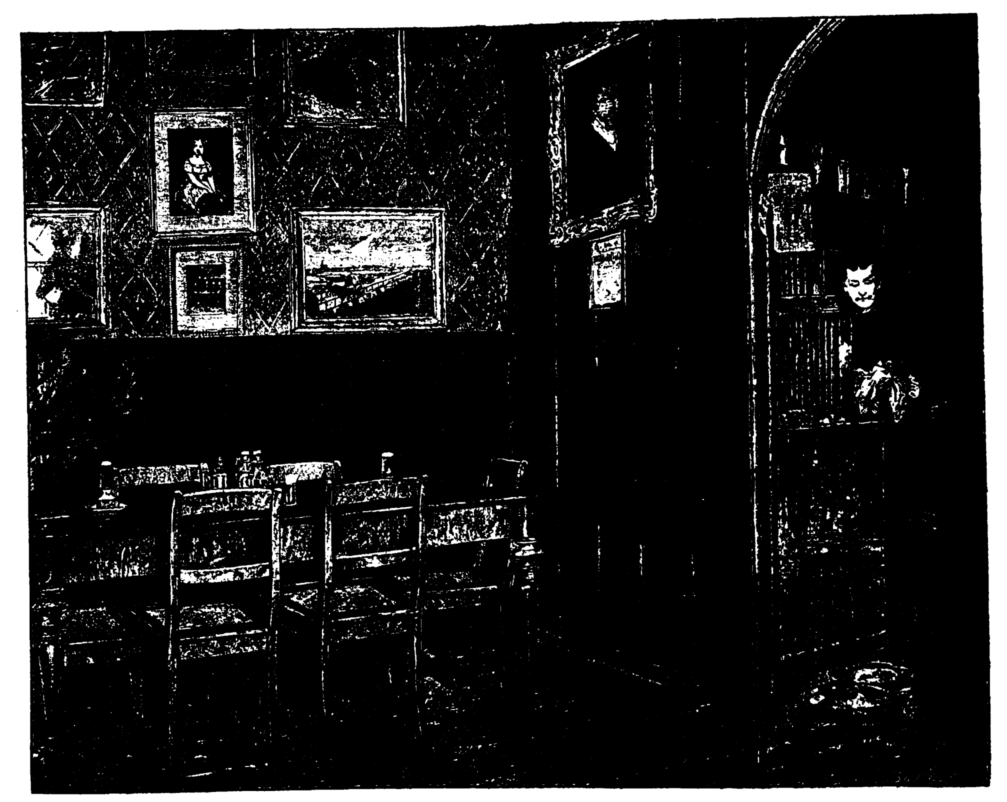
On descend quelques marches et on se trouve brus-



RASSERIE »ZUM SPATEN«



A BERLIN. — Dessin de E. Horstig *(Deutsche Illustrirte Zeitung).*



LE CABARET DE LUTTER ET WEGENER A BERLIN

D'après la *Deutsche Illustrirte Zeitung*. (Le portrait placé dans le coin est celui de l'acteur Devrient.)



LE CAFÉ BAUER A BERLIN. D'après un dessin de W. Busch dans *Ueber Land und Meer*.

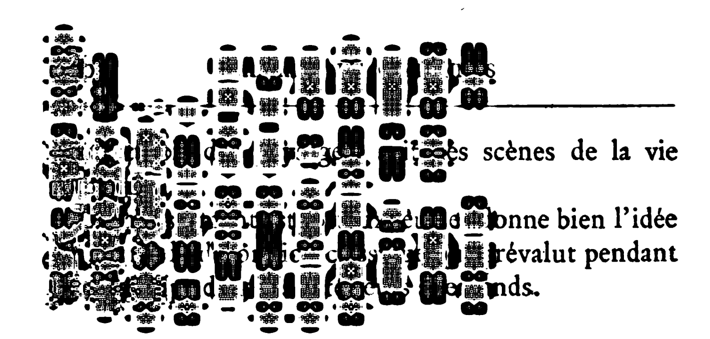
quement rendu dans un cabaret qui rappelle les histoires de vol et de brigandage.

Le mobilier est primitif : des escabeaux et des bancs grossiers, des tables lourdes, garnissent la salle. Les murs sont décorés de faux, pioches, pelles, vieux fusils, pistolets rouillés ; le soir, le local est éclairé par de mauvaises lampes fumeuses. Autour de l'immense cheminée gisent des sabots et des bottes, du vieux linge pend à une corde autour du feu, et au plafond des araignées tendent leurs toiles.

Au comptoir, une grosse Bavaroise emplit les bocks qu'emportent des garçons portant les sobriquets de *Pique, Trèfle, Cœur, Carreau.* Point d'allumettes, un brasier les remplace, et, comme journaux, on ne trouve dans la *Taverne des Paysans* que la *Feuille officielle* et le *Messager boiteux.*

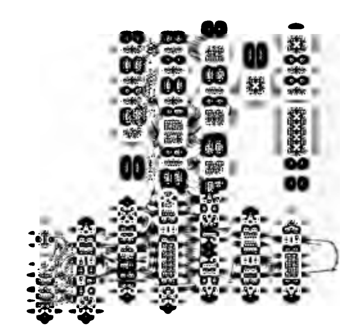
De la *Taverne des Paysans*, passons sans transition au plus élégant des cafés berlinois dans lequel, comme chez ses similaires, on n'a épargné ni le bronze, ni le granit, ni les cariatides, ni les arabesques, ni les enluminures de toutes espèces. Le *Café Bauer* situé *sous les Tilleuls,* est une salle magnifiquement décorée, ornée de peintures, à laquelle on parvient après avoir traversé un vestibule tout en marbre.

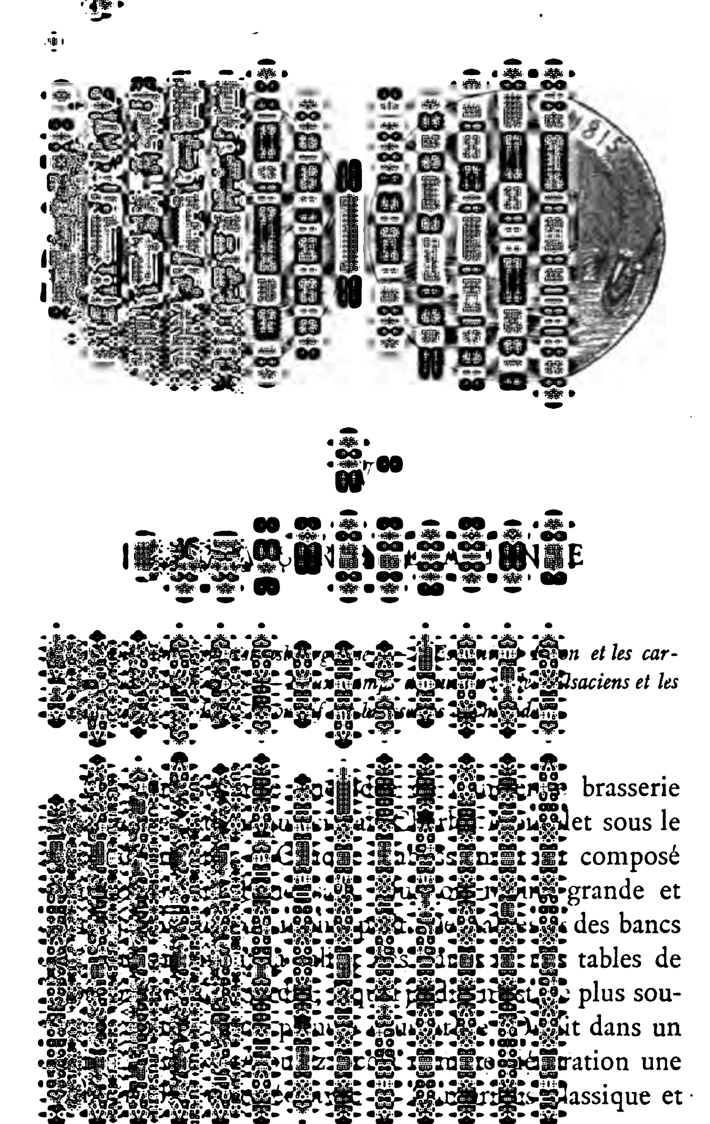
Les peintres qui ont contribué à cette décoration portent un nom bien connu dans l'art allemand. Ce sont A. von Werner et Chr. Wilberg, et leurs œuvres qui s'étalent sur chacun des côtés de la salle repré-



[illegible] scènes de la vie [illegible]

[illegible] donne bien l'idée [illegible] prévalut pendant [illegible] nds.





n et les car-
lsaciens et les

brasserie
et sous le
composé
grande et
des bancs
tables de
plus sou-
t dans un
ration une
lassique et

vous aurez l'aspect de ces estaminets où le côté artistique brillait par son absence.

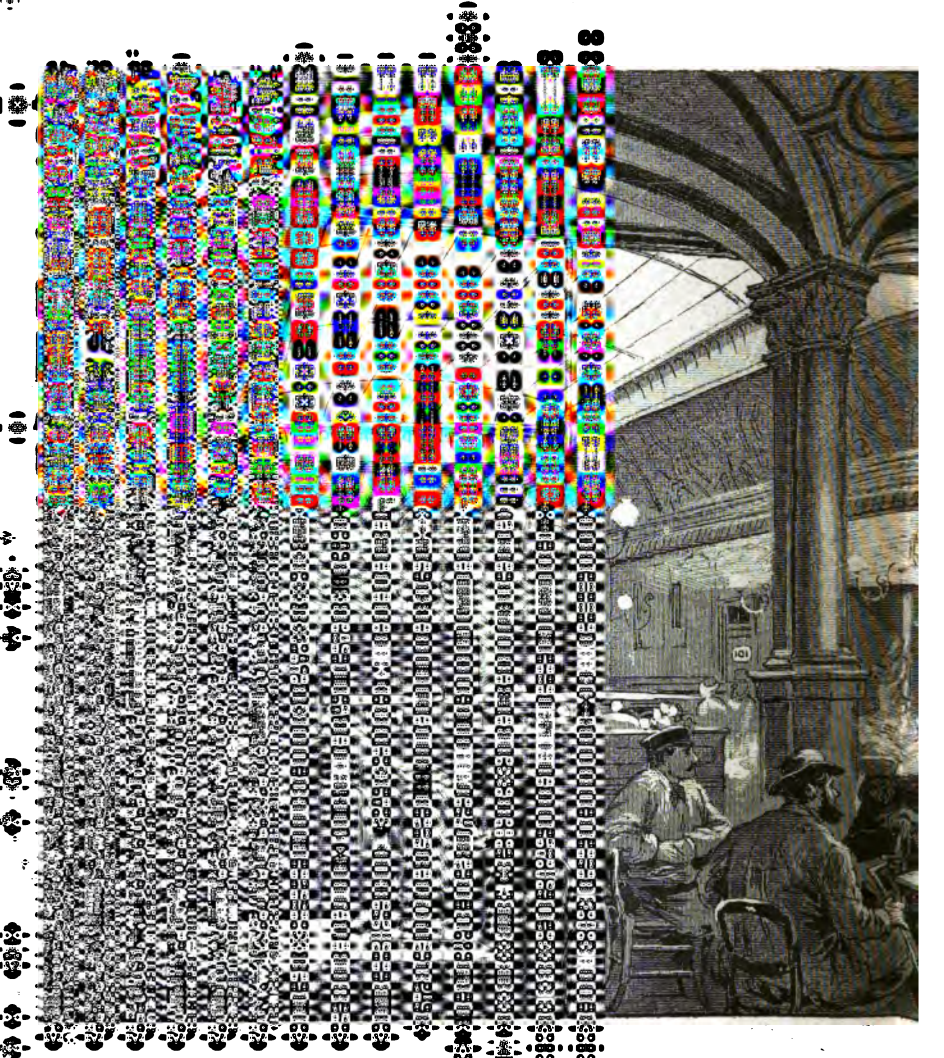
Et il en avait été ainsi aux époques précédentes, car Frédéric Piton, l'auteur du volume *Strasbourg illustré*, décrit ainsi les établissements d'autrefois, qui s'appelaient pompeusement *brasseries* et qui n'étaient, en somme, que des *bouges* :

« Dallées, garnies de grossiers bancs et tables, la bière servie dans des canettes en bardeaux goudronnés, un verre pour deux ou quatre buveurs, une chandelle allumée sur chaque table, et qui, à peine, jetait une lueur vacillante dans cet horizon de fumée et de brouillard, des murs noirs comme la nuit, telles étaient les anciennes brasseries. » Curieuse description qui se trouve ainsi complétée par M. Ferdinand Reiber dans ses *Études gambrinales :*

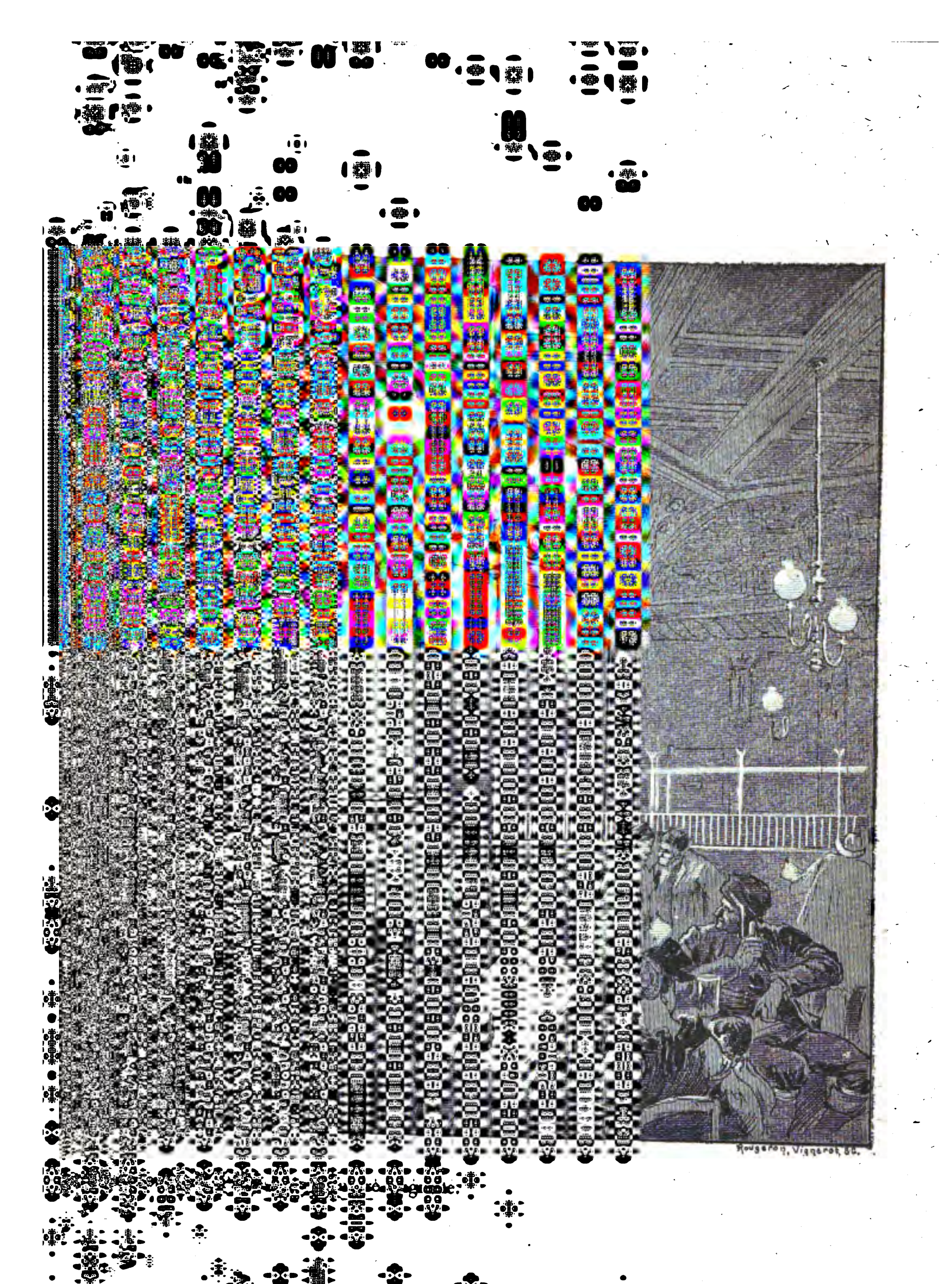
« Il fut un temps, en somme peu éloigné, » dit celui-ci, « où le tonnelet figurait également sur la table de la taverne. Jusque vers le milieu de ce siècle, les étudiants et les militaires invitaient leurs compagnons d'études ou leurs frères d'armes autour du tonnelet à l'occasion des événements importants.

« Du temps des poêles à figures [1], le brasseur plaçait en hiver les tonnelets de bière autour d'eux. C'était l'époque où le *fax* faisait sauter la bonde dans la salle publique, en proclamant d'une voix sonore : *Ihr Herre,*

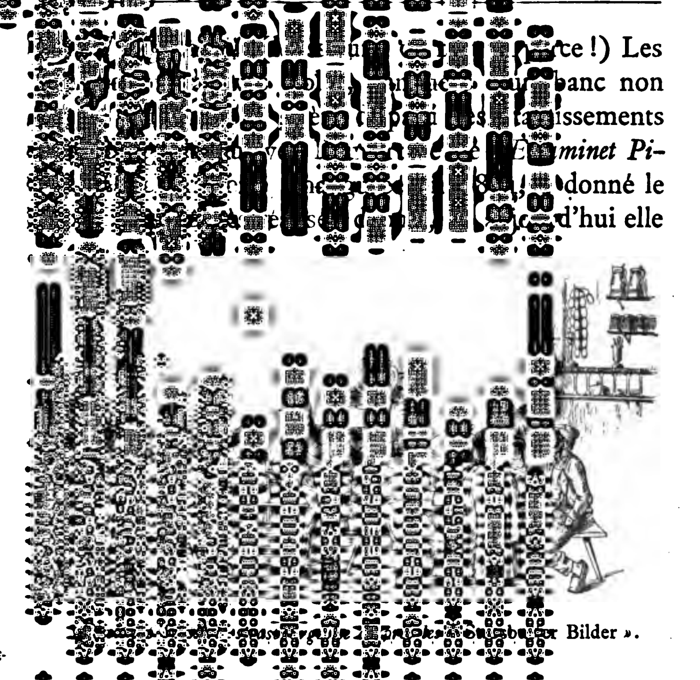
[1] Ces poêles alsaciens étaient en fonte et représentaient le plus souvent le sacrifice d'Abraham et la mort d'Absalon.



[illegible] ALSACIENNE. — L'estaminet

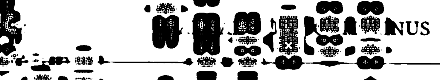

Rougeron, Vignerot Sc.

[illegible] te !) Les [illegible] banc non [illegible] issements [illegible] *minet Pi-* [illegible] donné le [illegible] d'hui elle

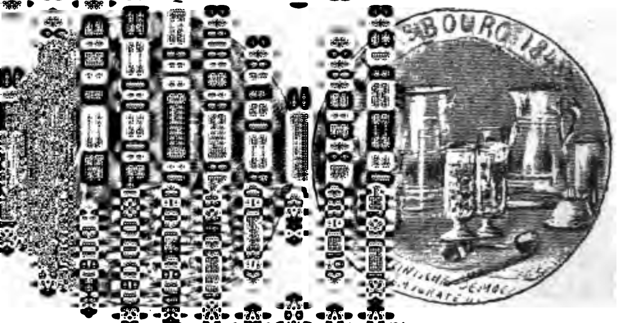


[illegible] Bilder ».

[illegible] int de vue [illegible], orné de [illegible] llente idée [illegible] t les attri- [illegible] s de l'his- [illegible] ux artistes [illegible] décédé, et [illegible] t pas seu- [illegible] yés depuis



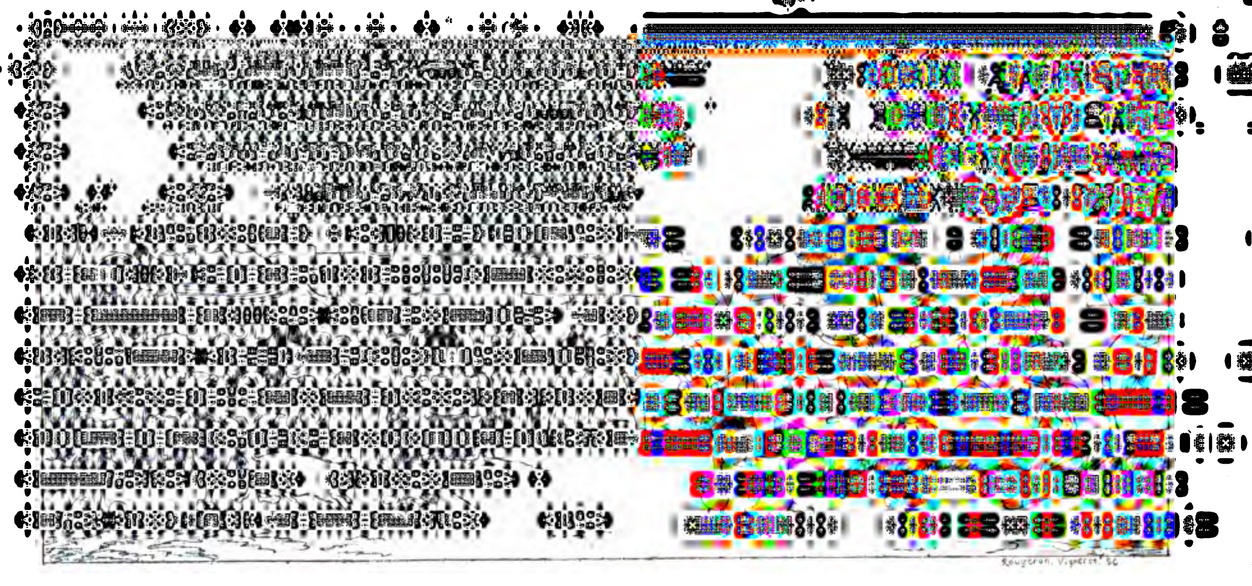
accessoires de la
ivers.
c, cerclée en cuivre
s portant en bleu
sserie, la chope en
ncaves arrondies, la
ce pipe en terre, le



Piton.

es *brestelles* saupou-
tc... autant de docu-
phie de la bière.
staminet Piton s'ou-
Brasserie Viennoise[1].
ope à anse, qui peu
ndrique, tandis que

ie Viennoise » du nom
suite de la robe bleue



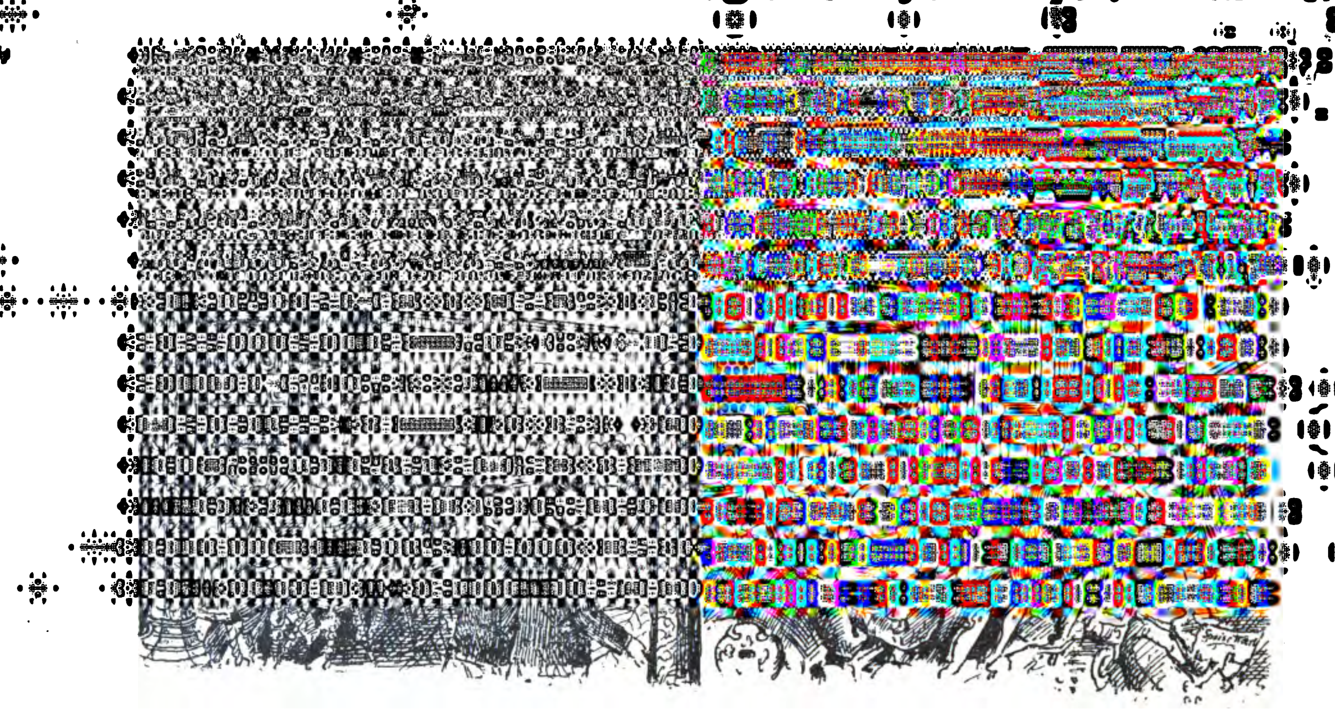
FÊTE FORAINE, panneau décoratif d'Adolphe Grison à la *Brasserie Viennoise* de Strasbourg.

(Reproduction au trait, d'après une photographie.)

la seconde, éclairée, elle aussi par le haut, est ornée d'une immense peinture de M. Adolphe Grison représentant une fête foraine, scène traitée avec beaucoup d'humour et d'entrain.

Tels sont, aujourd'hui encore, les trois principaux établissements alsaciens, vastes, bien aérés, aux tables de fer émaillé ou de bois poli, aux chaises et banquettes en canne sans grande recherche de style, en tout cas sans aucune prétention au goût. L'Alsacien des basses classes et même des classes moyennes ne vise nullement, il faut le constater en le regrettant, aux satisfactions de cette espèce. Le confort ne s'est établi chez lui que par la concurrence, et le consommateur appartenant au peuple a toujours la plus profonde antipathie pour les établissements luxueux, qu'il évite avec soin.

Le buveur alsacien a, du reste, une physionomie particulière. Il est particulariste par tradition. Pour lui l'Allemand est le *Schwob* (Souabe), tout comme le Français est le *Welsche* ; et il en a été ainsi à toutes les époques. L'idée nationale française avait beau s'être implantée chez lui depuis la Révolution, les autres habitants du pays étaient toujours pour lui « les Français d'outre-Vosges. » Quant à l'idée nationale allemande, elle lui est encore étrangère, parce qu'il ne la possédait pas et qu'il ne pouvait pas la posséder à l'époque de la conquête française. Comme le Hollandais, il *redde Ditsch*.



BRASSERIE DE LA « CAVE PROFONDE » A STRASBOURG

(D'après une estampe populaire portant comme légende : Je transpire ici dans la *Cave profonde*.)

Donc depuis 1870, il existe à Strasbourg deux camps de buveurs de bière, deux sortes de brasseries bien tranchées : Public différent, établissements différents et même verres différents. Les immigrés ont, en effet, introduit avec eux les chopes cylindriques à pied et les *seidels*, qui ne se trouvent à l'état usuel que dans les débits allemands. L'Alsacien professe pour ce dernier, surtout lorsqu'il est en grès, la plus profonde antipathie.

Je ne décrirai pas la physionomie des établissements allemands, parce qu'ils ne sont, en somme, que la copie de ceux dont il a été question plus haut, mais quoique décorés, tous, dans le style de la *Deutsche Renaissance*, ils méritent quelque attention à cause de leur cachet artistique.

Avec leurs chaises, leurs plafonds, leurs boiseries en bois sculpté, leurs vitraux de couleur, ces brasseries, qui surgissent de toutes parts depuis la guerre, rivalisent de luxe et de confort. Il en est trois surtout dans lesquels ce luxe décoratif atteint des proportions inouïes : le *Luxhof*, le *Tiefenkeller* et le *Münchner Kind'l* [1].

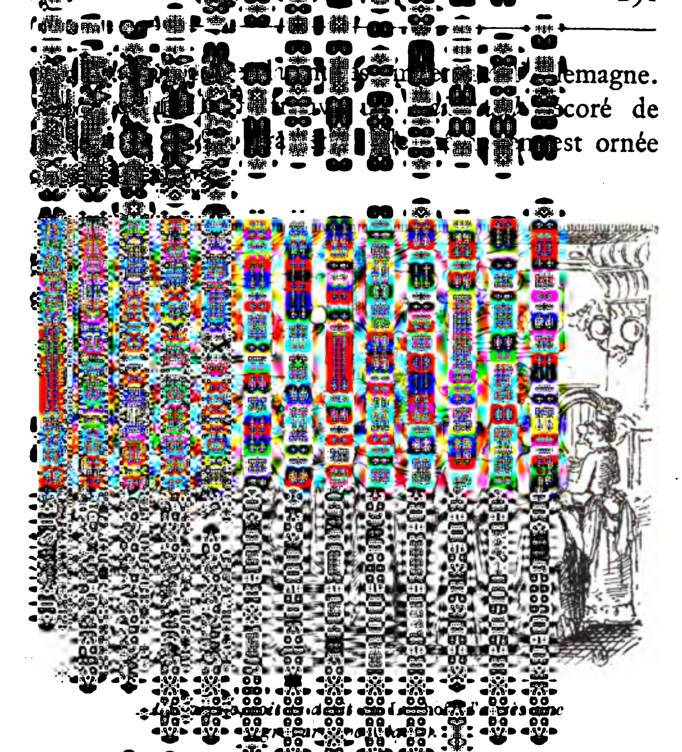
Le local qu'occupe le *Luxhof* — entre parenthèse, la maison la plus élevée de Strasbourg — était autrefois une chapelle-pèlerinage dédiée à saint Luc, puis

[1] Notons que ces établissements ont poussé le luxe de l'organisation intérieure jusqu'à faire des dépenses folles pour les urinoirs, qui sont de véritables cabinets de toilette.



BRASSERIE DU « MUNCHNER KIND'L » A STRASBOURG. — Dessin de Ad. Seyboth.

[illegible] emagne. [illegible] coré de [illegible] est ornée



[illegible]

[illegible] tainement [illegible] ble, mais [illegible] plus que [illegible] ral datant [illegible] à fresque [illegible] Au milieu [illegible] ortant des

rafraîchissements, peinture fort bien exécutée par un artiste allemand.

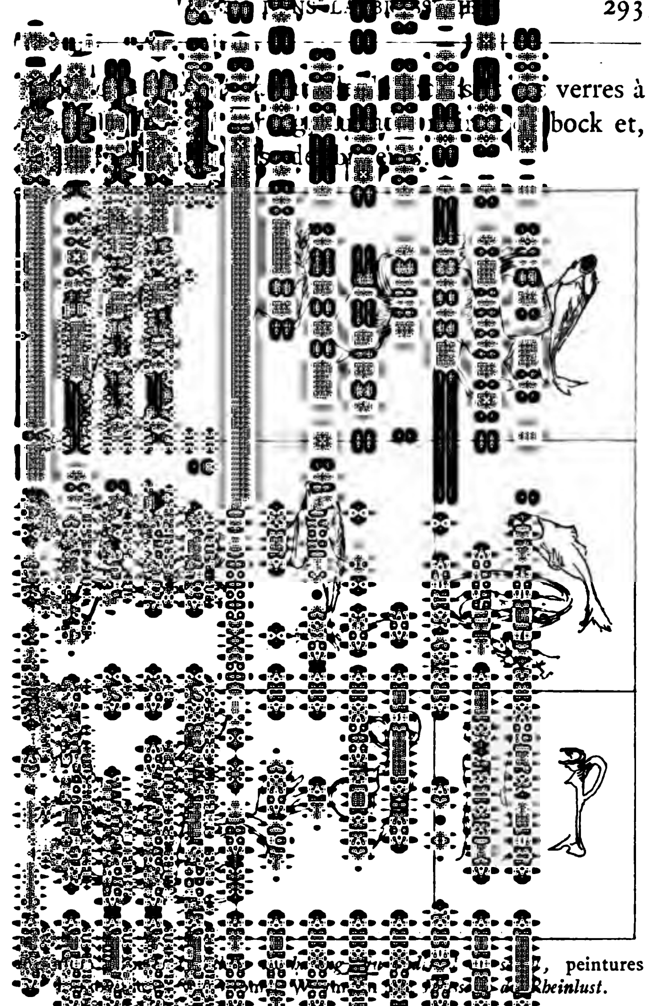
Quant au *Münchner Kind'l*, le plus récent, il est surtout intéressant par l'arrangement des voûtes des différents petits locaux accessoires, par les enchevêtrements d'arabesques couvrant les murs, par les inscriptions et les effets pittoresques de l'ensemble.

Sans avoir le luxe décoratif de ces grands établissements, les autres tavernes ont l'aspect et le confort de toutes les brasseries allemandes. Comme particularité bien locale mentionnons les brasseries qui s'appellent, du nom des dames débitantes, *Zur Marie*, *Zur dicken Anna* (à Marie, à la grosse Anna) et qui obtiennent, m'écrit un Strasbourgeois, un grand succès.

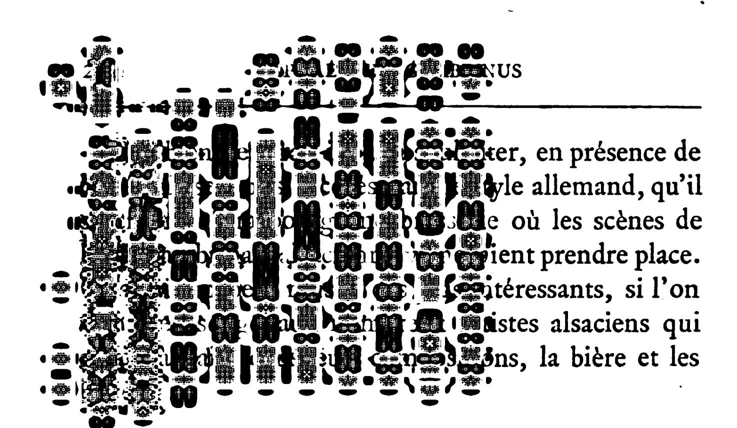
Enfin, au bord du Rhin, en face de Kehl, vient de s'ouvrir tout récemment un grandiose établissement *Zur Rheinlust*, où les Strasbourgeois se rendent en tramway. La cave dite *Salvator Keller* est ornée de compositions murales par Ottomar Weymann, compositions d'un dessin bien naïf, mais qui sont amusantes par le choix des sujets. D'abord plusieurs scènes sur le *Salvator* dans lesquelles apparaissent les moines et les chats [1], l'histoire d'un hanap de lansquenet dégoûté de la vie que la découverte d'un sac d'écus

[1] Le chat joue un grand rôle dans le dictionnaire de l'ivresse gambrinale. Le *Kater* (matou) figure sur la tête des pochards de cette espèce. Le *Katzenjammer* (miaulement de chat) est l'équivalent du *mal aux cheveux* français.

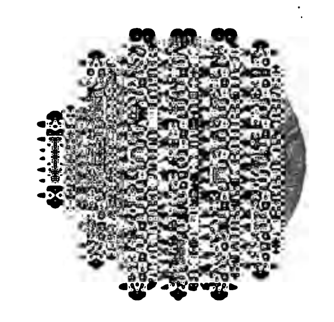
[illegible] verres à [illegible] bock et, [illegible]



[illegible], peintures [illegible] Rheinlust. [illegible] grandes)



[illegible] ter, en présence de
[illegible] yle allemand, qu'il
[illegible] e où les scènes de
[illegible] vient prendre place.
[illegible] intéressants, si l'on
[illegible] istes alsaciens qui
[illegible] ons, la bière et les



VI

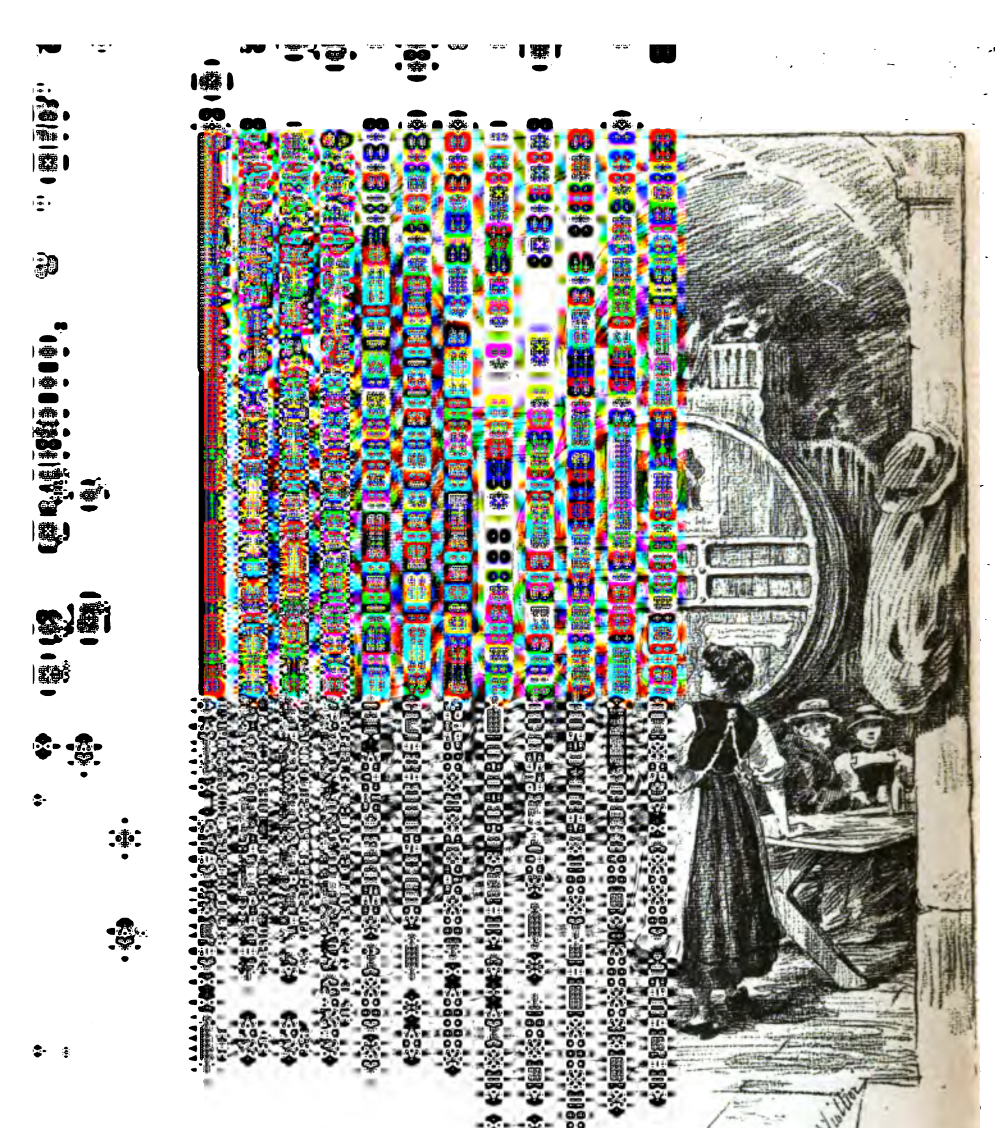
ETUVES ET CAVES DE SUISSE

La plupart des auberges qui, en Suisse, ont conservé le caractère d'autrefois sont celles des corporations bourgeoises désignées sous le nom bizarre d'*abbayes*. A Berne, à Zurich, à Bâle, celles-ci possèdent toujours, comme au moyen âge, le privilège de vendre du vin : dans leurs hôtels, construits pour la plupart à la fin du XVIIe siècle ou au commencement du XVIIIe, est une vaste salle commune, aux plafonds à caissons, aux vieilles boiseries, au poêle de catelles, où l'ornementation ancienne a été soigneusement respectée. *Abbaye des tisserands, abbaye des maréchaux, abbaye des charpentiers, abbaye des boulangers, abbaye du singe, du More, des gentilshommes, des bateliers*, tout cela tient auberge, à Berne, et a gardé autant que possible l'aspect extérieur d'autrefois avec les balcons en fer forgé et les hauts personnages servant d'enseigne parlante.

Mais ce n'est pas là seulement que réside le cachet particulier des auberges de la Suisse : au-dessous il y a les cabarets populaires. Pour les trouver, il faut descendre dans les caves, dont la porte carrée, plus ou moins inclinée, se trouve sur le trottoir des maisons. Ces caves sont, en effet, ou des cafés pour le peuple ou des dépôts de vin.

De quoi seraient ornées des caves, si ce n'est de tonneaux ? Le spécimen le plus intéressant du genre est la *Grande Cave*, à Berne, qui se prolonge sous tout le bâtiment du grenier à blé construit de 1714 à 1716. Là rien autre que des piliers et des tonneaux, dont un d'une capacité énorme contenant plus de 33,000 litres. Sur ce tonneau aux armes de Berne est une plate-forme où, souvent, prend place un orchestre. Avec les servantes au costume national cette cave a beaucoup de couleur : si l'aménagement n'y est pas artistique, il a du moins un réel caractère d'originalité.

C'est à Zurich, si je ne me trompe, qu'a été ouvert le premier établissement qui ait tenté une restitution ancienne. Cet établissement : la *Taverne de l'Epée*, se trouve dans une cave. Laissant les tonneaux dans le fond, on y a aménagé quelques tables en X, ou aux pieds torses, un escalier avec une rampe en fer forgé, des sièges anciens — grands fauteuils Louis XIII ou chaises — un beau buffet, et une collection de tableaux. Pour servantes, deux robustes Suissesses rappelant un peu les célèbres Bâloises costumées de Holbein.



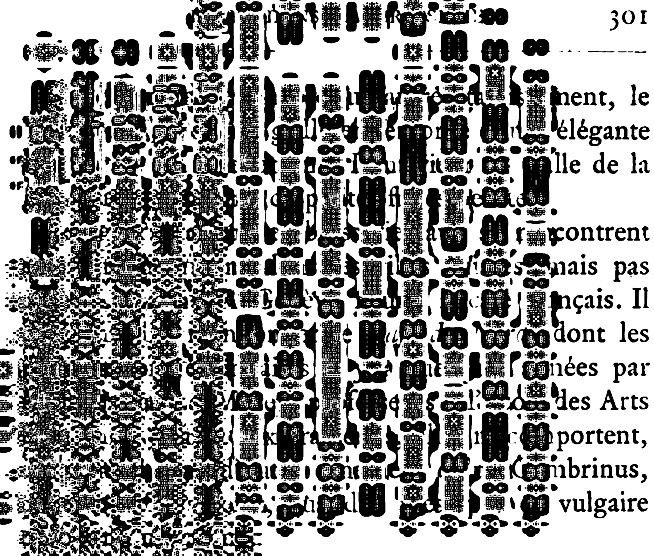
[illegible] DE BERNE

[illegible] VIOLLIER.

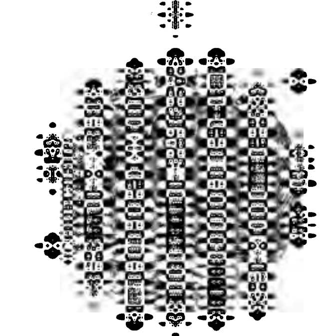


LA « TAVERNE DE L'ÉPÉE » A ZURICH. — Dessin de Auguste VIOLLIER.





ment, le
élégante
lle de la
contrent
mais pas
nçais. Il
dont les
nées par
des Arts
portent,
mbrinus,
vulgaire



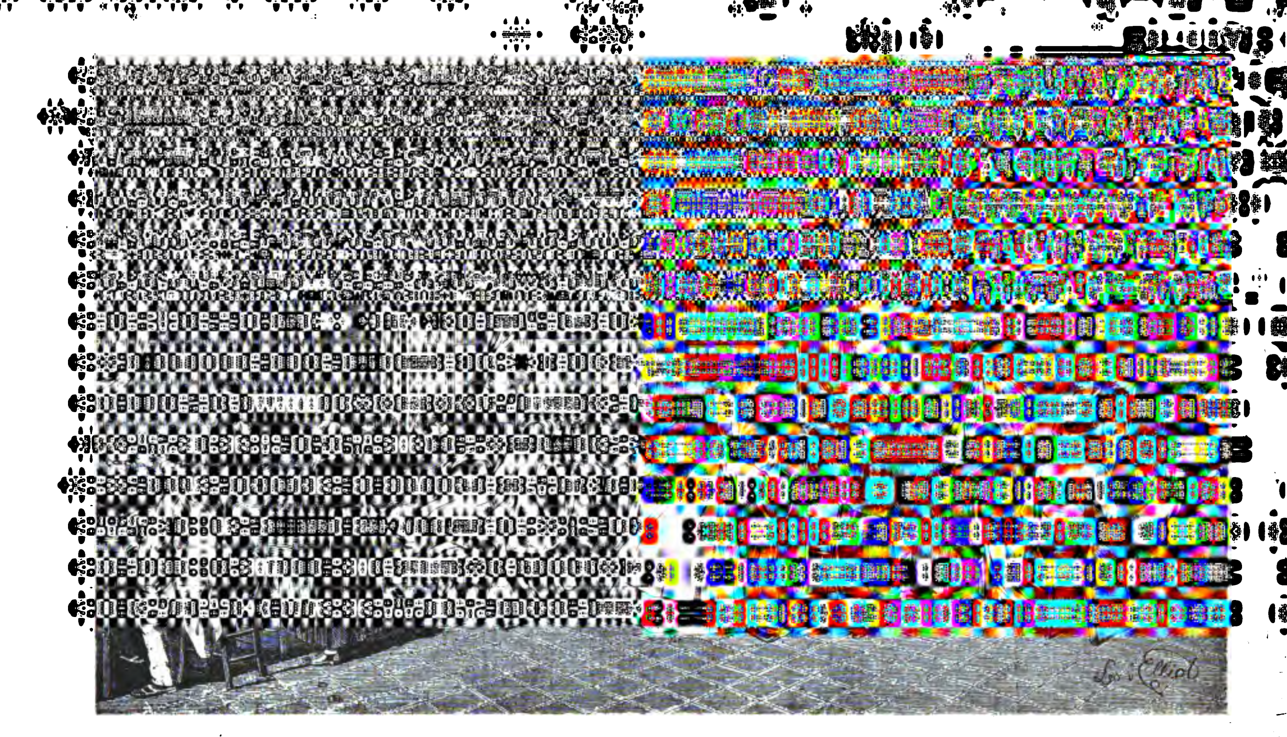
APPENDICE

VII

LES ÉTABLISSEMENTS DÉCORÉS

EN BELGIQUE

La plupart des établissements bruxellois sont d'une banalité insigne, quoique, au dire de certains Belges, leur capitale ait des cafés d'une richesse de décoration comme Paris n'en possède pas. Beaucoup de glaces cela est vrai, de la dorure, du brun, du mordoré, une tonalité cossue en un mot, genre *Café des Mille-Colonnes*, le plus *selected* du tout Bruxelles. Mais après, cela ne sort pas de l'ordinaire de toutes les grandes villes de province ou de l'étranger. Au *Café Central* dorures partout, encore sans parler de lustres superbes, et même des peintures, l'*Industrie* à gauche, l'*Agriculture* à droite — cela ne pouvait manquer — qui brillent, avant tout, par leur médiocrité. Il en est qui, comme



« LE TROU », ancienne taverne des étudiants à Bruxelles. (D'après un dessin de L. von Elliot.)

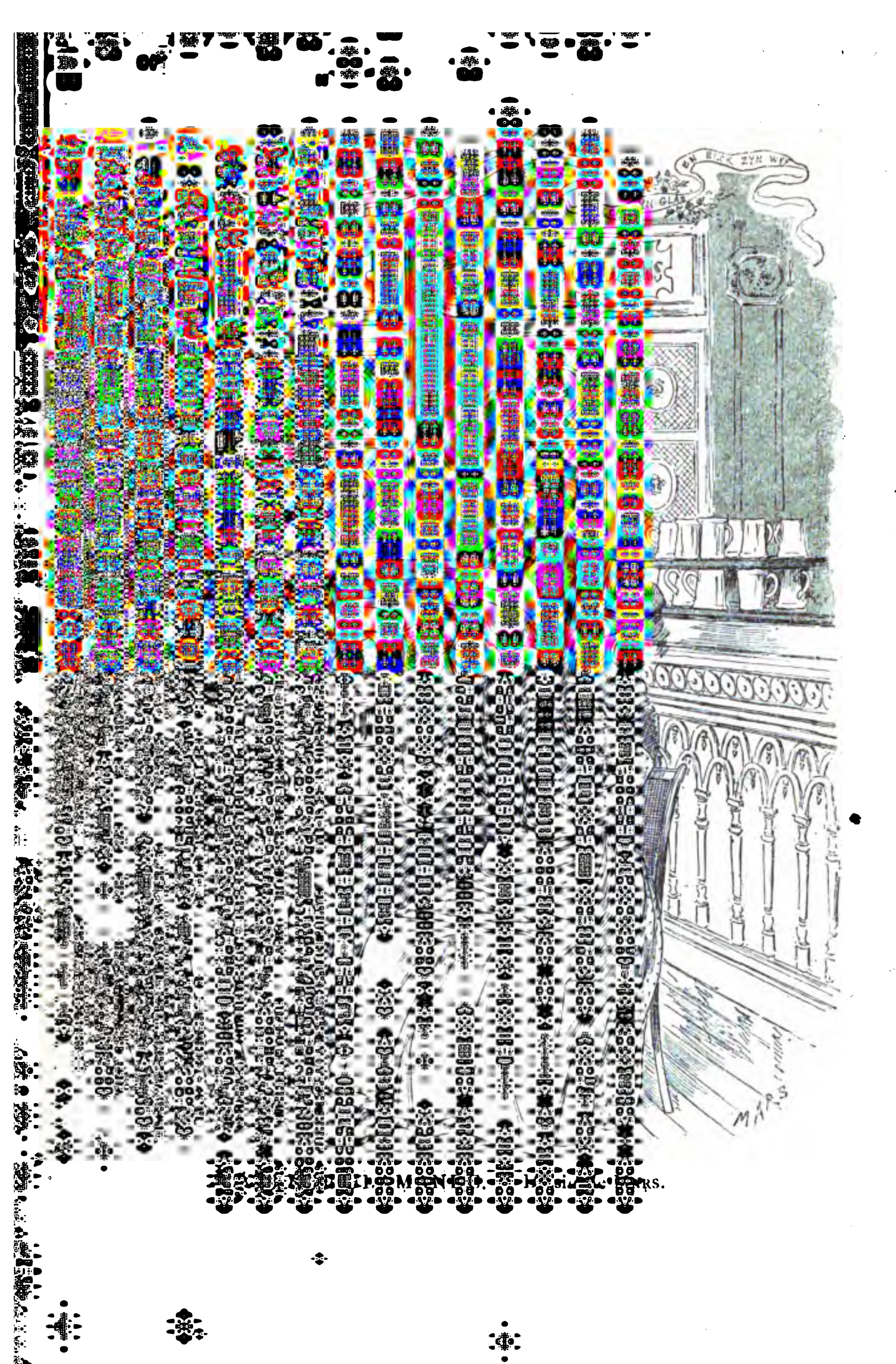
le *Café Sésino*, sont de véritables constructions monumentales; mais, s'ils possèdent quelques peintures, ils ont trop de glaces, trop peu de fenêtres. Dans cet ordre d'idées, la plus belle salle est certainement celle du Grand-Hôtel, avec ses deux panneaux figurant *la Bière* et *le Café*.

Au reste, Bruxelles a de tout : tavernes flamandes comme la Brasserie de ce nom, comme la *Lanterne* avec lustres en fer forgé et vitraux flamands ; — brasseries allemandes, *Gambrinus*, où trônait un roi géant chevauchant sur une tonne de bière, héros aujourd'hui disparu; *Caves de Munich* où, pour ne rien perdre de la couleur locale, chacun lave sa chope, avec des poteries et des faïences germaniques, avec des « cornes » capables de noyer tout estomac non tudesque qui font *l'épatement* du bon public, avec un panneau de fond figurant une *Liselei* aux jambes énormes, aux bras titanesques, copie plus ou moins servile de Kaulbach ; — décoration japonaise, toute pimpante, toute reluisante, comme au *Café Continental ;* — vins italiens... plus ou moins, et vues pseudo-italiennes également, dont un Vésuve carrément mauvais, au *Café Cirio*, qui, le soir venu, s'illumine avec lanternes vénitiennes; — pendez-vous, gentilshommes-cabaretiers de *Montmerte* et autres Righi, vous n'avez pas encore trouvé celle-là; — enfin pour clore cette macédoine de styles, des *bodegas*, en veux-tu en voilà, où se bombent les petits tonneaux cerclés pleins de marsala et de xérès.

Mais parmi les curiosités de l'ancien Bruxelles, il convient de mentionner le *Trou,* coin d'une couleur tout à fait particulière, où se réunissaient autrefois les étudiants, et dont la création remonte à 1830. Fréquenté jusque vers 1840 par les chefs du parti républicain radical, le *Trou* acquit une réelle célébrité dans les annales de la politique belge, puis perdit son importance, jusqu'au jour où s'ouvrit « l'Université libre ». Au sein de cette jeunesse académique se créa une société joyeusement humoristique, le *Crocodile,* qui eut pendant quelque temps sous ce même nom un journal dans lequel se dépensait beaucoup d'esprit. Imitant leurs collègues d'Allemagne, les *Crocodiles* menèrent la vie de cabaret, rédigèrent un *Comment,* et ornèrent leur taverne attitrée d'images, de peintures plus ou moins artistiques. La vie y était joyeuse, comme on peut le voir par la composition de L. von Elliot.

Aujourd'hui, tout cela a disparu, et les étudiants de Bruxelles sont, comme ceux de Paris, de corrects jeunes gens.

Après Bruxelles, Liège, Anvers, Gand, dont les établissements rivalisent de dorures et de modernité avec ceux de la capitale. Plafond avec peintures allégoriques, jardin d'hiver, grandes fleurs décoratives, colonnades, galeries, le plus voyant possible, sans oublier bien entendu les glaces, voilà ce qu'on y trouve communément. A Liège, c'est le *Café Vénitien,* le *Petit Trianon,*



Gambrinus, *Strasbourg*, le *Grand Charlemagne*, le *Café Continental*, avec sa façade flanquée de deux tourelles et ses décorations mauresques, le *Café Mohren* avec ses salles de styles différents et ses vitraux allemands où pontifient des personnages ultra-modernes. A Anvers, c'est le *Rathskeller*, copie munichoise, le *Palais-Indien* et la *Scala*, réductions plus ou moins heureuses de l'Eden.

Mais à Anvers comme à Gand, on rencontre encore des « estaminets » d'allure *moyenâgeuse* dont les murs portent ces patriarcales pancartes : *Ici on ne chante pas ! Ici on ne jure pas !* Là aussi sont des brasseries servies par des femmes auxquelles on demande, avant tout, de ne plus avoir les vertus de Jeanne d'Arc.

Usage bien particulier dans ces cabarets flamands, la servante, qu'on appelle communément *Mietje* ou *Mieke*, soit Mariette, avant de présenter au consommateur le bock demandé, trempe ses lèvres dans la mousse et avale un coup de bière. Inutile de dire que cet usage remonte au bon vieux temps.

Autre usage. Le vrai buveur de bière flamand, après un certain nombre de chopes, prend un *hasselt* (genièvre belge), un *bonekamp* ou un *schiedam* pour se réchauffer, puis il entame une nouvelle série pour éteindre le feu de ces liqueurs fortes.

Le dessin de Mars, avec ses vitraux peints entourés de devises qui figuraient à l'Exposition d'Anvers, donne

bien l'aspect de la taverne flamande. Très caractéristiques surtout sont les devises dont voici la traduction :

Dites ce qui est vrai,
Rasez où il y a des cheveux,
Mangez ce qui est cuit,
Buvez ce qui est clair,
Cela est sain pour l'âme et pour le corps,
Chacun son verre, chacun sa femme.



BAR DE LA « GAIETY STRAND » A LONDRES. — Dessin de MARS.

VIII

LES BARS ANGLAIS

Quelques définitions sur les établissements publics de l'Angleterre, pour servir de notice à l'intéressante composition de Mars. Au premier rang des restaurants sont les tavernes d'origine antique et qui se distinguent toutes par leur *respectability*.

Puis viennent les *dining-rooms* ou *eating-houses* où l'on dîne à des conditions modérées, et les *coffee-houses*, restaurants, quand ce ne sont pas des hôtels, ainsi nommés assurément parce que, presque toujours, la demi-tasse y est chose inconnue.

Les bars, plus ou moins luxueux, ont tous le même aspect. Dans la première salle est le comptoir (*bar room*) où chacun boit debout. Aux murs sont suspendus des pots d'étain, et une machine fait monter la bière toute fraîche de la cave dans la chope métallique de chaque consommateur.

Les bars dont le dessin de Mars donne une idée pullulent à Londres et sont tous servis par des *girls* correctement vêtues qui essuient le feu quotidien de milliers de compliments. Il en est auxquels sont annexés un café, un *smoking-room*, un *Vienna beer room*, un *grill-room*, un *american bar*, un *special Parisian recherché* (sic) *dinner room*, etc.

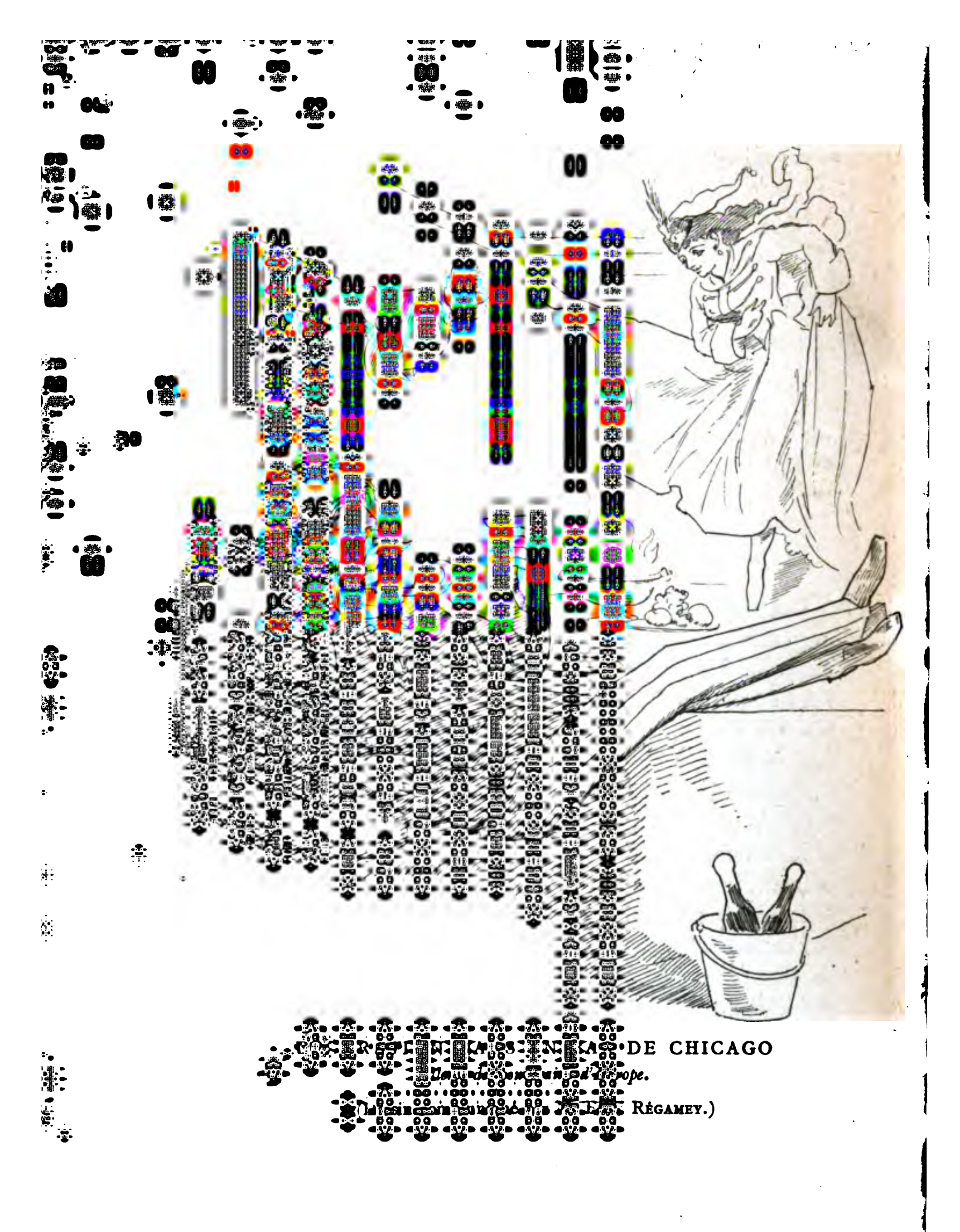
Une particularité des *bars* proprement dits est qu'on y trouve toujours de la *soup* chaude, dont les Anglais usent largement. Certains *bars*, moins chics, ont la spécialité des saucisses fumantes, ce qui comporte un siège élevé pour le consommateur.

Le côté décoratif de ces établissements consiste dans l'effet d'ensemble que produisent les bois bien polis, les étains, les cuivres, les plaques de métal reluisant et les glaces. Sans être d'un aspect artistique, tout cela est curieux et surtout original.

IX

LES BARS AMÉRICAINS

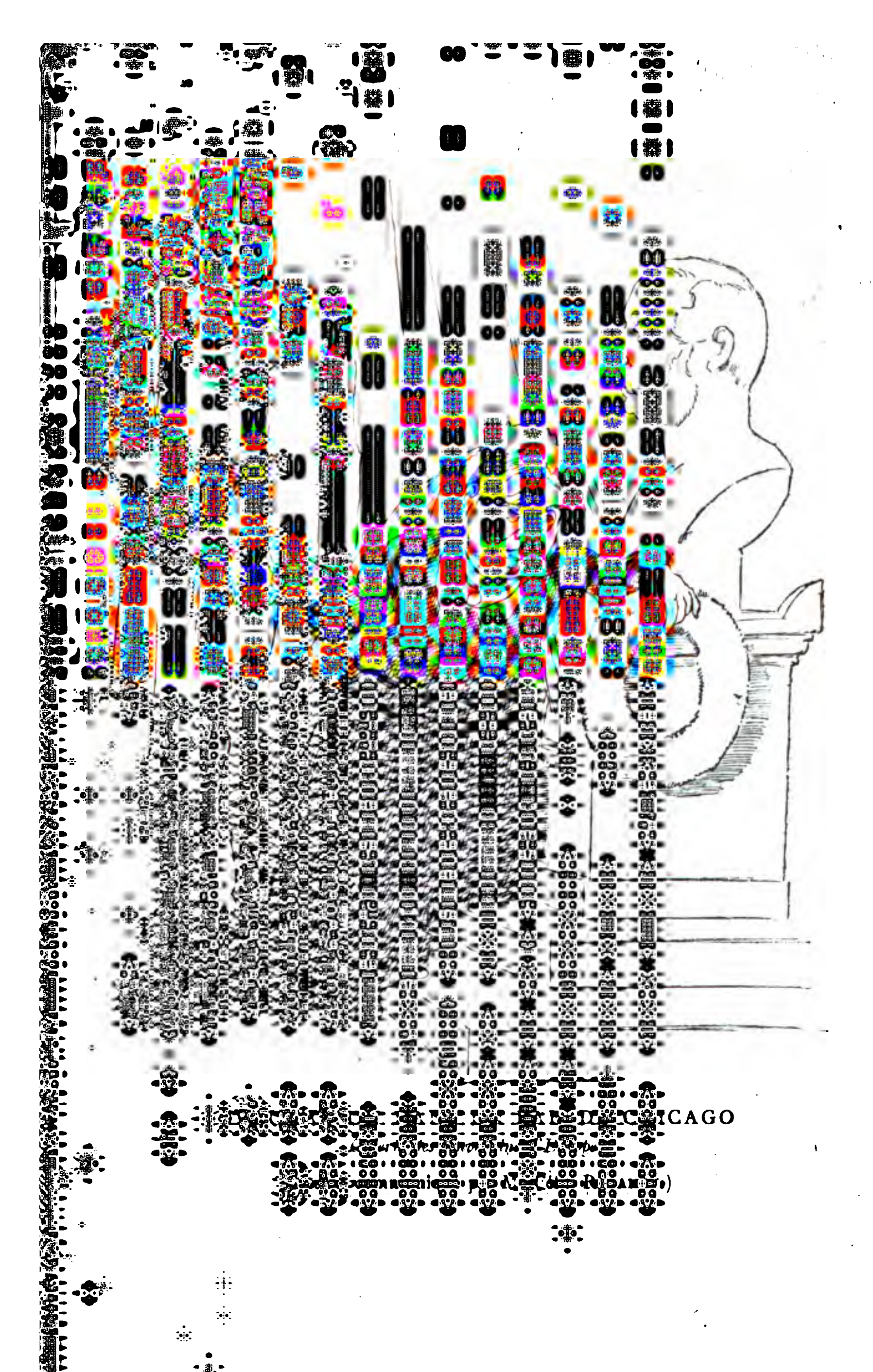
Ces quelques lignes destinées à accompagner les curieuses caricatures qui suivent ne sont point une étude sur les bars américains. S'il s'est produit dans l'Amérique du Nord, depuis plusieurs années, une poussée d'art très caractéristique; si, depuis l'Exposition de 1876, à Philadelphie, l'industrie a surtout subi l'influence japonaise, les établissements du genre de ceux qui nous occupent ne paraissent pas avoir ressenti la contagion dans de grandes proportions. Papiers peints et tentures — je ne parle pas du meuble puisque le café américain assis n'existe pas — n'ont point dans le bar cette marque, ce cachet de japonisme, qu'on trouve partout autre part. Cela tient, du reste, au caractère particulier de l'établissement, qui n'est en somme qu'un comptoir somptueux où le métal est remplacé par le marbre, et presque toujours par le marbre blanc. Les



[illegible] DE CHICAGO

[illegible] d'Europe.

([illegible] RÉGAMEY.)



[illegible]ICAGO

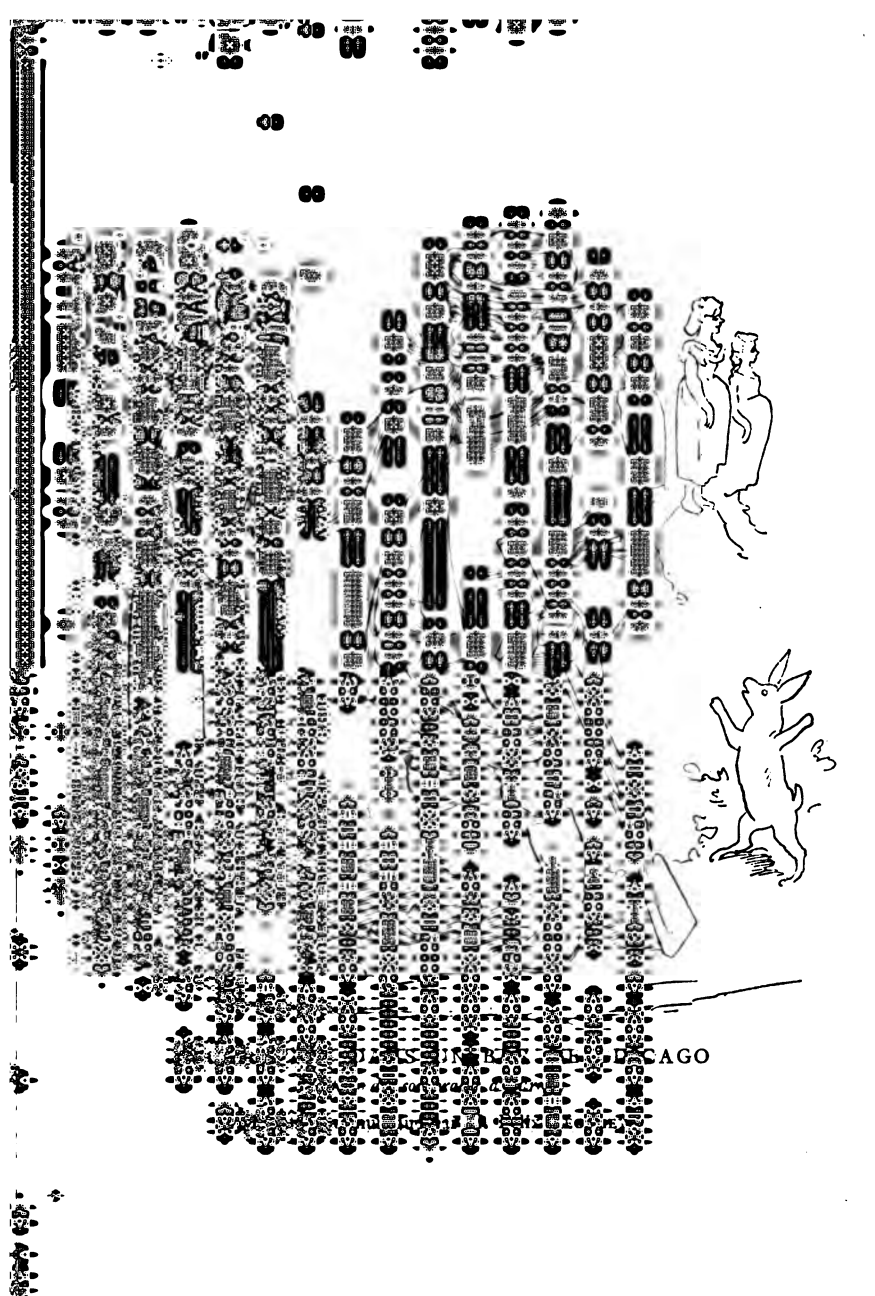
[illegible]

[illegible])

crachoirs immenses placés à tous les coins et les serviettes accrochées aux côtés du bar — où les clients, sans cesse, s'essuient les doigts — ne prêtent pas, que je sache, à une décoration artistique bien compliquée.

Là, pas de filles, comme en Angleterre, ce qui est un des traits caractéristiques, mais des *Bar Keepers* (garçons), toujours en bras de chemise, au gilet d'une blancheur immaculée, avec une épingle en diamant à la cravate. Le luxe, si c'en est un, consiste dans une orgie de cristaux multicolores. Toutefois les principaux bars de New-York *Thomas Bar*, *Clifton House*, *Wood Pine*, *Judge et Jury*, *Shakespeare's* sont ornés de caricatures anglaises, principalement de Hogarth, dont l'esthétique quelque peu lourde convient bien au caractère américain — et de portraits-charge de grande dimension, peints à l'huile. Notons, comme curiosité, qu'au *Stoke's Bar* se trouve un tableau de Bouguereau.

L'estampe à tendances morales et la caricature occupent une grande place dans la vie américaine : c'est pourquoi on les retrouve partout, même dans les bars. C'est ainsi qu'à Chicago existe un somptueux établissement ayant une succursale à Indianopolis qui, en outre de nombreuses gravures de cette espèce, présente comme particularités, une galerie des souverains d'Europe et un musée secret d'estampes licencieuses. A coup sûr l'idée est assez bizarre pour être empoignée par quelqu'un de nos cabaretiers à la mode du jour.



[illegible] CAGO

[illegible]

[illegible] et qui représentent [illegible] ctor-Emmanuel, la [illegible] Russie, appartien- [illegible] ne nouvelle espèce. [illegible] ée est, presque tou- [illegible]

[illegible] leurs boxes aux [illegible] intérêt, pour trou- [illegible] aut aller dans les [illegible], aménagés partie à [illegible] ées de l'Empire du [illegible]. Là, au moins, le [illegible] libre cours.



TABLE DES MATIÈRES

FRANCE

ALLEMAGNE, ALSACE ET SUISSE

APPENDICE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHES TIRÉES HORS TEXTE

GRAVURES DE PAGE

I. FRANCE

II. ÉTRANGER

VIGNETTES DANS LE TEXTE

I. FRANCE

II. ÉTRANGER

N. B. — *Les en-têtes, coins de page et culs-de-lampe* (*vignettes de fantaisie*) *ne sont pas compris dans les tables.*

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY

